OEUVRES
COMPLETES
DE
VOLTAIRE

65

GENERALE

No 1162.

# OEUVRES

# COMPLETES

DE

# VOLTAIRE.

# OEUVRES

## COMPLETES

DE

# VOLTAIRE.

TOME CINQUANTE-CINQUIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.

# RECUEIL

## DES LETTRES

# DE M. DE VOLTAIRE.

1753–1757.

# RECUEIL

## DES LETTRES

## DE M. DE VOLTAIRE.

### LETTRE PREMIERE.

### A M. LE MARQUIS DE COURTIVRON.

Le 2 de janvier.

Je vous remercie, Monsieur, des éclaircissemens que vous avez bien voulu me donner sur votre Traité de la lumière. Je les reçois avec reconnaissance, et j'avoue qu'ils m'étaient nécessaires pour le bien entendre ; car, quoique je me sois autrefois occupé de mathématiques, j'en ai actuellement perdu l'habitude. 1753.

Quand je reçus votre livre, je crus que c'était l'ouvrage d'un savant ordinaire ; mais notre cher *Clairaut* m'apprend que vous êtes cet officier général de l'état major auquel le comte de *Saxe* écrivit avec cette *brevitatem imperatoriam* des anciens, en accourant à Ellenbogen en Bohème, où vous conteniez avec moins de six cents hommes, par le poste que vous aviez pris devant le château de cette place, les quatre mille croates qu'il y fit capituler le lendemain : *A homme de*

1753. *cœur courtes paroles. Qu'on ſe batte, j'arrive.* MAURICE DE SAXE. Billet auquel vous répondîtes ſi énergiquement. Les ſciences et les arts gagnent à être cultivés par les mains qui ont cueilli des lauriers. *Frédéric* fait de bons vers, le maréchal de *Saxe* des machines, et vous êtes mathématicien.

Recevez comme bien démontrées les aſſurances des ſentimens reſpectueux avec leſquels j'ai l'honneur d'être, &c.

## LETTRE II.

### A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Berlin, 13 de janvier.

J'AI renvoyé au *Salomon du Nord*, pour ſes étrennes, les grelots et la marotte qu'il m'avait donnés, et que vous m'avez tant reprochés. Je lui ai écrit une lettre très-reſpectueuſe, et je lui ai demandé mon congé. Savez-vous ce qu'il a fait ? il m'a envoyé ſon grand factotum de *Fédersdoff* qui m'a rapporté mes brimborions. Il m'a écrit qu'il aimait mieux vivre avec moi qu'avec *Maupertuis*. Ce qui eſt bien certain, c'eſt que je ne veux vivre ni avec l'un ni avec l'autre.

Je ſais qu'il eſt difficile de ſortir d'ici, mais il y a encore des hippogriffes pour s'échapper de chez madame *Alcine*. Je veux partir abſolument, c'eſt tout ce que je peux vous dire, ma chère enfant. Il y a trois ans bientôt que je le dis, et que je devrais l'avoir fait. J'ai déclaré à *Fédersdoff* que ma ſanté ne me permettait pas plus long-temps un climat ſi dangereux.

Adieu; faites du paquet ci-joint l'ufage que votre amitié et votre prudence vous dicteront. 1753.

Le pauvre *du Bordier* doit être à préfent chez moi à Paris. Sa deftinée eft bien cruelle. Il y a des gens devant qui on n'ofe pas fe dire malheureux. Cet homme eft demandé à Berlin ; il y arrive en pofte. Il embarque fur un vaiffeau fa femme, fon fils unique et fa fortune. Le vaiffeau périt à la rade de Hambourg. *Du Bordier* fe trouve à Berlin fans reffource. On fe fert de fes deffins, on ne l'emploie point, et on le renvoie fans même lui donner l'aumône. Logez-le, nourriffez-le. Qu'il raccommode mon cabinet de phyfique. Vous verrez, dans le paquet qu'il vous apporte, des chofes qui font frémir. Faites comme moi, armez-vous de conftance.

## LETTRE III.

### A M. DE LA VIROTTE.

Berlin, 28 de janvier.

Je fais trop de cas de votre jugement, Monfieur, pour ne m'en pas rapporter à vous fur cet étrange procès criminel fait par l'amour propre de *Maupertuis* à la fincérité de *Kœnig*, procès dans lequel j'ai été impliqué malgré moi, parce que *Kœnig* ayant vécu deux ans de fuite avec moi à Cirey, il eft mon ami ; parce que j'ai cru avec l'Europe littéraire qu'il avait raifon ; parce que je hais la tyrannie. Quand le roi de Pruffe me demanda au roi par fon envoyé, quand

1753. j'acceptai ſa croix, ſa clef de chambellan et ſes penſions, je crus pouvoir recevoir les bienfaits d'un grand prince qui me promit de me traiter toujours comme *ſon ami* et comme *ſon maître dans les arts qu'il cultive :* ce ſont ſes propres paroles. Il ajouta que je n'aurais jamais aucune *inconſtance à craindre d'un cœur reconnaiſſant ;* et il voulut que ma nièce fût la dépoſitaire de cette lettre, qui devait lui ſervir de reproche éternel, s'il démentait ſes ſentimens et ſes promeſſes.

Je n'ai jamais démenti mon attachement pour lui ; j'avais eu un enthouſiaſme de ſeize années ; mais il m'a guéri de cette longue maladie. Je n'examine point ſi, dans une familiarité de deux ans et plus, un roi ſe dégoûte d'un courtiſan ; ſi l'amour propre d'un diſciple qui a du génie s'irrite en ſecret contre ſon maître ; ſi la jalouſie et les faux rapports, qui empoiſonnent les ſociétés des particuliers, portent encore plus aiſément leur venin dans les maiſons des rois. tout ce que je ſais, c'eſt qu'en me donnant au roi de Pruſſe, je ne me ſuis pas donné comme un courtiſan, mais comme un homme de lettres, et qu'en fait de diſputes littéraires je ne connais point de rois. Je n'aimais que trop ce prince, et j'ai été fâché pour ſa gloire qu'il ait pris parti contre *Kœnig*, ſans être inſtruit du fond de la diſpute ; qu'il ait écrit une brochure violente contre tous ceux qui ont défendu ce philoſophe, c'eſt-à-dire, contre tous les gens éclairés de l'Europe, et cela, ſans avoir lu ſon appel. Il a été trompé par *Maupertuis.* Il n'eſt pas étonnant, il n'eſt pas honteux pour un roi qu'il ſoit trompé ; mais ce qui ſerait bien glorieux, ce ſerait d'avouer ſon erreur.

Je lui ai renvoyé ſon cordon, ſa clef d'or, ornemens très-peu convenables à un philoſophe, et que je ne porte preſque jamais. Je lui ai remis tout ce qu'il me doit de mes penſions. Il a eu la bonté de me rendre tout, et de m'inviter à le ſuivre à Potſdam, où il me donne dans ſa maiſon le même appartement que j'ai toujours occupé. J'ignore ſi ma ſanté, qui eſt plus déplorable que mon aventure, me permettra de ſuivre ſa Majeſté. 1753.

## LETTRE IV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

10 de février.

J'AI été bien malade, mon cher et reſpectable ami; je le ſuis encore. Le roi de Pruſſe m'a envoyé de l'extrait de quinquina.

*Tanquam hæc ſint noſtri medicina doloris,*
*Vel Deus ille malis hominum miteſcere diſcat.*

Il devrait bien plutôt m'envoyer une permiſſion de partir pour aller me guérir ou mourir ailleurs. Il n'a plus nul beſoin de moi. Il ſait à préſent mieux que moi la langue françaiſe; il écrit français par un *a ;* il fait de bonne proſe et de bons vers. Il a écrit, ſans me conſulter, une philippique ſur la querelle de *Maupertuis :* il l'a pris pour *Auguſte*, et moi pour *Marc-Antoine. Maupertuis* l'a fait imprimer en allemand et en italien, avec les aigles pruſſiennes à la

1753. tête. Battu à Actium et à la tribune aux harangues, il ne me reste qu'à aller mourir dans cette terre que vous me proposez, et de vous embrasser avant ma mort. Voici une espèce de testament littéraire que je vous envoie. Mille tendres respects à tous les anges.

Je vous prie de donner copie de mon testament.

## LETTRE V.

### A M. LE MARQUIS D'ARGENS, *à Potsdam.*

Berlin, 16 de février.

Je me meurs, mon cher Marquis, et j'ai la force de vous avouer ma faiblesse Je ne vous nierai pas certainement que ma douleur est inexprimable. J'ai voulu me vaincre et venir à Potsdam, mais je suis retombé, la veille de mon départ, dans un état dont il n'y a pas d'apparence que je relève. Mon érésipèle est rentré, la dyssenterie est survenue, j'ai souvent la fièvre ; il y a quatorze jours que je suis dans mon lit. Je suis seul, sans aucune consolation, à quatre cents lieues d'une famille en larmes à qui je sers de père. Voilà mon état. Je compte sur votre amitié qui fait presque ma seule consolation, et je vous embrasse tendrement.

## AU MEME.

1753.

CHER frère, je vous renvoie Locke. *Maupertuis*, dans ſes belles lettres, a beau dire du mal de ce grand-homme, ſon nom ſera auſſi cher à tous les philoſophes que celui de *Maupertuis* excitera de haine. *Kœnig* vient de lui donner le dernier coup, en lui démontrant qu'il eſt un plagiaire. On a imprimé à Leipſick une hiſtoire complète de toute cette étrange aventure, qui ne fait pas d'honneur à ce pays-ci. Soyez très-sûr que toute l'Europe littéraire eſt déchaînée contre lui; et qu'excepté *Euler* et *Mérian*, qui ſont malheureuſement parties dans ce procès, tout le reſte des académiciens lève les épaules.

Je ſuis dans mon lit malade, malgré le quinquina du roi. Vous devriez bien venir demain dîner avec frère *Paul* chez *Antoine*. Ce ſera peut-être la dernière fois de ma vie que je vous verrai. Donnez-moi cette conſolation.

## AU MEME.

MON cher *Iſaac*, il eſt vrai que j'ai enfoncé des épingles dans le cu, mais je ne mettrai point ma tête dans la gueule.

Je vous prie de lire attentivement l'article ci-joint du Dictionnaire de *Scriberius audens*, et de me le rendre, et de m'en dire votre avis. Je ſuis fâché que vous ne vous appliquiez plus à ces bagatelles rabbiniques, théologiques et diaboliques; j'aurais de quoi vous

1753. amufer : mais vous aimez mieux à préfent la baffe de viole. Tout eft égal dans ce monde, pourvu qu'on fe porte bien et qu'on s'amufe.

*Si benè vales*, *ego quidem non valeo . . . te amo*, *tua tueor*. Avez-vous reçu votre con trat ? Songez, je vous en prie, au livre de l'abbé de *Prades*, et à la religion naturelle : c'eft la bonne, il faut l'avoir dans le cœur.

## AU MEME.

CHER frère, vous êtes affurément le premier capitaine d'infanterie qui ait ainfi parlé de philofophie. Votre extrait de *Gaffendi* eft digne de *Bayle*. Je ne favais pas que *Gaffendi* eût été le précurfeur de *Locke*, dans le doute modefte et éclairé fi la matière peut penfer. Il y a dans de vieux magafins, où perfonne ne fouille, des épées rouillées, mais excellentes, dont un bon guerrier peut fe fervir pour percer les fots.

*Belzébuth* vous ait en fa fainte garde, mon cher Marquis ; je vous aime de tout mon cœur. Tâchez de venir aujourd'hui chez votre frère le damné, qui fouffre plus que jamais.

## AU MEME.

FRERE *Paul*, je vous attendais, je comptais fouper avec vous aujourd'hui, et nous nous fîmes hier une fête de vous promettre au révérend père abbé. Frère, favez-vous bien que je viens de me coucher : mais puifque mon frère eft toujours vifité de DIEU, et affligé en fon corps terreftre, je vais me lever, et mon ame va tâcher de confoler la fienne. J'offre pour vous

mes ferventes prières, et je vous donne le baiser de paix. Dans un quart d'heure je passerai de ma cellule dans votre hermitage. 1753.

Frère *Voltaire.*

## LETTRE VI.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Berlin, 26 de février.

MON cher ange, j'ai été très-malade, et en même temps plus occupé qu'un homme en santé ; étonné de travailler dans l'état où je suis, étonné d'exister encore, et me soutenant par l'amitié, c'est-à-dire par vous et par madame *Denis*. Je suis ici le meunier de *la Fontaine*. On m'écrit de tous côtés : partez,

*Fuge crudeles terras, fuge littus iniquum.*

Mais partir quand on est depuis un mois dans son lit, et qu'on n'a point de congé ; se faire transporter couché, à travers cent mille baïonnettes, cela n'est pas tout-à-fait aussi aisé qu'on le pense. Les autres me disent : Allez-vous-en à Potsdam, le roi vous a fait chauffer votre appartement ; allez souper avec lui : cela m'est encore plus difficile. S'il s'agissait d'aller faire une intrigue de cour, de parvenir à des honneurs et de la fortune, de repousser les traits de la calomnie, de faire ce qu'on fait tous les jours auprès des rois, j'irais jouer ce rôle-là tout comme un autre ; mais c'est un rôle que je déteste, et je n'ai rien à demander à aucun roi. *Maupertuis*, que vous avez si bien défini, est un homme que l'excès d'amour propre a rendu

1753. très-fou dans ses écrits, et très-méchant dans sa conduite; mais je ne me soucie point du tout d'aller dénoncer sa méchanceté au roi de Prusse. J'ai plus à reprocher au roi qu'à *Maupertuis;* car j'étais venu pour sa Majesté, et non pour ce président de Bedlam. J'avais tout quitté pour elle, et rien pour *Maupertuis;* elle m'avait fait des sermens d'une amitié à toute épreuve, et *Maupertuis* ne m'avait rien promis; il a fait son métier de perfide en intéressant sourdement l'amour propre du roi contre moi. *Maupertuis* savait mieux qu'un autre à quel excès se porte l'orgueil littéraire. Il a su prendre le roi par son faible. La calomnie est entrée très-aisément dans un cœur né jaloux et soupçonneux. Il s'en faut beaucoup que le cardinal de *Richelieu* ait porté autant d'envie à *Corneille* que le roi de Prusse m'en portait. Tout ce que j'ai fait, pendant deux ans, pour mettre ses ouvrages de prose et de vers en état de paraître, a été un service dangereux qui déplaisait dans le temps même qu'il affectait de m'en remercier avec effusion de cœur. Enfin, son orgueil d'auteur piqué l'a porté à écrire une malheureuse brochure contre moi, en faveur de *Maupertuis* qu'il n'aime point du tout. Il a senti, avec le temps, que cette brochure le couvrait de honte et de ridicule dans toutes les cours de l'Europe; et cela l'aigrit encore. Pour achever le galimatias qui règne dans toute cette affaire, il veut avoir l'air d'avoir fait un acte de justice, et de le couronner par un acte de clémence. Il n'y a aucun de ses sujets, tout prussiens qu'ils sont, qui ne le désapprouve; mais vous jugez bien que personne ne le lui dit. Il faut qu'il se dise tout à lui-même, et ce qu'il se dit en secret:

c'eſt que j'ai la volonté et le droit de laiſſer à la poſtérité ſa condamnation par écrit. Pour le droit, je crois l'avoir ; mais je n'ai d'autre volonté que de m'en aller, et d'achever dans la retraite le reſte de ma carrière, entre les bras de l'amitié et loin des griffes des rois qui ſont des vers et de la proſe. Je lui ai mandé tout ce que j'ai ſur le cœur ; je l'ai éclairci ; je lui ai dit tout. Je n'ai plus qu'à lui demander une ſeconde fois mon congé. Nous verrons s'il refuſera à un moribond la permiſſion d'aller prendre les eaux. 1753.

Tout le monde me dit qu'il me la refuſera ; je le voudrais pour la rareté du fait. Il n'aura qu'à ajouter à l'Anti-Machiavel un chapitre ſur le droit de retenir les étrangers par force, et le dédier à *Buſiris*.

Quoi qu'on me diſe, je ne le crois pas capable d'une ſi atroce injuſtice. Nous verrons. J'exige de vous et de madame *Denis* que vous brûliez tous deux les lettres que je vous écris par cet ordinaire, ou plutôt par cet extraordinaire. Adieu, mes chers anges.

## LETTRE VII.

### A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Berlin, 15 de mars.

Je commence à me rétablir, ma chère enfant. J'eſpère que votre ancienne prédiction ne ſera pas tout-à-fait accomplie. Le roi de Pruſſe m'a envoyé du quinquina pendant ma maladie ; ce n'eſt pas cela

1753. qu'il me faut : c'eſt mon congé. Il voulait que je retournaſſe à Potſdam. Je lui ai demandé la permiſſion d'aller à Plombières : je vous donne en cent à deviner la réponſe. Il m'a fait écrire par ſon factotum qu'il y avait des eaux excellentes à Glatz, vers la Moravie.

Voilà qui eſt bien horriblement vandale, et bien peu *Salomon :* c'eſt comme ſi on envoyait prendre les eaux en Sibérie. Que voulez-vous que je faſſe ? il faut bien aller à Potſdam ; alors il ne pourra me refuſer mon congé. Il ne ſoutiendra pas le tête à tête d'un homme qui l'a enſeigné deux ans, et dont la vue lui donnera des remords. Voilà ma dernière réſolution.

Au bout du compte, quoique tout ceci ne ſoit pas de notre ſiècle, les taureaux de *Phalaris* et les lits de fer de *Buſiris* ne ſont plus en uſage ; et *Salomon minor* ne voudra être ni *Buſiris* ni *Phalaris.* J'ai ce pays-ci en horreur : mon paquet eſt tout fait. J'ai envoyé tous mes effets hors du Brandebourg ; il ne reſte guère que ma perſonne.

Tout ceci eſt unique aſſurément. Voici les deux *Lettres au Public :* le roi a écrit et imprimé ces brochures ; et tout Berlin dit que c'eſt pour faire voir qu'il peut très-bien écrire ſans mon petit ſecours. Il le peut, ſans doute ; il a beaucoup d'eſprit. Je l'ai mis en état de ſe paſſer de moi, et le marquis d'*Argens* lui ſuffit. Mais un roi devrait chercher d'autres ſujets pour exercer ſon génie.

Perſonne ne lui a dit à quel point cela le dégrade. O vérité, vous n'avez point de charge dans la maiſon des rois auteurs ! Mais qu'il faſſe des brochures tant

qu'il voudra, et qu'il ne perſécute point un homme qui lui a fait tant de ſacrifices. 1753.

J'ai le cœur ſerré de tout ce que je vois et de tout ce que j'entends. Adieu; j'ai tant de choſes à vous dire que je ne dis rien.

## LETTRE VIII.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Potſdam, 20 de mars.

Je m'imagine que je vous ferai un grand plaiſir de vous faire lire les deux plus jolies plaiſanteries qu'on ait faites depuis long-temps. Vous avez été ambaſſadeur, monſeigneur le Maréchal, et vous ſerez plus à portée que perſonne de goûter le ſel de ces ouvrages; cela eſt d'ailleurs abſolument dans votre goût. Il me ſemble que j'entends feu M. le maréchal de *la Feuillade*, ou l'abbé de *Chaulieu*, ou *Perigni*, ou vous; il me ſemble que je lis le docteur *Swift* ou milord *Cheſterfield*, quand je lis ces deux lettres. Comment voulez-vous qu'on réſiſte aux charmes d'un homme qui fait, en ſe jouant, de ſi jolies bagatelles, et dont la converſation eſt entièrement dans le même goût? Je ne doute pas que vous et vos amis ne ſentiez tout le prix de ce que je vous envoie. Enfin, ſongez que ces chefs-d'œuvre de grâces ſont d'un homme qui ſerait diſpenſé par ſa place de ces agréables amuſemens, et qui cependant daigne y deſcendre. J'étais encore à Berlin quand il feſait à Potſdam ce que je vous envoie; je demandais obſtinément mon congé; je remettais à

1753. ſes pieds tout ce qu'il m'a donné, mais les grâces de ma maîtreſſe (*) ont enfin rappelé ſon amant. Je lui ai tout pardonné; je lui ai promis de l'aimer toujours; et, ſi je n'étais pas très-malade, je ne la quitterais pas un ſeul jour : mais l'état cruel de ma ſanté ne me permet pas de différer mon départ. Il faut que j'aille aux eaux de Plombières, qui m'ont déjà tant fait de bien quand j'ai eu le bonheur de les prendre avec vous. J'ai promis à ma maîtreſſe de revenir auprès d'elle dès que je ſerais guéri; je lui ai dit : Ma belle dame, vous m'avez fait une terrible infidélité; vous m'avez donné de plus un gros ſoufflet; mais je reviendrai baiſer votre main charmante. J'ai repris ſon portrait que je lui avais rendu, et je pars dans quelques jours. Vous ſentez que je ſuis pénétré de douleur de quitter une perſonne qui m'enchante de toutes façons. Je me flatte que vous aurez la bonté de me mander à Plombières l'effet que ces deux charmantes brochures auront fait ſur vous. J'ai promis à ma maîtreſſe de ne point aller à Paris. Qu'y ferais-je? il n'y a que la vie douce et retirée de Potſdam qui me convienne. Y a-t-il d'ailleurs du goût à Paris? En vérité, l'eſprit et les agrémens ne ſont qu'à Potſdam et dans votre appartement de Verſailles. Cependant, ſi je retrouve à Plombières un peu de ſanté, je pourrai bien faire à mon tour une infidélité de quelques ſemaines pour venir vous faire ma cour. Pourvu que je ſois à Potſdam au mois d'octobre, j'aurai rempli ma promeſſe. Ainſi, en cas que je ſois en vie, j'aurai tout le temps de faire le voyage. Je vous ſupplie de me mettre aux pieds de madame de

(*) C'eſt ainſi que M. de *Voltaire* nommait le roi de Pruſſe.

*Pompadour.*

*Pompadour*. Montrez-lui les deux *Lettres au public* (*). Je connais ſon goût; elle en ſera enchantée comme vous. Il n'y a qu'une voix ſur ces ouvrages. Il en paraît aujourd'hui une troiſième, je vous l'enverrai par la première poſte. 1753.

Adieu, Monſeigneur; vous connaiſſez mes tendres et reſpectueux ſentimens. Adieu, généreux *Alcibiade*. Vous liſez dans mon cœur; il eſt à vous.

## LETTRE IX.

### A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

FRERE, je prends congé de vous; je m'en ſépare avec regret. Votre frère vous conjure, en partant, de repouſſer les aſſauts du démon qui voudrait faire, pendant mon abſence, ce qu'il n'a pu faire quand nous avons vécu enſemble : il n'a pu ſemer la zizanie. J'eſpère qu'avec la grâce du Seigneur, frère *Gaillard* ne la laiſſera pas approcher de ſon champ. Je me recommande à vos prières et aux ſiennes. Elevez vos cœurs à DIEU, mes chers frères, et fermez vos oreilles aux diſcours des hommes; vivez recueillis, et aimez toujours votre frère.

(*) Cette lettre a été envoyée par la poſte, et le roi de Pruſſe, tout philoſophe qu'il était, avait la petiteſſe de conſerver dans ſes Etats l'uſage infâme d'ouvrir les lettres.

1753.

## LETTRE X.

### A M. ROQUES,

CONSEILLER ECCLESIASTIQUE DU LANDGRAVE DE HESSE-HOMBOURG.

Leipfick, avril.

Je fuis tombé malade à Leipfick, Monfieur, et je ne fais pas encore quand je pourrai en partir. J'y ai reçu votre lettre du 22 mars. Elle m'étonnerait, fi à mon âge quelque chofe pouvait m'étonner.

Comment a-t-on pu imaginer, Monfieur, que j'aye pris des lettres de *la Beaumelle* pour des lettres de *Maupertuis*? Non, Monfieur, chacun a fes lettres. *Maupertuis* a celles où il veut qu'on aille difféquer des géans aux antipodes, et *la Beaumelle* a les fiennes qui font l'antipode du bon fens. Dieu me garde d'attribuer jamais à un autre qu'à lui ces belles chofes qui ne peuvent être que de lui, et qui lui font tant d'honneur et tant d'amis. On vous aurait accufé jufte, fi on vous avait dit que je m'étais plaint du procédé de *Maupertuis*, qui alla trouver *la Beaumelle* à Berlin, pour l'envenimer contre moi, et qui fe fervit de lui comme un homme profondément artificieux et méchant peut fe fervir d'un jeune homme imprudent.

Il me calomnia, vous le favez; il lui dit que j'avais accufé l'auteur du *Qu'en dira-t-on* auprès du roi, dans un fouper. Je vous ai déclaré que ce n'était

pas moi qui avais rendu compte à ſa Majeſté du *Qu'en dira-t-on;* que ce fut monſieur le marquis d'*Argens*. J'en atteſte encore le témoignage de d'*Argens* et du roi lui-même. C'eſt cette calomnie d'après *Maupertuis*, qui a fait compoſer les trois volumes d'injures de *la Beaumelle*. Il devrait ſentir à quel point on a méchamment abuſé de ſa crédulité ; il devrait ſentir qu'il eſt le *Raton* dont *Bertrand* s'eſt ſervi pour tirer les marons du feu ; il devrait s'apercevoir que *Maupertuis*, le perſécuteur de *Koënig* et le mien, s'eſt moqué de lui ; il devrait ſavoir que *Maupertuis*, pour récompenſe, le traite avec le dernier mépris ; il devrait ne point menacer un homme à qui il a fait tant d'outrages avec tant d'injuſtice.

1753.

Non, Monſieur, il ne s'eſt jamais agi des quatre lettres de *la Beaumelle*, que jamais je n'ai entendu attribuer à *Maupertuis;* il s'agit de la lettre que *la Beaumelle* vous écrivit il y a ſix mois, lettre dont vous m'avez envoyé le contenu dans une des vôtres, lettre par laquelle *la Beaumelle* avouait que *Maupertuis* l'avait excité contre moi par une calomnie. J'ai fait connaître cette calomnie au roi de Pruſſe, et cela me ſuffit. Ma deſtinée n'a rien de commun avec toutes ces tracaſſeries, ni avec le Siècle de *Louis XIV;* je ſais ſupporter les malheurs et les injures. Je pourrai faire un ſupplément au Siècle de *Louis XIV*, dans lequel j'éclaircirai des faits dont *la Beaumelle* a parlé, ſans en avoir la moindre connaiſſance. Je pourrai, comme M. *Koënig*, en appeler au public. J'en appelle déjà à vous-même. S'il vous reſte quelque amitié pour *la Beaumelle*, cette amitié même doit lui faire ſentir tous ſes torts. Il doit être honteux d'avoir été

1753. l'inſtrument de la méchanceté de *Maupertuis*, inſtrument dont on ſe ſert un moment, et qu'on jette enſuite avec dédain.

Voilà, Monſieur, tout ce que le triſte état où je ſuis de toutes façons, me permet à préſent de vous répondre. Je vous embraſſe ſans cérémonie.

## LETTRE XI.

### A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

26 de mai.

MON CHER REVEREND DIABLE ET BON DIABLE,

J'AI reçu avec une ſyndérèſe cordiale votre correction fraternelle. J'ai un peu lieu d'être *lapſus*, et les damnés rigoriſtes pourraient bien me refuſer place dans nos enfers; mais je compte ſur votre indulgence. Vous comprendrez que c'en ſerait un peu trop d'être brûlé dans ce monde-ci et dans l'autre. Je me flatte que votre clémence diminuera un peu les peines que vous m'impoſez.

J'ai frémi au titre des livres que vous dites brûlés; mais ſachez qu'il y a encore dans la province une édition des lettres d'*Iſaac Onitz*, et que ce ſera mon refuge. Je bois d'ailleurs des eaux du Léthé, et je vais inceſſamment boire celles de Plombières. Mon médecin m'avait conſeillé de me faire enduire de poix réſine (*), ſelon la nouvelle méthode; mais il a fait réflexion que le feu y prendrait trop aiſément,

(*) Alluſion aux lettres de *Maupertuis*. Voyez la Diatribe d'*Akakia*, volume de Facéties.

et que nous devons, vous et moi, nous défier des matières combuſtibles. Je crois, mon cher frère, que vous avez été bien fourré cet hiver; il a été diabolique, comme diſent les gens du monde. Pour moi j'ai fait un feu d'enfer, et je me ſuis toujours tenu auprès ſans ſortir de mon caveau. 1753.

Encore une fois, pardonnez-moi mon péché; ſongez que je ſuis un juſte à qui la grâce de notre révérend père prieur a manqué. Je me vois immolé aux géans de la terre auſtrale, à une ville latine, au grand ſecret de connaître la nature de l'ame avec une doſe d'opium. Que ſa ſainte volonté ſoit faite ſur la terre comme en enfer! Je vous ſouhaite, mon cher frère, toutes les proſpérités de ce monde-ci et de l'autre. Surtout n'oubliez pas de vous affubler d'un bonnet à oreilles au mois de juin, d'une triple camiſole et d'un manteau. Jouez de la baſſe de viole, et ſi vous avez quelques ordres à donner à votre frère, envoyez-les à la même adreſſe.

A propos, je me meurs poſitivement. Bonſoir, je vous embraſſe de tout mon cœur.

## LETTRE XII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Francfort ſur le Mein, au lion d'or, 4 de juin.

QUAND vous ſaurez, mon cher ange, toutes les perſécutions cruelles que *Maupertuis* m'a attirées, vous ne ſerez pas ſurpris que j'aye été ſi longtemps ſans vous écrire; quand vous ſaurez que

j'ai toujours été en route ou malade, et que j'ai
1753. compté venir bientôt vous embraſſer, vous me pardonnerez encore davantage; et quand vous ſaurez le reſte, vous plaindrez bien votre vieil ami. Je vous adreſſe ma lettre à Paris, ſachant bien qu'un conſeiller d'honneur n'entre point dans la querelle des conſeillers ordinaires, et eſt trop ſage pour voyager. J'ai voyagé, mon cher et reſpectable ami, et le pigeon a eu l'aile caſſée avant de revenir au colombier. Je ſuis d'ailleurs forcé de reſter encore quelque temps à Francfort, où je ſuis tombé malade. J'ai appris, en paſſant par Caſſel, que *Maupertuis* y avait ſéjourné quatre jours ſous le nom de *Morel*, et qu'il y avait fait imprimer un libelle de *la Beaumelle*, ſous le titre de Francfort, revu et corrigé par lui. Vous remarquerez qu'il imprimait cet ouvrage au mois de mai, ſous le nom de *la Beaumelle*, dans le temps que ce *la Beaumelle* était à la baſtille dès le mois d'avril. C'eſt bien mal calculer pour un géomètre. Il l'a envoyé à M. le duc de *Saxe-Gotha*, lorſque j'étais chez ce prince. C'eſt encore un mauvais calcul; cela n'a fait que redoubler les bontés que M. le duc de *Saxe-Gotha* et toute ſa maiſon avaient pour moi.

Voilà une étrange conduite pour un préſident d'académie. Il eſt néceſſaire pour ma juſtification qu'on en ſoit inſtruit. Ce ſont-là de ſes artifices, et c'eſt ainſi à peu-près qu'il en uſait avec d'autres perſonnes, lorſqu'il mettait le trouble dans l'académie des ſciences. Cette vie-ci, mon cher ange, me paraît un peu orageuſe; nous verrons ſi l'autre ſera plus tranquille. On dit qu'autrefois il y eut une grande bataille dans ce pays-là, et vous ſavez que la Diſcorde

habitait dans l'Olympe. On ne ſait où ſe fourrer. Il fallait reſter avec vous. Ne me grondez pas, je ſuis très-bien puni, et je le ſuis ſurtout par mon cœur. Je m'imagine que vous, et madame d'*Argental*, et vos amis, vous me plaignez autant que vous me condamnez. Madame *Denis* eſt à Strasbourg, et moi à Francfort, et je ne puis l'aller trouver. Je ſuis arrivé avec les jambes et les mains enflées. Cette petite addition à mes maux n'accommode point en voyage. Je reſterai à Francfort, dans mon lit, tant qu'il plaira à DIEU. 1753.

Adieu, mon cher ange ; je baiſe, à tous tant que vous êtes, le bout de vos ailes avec tendreſſe et componction. Il eſt très-cruellement probable que je pourrai reſter ici aſſez de temps pour y recevoir la conſolation d'une de vos lettres, au lieu d'avoir celle de venir vous embraſſer.

## LETTRE XIII.

### A M. KOENIG.

Francfort, juin.

VOTRE martyr eſt arrivé à Francfort, dans un état qui lui fait enviſager de fort près le pays où l'on ſaura les principes des choſes, et ce que c'eſt que cette force motrice ſur laquelle on raiſonne tant ici-bas, mais dont je ſuis preſque privé. J'ai été, comme je vous l'ai mandé, déſabuſé des idées fauſſes que vos adverſaires avaient données ſur la *vîteſſe vraie* et ſur la *vîteſſe propre*. Il eſt plus difficile

1753. de ſe détromper des illuſions de ce monde, et des ſentimens qui nous y attachent juſqu'au dernier moment. J'en éprouve d'aſſez douloureux pour avoir pris votre parti ; mais je ne m'en repens pas, et je mourrai dans ma créance. Il me paraît toujours abſurde de faire dépendre l'exiſtence de DIEU d'*a* plus *b* diviſé par *z*.

Où en ferait le genre-humain, s'il fallait étudier la dynamique et l'aſtronomie pour connaître l'Etre ſuprême ? Celui qui nous a créés tous doit être manifeſte à tous, et les preuves les plus communes ſont les meilleures, par la raiſon qu'elles ſont communes ; il ne faut que des yeux et point d'algèbre pour voir le jour.

DIEU a mis à notre portée tout ce qui eſt néceſſaire pour nos moindres beſoins : la certitude de ſon exiſtence eſt notre beſoin le plus grand. Il nous a donné aſſez de ſecours pour le remplir ; mais comme il n'eſt point du tout néceſſaire que nous ſachions ce que c'eſt que la force, et ſi elle eſt une propriété eſſentielle ou non à la matière, nous l'ignorons et nous en parlons. Mille principes ſe dérobent à nos recherches, parce que tous les ſecrets du Créateur ne ſont pas faits pour nous.

On a imaginé, il y a long-temps, que la nature agit toujours par le chemin le plus court, qu'elle emploie le moins de forces et la plus grande économie poſſible ; mais que répondraient les partiſans de cette opinion, à ceux qui leur feraient voir que nos bras exercent une force de près de cinquante livres pour lever un poids d'une ſeule livre ; que le cœur en exerce une immenſe pour exprimer une goutte

de ſang ; qu'une carpe fait des milliers d'œufs pour produire une ou deux carpes ; qu'un chêne donne un nombre innombrable de glands qui ſouvent ne font pas naître un ſeul chêne ? Je crois toujours, comme je vous le mandais il y a long-temps, qu'il y a plus de profuſion que d'économie dans la nature. 1753.

Quant à votre diſpute particulière avec votre adverſaire, il me ſemble de plus en plus que la raiſon et la juſtice ſont de votre côté. Vous ſavez que je ne me déclarai pour vous que quand vous m'envoyâtes votre *Appel au public*. Je dis hautement alors ce que toutes les académies ont dit depuis, et je pris, de plus, la liberté de me moquer d'un livre très-ridicule que votre perſécuteur écrivit dans le même temps.

Tout cela a cauſé des malheurs qui ne devaient pas naître d'une ſi légère cauſe. C'eſt-là encore une des profuſions de la nature. Elle prodigue les maux : ils germent en foule de la plus petite ſemence.

Je peux vous aſſurer que votre perſécuteur et le mien n'a pas, en cette occaſion, obéi à ſa loi de l'*épargne* ; il a ouvert le robinet du mauvais tonneau quand il s'eſt trouvé auprès de *Jupiter*. Quelle étrange misère, d'avoir paſſé de *Jupiter* à *la Beaumelle* ! Peut-il ſe diſculper de la cruauté qu'il eut de ſuſciter contre moi un pareil homme ? peut-il empêcher qu'on ne ſache où il a fait imprimer depuis peu un Mémoire de *la Beaumelle*, revu et corrigé par lui ? ne ſait-on pas dans quelle ville il reſta les quatre premiers jours du mois de mai dernier, ſous le nom de *Morel*, pour faire imprimer ce libelle ? ne connaît-on pas le libraire qui l'imprima ſous le titre de Francfort ? Quel emploi

1753. pour un préſident d'académie! Il en envoya, le 12 mai, un exemplaire à ſon alteſſe ſéréniſſime monſeigneur le duc de *Saxe-Gotha*, croyant par là m'arracher les bontés, la protection et les ſoins dont on m'honorait à Gotha pendant ma maladie. C'était mal calculer de toutes les façons pour un géomètre. *La Beaumelle* était à la baſtille, dès le 22 avril, pour avoir inſulté des citoyens et des ſouverains dans deux mauvais livres; il ne pouvait par conſéquent alors envoyer à Gotha, et dans d'autres cours d'Allemagne, ce Mémoire ridicule, imprimé ſous ſon nom.

Voilà un de ces argumens, Monſieur, dont on ne peut ſe tirer. Il eſt, dans le genre des *probabilités*, ce que les vôtres ſont dans le genre des *démonſtrations*.

Ce que je vous écrivais, il y a près d'un an, eſt bien vrai; les artifices ſont, pour les gens de lettres, la plus mauvaiſe des armes; l'on ſe croit un politique, et on n'eſt que méchant. Point de politique en littérature. Il faut avoir raiſon, dire la vérité et s'immoler;. mais faire condamner ſon ami comme fauſſaire, et ſe parer de la modération de ne point aſſiſter au jugement; mais ne point répondre à des preuves évidentes, et payer de l'argent de l'académie la plume d'un autre; mais s'unir avec le plus vil des écrivains, ne s'occuper que de cabales, et en accuſer ceux mêmes qu'on opprime : c'eſt la honte éternelle de l'eſprit humain.

Les belles-lettres ſont d'ordinaire un champ de diſputes; elles ſont, dans cette occaſion, un champ de bataille. Il ne s'agit plus d'une plaiſanterie gaie

et innocente ſur les diſſections de géans, et ſur la manière d'exalter ſon ame pour lire dans l'avenir; 1753.

*Ludus enim trepidum genuit certamen et iram,*
*Ira, truces inimicitias et ſunebre bellum.*

Je ne diſpute point quand il s'agit de poëſie et d'éloquence, c'eſt une affaire de goût; chacun a le ſien : je ne peux prouver à un homme que c'eſt lui qui a tort, quand je l'ennuie.

Je réponds aux critiques quand il s'agit de philoſophie ou d'hiſtoire, parce qu'on peut, à toute force, dans ces matières, faire entendre raiſon à ſept ou huit lecteurs qui prennent la peine de vous donner un quart d'heure d'attention. Je réponds quelquefois aux calomnies, parce qu'il y a plus de lecteurs des feuilles médiſantes que des livres utiles.

Par exemple, Monſieur, lorſqu'on imprime que j'ai donné avis à un auteur illuſtre que vous vouliez écrire contre ſes ouvrages, je réponds que vous êtes aſſez inſtruit, par des preuves inconteſtables, que non-ſeulement cela eſt très-faux, mais que j'ai fait préciſément le contraire.

Lorſqu'on oſe inſérer, dans des feuilles périodiques, que j'ai vendu mes ouvrages à trois ou quatre libraires d'Allemagne et de Hollande, je ſuis encore forcé de répondre qu'on a menti, et qu'il n'y a pas, dans ces pays, un ſeul libraire qui puiſſe dire que je lui aye jamais vendu le moindre manuſcrit.

Lorſqu'on imprime que je prends à tort le titre de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi de France, ne ſuis-je pas encore forcé de dire que, ſans

1753. me parer jamais d'aucun titre, j'ai pourtant l'honneur d'avoir cette place que sa majesté le roi mon maître m'a conservée ?

Lorsqu'on m'attaque sur ma naissance, ne dois-je pas à ma famille de répondre que je suis né égal à ceux qui ont la même place que moi ; et que si j'ai parlé sur cet article avec la modestie convenable, c'est parce que cette même place a été occupée autrefois par les *Montmorenci* et par les *Châtillon* ?

Lorsqu'on imprime qu'un souverain m'a dit : *Je vous conserve votre pension, et je vous défends de paraître devant moi;* je réponds que celui qui a avancé cette sottise, en a menti impudemment.

Lorsqu'on voit, dans les feuilles périodiques, que c'est moi qui ai fait imprimer les variantes de la Henriade sous le nom de M. *Marmontel*, n'est-il pas encore de mon devoir d'avertir que cela n'est pas vrai ; que M. *Marmontel* a fait une préface à la tête d'une des éditions de la Henriade, et que c'est M. l'abbé *Langlet Dufrenoy* qui avait fait imprimer les variantes auparavant à Paris chez *Gandouin*.

Lorsqu'on imprime que je suis l'auteur de je ne sais quel livre intitulé : Des beautés de la langue française, je réponds que je ne l'ai jamais lu, et j'en dis autant sur toutes les impertinentes pièces que des écrivains inconnus font courir sous mon nom qui est trop connu.

Lorsqu'on imprime une prétendue Lettre de feu milord *Tirconel*, je suis obligé de donner un démenti formel au calomniateur ; et puisqu'il débite ces pauvretés pour gagner quelque argent, je déclare, moi, que je suis prêt de lui faire l'aumône pour le reste

de ſa vie, en cas qu'il puiſſe prouver un ſeul des faits qu'il avance. 1753.

Lorſqu'on imprime que l'on doit s'attendre que j'écrirai contre les ouvrages d'un auteur reſpectable à qui je ſerai attaché juſqu'au dernier moment de ma vie, je réponds que juſqu'ici on n'a calomnié que pour le paſſé, et jamais pour l'avenir ; que c'eſt trop *exalter ſon ame*, et que je ferai repentir le premier impudent qui oſerait écrire contre l'homme vénérable dont il eſt queſtion.

Lorſqu'on imprime que je me ſuis vanté mal à propos d'avoir une édition de la Henriade honorée de la préface d'un ſouverain, je réponds qu'il eſt faux que je m'en ſois vanté ; qu'il eſt faux que cette édition exiſte ; et qu'il eſt faux que cette préface, qui exiſte réellement, ait été citée mal à propos : elle a toujours été citée dans les éditions de la Henriade, depuis celle de M. *Marmontel;* elle avait été compoſée pour être miſe à la tête de ce poëme que cet illuſtre ſouverain dont il eſt parlé, voulait faire graver : c'était un double honneur qu'il feſait à cet ouvrage.

Lorſqu'on imprime que j'ai volé un madrigal à feu M. de *la Motte*, je réponds que je ne vole de vers à perſonne ; que je n'en ai que trop fait ; que j'en ai donné à beaucoup de jeunes gens, ainſi que de l'argent, ſans que ni eux ni moi en aient jamais parlé.

Voilà, Monſieur, comment je ſerai obligé de réfuter les calomnies dont m'accablent tous les jours quelques auteurs, dont les uns me ſont inconnus, et dont les autres me ſont redevables. Je pourrais

1753. leur demander pourquoi ils s'acharnent à entrer dans une querelle qui n'eſt pas la leur, et à me perſécuter ſur le bord de mon tombeau ; mais je ne leur demande rien. Continuez à défendre votre cauſe, comme je défends la mienne. Il y a des occaſions où l'on doit dire avec *Cicéron :*

*Seipſum deſerere turpiſſimum eſt.*

Il faut, en mourant, laiſſer des marques d'amitié à ſes amis, le repentir à ſes ennemis, et ſa réputation entre les mains du public. Adieu.

## LETTRE XIV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Juin.

Mon cher ange, j'ai eſpéré de jour en jour de venir vous embraſſer. Je ne vous ai point écrit, mais toutes mes lettres à madame *Denis* ont été pour vous, et mon cœur vous écrivait toutes les poſtes. Il eût fallu faire des volumes pour vous inſtruire de tout, et ces volumes vous auraient paru les Mille et une nuits. Mon cher ange, j'ai eu tant de choſes à vous dire que je ne vous ai rien dit ; mais, dans tout ce tumulte, je vous ai envoyé Zulime. Jugez ſi je vous aime ; non que je croye que Zulime vaille Catilina, mais vous aimez cette femme ; je ne crois pas que vous ayez d'autre plaiſir que celui de la lire. Il faut, pour jouer Zulime, une perſonne jeune et belle, qui ne s'enivre pas.

J'eſpère vous embraſſer bientôt. A mon départ de Syracuſe, j'ai paſſé par d'autres cours de la Gréce, et je finirai par philoſopher avec vous à Athènes. 1753.

Depuis trois mois je n'ai pas un moment à moi. Mon cœur ſera à jamais à vous.

## LETTRE XV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Juin.

MA niéce me mande de Strasbourg que j'ai fait un beau quiproquo ; pardonnez, mon cher ange ; vous avez dû être un peu étonné des nouvelles dont vous aurez deviné la moitié en liſant l'autre. Je ne doute pas que ma niéce ne vous ait mis au fait, et ne vous ait renvoyé la lettre qui était pour vous.

Vous verrez ci-joint un petit échantillon des calculs de *Maupertuis*. Eſt-ce là ſa *moindre action*?

Il n'eſt pas moins ſurprenant que, pour ſe faire rendre un livre qu'on a donné, on arrête à deux cents lieues un homme mourant qui va aux eaux. Tout cela eſt ſingulier. *Maupertuis* eſt un plaiſant philoſophe.

Mon cher ange, il faut ſavoir ſouffrir; l'homme eſt né en partie pour cela. Je ne crois pas que toute cette belle aventure ſoit bien publique; il y a des gens qu'elle couvre de honte ; elle n'en fera pas à ma mémoire.

Adieu, mon cher ange; adieu, tous les anges. La poſte preſſe. Et le pauvre petit abbé, où diable fait-il

pénitence de ſa paſſion effrénée pour le bien public?
1753. Portez-vous bien.

A Francfort ſur le Mein, ſous l'enveloppe de M. *James de la Cour;* ou ſi vous voulez, à moi chétif, au lion d'or.

## LETTRE XVI.

### A MADAME DENIS.

A Mayence, 9 de juillet.

IL y avait trois ou quatre ans que je n'avais pleuré, et je comptais bien que mes vieilles prunelles ne connaîtraient plus cette faibleſſe, juſqu'à ce qu'elles ſe fermaſſent pour jamais. Hier le ſecrétaire du comte de *Stadion* me trouva fondant en larmes; je pleurais votre départ et votre ſéjour; l'atrocité de ce que vous avez ſouffert perdait de ſon horreur quand vous étiez avec moi; votre patience et votre courage m'en donnaient; mais, après votre départ, je n'ai plus été ſoutenu.

Je crois que c'eſt un rêve; je crois que tout cela s'eſt paſſé du temps de *Denys* de Syracuſe : je me demande s'il eſt bien vrai qu'une dame de Paris, voyageant avec un paſſe-port du roi ſon maître, ait été traînée dans les rues de Francfort par des ſoldats, conduite en priſon ſans aucune forme de procès, ſans femme de chambre, ſans domeſtique, ayant à ſa porte quatre ſoldats la baïonnette au bout du fuſil, et contrainte de ſouffrir qu'un commis de *Freitag*, un ſcélérat de la plus vile eſpèce, paſsât

ſeul

ſeul la nuit dans ſa chambre. Quand on arrêta la *Brinvilliers*, le bourreau ne fut jamais ſeul avec elle : il n'y a point d'exemple d'une indécence ſi barbare. Et quel était votre crime ? d'avoir couru deux cents lieues pour conduire aux eaux de Plombières un oncle mourant, que vous regardiez comme votre père. 1753.

Il eſt bien triſte, ſans doute, pour le roi de Pruſſe, de n'avoir pas encore réparé cette indignité commiſe en ſon nom, par un homme qui ſe dit ſon miniſtre. Paſſe encore pour moi : il m'avait fait arrêter pour ravoir ſon livre imprimé de poëſies, dont il m'avait gratifié, et auquel j'avais quelque droit ; il me l'avait laiſſé comme le gage de ſes bontés, et comme la récompenſe de mes ſoins : il a voulu reprendre ce bienfait ; il n'avait qu'à dire un mot, ce n'était pas la peine de faire empriſonner un vieillard qui va prendre les eaux. Il aurait pu ſe ſouvenir que, depuis plus de quinze ans, il m'avait prévenu par ſes bontés ſéduiſantes ; qu'il m'avait, dans ma vieilleſſe, tiré de ma patrie ; que j'avais travaillé avec lui deux ans de ſuite à perfectionner ſes talens, que je l'ai bien ſervi et ne lui ai manqué en rien ; qu'enfin, il eſt bien au-deſſous de ſon rang et de ſa gloire de prendre parti dans une querelle académique, et de finir, pour toute récompenſe, en me feſant demander ſes poëſies par des ſoldats.

J'eſpère qu'il connaîtra, tôt ou tard, qu'il a été trop loin, que mon ennemi l'a trompé, et que ni l'auteur ni le roi ne devaient pas jeter tant d'amertume ſur la fin de ma vie. Il a pris conſeil de ſa colère, il le prendra de ſa raiſon et de ſa bonté. Mais que fera-t-il pour réparer l'outrage abominable qu'on

1753. vous a fait en ſon nom? Milord *Maréchal* ſera, ſans doute, chargé de vous faire oublier, s'il eſt poſſible, les horreurs où un *Freitag* vous a plongée.

On vient de m'envoyer ici des lettres pour vous; il y en a une de madame de *Fontaine*, qui n'eſt pas conſolante. On prétend toujours que j'ai été pruſſien. Si on entend par-là que j'ai répondu par de l'attachement et de l'enthouſiaſme aux avances ſingulières que le roi de Pruſſe m'a faites pendant quinze années de ſuite, on a grande raiſon; mais ſi on entend que j'ai été ſon ſujet, et que j'ai ceſſé un moment d'être français, on ſe trompe. Le roi de Pruſſe ne l'a jamais prétendu, et ne me l'a jamais propoſé. Il ne m'a donné la clef de chambellan que comme une marque de bonté, que lui-même appelle frivole dans les vers qu'il fit pour moi, en me donnant cette clef et cette croix que j'ai remiſes à ſes pieds. Cela n'exigeait ni ſerment, ni fonctions, ni naturaliſation. On n'eſt point ſujet d'un roi pour porter ſon ordre. M. d'*Ecouville*, qui eſt en Normandie, a encore la clef de chambellan du roi de Pruſſe, qu'il porte comme la croix de Saint-Louis.

Il y aurait bien de l'injuſtice à ne pas me regarder comme français, pendant que j'ai toujours conſervé ma maiſon à Paris, et que j'y ai payé la capitation. Peut-on prétendre ſérieuſement que l'auteur du Siècle de *Louis XIV* n'eſt pas français? oſerait-on dire cela devant les ſtatues de *Louis XIV* et de *Henri IV*; j'ajouterai même de *Louis XV*, parce que je ſuis le ſeul académicien qui fit ſon panégyrique quand il nous donna la paix; et lui-même a ce panégyrique traduit en ſix langues?

Il ſe peut faire que ſa majeſté pruſſienne, trompée par mon ennemi et par un mouvement de colère, ait irrité le roi mon maître contre moi, mais tout cédera à ſa juſtice et à ſa grandeur d'ame. Il ſera le premier à demander au roi mon maître qu'on me laiſſe finir mes jours dans ma patrie; il ſe souviendra qu'il a été mon diſciple, et que je n'emporte rien d'auprès de lui, que l'honneur de l'avoir mis en état d'écrire mieux que moi. Il ſe contentera de cette ſupériorité, et ne voudra pas ſe ſervir de celle que lui donne ſa place, pour accabler un étranger qui l'a enſeigné quelquefois, qui l'a chéri et reſpecté toujours. Je ne ſaurais lui imputer les lettres qui courent contre moi ſous ſon nom: il eſt trop grand et trop élevé pour outrager un particulier dans ſes lettres; il ſait trop comme un roi doit écrire, et il connaît le prix des bienſéances; il eſt né ſurtout pour faire connaître celui de la bonté et de la clémence. C'était le caractère de notre bon roi *Henri IV;* il était prompt et colère, mais il revenait. L'humeur n'avait chez lui que des momens, et l'humanité l'inſpira toute ſa vie.

1753.

Voilà, ma chère enfant, ce qu'un oncle, ou plutôt ce qu'un père malade dicte pour ſa fille. Je ſerai un peu conſolé ſi vous arrivez en bonne ſanté. Mes complimens à votre frère et à votre ſœur. Adieu; puiſſé-je venir mourir dans vos bras, ignoré des hommes et des rois.

C 2

1753. *Réponse de madame Denis à M. de Voltaire.*

A Paris, le 26 auguste.

J'AI à peine la force de vous écrire, mon cher oncle : je fais un effort que je ne peux faire que pour vous. L'indignation universelle, l'horreur et la pitié que les atrocités de Francfort ont excitées, ne me guérissent pas. Dieu veuille que mon ancienne prédiction, que le roi de Prusse vous ferait mourir, ne retombe que sur moi. J'ai été saignée quatre fois en huit jours. La plupart des ministres étrangers ont envoyé savoir de mes nouvelles : on dirait qu'ils veulent réparer la barbarie exercée à Francfort.

Il n'y a personne en France, je dis personne sans aucune exception, qui n'ait condamné cette violence, mêlée de tant de ridicule et de cruauté. Elle donne des impressions plus grandes que vous ne croyez. Milord *Maréchal* s'est tué de désavouer à Versailles, et dans toutes les maisons, tout ce qui s'est passé à Francfort. Il a assuré, de la part de son maître, qu'il n'y avait point de part. Mais voici ce que le sieur *Federsdoff* m'écrit de Potsdam, le 12 de ce mois : *Je déclare que j'ai toujours honoré M. de Voltaire comme un père, toujours prêt à lui servir. Tout ce qui vous est arrivé à Francfort a été fait par ordre du roi. Finalement, je souhaite que vous jouissiez toujours d'une prospérité sans pareille, étant avec respect, &c.*

Ceux qui ont vu cette lettre ont été confondus. Tout le monde dit que vous n'avez de parti à prendre que celui que vous prenez, d'opposer de la philosophie à des choses si peu philosophes. Le public juge

les hommes sans considérer leur état, et vous gagnez votre cause à ce tribunal. Nous fesons très-bien tous deux de nous taire, le public parle assez. 1753.

Tout ce que j'ai souffert augmente encore ma tendresse pour vous, et je viendrais vous trouver à Strasbourg ou à Plombières, si je pouvais sortir de mon lit, &c. &c.

## LETTRE XVII.

### A M. ROQUES.

Juillet.

MONSIEUR,

JE comptais, en passant par Francfort, vous présenter moi-même le Supplément au Siècle de *Louis XIV* (2), que je vous ai dédié. C'est un procès bien violent; vous en êtes le juge par votre esprit et par votre probité, et vous êtes devenu un témoin nécessaire. Vous ne pouvez être informé pleinement du malheur que le passage de *la Beaumelle* à Berlin a causé. Vous en jugerez en partie par ma dernière lettre au roi de Prusse, dont je vous envoie copie pour vous seul. (*)

Vous savez que je vous ai toujours mandé que j'étais trop instruit des cruels procédés de M. de

(2) Ce Supplément, divisé en trois parties, est la réfutation des calomnies de *la Beaumelle*. Il est précédé d'une lettre à M. *Roques*. Voyez Mélanges historiques, tome I, page 105.

(*) Voyez la corresp. du roi, année 1753.

1753. *Maupertuis* envers moi. Je ſavais que madame la comteſſe de *Bentink* avait obligé deux fois *la Beaumelle* de jeter dans le feu cet indigne ouvrage, où tant de ſouverains et ſa majeſté pruſſienne ſont encore plus outragés que moi. Je ſavais que *la Beaumelle*, au ſortir de chez *Maupertuis*, avait deux fois recommencé ; mais je ne puis citer le témoignage de madame la comteſſe de *Bentink*, ni celui des autres perſonnes qui ont été témoins de la cruauté artificieuſe avec laquelle *Maupertuis* m'a pourſuivi près de deux années entières. Je ne peux citer que des témoignages par écrit, et je n'ai que la lettre de *la Beaumelle*.

Vous n'ignorez pas avec quel nouvel artifice *Maupertuis* a voulu, en dernier lieu, déguiſer et obſcurcir l'affaire, en exigeant de *la Beaumelle* un déſaveu ; mais ce déſaveu ne porte que ſur des choſes étrangères à ſon procédé.

Je n'ai jamais accuſé *Maupertuis* d'avoir fait les quatre lettres ſcandaleuſes dont *la Beaumelle* a chargé la coupable édition du Siècle de *Louis XIV*. Je me ſuis plaint ſeulement de ce qu'il m'a voulu perdre, et de ce qu'il a réuſſi. Je ne me ſuis défendu qu'en diſant la vérité ; c'eſt une arme qui triomphe de tout à la longue. C'eſt au nom de cette vérité toujours reſpectable et ſouvent perſécutée que je vous écris. Je ſuis très-malade, et j'eſpèrerai juſqu'au dernier moment que le roi de Pruſſe ouvrira enfin les yeux. Je mourrai avec cette conſolation, qui ſera probablement la ſeule que j'aurai. Je ſuis, &c.

## AU MEME. 1753.

Juillet.

JE ſuis fâché à préſent, Monſieur, d'avoir répondu à *la Beaumelle* avec la ſévérité qu'il méritait. On dit qu'il eſt à la baſtille; le voilà malheureux, et ce n'eſt pas contre les malheureux qu'il faut écrire. Je ne pouvais deviner qu'il ſerait enfermé dans le temps même que ma réponſe paraiſſait. Il eſt vrai qu'après tout ce qu'il a écrit avec une ſi furieuſe démence contre tant de citoyens et de princes, il n'y avait guère de pays dans le monde où il ne dût être puni tôt ou tard; et je ſais, de ſcience certaine, qu'il y a deux cours où on lui aurait infligé un châtiment plus capital que celui qu'il éprouve. Vous me parlez de votre amitié pour lui; vous avez apparemment voulu dire pitié.

Il était de mon devoir de donner un préſervatif contre ſa ſcandaleuſe édition du Siècle de *Louis XIV*, qui n'eſt que trop publique en Allemagne et en Hollande. J'ai dû faire voir par quel cruel artifice on a jeté ce malheureux auteur dans cet abyme. Je vous répète encore, Monſieur, ce que j'ai mandé au roi de Pruſſe; c'eſt que ſi les choſes dont vous m'avez bien voulu avertir, et que j'ai ſues par tant d'autres, ne ſont pas vraies; ſi *Maupertuis* n'a pas trompé *la Beaumelle*, tandis qu'il était à Berlin, pour l'exciter contre moi; ſi *Maupertuis* peut ſe laver des manœuvres criminelles dont la lettre de *la Beaumelle* le charge, je ſuis prêt à demander pardon publiquement à *Maupertuis*: mais auſſi, Monſieur, ſi

1753. vous ne m'avez pas trompé, ſi tous les autres témoins ſont unanimes; s'il eſt vrai que *Maupertuis*, parmi les inſtrumens qu'il a employés pour me perdre, n'ait pas dédaigné de me calomnier même auprès de *la Beaumelle*, et de l'exciter contre moi, il eſt évident que le roi de Pruſſe me doit rendre juſtice.

Je ne demande rien, ſinon que ce prince connaiſſe qu'après lui avoir été paſſionnément attaché pendant quinze ans, ayant enfin tout quitté pour lui dans ma vieilleſſe, ayant tout ſacrifié, je n'ai pu certainement finir par trahir envers lui des devoirs que mon cœur m'impoſait. Je n'ai d'autre reſſource que dans les remords de ſon ame royale, que j'ai crue toujours philoſophe et juſte. Ma ſituation eſt très-funeſte; et quand la maladie ſe joint à l'infortune, c'eſt le comble de la miſère humaine. Je me conſole par le travail et par les belles-lettres, et ſurtout par l'idée qu'il y a beaucoup d'hommes qui valaient cent fois mieux que moi, et qui ont été cent fois plus infortunés. Dans quelque ſituation cruelle que nous nous trouvions, que ſommes-nous pour oſer murmurer?

Au reſte, je ne vous ai rien écrit que je ne veuille bien que tout le monde ſache, et je peux vous aſſurer que, dans toute cette affaire, je n'ai pas eu un ſentiment que j'euſſe voulu cacher. Je ſuis, Monſieur, &c.

# LETTRE XVIII.

1753.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Strasbourg, 19 auguſte.

MON cher ange, j'ignore ſi madame *Denis* vous a donné un chiffon de lettre que je vous écrivis étant un peu attriſté et très-malade. J'ai été en France depuis à petits pas, m'arrêtant par-tout où je trouvais bon gîte, et ſurtout chez l'électeur palatin. Vous me direz que je dois être raſſaſié d'électeurs, mais celui-là eſt très-conſolant.

*Sæpè premente Deo, fert Deus alter opem.*

Enfin, je m'en allais tout doucement à Plombières prendre les eaux, par ordre du roi; mais, par les ordonnances de *Gervaſi*, qui eſt meilleur médecin que les plus grands rois, je reſte quelque temps à Strasbourg. Je viſe à l'hydropiſie. Je n'en avais pas l'air; mais vous ſavez qu'il n'y a rien de plus ſec qu'un hydropique. *Gervaſi* a jugé que des eaux n'étaient pas trop bonnes contre des eaux, et il m'a condamné aux cloportes. J'ai été plus d'une fois en ma vie condamné aux bêtes.

J'ai trouvé ici la fille de *Monime*, à qui vos bontés ont ſauvé autrefois quelque bien. C'eſt une créature aujourd'hui bien à plaindre. J'ai peur même que le préteur ſon père, qui n'était pas un préteur romain, n[illegible] ait fait perdre une partie de ce que vous lui a[illegible] ſauvé. J'ai cherché dans ſes traits quelque

1753. reſſemblance à votre ancienne amie, et je n'en ai point trouvé. Je ne m'intéreſſe pas moins à ſon triſte ſort.

L'abbé *Daidi*, qui a paſſé ici avec M. le cardinal de *Soubiſe*, m'eſt venu apparaître un moment. Vous le verrez probablement bientôt, et ce ne ſera pas à Pontoiſe. Je me flatte bien que vous faites à Paris de fréquens voyages, et que, ſi vous vous exilez par reſpect humain, vous revenez voir vos amis par goût. J'ignore parfaitement quand j'aurai la conſolation de vous embraſſer de mes mains potelées. Je crois que ſi vous me voyez en vie, vous me mettrez à mal, cela veut dire que vous me feriez faire encore une tragédie. L'électeur palatin m'a fait la galanterie de faire jouer quatre de mes pièces. Cela a ranimé ma vieille verve; et je me ſuis mis, tout mourant que je ſuis, à deſſiner le plan d'une pièce nouvelle toute pleine d'amour. J'en ſuis honteux; c'eſt la rêverie d'un vieux fou. Tant que j'aurai les doigts enflés à Strasbourg, je ne ſerai pas tenté d'y travailler; mais ſi je vous voyais, mon cher ange, je ne répondrais de rien.

Comment ſe porte madame d'*Argental*? comment vont vos amis, vos plaiſirs, votre Pontoiſe? avez-vous vu ma pauvre nièce, le martyr de l'amitié et la victime des Vandales? n'avez-vous pas été bien ébaubi? L'aventure eſt unique. Jamais pariſienne n'avait été encore miſe en priſon chez les Bructères pour l'*œuvre de poëshies* d'un roi des Boruſſes. Certes, le cas eſt rare.

Mon ange, tout ce que vous voyez vous rendra plus philoſophe que jamais. Si je vous diſais que je

le ſuis, me croiriez-vous? Je n'en crois rien, moi. Cependant, depuis Gotha jusqu'à Strasbourg, de princes en yangois, et de palais en priſon et cabarets, j'ai tranquillement travaillé cinq heures par jour au même ouvrage. J'y travaille encore avec mes doigts enflés, qui vous écrivent que je vous aime tendrement. 1753.

## LETTRE XIX.

### A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Auprès de Strasbourg, 22 auguſte.

La deſtinée, Madame, qui joue avec les pauvres humains comme avec des balles de paume, m'a amené dans votre voiſinage, à la porte de Strasbourg. Je ſuis dans une petite maiſonnette appartenante à madame *Léon*, condamné par M. *Gervaſi* aux racines et aux cloportes, et pour comble de malheur, privé de la conſolation de vous revoir. J'apprends que vous êtes chez madame la comteſſe de *Roſen;* mon premier ſoin eſt de vous y adreſſer les vœux qu'un ancien ami fait du fond de ſon cœur pour la fin de toutes vos peines. J'ai plus d'un titre pour vous faire agréer les ſincères témoignages de ma ſenſibilité pour tout ce qui vous touche; je ſuis un de vos plus anciens ſerviteurs, et je ne ſuis pas mieux traité que vous par la méchanceté des hommes. Cette vie-ci n'eſt qu'un jour; le ſoir devrait du moins être ſans orages, et il

1753. faudrait pouvoir s'endormir paisiblement. Il est affreux de finir au milieu des tempêtes une si courte et si malheureuse carrière. Ce serait pour moi, Madame, une satisfaction bien consolante de pouvoir vous entretenir, de vous parler de nos anciens amis (s'il est des amis), et de vous renouveler tous les sentimens qui m'ont toujours attaché à vous, malgré une si longue séparation. Que de choses nous avons vues, Madame, et que de choses nous aurions à nous dire! nous rappellerions tout ce que le temps a fait évanouir, et un peu de philosophie adoucirait les maux présens.

Je ne connais guère de vos anciens amis que M. *Desalleurs* qui ait eu un bon lot, parce qu'il est chez les Turcs, chez qui je ne crois pas qu'il y ait tant d'infidélité et tant de malice noire et raffinée que chez les chrétiens.

Adieu, Madame; recevez avec vos premières bontés les assurances du respectueux et tendre attachement de votre ancien courtisan, qui désire passionnément l'honneur et la consolation de vous voir, et qui vous écrit comme autrefois, sans cérémonie.

## LETTRE XX.

1753.

A MADAME

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

2 septembre.

J'AI lu, Madame, ce Mémoire touchant, dont vous me faites l'honneur de me parler. C'eſt par où j'ai commencé en arrivant à Strasbourg. Je ne vois pas ce que la rage de nuire pourrait oppoſer à des raiſons ſi fortes. Je ſuis encore un peu enthouſiaſte, malgré mon âge. L'innocence opprimée m'attendrit; la perſécution m'indigne et m'effarouche. Je prends le plus vif intérêt à cette affaire, même indépendamment des ſentimens qui m'attachent à vous depuis ſi long-temps. J'ai entendu beaucoup parler, beaucoup raiſonner dans mon hermitage, où il vient trop de monde, et où je ne voulais voir perſonne. Je conclus, moi, à faire élever un monument à la gloire de votre frère, et à recevoir monſieur ſon fils en triomphe à Strasbourg. Tout ce que je ſais, c'eſt que feu M. de *Klinglin* a rendu, pendant trente ans, Strasbourg reſpectable aux étrangers, et que la patrie ne lui doit que de la reconnaiſſance. On dit que l'affaire eſt jugée au moment que je vous écris, et j'attends avec impatience le moment de juger l'arrêt. Le tribunal des honnêtes gens et des eſprits fermes eſt le dernier reſſort pour les perſécutés.

Madame de *Gayot* eſt venue dans ma ſolitude.

1753. Dieu veuille que vous ayez la ſanté ; je n'en ai point du tout, mais je porte par-tout un peu de ſtoïciſme. Croiriez-vous, Madame, que cette deſtinée qui nous ballotte, m'a fait preſque alſacien? Je me ſuis trouvé, ſans le ſavoir, poſſeſſeur d'un bien ſur des terres auprès de Colmar, et il ſe pourrait bien que j'y allaſſe. Je ne m'attendais pas à avoir une rente ſur les vignes du duc de *Virtemberg ;* mais la choſe eſt ainſi. Je ferais certainement le voyage, ſi je croyais pouvoir vous faire ma cour dans le voiſinage où vous êtes ; mais ſi vous revenez dans votre ſolitude auprès de Strasbourg, je ne ferai pas le voyage de Colmar. Je me meurs d'envie de vous revoir, Madame ; il n'y aurait pas de plus grande conſolation pour moi. Peut-être même, le plaiſir de vous entretenir de tout ce que nous avons vu, et de repaſſer ſur nos premières années, pourrait adoucir les amertumes que votre ſenſibilité vous fait éprouver. Les matelots aiment, dans le port, à parler de leurs tempêtes. Mais y a-t-il un port dans ce monde ? Si vous êtes en commerce de lettre avec M. *Deſalleurs*, je vous prie, Madame, de le faire ſouvenir de moi. Je lui crois à préſent une vraie face à turban. Pour moi, je ſuis plus maigre que jamais ; je ſuis une ombre, mais une ombre très-ſenſible, très-touchée de tout ce qui vous regarde, et qui voudrait bien vous apparaître. Adieu, Madame ; je vous ſouhaite un ſoir ſerein ſur la fin de ce jour orageux qu'on appelle la vie. Comptez que je vous ſuis dévoué avec le plus tendre reſpect.

## LETTRE XXI.

1753.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Strasbourg, ou tout auprès, 7 feptembre.

MAIS vraiment, Monfeigneur, cela eft affez extraordinaire. Quoi, pour l'œuvre de *poëshies!* Les vers font donc une belle chofe ! Je les ai toujours aimés à la folie quand ils font bons. Mais ma pauvre nièce! qu'allait-elle faire dans cette galère ! Les gens qui difent que tout cela s'eft paffé de nos jours ont grand tort ; l'aventure eft du temps de *Denys* de Syracufe. Je fuis au défefpoir de ne vous point faire ma cour. Le temps fe paffe, et je ne me confolerais pas d'être mort fans avoir eu l'honneur de vous entretenir. Et le voyage d'Italie, et Saint-Pierre de Rome, et la ville fouterraine, n'avez-vous pas quelque envie de les voir ? et ne pourrait-on pas venir recevoir vos ordres dans le chemin ? et n'iriez-vous pas faire un cours à Montpellier ? Un beau foleil et vous, vous êtes mes dieux. Il ferait doux de les voir de près. J'aime ceux qui échauffent et qui éclairent, et non pas ceux qui brûlent.

Je joins les fentimens de la plus tendre reconnaiffance à un attachement d'environ quarante années ; mais j'ai des paffions malheureufes, et la jouiffance de l'objet aimé m'eft interdite par ordre du médecin. Si votre belle imagination trouve quelque tournure pour que je puiffe *bacciar vi la mano* quand vous irez à Montpellier, ce ferait pour moi l'heure du berger.

1753. *E per che no? Un gran' re m'a bacciato la mano, à me, ſi, la brutta mano per incitar mi à rimanere nel ſuo palazzo d'Alcina. Ed io baccierò la voſtra bella mano con un più grande e ſaporito piacere. Ah, ſignore amabile, ſignore corteſe e bravo, la vita ſi perde ſi conſuma e la ſperanza ancora ſi diſtrugge.*

Eſt-ce que vous feriez aſſez bon pour vouloir bien me mettre aux pieds de madame de *Pompadour*, quand vous n'aurez rien à lui dire? Pardon, Monſeigneur, de la liberté grande. Il y a dans Paris force vieilles et illuſtres catins à qui vous avez fait paſſer de joyeux momens, mais il n'y en a point qui vous aime plus que moi. Je crois que la première converſation que j'aurais l'honneur d'avoir avec vous ſerait aſſez amuſante. Non, ce ſerait la ſeconde; car, à force de plaiſir, je ne ſaurais ce que je dirais dans la première.

A propos, je ſuis bien malade; daignez-vous en ſouvenir. Il n'y a que mes ennemis qui diſent que je me porte. *In tanto con ogni oſſequio, &c.*

## LETTRE XXII.

A MADAME

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

14 ſeptembre.

Je vous demande pardon, Madame, de ne vous avoir pas parlé de votre digne et aimable fils; mais ce qui eſt dans le cœur n'eſt pas toujours au bout de la plume, ſurtout quand on écrit vîte et qu'on eſt malade.

malade. J'ai eu l'honneur de lui faire ma cour quand il était à Lunéville, possesseur d'une femme qu'il doit avoir bien regrettée ; mais il lui reste une mère dont il fait la consolation, et qui doit faire la sienne. Peut-être aurai-je le bonheur de vous voir tous deux avant que je quitte ce pays-ci. Avouez donc, Madame, que je suis prophète de mon métier, et que je ne suis pas prophète de malheur ; non-seulement j'avais lu le mémoire de M. de *Klinglin*, mais encore un autre qui est très-secret, et vous voyez que je n'avais pas mal conclu. J'espère encore que M. de *Klinglin* viendra exercer ici sa préture, malgré les tribuns du peuple qui s'y opposent vivement. C'était une chose trop absurde qu'un homme perdît sa place pour avoir été déclaré innocent. Je suis bien aise que vous admettiez une divinité ; c'est ce que je tâchais de persuader à un roi qui n'y croit pas, et qui se conduit en conséquence. Il lui arrivera malheur, mais il mourra impénitent. Je ne sais pas quand j'irai dans le voisinage de ces vignes sur lesquelles j'ai une bonne hypothèque. Elles appartiennent au duc de *Virtemberg*. Il y a des gens qui veulent me persuader que ce sera la vigne de *Nabot*, et que mon hypothèque est *le beau billet qu'a La Châtre ;* mais je n'en crois rien. Le duc de *Virtemberg* est un honnête homme, Dieu merci ; il n'est pas roi, et je pense qu'il croit en DIEU, quoiqu'il n'ait jamais voulu baiser la mule du pape. Vous me donnez par le nez de l'*historiographe*. Vraiment le roi m'ôta cette charge quand le roi de Prusse me prit à force, et je suis demeuré entre deux rois le cu à terre. Deux rois sont de très-mauvaises selles. Il est vrai qu'on m'a laissé ma

1753.

1753. place de gentilhomme ordinaire de la chambre ; j'aimerais mieux la vôtre mille fois.

Ayez donc la bonté de m'inſtruire de vos marches. L'accident de votre neveu vous retient-il à Colmar? Il me ſouvient que M. de *Richelieu* eut la même maladie à vingt ans. C'eût été dommage que la région *de la veſſie fût demeurée paralytique* chez lui. Sa maladie fit place à beaucoup de vigueur, et j'en eſpère autant pour monſieur votre neveu. Vous vous imaginez donc, Madame, que je demeure toujours dans la rue des Charpentiers, point du tout; je ſuis à la campagne, vis-à-vis votre maiſon, où par malheur vous n'êtes point. Je dépeuple le pays de cloportes auxquelles on m'a condamné. Je vis tout ſeul, je ne m'en trouve pas mal. J'ai pourtant un appartement chez M. le maréchal de *Coigny*, dont je ne ſais ſi je ſerai uſage; tout ce que je ſais bien ſurement, c'eſt que je meurs d'envie de vous voir, de cauſer avec vous, et de vous renouveler cent fois mes reſpectueux et tendres ſentimens.

## LETTRE XXIII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Auprès de Colmar, 3 d'octobre.

Mon cher ange, ſi madame la maréchale de *Duras*, qui a l'air ſi réſolue, avait fait comme madame de *Montaigu* et comme la feue reine d'Angleterre; ſi elle avait donné bravement la petite vérole à ſes enfans, vous ne pleureriez pas aujourd'hui madame la

ducheſſe d'*Aumont*. Il y a trente ans que j'ai crié qu'on pouvait ſauver la dixième partie de la nation. Il y a quelques gens qui, frappés de la mort des perſonnes conſidérables, enlevées à la fleur de leur âge par la petite vérole, diſent : Mais vraiment il faudrait eſſayer l'inoculation. Et puis, au bout de quinze jours, on ne penſe plus ni à ceux qui ſont morts, ni à ceux que ce fléau de la nature menace encore de la mort. 1753.

L'année paſſée, l'évêque de Vorceſter prêcha dans Londres devant le parlement en faveur de l'inoculation, et prouva qu'elle ſauvait la vie tous les ans à deux mille perſonnes dans cette capitale. Voilà des ſermons qui valent bien mieux que les bavarderies de nos prédicateurs.

Il y a un homme dans le monde plus dangereux que la petite vérole; il s'abaiſſe juſqu'à la calomnie. Un ſourdaud, qui eſt la trompette de *Maupertuis*, répand ſes horreurs. Où ſe ſauver ? Vous me direz que c'eſt au château de M. de *Sainte-Palaye;* mais le père *Goulu* perſécutait *Balzac* juſque ſur les bords de la Charente.

*I nunc, et verſus tecum meditare canoros ?*

Mais, mon cher ange, ſi vous me promettez vous et madame d'*Argental*, d'aller dans ce château, je ſigne le marché aveuglément. J'ai un bien aſſez conſidérable en Alſace, et je voulais bâtir ſur les ruines d'un vieux palais qui appartiennent à M. le duc de *Virtemberg*. Toutes mes idées s'évanouiſſent dès qu'il s'agit de me rapprocher de vous.

Je n'oſe vous prier de préſenter mes reſpects et ma ſenſibilité à M. le duc d'*Aumont*. Qui aurait dit

1753. que *Fontenelle* enterrerait madame d'*Aumont* ? mais cent ans et trente ſont la même choſe pour la faulx de la mort. Tout eſt un point, et tout eſt un ſonge. Le ſonge de ma vie a été un cochemar aſſez perpétuel; il ſera bien doux s'il peut finir en vous voyant; ce ſera ouvrir les yeux à une lumière bien agréable.

On m'a envoyé *La Querelle;* il vaudrait mieux point de querelle. Adieu, mon très-aimable ange. Mille tendres reſpects à tous les vôtres.

Je ſuis bien malade. Adieu les tragédies.

## LETTRE XXIV.

### A MADAME

### LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, ce 5 ou 6 d'octobre.

Je ſuis pénétré de regrets, Madame; vous et madame *de Brumat* vous me faites paſſer de mauvais quarts d'heure. J'écris peut-être fort mal le nom de votre amie, mais je ne me trompe pas ſur ſon mérite, et ſur le plaiſir que j'avais de venir les ſoirs, de ma ſolitude dans la vôtre, jouir des charmes de votre ſociété. Je ſuis arrivé ſi malade que je n'ai pu aller rendre moi-même votre lettre à monſieur le premier préſident. Que dites-vous de lui, Madame? Il a eu la bonté de venir chez ce pauvre affligé. Il m'a amené ſon fils aîné qui paraît fort aimable, et qui n'a pas l'air d'être paralytique comme ſon cadet. Je paſſe une page, parce que mon papier boit, et qu'il n'y a pas moyen d'écrire ſur ce

vilain papier. Cela vous épargne une longue lettre. On dit que le miniſtère n'eſt pas diſpoſé à rendre à M. *Klinglin* la juſtice que nous attendons. Je veux douter encore de cette triſte nouvelle. On dit que monſieur votre fils revient : quand pourrai-je être aſſez heureux pour voir le fils et la mère ? Il me ſemble que je voudrais paſſer le reſte de mes jours avec vous dans la retraite. La deſtinée m'y aurait conduit, et mon cœur ne veut pas la démentir. Adieu, Madame; je ſuis pour toujours à vos ordres avec le plus tendre reſpect.

1753.

## LETTRE XXV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Au pied d'une montagne, le 10 d'octobre.

MON cher ange, il me ſemble que je ſuis bien coupable; je ne vous écris point et je ne fais point de tragédies. J'ai beau être dans un cas aſſez tragique, je ne peux parvenir à peindre les infortunes de ceux qu'on appelle les héros des ſiècles paſſés, à moins que je ne trouve quelque princeſſe miſe en priſon pour avoir été ſecourir un oncle malade. Cette aventure me tient plus au cœur que toutes celles de *Denys* et d'*Hiéron*.

Il me ſemble qu'il faut avoir ſon ame bien à ſon aiſe pour faire une tragédie; qu'il faut avoir un ſujet dont on ſoit vivement frappé, et devant les yeux un public, une cour qui aiment véritablement

1753. les arts. Un petit article encore, c'eſt qu'il faut être jeune. Tout ce que je peux faire, c'eſt de ſoutenir tout doucement mon état et ma mauvaiſe ſanté. Je ne me pique point d'avoir du courage, il me ſemble qu'il n'y a à cela que de la vanité. Souffrir patiemment ſans ſe plaindre à perſonne, ſans demander grâce à perſonne, cacher ſes douleurs à tout le monde, les répandre dans le ſein d'un ami comme vous; voilà à quoi je me borne. Je n'ai pas ſurtout le courage de faire une tragédie pour le préſent. Vous m'en aimerez moins; mais ſongez que votre amitié, qui a un empire ſi doux, n'eſt pas faite pour commander l'impoſſible. Je ne ſais pas trop ce que je deviendrai et où je finirai mes jours. Que ne puis-je au moins, mon cher ange, vous revoir avant de ſortir de cette vie !

J'ai la mine de paſſer l'hiver dans une ſolitude des montagnes des Voſges. Si vous aviez quelque choſe à me mander, vous n'auriez qu'à écrire à M. *Schœpſling le jeune*, à Colmar, ſans mettre mon nom, ſans autre adreſſe, et la lettre me ſerait rendue avec la plus grande fidélité. Vous paſſerez probablement l'hiver à Paris, et il n'y aura plus de Pontoiſe; mais il y aura des Voſges pour moi. J'ai vu à Colmar M. de *Voyer*, feſant ſon entrée en fils d'un ſecrétaire d'Etat; vous vous doutez bien que je ne lui ai parlé de rien du tout; je ne ſais même ſi je parlerais à ſon père. Ce n'eſt pas trop la peine d'importuner ſon prochain de ſes afflictions, ſurtout quand ce prochain eſt miniſtre ou fils de miniſtre.

J'ai vu quelquefois, dans ma ſolitude auprès de Strasbourg, la fille de *Monime;* ſa naiſſance eſt un

roman, fa vie eſt obſcure et triſte, l'aventure du préteur n'a abouti qu'à faire une douzaine de malheureux. Il en pleut des malheureux de tous côtés, mon cher ange, et des ennuyeux encore davantage; c'eſt ce qui fait que j'aime mes montagnes, ne pouvant pas être auprès de vous. Dieu veuille me donner quelque beau ſujet bien tendre dans ma chartreuſe! mais alors j'aurais peur que la montagne n'accouchât d'une ſouris. Mon pauvre petit génie ne peut plus faire d'enfans. Il me ſemble que ce que vous ſavez m'a manqué. 1753.

Ce qui ne me manquera jamais, c'eſt ma tendre amitié pour vous. Cette idée ſeule me conſole. Je me flatte que madame d'*Argental* et vos amis ne m'oublient pas tout-à-fait. Adieu, mon cher ange; pardonnez-moi d'avoir été ſi long-temps ſans vous écrire: il faut enfin que je vous avoue que j'avais fait quatre plans bien arrangés ſcène par ſcène; rien ne m'a paru aſſez tendre; j'ai jeté tout au feu.

Adieu, mon cher ange.

1753.

## LETTRE XXVI.

### A MADAME

### LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Dans mes montagnes, ce 24 d'octobre.

COMMENT, Madame, eſt-ce que vous n'auriez pas reçu la lettre datée de mes montagnes, et mes remercîmens des belles nouvelles de la fermeté romaine du grand châtelet de Paris ? Tout ceci eſt le combat des rats et des grenouilles. On ſonge à Paris à de miſérables billets de confeſſion, et on ne ſonge ni à la petite vérole ni à l'autre. Ces deux demoiſelles ſont pourtant plus de ravage que le clergé et le parlement. On voit tranquillement nos voiſins les Anglais ſe garantir au moins de la petite: vous n'entendrez parler à Londres d'aucunes dames mortes de cette maladie; l'inſertion les ſauve, et l'on n'a pas eu encore le courage de les imiter. M. de *Beaufremont* eſt le ſeul qui ait fait inoculer un de ſes enfans, et on s'eſt moqué de lui : voilà ce qu'on gagne en France. Tout ce qui eſt au-deſſus des forces de la nation eſt ridicule. Je retournerai bientôt de ma ſolitude dans la grande ville de Colmar. J'ai été voir les ruines du château de Honsbourg, ſur leſquelles j'avais quelque deſſein de bâtir une jolie maiſon. Il s'y trouve quelque difficulté; le duc de *Virtemberg* a un procès pour cette vénérable maſure au conſeil privé, et je n'irai pas bâtir un hoſpice qui aurait un procès pour fondement. Mais, Madame, on m'a dit

un mot du beau château de feu monſieur votre frère. N'eſt-ce pas Oberherkeim, ou quelque nom de cette douceur ? Il eſt, je crois, difficile de le vendre. N'appartient-il pas à des mineurs ? Mais perſonne ne l'habite; et ſi la maiſon et le fief ne ſont pas compris dans le fief invendable; ſi on peut louer le château, avec les meubles qui y ſont, en attendant que la famille s'arrange, ne ſerait-ce pas l'avantage de la famille ? Je le louerai ſi on veut; je ferai un bail; je payerai un an d'avance pour faire plaiſir à la famille; et pour pot de vin je vous ferai un petit quatrain pour votre tableau; mais à qui faut-il s'adreſſer, et comment faire ? ma propoſition n'eſt-elle pas indiſcrète ? Je ne vous dis toutes ces rêveries que parce qu'on m'a déjà preſſenti ſur un accommodement concernant ce château. N'y viendrez-vous pas, Madame, avec votre charmante amie; vous ſentez bien que la maiſon ſerait à vous, et que je n'y ſerais que votre intendant. Mandez-moi, je vous prie, ce que vous en penſez; ſi on veut vendre à vie, ſi on veut louer, ſi on veut s'arranger. J'ai la meilleure partie de mon bien à la porte de Colmar. J'ai envie de me faire alſacien pour vous, la fin de ma vie en ſera plus douce. Je n'ai vu qu'en paſſant l'abbé de Munſter, il eſt occupé à Colmar; il m'a paru fort aimable. Il a tué du monde, il a fait l'amour, il eſt poli, il a de l'eſprit, il eſt riche, il ne lui manque rien. Les proceſſions de Rouen n'ont pas le ſens commun; ce n'eſt plus le temps des proceſſions de la ligue; de petites cabales ont ſuccédé aux guerres civiles; il faut payer ſon vingtième, ſe chauffer et ſe taire, *le reſte viendra*. Mille tendres reſpects, &c.

1753.

1753.

## LETTRE XXVII.

### A M. DE CIDEVILLE.

A Colmar, le 11 de novembre.

MON ancien ami, madame *Denis* m'apprit, il y a quelque temps, vos idées charmantes et les obſtacles qu'elles trouvent. Vous ſentez à quel point je dois être reconnaiſſant et affligé. Je comptais venir oublier *Denys* de Syracuſe dans la retraite de *Platon;* la deſtinée s'eſt acharnée à en ordonner autrement. Vous auriez tous deux ranimé mon goût qui ſe rouille, et mon peu de génie qui s'éteint. Vous auriez fait de jolis vers, et j'en aurais fait de triſtes que vous auriez égayés. Votre vallée de Tempé eût bien mieux valu que l'Olympe ſablonneux où le diable m'avait tranſporté.

Mais tout cela n'eſt qu'un agréable ſonge. Il faut ſe ſoumettre à ſon deſtin. Des maladies, plus cruelles encore que les rois, me perſécutent. Il ne me manque que des médecins pour m'achever ; mais, Dieu merci, je ne les vois que pour le plaiſir de la converſation, quand ils ont de l'eſprit ; préciſément comme je vois les théologiens, ſans croire ni aux uns ni aux autres.

On dit, mon ancien ami, que votre campagne eſt charmante; mais vous en faites le plus grand agrément. Je ne me conſole pas de n'y pouvoir aller. Ne viendrez-vous point à Paris cet hiver ? Probablement la querelle des billets de confeſſion y ſera

assoupie. Ces maladies épidémiques ne durent guère qu'une année. 1753.

Je ne sais ce qu'est devenu *Formont ;* tout se disperse dans le grand tourbillon de ce monde. Si les êtres pensans étaient libres, ils se rassembleraient ; mais, ô liberté, vous êtes de toutes façons une belle chimère !

Adieu, mon cher et ancien ami. *Durum, sed levius fit patientiâ ;* je mets, au lieu de ce mot, *amicitiâ.*

## LETTRE XXVIII.

### A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, 13 novembre.

On m'avait dit, Madame, que vous étiez à Andlau, et on me dit à présent que vous êtes à l'île Jard. Je regrette toujours ce séjour, quoiqu'il soit en plein nord. Il y a bientôt trois mois que je ne suis sorti de ma chambre. J'en sortirais assurément si j'étais dans votre voisinage ; je préférerais surtout cette petite maison de campagne, qui est près de votre île, à l'hôtel du maréchal de *Coigny*. N'y aurait-il pas moyen de conclure cette affaire, et de louer cette maison meublée ? Il serait bien doux de venir le soir jouir de votre charmant entretien et de celui de votre amie, après avoir souffert et travaillé tout le jour ; car, de la manière dont ma vie solitaire est arrangée, vivre à l'hôtel du maréchal de *Coigny*, ce serait être à cent lieues de vous.

1753. Cet abrégé de l'Hiſtoire univerſelle, dont vous m'avez parlé, eſt un ouvrage ridiculement imprimé, où il y a autant de fautes que de lignes. Le roi de Pruſſe eſt bien deſtiné à me perſécuter. Je lui avais donné, il y a plus de treize ans, ce manuſcrit très-informe; il prétendit l'avoir perdu à la bataille de Sore, lorſque les huſſards autrichiens pillèrent ſon bagage; cependant on lui rendit tout, juſqu'à ſon chien. Il ſe trouve aujourd'hui que c'eſt ſon libraire qui débite ce manuſcrit tronqué, altéré, méconnaiſſable. Il prétend, ce libraire, qu'il l'a acheté d'un valet de chambre du prince *Charles*. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'on en a été très-ſcandaliſé à la cour, et que j'ai eu beaucoup de peine à apaiſer les rumeurs qu'il a cauſées. Cette affaire particulière m'a beaucoup tourmenté, dans le temps que la confuſion des affaires générales me fait perdre mon bien. Je n'ai de conſolation que dans le travail et dans la retraite auprès de l'île Jard. Je ne peux jeûner et prier comme le conſeille M. de *Beaufremont* ; j'ai pourtant autant de droits au paradis qu'aucun français. Mais vous, Madame, qui avez tant de droits aux félicités de ce monde, comment gouvernez-vous votre ſanté? comment vont les affaires de votre famille? Je ne vois que des injuſtices et des malheurs. Conſervez votre ſanté et votre courage. Vous mande-t-on quelque choſe de Paris? y a-t-il quelque nouvelle ſottiſe? Que ce milieu du dix-huitième ſiècle eſt ſot et petit! Je ſouhaite cependant que vous en puiſſiez voir la fin. Adieu, Madame; je voudrais être votre courtiſan auſſi aſſidu que reſpectueuſement attaché.

## LETTRE XXIX.

1753.

### A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

23 de novembre.

MON aimable nièce, j'étais bien malade quand votre sœur avait l'honneur d'être entre les mains du premier médecin du roi très-chrétien. Je crois que nous avions encore, madame *Denis* et moi, un peu du poison de Francfort dans les veines; mais je crois aussi notre chère *Denis* un peu gourmande; et l'on raccommode avec du régime ce que les soupers ont gâté. Mais chez moi on ne raccommode rien, parce qu'il a plu à la nature de me donner l'esprit prompt et la chair faible.

Vous vous portez donc bien, ma chère nièce, puisque vous avez la main ferme et libre, et que vous êtes devenue un petit *Callot*, un petit *Tempest*. Je me flatte que vos dessins ne sont pas faits pour un oratoire, et qu'ils me réjouiront la vue. Dieu bénisse une famille qui cultive tous les arts. Je serai enchanté de vous embrasser; mais où, et quand?

Peignez-vous d'après le nu, Madame; et avez-vous des modèles? Quand vous voudrez peindre un vieux malade emmitouflé, avec une plume dans une main et de la rhubarbe dans l'autre, entre un médecin et un secrétaire, avec des livres et une seringue: donnez-moi la préférence.

Connaissez-vous messieurs *Corringius*, *Vitriarius*, *Struvius*, *Spenner*, *Godstal*, et autres messieurs du bel

1753. air ? ce font ceux qui broient actuellement mes couleurs. Vous peignez des chofes agréables d'une main légère, et moi des fottifes graves d'une main appefantie.

Je baife vos belles mains, et je décrafferai les miennes quand je vous verrai. Vous ne me dites rien du confeiller ; faites-lui bien mes complimens.

## LETTRE XXX.

### A MADAME DENIS.

A Colmar, 20 de décembre.

Je viens de mettre un peu en ordre, ma chère enfant, le fatras énorme de mes papiers que j'ai enfin reçus. Cette fatigue n'a pas peu coûté à un malade. Je vous affure que j'ai fait là une trifte revue : ce ne font pas des monumens de la bonté des hommes. On dit que les rois font ingrats, mais il y a des gens de lettres qui le font un peu davantage.

J'ai retrouvé la lettre originale de *Desfontaines* par laquelle il me remercie de l'avoir tiré de bicêtre ; il m'appelle fon bienfaiteur, il me jure une éternelle reconnaiffance, il avoue que fans moi il était perdu, que je fuis le feul qui ait eu le courage de le fervir ; mais dans la même liaffe j'ai trouvé les libelles qu'il fit contre moi, deux mois après, felon fa vocation. Dans le même paquet étaient les comptes de ce que j'ai dépenfé pour d'*Arnaud*, homme que vous connaiffez, que j'ai nourri et élevé pendant deux ans ; mais auffi la lettre qu'il écrivit contre moi dès

qu'il eût fait à Potſdam une petite fortune, fait la clôture du compte. 1753.

Il faut avouer que *Linant*, *Lamare* et *Lefèvre*, à qui j'avais prodigué les mêmes ſervices, ne m'ont donné aucun ſujet de me plaindre. La raiſon en eſt, à ce que je crois, qu'ils ſont morts tous trois avant que leur amour propre et leurs talens fuſſent aſſez développés pour qu'ils devinſſent mes ennemis. Avez-vous affaire à l'amour propre et à l'intérêt? vous avez beau avoir rendu les plus grands ſervices, vous avez réchauffé dans votre ſein des vipères. C'eſt-là mon premier malheur; et le ſecond a été d'être trop touché de l'injuſtice des hommes; trop fièrement philoſophe pour reſpecter l'ingratitude ſur le trône, et trop ſenſible à cette ingratitude; irrité de n'avoir recueilli de tous mes travaux que des amertumes et des perſécutions; ne voyant d'un côté que des fanatiques déteſtables, et de l'autre des gens de lettres indignes de l'être; n'aſpirant plus enfin qu'à une retraite, ſeul parti convenable à un homme détrompé de tout.

Je ne peux m'empêcher de continuer ma revue des mémoires de la baſſeſſe et de la méchanceté des gens de lettres, et de vous en rendre compte.

Voici une lettre d'un bel eſprit nommé *Bonneval*, dont vous n'avez jamais ſans doute entendu parler (ce n'eſt pas le comte-bacha de *Bonneval*). Il me parle pathétiquement des qualités de l'eſprit et du cœur, et finit par me demander dix louis d'or. Vous noterez que cet honnête homme m'en avait ci-devant excroqué dix autres avec leſquels il avait fait imprimer un libelle abominable contre moi; et il diſait

1753. pour ſon excuſe que c'était madame *Pâris de Montmartel* qui l'avait engagé à cette bonne œuvre. Il fut chaſſé de la maiſon. C'eſt au demeurant un homme d'honneur, loué dans les journaux, et à qui *Rouſſeau* a, je crois, adreſſé une épître.

En voici d'un nommé *Ravoiſier* qui ſe diſait garçon athée de *Boindin ;* il m'appelle ſon protecteur, ſon père; mais, en avancement d'hoirie, il finit par me voler vingt-cinq louis dans mon tiroir.

Un *Demoulin*, qui me diſſipa trente mille francs de mon bien clair et net, m'en demande très-humblement pardon dans quatre ou cinq de ſes lettres; mais celui-là n'a point écrit contre moi ; il n'était pas bel eſprit.

Le bel eſprit qui m'écrivit ce billet connu (*), par lequel il m'offre de me céder, moyennant ſix cents livres, tous les exemplaires d'une belle ſatire où il me déchirait pour gagner du pain, s'appelle *Lajonchère*. C'eſt l'auteur d'un ſyſtême de finances; et on l'a pris en Hollande pour *la Jonchère* le tréſorier des guerres.

Je ne peux m'empêcher de rire en reliſant les lettres de *Manori*. Voilà un plaiſant avocat. C'eſt aſſurément l'avocat patelin : il me demande un habit. *Je ſuis honnête en robe*, dit-il, *mais je manque d'habit; je n'ai mangé hier et avant-hier que du pain*. Il fallut donc le nourrir et le vêtir. C'eſt le même qui depuis fit contre moi un factum ridicule, quand je voulus rendre au public le ſervice de faire condamner les libelles de *Roi* et d'un nommé *Travenol* ſon aſſocié.

Voici des lettres d'un pauvre libraire (**) qui me

(*) Voyez Mémoire ſur la ſatire, Mélanges littér. tome I, pag. 495.

(**) *Jore*.

demande

demande pardon ; il me remercie de mes bienfaits ; il m'avoue que l'abbé *Desfontaines* fit ſous ſon nom un libelle contre moi. Celui-là eſt repentant ; c'eſt du moins quelque choſe. Il n'avait pas lu apparemment le livre de *la Métrie* contre les remords. 1753.

Je trouve deux lettres d'un nommé *Bellemare*, qui s'eſt depuis réfugié en Hollande ſous le nom de *Bénar*, et qui a fait contre la France un journal hiſtorique dans la dernière guerre. Il me remercie de l'argent que je lui prête, c'eſt-à-dire que je lui donne ; mais il ne m'a payé que par quelques petits coups de dent dans ſon journal. On dit que depuis peu on l'a fait arrêter ; c'eſt dommage que le public ſoit privé de ſes belles productions.

Cet inventaire eſt d'une groſſeur énorme. La canaille de la littérature eſt noblement compoſée ! Mais il y a une eſpèce cent fois plus méchante ; ce ſont les dévots. Les premiers ne font que des libelles, les ſeconds font bien pis ; et ſi les chiens aboient, les tigres dévorent. Un véritable homme de lettres eſt toujours en danger d'être mordu par ces chiens, et mangé par ces monſtres. Demandez à *Pope* : il a paſſé par les mêmes épreuves ; et s'il n'a pas été mangé, c'eſt qu'il avait bec et ongles. J'en aurais autant ſi je voulais. Ce monde-ci eſt une guerre continuelle ; il faut être armé, mais la paix vaut mieux.

Malgré les funeſtes conditions auxquelles j'ai reçu la vie, je croirai pourtant, ſi je finis avec vous ma carrière, qu'il y a plus de bien encore que de mal ſur la terre ; ſinon je ſerai de l'avis de ceux qui penſent qu'un génie mal-feſant a fagoté ce bas monde.

1753.

## LETTRE XXXI.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Colmar, 30 de décembre.

Avec des malheurs qui accablent, avec une maladie qui mène au tombeau, avec des Annales de l'Empire qui furchargent l'efprit, on n'écrit guère; cependant, Monfeigneur, je vous écrirais à l'agonie. J'apprends que M. le duc de *Fronfac* eft réchappé d'une maladie dangereufe. Je vous en félicite, et je lui fouhaite une carrière auffi brillante et auffi glorieufe que la vôtre. Il eft trifte que je voye finir la mienne loin de vous. Un événement imprévu recule encore mes efpérances. Voici des pièces qui peuvent démontrer mon innocence, et qui peut-être la laifferont opprimée. Je vous demande en grâce que la copie de ma lettre à madame de *Pompadour* ne foit pas vue de vos fecrétaires. J'ai un petit malheur, c'eft que je n'écris pas une ligne qui ne coure l'Europe. Il y a un lutin qui préfide à ma deftinée. Si ce farfadet pouvait s'entendre avec le génie qui préfide à la vôtre, je bénirais ma dernière courfe.

Je pourrais m'étonner qu'on m'eût accufé d'avoir fait imprimer cette hiftoire informe, dans le temps que j'en ai depuis dix ans des manufcrits cent fois plus corrects, plus curieux et plus amples; je pourrais m'étonner qu'on eût eu cette injuftice, dans le temps que je fuis en France, dans le temps que j'ai fupplié très-inftamment M. de *Malesherbes* de

ſupprimer cette édition ; mais je ne m'étonne de rien, je ne me plains de rien, et je ſuis préparé à tout. Adieu, Monſeigneur ; conſervez - moi vos bontés. 1753.

*P. S.* On m'aſſure que le prince *Charles* rendit au roi de Pruſſe ſa caſſette priſe à la bataille de Sore, dans laquelle ſa Majeſté pruſſienne prétend qu'il avait mis mon manuſcrit. Je ſais qu'on lui rendit juſqu'à ſon chien. Il me demanda depuis un nouvel exemplaire ; je lui en donnai un plus correct et plus ample. Il a gardé celui-là ; ſon libraire *Jean Néaulme* a imprimé l'autre.

Nous n'avons pas porté de ſanté, ma nièce ni moi, depuis un ſouper où nous nous trouvâmes tous deux un peu mal à Francfort. Voilà pourquoi ma ſanté toujours languiſſante ne m'a pas permis de vous écrire.

1754. LETTRE XXXII.

## A M. DE CIDEVILLE.

A Colmar, le 28 de janvier.

MON cher et ancien ami, s'il eſt triſte que les Français n'aient point de muſique, il eſt encore plus triſte qu'ils n'aient point de lois, et que les affaires publiques ſoient dans une confuſion dont tous les particuliers ſe reſſentent. *Porrò unum eſt neceſſarium*, dit le père *Berruyer* après l'autre. Mais ce *neceſſarium*, c'eſt la juſtice. Ce monde-ci eſt deſtiné à être bien malheureux, puiſque, dans la plus profonde paix, on éprouve des déſaſtres que la guerre même n'a jamais cauſés.

Si je voulais me plaindre des petites choſes, je me plaindrais de l'édition barbare et tronquée qu'on a faite d'un ouvrage qui pouvait être utile ; mais les coups d'épingle ne ſont pas ſentis par ceux qui ont la jambe emportée d'un coup de canon. Ce *ratio ultima regum* me déplaît beaucoup. Je regarde comme un des plus triſtes effets de ma deſtinée, de n'avoir pu paſſer avec vous le reſte d'une vie que j'ai commencée avec vous ; mais les pauvres humains ſont des balles de paume avec leſquelles la fortune joue.

Je voudrais bien que ma balle fût pouſſée à Launai ; mais elle fait tant de faux bonds que je ne peux ſavoir où elle tombera ; ce ne ſera pas probablement au théâtre des oſtrogots de Paris. Je n'irai plus me fourrer dans ce tripot de la décadence. Vous avez

d'ailleurs tant de grands-hommes à Paris, qu'on peut bien négliger cette partie de la littérature ; vous avez de plus des navets, et moi je n'ai plus de fleurs. Mon cher *Cideville*, à notre âge il faut ſe moquer de tout, et vivre pour ſoi. Ce monde-ci eſt un vaſte naufrage ; ſauve qui peut : mais je ſuis bien loin du rivage ! 1754.

Mes complimens au grand abbé. Je vous embraſſe, mon ancien ami, bien tendrement.

## LETTRE XXXIII.

### A M. ROUSSET DE MISSY,

AUTEUR DE PLUSIEURS OUVRAGES PERIODIQUES EN HOLLANDE.

A Colmar, 9 de février.

LORSQUE je me plaignis à vous, Monſieur, avec franchiſe des calomnies que vous avez adoptées ſur mon compte dans vos feuilles, vous me répondîtes que votre attachement à la mémoire de *Rouſſeau*, votre intime ami, était votre excuſe.

J'ai retrouvé, dans mes papiers, deux lettres de votre main qui doivent me faire eſpérer plus de juſtice. Je vous en envoie ici copie, et je vous laiſſe à penſer quelle eſt votre excuſe.

1754. *Copie de la lettre de M. de Médine à M. Rouſſet de Miſſy, tranſcrite de la main de M. Rouſſet.*

A Bruxelles, le 17 de février 1737.

„ Vous allez être étonné du malheur qui m'arrive. „ Il m'eſt revenu des lettres proteſtées ; je n'ai pu „ les rembourſer. J'avais quelques autres petites „ affaires dont l'objet n'était pas important. Enfin, „ l'on m'enlève mercredi au ſoir, et l'on me mit en „ priſon d'où je vous écris. Je compte tout payer „ ces jours-ci, et être dehors. Mais croiriez-vous „ que ce coquin, cet indigne, ce monſtre de *Rouſſeau*, „ qui, depuis ſix mois, n'a bu et mangé que chez moi, „ à qui j'ai rendu les ſervices les plus eſſentiels et en „ nombre, a été la cauſe qu'on m'a pris ? que c'eſt „ lui qui en a donné le conſeil ? que c'eſt lui qui a „ irrité contre moi le porteur de mes lettres, qui „ n'avait nul deſſein de me chagriner ? et qu'enfin „ ce monſtre vomi des enfers, achevant de boire avec „ moi à table, de me baiſer, m'embraſſer, a ſervi „ d'eſpion pour me faire enlever à minuit dans ma „ chambre ? Non, jamais trait n'a été ſi noir, plus „ épouvantable : je n'y puis penſer ſans horreur. Si „ vous ſaviez tout ce que j'ai fait pour lui, toutes „ les obligations qu'il m'a, en un mot, tout ce qu'il „ me doit, vous frémiriez d'en faire un parallèle „ avec ſa manœuvre. Enfin, patience ; je compte „ que notre correſpondance à vous et à moi ne „ ſera pas altérée par cet événement. Je ſerai toute „ ma vie de même, c'eſt-à-dire l'ami le plus

» vrai et le plus tendre que vous puissiez avoir, et » toujours tout à vous ». 1754.

*Lettre de M. Rousset de Missy à M. de Voltaire, en lui envoyant à Cirey, en Champagne, la lettre de M. de Médine.*

7 de mars 1737.

» Je joins, Monsieur, mes tendres remercîmens » à ceux que M. de *Médine*, mon intime ami, vous » fait de votre générosité. Je partage les services que » vous avez la bonté de lui rendre, et j'admire votre » procédé qui est aussi grand et aussi noble que celui » de ce scélérat de *Rousseau* est abominable. Disposez » de moi, Monsieur, dans ce pays-ci. Je suis à vos » ordres. Je publierai par-tout le mérite extrême de » votre cœur et de votre esprit. Ne m'épargnez pas: » je brûle d'envie de vous faire connaître à quel » point je suis, Monsieur, votre, &c. ».

## LETTRE XXXIV.

### AU PERE MENOU, *jésuite.*

A Colmar, le 17 de février.

Vous ne vous souvenez peut-être plus, mon révérend père, d'un homme qui se souviendra de vous toute sa vie. Cette vie est bientôt finie. J'étais venu à Colmar pour arranger un bien assez considérable que j'ai dans les environs de cette ville. Il y a trois mois que je suis dans mon lit. Les personnes

1754. les plus confidérables de la ville m'ont averti que je n'avais pas à me louer des procédés du père *Merat*, que je crois envoyé ici par vous. S'il y avait quelqu'un au monde dont je puiffe efpérer de la confolation, ce ferait d'un de vos pères et de vos amis que j'aurais dû l'attendre. Je l'efpérais d'autant plus que vous favez combien j'ai toujours été attaché à votre fociété et à votre perfonne. Il n'y a pas deux ans que je fis les plus grands efforts pour être utile aux jéfuites de Breflau. Rien n'eft donc plus fenfible ici pour moi que d'apprendre, par les premières perfonnes de l'Eglife, de l'épée et de la robe, que la conduite du père *Merat* n'a été ni felon la juftice ni felon la prudence. Il aurait dû bien plutôt me venir voir dans ma maladie, et exercer envers moi un zèle charitable, convenable à fon état et à fon miniftère, que d'ofer fe permettre des difcours et des démarches qui ont révolté ici les plus honnêtes gens, et dont M. le comte d'*Argenfon*, fecrétaire d'Etat de la province, qui a de l'amitié pour moi depuis quarante ans, ne peut manquer d'être inftruit. Je fuis perfuadé que votre prudence et votre efprit de conciliation préviendront les fuites défagréables de cette petite affaire. Le père *Merat* comprendra aifément qu'une bouche chargée d'annoncer la parole de DIEU ne doit pas être la trompette de la calomnie, qu'il doit apporter la paix et non le trouble, et que des démarches peu mefurées ne pourront infpirer ici que de l'averfion pour une fociété refpectable qui m'eft chère, et qui ne devrait point avoir d'ennemis.

Je vous fupplie de lui écrire; vous pourrez même lui envoyer ma lettre, &c.

## LETTRE XXXV.

1754.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Colmar, 24 de février.

JE ne vous écris point de ma main, mon cher et reſpectable ami. On dit que vous êtes malade comme moi ; jugez de mes inquiétudes. Voici le temps de profiter des voies du ſalut que le clergé ouvre à tous les fidelles. Si vous avez un Bayle dans votre bibliothéque, je vous prie de me l'envoyer par la poſte, afin que je le faſſe brûler, comme de raiſon, dans la place publique de la capitale des Hottentots où j'ai l'honneur d'être. On fait ici de ces ſacrifices aſſez communément ; mais on ne peut reprocher en cela à nos ſauvages d'immoler leurs ſemblables, comme font les autres anthropophages. Des révérends péres jéſuites fanatiques ont fait incendier ici ſept exemplaires de Bayle ; et un avocat général de ce qu'on appelle le conſeil ſouverain d'Alſace a jeté le ſien tout le premier dans les flammes, pour donner l'exemple, dans le temps que d'autres jéſuites plus adroits font imprimer *Bayle* à Trévoux pour leur profit. Je cours riſque d'être brûlé, moi qui vous parle, avec la belle hiſtoire de *Jean Néaulme*. Nous avons un évêque de Porentru ; (qui eût cru qu'un Porentru fût évêque de Colmar ?) ce Porentru eſt grand chaſſeur, eſt grand buveur de ſon métier, et gouverne ſon diocèſe par des jéſuites allemands qui ſont auſſi deſpotiques, parmi nos ſauvages des bords du Rhin, qu'ils le ſont

1754. au Paraguai. Vous voyez quels progrès la raiſon a faits dans les provinces. Il y a plus d'une ville gouvernée ainſi ; quelques juſtes hauſſent les épaules et ſe taiſent. J'avais choiſi cette ville comme un aſile sûr, dans lequel je pourrais ſurtout trouver des ſecours pour les Annales de l'Empire; et j'en ai trouvé pour mon ſalut plus que je ne voulais. Je ſuis prêt d'être excommunié ſolidairement avec *Jean Néaulme*. Je ſuis dans mon lit, et je ne vois pas que je puiſſe être enſeveli en terre ſainte. J'aurai la deſtinée de votre chère *Adrienne*, mais vous ne m'en aimerez pas moins.

Portez-vous bien, je vous en prie, ſi vous voulez que j'aye du courage. J'en ai grand beſoin. *Jean Néaulme* m'a achevé. *Jeanne d'Arc* viendra à ſon tour. Tout cela eſt un peu embarraſſant avec des cheveux blancs, des coliques et un peu d'hydropiſie et de ſcorbut. Deux perſonnes de ce pays-ci ſe ſont tuées ces jours paſſés; elles avaient pourtant moins de détreſſes que moi; mais l'eſpérance de vous revoir un jour me fait encore ſupporter la vie.

## LETTRE XXXVI.

### A M. DE FORMONT.

A Colmar, 29 de février.

MON ancien ami, quand on écrit d'un bout de l'univers à l'autre, il faut mander ſon adreſſe. Votre ſouvenir me conſole beaucoup ; mais ce que vous me dites des yeux de madame *du Deffant* me fait une peine extrême. Ils étaient autrefois bien brillans et bien

beaux. Pourquoi faut-il qu'on ſoit puni par où l'on a péché ! et quelle rage a la nature de gâter ſes plus beaux ouvrages ! Du moins madame *du Deffant* conſerve ſon eſprit qui eſt encore plus beau que ſes yeux. La voilà donc à peu-près comme madame de *Staal*, à cela près qu'elle a, ne vous déplaiſe, plus d'imagination que madame de *Staal* n'en a jamais eu. Je la prie de joindre à cette imagination un peu de mémoire, et de ſe ſouvenir d'un de ſes plus paſſionnés courtiſans, qui s'intéreſſera toute ſa vie à elle. 1754.

Je ne ſais pas quelle eſt la paix dont vous me parlez. Ni mon cœur ni ma bouche ne firent de paix avec un homme qui m'avait trompé, et qui payait par une ingrate jalouſie les ſoins que j'avais pris de l'enſeigner et les ſacrifices que je lui avais faits. Les viſions cornues des géans diſſéqués aux antipodes, et des malades guéris par des pirouettes, &c., n'ont été aſſurément que des prétextes. Je ne regrette d'ailleurs rien de ce que je mépriſe. Je ne regrette que mes amis, et ma ſenſibilité ne s'eſt portée douloureuſement que ſur les traitemens barbares qu'un *Denys* de Syracuſe a fait indignement ſouffrir à une athénienne qui vaut beaucoup mieux que lui. Les nouvelles qu'on me mande de la littérature ne me donnent pas une grande envie de revoir Paris. Le ſiècle de *Louis XIII* était encore groſſier, celui de *Louis XIV* admirable, et le ſiècle préſent n'eſt que ridicule. C'eſt une conſolation qu'il y ait des gens qui penſent comme vous, mais vous ne ramènerez pas le goût qui eſt perdu.

On a débité ſous mon nom une édition barbare d'une prétendue Hiſtoire univerſelle. Il faut être

1754. librairе hollandais pour imprimer tant de ſottiſes, et abbé français pour me les imputer.

Adieu ; je vous embraſſe philoſophiquement et tendrement.

## LETTRE XXXVII.

## A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Colmar, 3 de mars.

FRÈRE,

MES entrailles fraternelles qui s'émeuvent, me forcent à vous ſaluer en *Belzébuth*. Je ſuis dans une ville moitié allemande, moitié françaiſe, et entièrement iroquoiſe, où l'on vous brûla, il y a quelque temps, en bonne compagnie. Un brave iroquois jéſuite, nommé *Aubert*, prêcha ſi vivement contre *Bayle* et contre vous que ſept perſonnes, chargées du ſacrifice, apportèrent chacune leur Bayle, et le brûlerent dans la place publique avec les Lettres juives. Je vous prie de m'envoyer le Bayle qui eſt dans la bibliothéque de Sans-Souci, afin que je le brûle : je ne doute pas que le roi n'y conſente.

Je me ſuis arrêté pour quelques mois dans cette ville, parce qu'il y a quelques avocats qui entendent aſſez bien le fatras du droit public d'Allemagne, et que j'en avais beſoin ; d'ailleurs j'ai un bien aſſez honnête dans la province d'Alſace.

Je vous prie de permettre que je faſſe ici mes complimens à frère *Gaillard* : je me flatte qu'il vit du bien de l'Egliſe, et aſſurément il l'a mérité.

Je ſuis plus frère dolent que jamais. Il y a cinq mois que je ne ſuis ſorti de ma chambre, et je ſerai frère mourant ſi vous, ou frère *Gaillard*, ne faites parvenir au roi ce petit mémoire ci-joint. Sérieuſement, frère, il me doit quelque juſtice et quelque compaſſion. 1754.

Adieu; gardez-vous des langues de baſilic, et ſongez que qui n'aime pas ſon frère n'eſt pas digne du royaume où nous ſerons tous réunis.

## LETTRE XXXVIII.

### A MADAME

### LA MARQUISE DU DEFFANT.

Colmar, 3 de mars.

VOTRE lettre, Madame, m'a attendri plus que vous ne penſez, et je vous aſſure que mes yeux ont été un peu humides en liſant ce qui eſt arrivé aux vôtres. J'avais jugé par la lettre de M. de *Formont* que vous étiez entre chien et loup, et non pas tout-à-fait dans la nuit. Je penſais que vous étiez à peu-près dans l'état de madame de *Staal*, ayant par-deſſus elle le bonheur ineſtimable d'être libre, de vivre chez vous, et de n'être point aſſujettie chez une princeſſe à une conduite gênante qui tenait de l'hypocriſie; enfin d'avoir des amis qui penſent et qui parlent librement avec vous.

Je ne regrettais donc, Madame, dans vos yeux que la perte de leur beauté, et je vous ſavais même

1754. aſſez philoſophe pour vous en conſoler ; mais ſi vous avez perdu la vue, je vous plains infiniment; je ne vous propoſerai pas l'exemple de M. de *S*..., aveugle à vingt ans, toujours gai, et même trop gai. Je conviens avec vous que la vie n'eſt pas bonne à grand'-choſe ; nous ne la ſupportons que par la force d'un inſtinct preſque invincible que la nature nous a donné : elle a ajouté à cet inſtinct le fond de la boîte de *Pandore*, l'eſpérance.

C'eſt quand cette eſpérance nous manque abſolument, ou lorſqu'une mélancolie inſupportable nous ſaiſit, que l'on triomphe alors de cet inſtinct qui nous fait aimer les chaînes de la vie, et qu'on a le courage de ſortir d'une maiſon mal bâtie qu'on déſeſpère de raccommoder. C'eſt le parti qu'ont pris en dernier lieu deux perſonnes du pays que j'habite.

L'un de ces deux philoſophes était une fille de dix-huit ans à qui les jéſuites avaient tourné la tête, et qui, pour ſe défaire d'eux, eſt allée dans l'autre monde. C'eſt un parti que je ne prendrai point, du moins ſitôt, par la raiſon que je me ſuis fait des rentes viagères ſur deux ſouverains, et que je ſerais inconſolable ſi ma mort enrichiſſait deux têtes couronnées.

Si vous avez, Madame, des rentes viagères ſur le roi, ménagez-vous beaucoup, mangez peu, couchez-vous de bonne heure, et vivez cent ans.

Il eſt vrai que le procédé de *Denys* de Syracuſe eſt incompréhenſible comme lui ; c'eſt un rare homme. Il eſt bon d'avoir été à Syracuſe, car je vous aſſure que cela ne reſſemble en rien au reſte de notre globe.

Le *Platon* de Saint-Malo, au nez écraſé et aux viſions

cornues, n'eſt guère moins étrange ; il eſt né avec beaucoup d'eſprit et avec des talens ; mais l'excès ſeul de ſon amour propre en a fait à la fin un homme très-ridicule et très-méchant. N'eſt-ce pas une choſe affreuſe qu'il ait perſécuté ſon bon médecin *Akakia*, qui avait voulu le guérir de ſa folie par ſes lénitifs ? 1754.

Qui donc, Madame, a pu vous dire que je me marie ? Je ſuis un plaiſant homme à marier ! Il y a ſix mois que je ne ſors point de ma chambre, et que, de douze heures du jour, j'en ſouffre dix. Si quelque apothicaire avait une fille bien faite, qui sût donner promptement et agréablement des lavemens, engraiſſer des poulets et faire la lecture, j'avoue que je ferais tenté ; mais le plus vrai et le plus cher de mes déſirs ferait de paſſer avec vous le ſoir de cette journée orageuſe qu'on appelle la vie. Je vous ai vue dans votre brillant matin, et ce ſerait une grande douceur pour moi ſi je pouvais aider à votre conſolation, et m'entretenir avec vous librement dans ces momens ſi courts qui nous reſtent, et qui ne ſont ſuivis d'aucuns momens.

Je ne ſais pas trop ce que je deviendrai, et je ne m'en ſoucie guère ; mais comptez, Madame, que vous êtes la perſonne du monde pour qui j'ai le plus tendre reſpect et l'amitié la plus inaltérable.

Permettez que je faſſe mille complimens à M. de *Formont*. Le préſident *Hénault* donne-t-il toujours la préférence à la reine ſur vous ? Il eſt vrai que la reine a bien de l'eſprit.

Adieu, Madame ; comptez que je ſens bien vivement votre triſte état, et que du bord de mon tombeau

1754. je voudrais pouvoir contribuer à la douceur de votre vie. Reſtez-vous à Paris ? paſſez-vous l'été à la campagne ? les lieux et les hommes vous ſont-ils indifférens ? Votre ſort ne me le ſera jamais.

## LETTRE XXXIX.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 3 de mars.

Mon cher et reſpectable ami, j'applique à mes bleſſures cruelles la goutte de baume qui me reſte, c'eſt la conſolation de m'entretenir avec vous. Je ne pouvais pas deviner quand je pris, en 1752, la réſolution de revenir vivre avec vous et avec madame *Denis*, quand pour cet effet je feſais repaſſer une partie de mon bien en France avec autant de difficultés que de précautions, que le roi de Pruſſe, qui ouvrait toutes les lettres de madame *Denis*, et qui en a un recueil, deviendrait mon plus cruel perſécuteur? Je ne pouvais deviner qu'en revenant en France ſur la parole de madame de *Pompadour*, ſur celle de M. d'*Argenſon*, j'y ſerais exilé; je ne pouvais aſſurément prévoir la barbarie iroquoiſe de Francfort. Vous m'avouerez encore que je ne devais pas m'attendre que *Jean Néaulme* dût prendre ce temps pour imprimer ce malheureux abrégé d'une prétendue Hiſtoire univerſelle, et que ce coquin de libraire dût, ſans m'en avertir, ſe ſervir de mon nom pour gagner quelques florins, et pour achever de me perdre ; ni

qu'il

qu'il eût la friponnerie d'oser écrire à M. de *Malesherbes*, et de lui faire accroire que je n'étais pas fâché du tour qu'il me jouait. Il me semble encore que quand je me retirai à Colmar pour y avoir les secours de deux avocats qui entendent le droit public d'Allemagne, et pour y achever les Annales de l'Empire, je ne pouvais savoir que j'allais dans une ville de Hottentots gouvernés par des jésuites allemands. Ce n'est que depuis peu que j'ai su que ces ours à soutane noire avaient fait brûler Bayle dans la place publique, il y a cinq ans ; et que l'avocat général de ce parlement apporta humblement son Bayle, et le brûla de ses mains. Je ne pouvais encore prévoir que ces jésuites exciteraient contre moi un évêque de Porentru, qu'ils voudraient faire agir le procureur général. 1754.

Vous sentez mon état, mon cher ange, vous devez d'ailleurs ne vous pas dissimuler que ma douloureuse situation ne peut changer ; que je n'ai rien à espérer, rien à faire qu'à aller mourir dans quelque retraite paisible. Le sort de quiconque sert le public de sa plume n'est pas heureux. Le président de *Thou* fut persécuté, *Corneille* et *la Fontaine* moururent dans des greniers, *Molière* fut enterré à grand'peine, *Racine* mourut de chagrin, *Rousseau* dans le bannissement, moi dans l'exil ; mais *Moncrif* a réussi, et cela console.

Mon cher ange, la vraie consolation est une amitié comme la vôtre, soutenue d'un peu de philosophie.

1754. LETTRE XL.

A MADAME

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, 13 de mars.

GRAND merci, Madame, de votre confolante lettre ; j'en avais grand befoin comme malade et comme perfécuté ; ce font des bombes qui tombent fur ma tête en pleine paix. Il n'y a que deux chofes à faire dans ce monde, prendre patience et mourir. Madame *du Deffant* me mande qu'il n'y a que les fous et les imbécilles qui puiffent s'accommoder de la vie ; et moi je lui écris que, puifqu'elle a des rentes fur le roi, il faut qu'elle vive le plus long-temps qu'elle pourra, attendu qu'il eft trifte de laiffer le roi fon héritier, quelque bien aimé qu'il puiffe être.

Comment trouvez-vous, Madame, la lettre du garde des fceaux à monfieur l'évêque de Metz ? Pour moi, je crois que l'évêque de Metz l'excommuniera. Le tréfor royal eft déjà interdit. Je me flatte de venir, au temps de Pâques, faire ma cour aux deux habitantes de l'île Jard, et de leur apporter mon billet de confeffion.

On va plaider bientôt ici l'affaire de monfieur votre neveu et de madame votre belle-fœur. Cela eft bien trifte, mais je ne vois guère de chofes agréables. Supportons la vie, Madame ; nous en jouiffions autrefois. Recevez mes tendres refpects.

1754.

## LETTRE XLI.

### A M. ROYER.

Le 20 de mars.

J'AVAIS eu, Monfieur, l'honneur de vous écrire, non-feulement pour vous marquer tout l'intérêt que je prends à votre mérite et à vos fuccès, mais pour vous faire voir auffi quelle eft ma jufte crainte que ces fuccès fi bien mérités ne foient ruinés par le poëme défectueux que vous avez vainement embelli (*). Je peux vous affurer que l'ouvrage fur lequel vous avez travaillé, ne peut réuffir au théâtre. Ce poëme, tel qu'on l'a imprimé plus d'une fois, eft peut-être moins mauvais que celui dont vous vous êtes chargé; mais l'un et l'autre ne font faits ni pour le théâtre ni pour la mufique. Souffrez donc que je vous renouvelle mon inquiétude fur votre entreprife, mes fouhaits pour votre réuffite, et ma douleur de voir expofer au théâtre un poëme qui en eft indigne de toutes façons, malgré les beautés étrangères dont votre ami, M. de *Sireuil*, en a couvert les défauts. Je vous avais prié, Monfieur, de vouloir bien me faire tenir un exemplaire du poëme, tel que vous l'avez mis en mufique, attendu que je ne le connais pas. Je me flatte, Monfieur, que vous voudrez bien vous prêter à la condefcendance de M. de *Moncrif*, examinateur de l'ouvrage, en mettant à la tête un avis néceffaire, conçu en ces termes:

(*) Pandore. Théâtre, tome IX.

1754. *Ce poëme est imprimé tout différemment dans le recueil des ouvrages de l'auteur ; les usages du théâtre lyrique et les convenances de la musique ont obligé d'y faire des changemens pendant son absence.*

Il serait mieux, sans doute, de ne point hasarder les représentations de ce spectacle qui n'était propre qu'à une fête donnée par le roi, et qui exige une prodigieuse quantité de machines singulières. Il faut une musique aussi belle que la vôtre, soutenue par la voix et par les agrémens d'une actrice principale, pour faire pardonner le vice du sujet et l'embarras inévitable de l'exécution. Le combat des dieux et des géans est au rang de ces grandes choses qui deviennent ridicules, et qu'une dépense royale peut sauver à peine.

Je suis persuadé que vous sentez comme moi tous ces dangers ; mais si vous pensez que l'exécution puisse les surmonter, je n'ai auprès de vous que la voie de représentation. Je ne peux, encore une fois, que vous confier mes craintes ; elles sont aussi fortes que la véritable estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

## LETTRE XLII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Colmar, 21 de mars.

MON cher et respectable ami, je reçois votre lettre du 17 de mars. Elle fait ma consolation, et j'y ajoute celle de vous répondre. C'est bien vous qui parlez avec éloquence de l'amitié ; rien n'est plus juste. A

qui appartient-il mieux qu'à vous de parler dignement de cette vertu, qui n'eſt qu'une hypocriſie dans la plupart des hommes, et qu'un enthouſiaſme paſſager dans quelques-uns ? 1754.

Les malheurs d'une autre eſpèce, qui m'accablent, ne me permettent pas de m'occuper des autres malheurs qui ſont le partage des gens qu'on nomme heureux. Si j'ai le bonheur de vous voir, je vous en dirai davantage ; mais, mon cher ami, voici mon état.

Il y a ſix mois que je n'ai pu ſortir de ma chambre. Je lutte à la fois contre les ſouffrances les plus opiniâtres, contre une perſécution inattendue, et contre tous les déſagrémens attachés à la diſgrâce. Je ſais comme on penſe, et depuis peu des perſonnes qui ont parlé au roi tête à tête, m'ont inſtruit. Le roi n'eſt pas obligé de ſavoir et d'examiner ſi un trait, qui ſe trouve à la tête de cette malheureuſe Hiſtoire prétendue univerſelle, eſt de moi, ou n'en eſt pas ; s'il n'a pas été inſéré uniquement pour me perdre : il a lu ce paſſage, et cela ſuffit. Le paſſage eſt criminel ; il a raiſon d'en être très-irrité, et il n'a pas le temps d'examiner les preuves inconteſtables que ce paſſage eſt falſifié. Il y a des impreſſions funeſtes dont on ne revient jamais, et tout concourt à me démontrer, que je ſuis perdu ſans reſſource. Je me ſuis fait un ennemi irréconciliable du roi de Pruſſe, en voulant le quitter. La prétendue Hiſtoire univerſelle m'a attiré la colère implacable du clergé. Le roi ne peut connaître mon innocence. Il ſe trouve, enfin, que je ne ſuis revenu en France que pour y être expoſé à une perſécution qui durera même après moi. Voilà

1754. mon état, mon cher ange ; et il ne faut pas ſe faire illuſion. Je ſens que j'aurais beaucoup de courage ſi j'avais de la ſanté; mais les ſouffrances du corps abattent l'ame, ſurtout lorſque l'épuiſement ne me permet plus la conſolation du travail. Je crains d'être inceſſamment au point de me voir incapable de jouir de la ſociété, et de reſter avec moi-même. C'eſt l'effet ordinaire des longues maladies, et c'eſt la ſituation la plus cruelle où l'on puiſſe être. C'eſt dans ce cas qu'une famille peut ſervir de quelque reſſource, et cette reſſource m'eſt enlevée.

Si je cherchais un aſile ignoré, et ſi je le pouvais trouver ; ſi on croyait que cet aſile eſt dans un pays étranger, et ſi cela même était regardé comme une déſobéiſſance, il eſt certain qu'on pourrait ſaiſir mes revenus. Qui en empêcherait ? J'ai écrit à madame de *Pompadour*, et je lui ai mandé que, n'ayant reçu aucun ordre poſitif de ſa Majeſté, étant revenu en France uniquement pour aller à Plombières, ma ſanté empirant et ayant beſoin d'un autre climat, je comptais qu'il me ſerait permis d'achever mes voyages. Je lui ai ajouté que, comme elle avait peu le temps d'écrire, je prendrais ſon ſilence pour une permiſſion. Je vous rends un compte exact de tout. J'ai tâché de me préparer quelques iſſues, et de ne me pas fermer la porte de ma patrie ; j'ai tâché de n'avoir point l'air d'être dans le cas d'une déſobéiſſance. L'électeur palatin et madame la ducheſſe de Gotha m'attendent ; je n'ai ni refuſé ni promis. Vous aurez certainement la préférence, ſi je peux venir vous embraſſer ſans être dans ce cas de déſobéiſſance. En attendant que de tant de démarches délicates

je puiſſe en faire une, il faut ſonger à me procurer, s'il eſt poſſible, un peu de ſanté. J'ignore encore ſi je pourrai aller au mois de mai à Plombières. Pardon de vous parler ſi long-temps de moi, mais c'eſt un tribut que je paye à vos bontés ; j'ai peur que ce tribut ne ſoit bien long. 1754.

J'enverrai inceſſamment le ſecond tome des Annales; je n'attends que quelques cartons. Adieu, mon cher ange ; adieu le plus aimable et le plus juſte des hommes. Mille tendres reſpects à madame d'*Argental*. Ah ! j'ai bien peur que l'abbé ne reſte long-temps dans ſa campagne.

## LETTRE XLIII.

### A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Colmar, mars.

A TRÈS-RÉVÉREND PERE EN DIABLE, ISAAC ONITZ.

TRÈS-RÉVÉREND père et très-cher frère, votre lettre ferait mourir de rire les damnés les plus triſtes. Je ſuis malheureuſement de ce nombre : il y a ſix mois que je ne ſuis ſorti de ma chaudière; mais votre lettre infernale et comique ſerait capable de me rendre la ſanté.

J'aurais bien mieux aimé, ſans doute, être exhorté à la mort par votre paternité, que par des révérends pères jéſuites qui, ne pouvant brûler les *Bayle* et les *Iſaac* en perſonne, brûlent impitoyablement leurs enfans. Mais votre révérence voudra bien conſidérer

1754. que la zizanie de quelque efprit malin fe fourra jufque dans notre petit royaume de *Satan*, et que le méchant diable *x x* (*), qui eft plus adroit que moi, me força enfin de quitter nos champs élyfées.

La philofophie du bon fens, mon cher diable, doit vous faire connaître, par vos propres règles, que je ne me plains, ni ne dois, ni ne puis me plaindre que le diable *x x* m'ait affublé d'une petite antienne publiée à Caffel, chez *Etienne*. J'ai marqué fimplement ce fait pour développer le caractère de ce diable qui fe donne fi fauffement pour n'être point fefeur d'antiennes. Ce méchant diable, à qui j'avais toujours fait patte de velours depuis la préférence que me donna fur lui l'illuftre diable dont vous me parlez, a toujours aiguifé fes griffes contre moi.

Je conçois qu'un diable aille à la meffe quand il eft en terre papale, comme Nanci ou Colmar; mais vous devez gémir lorfqu'un enfant de *Belzébuth* va à la meffe par hypocrifie et par vanité.

Chaque diable, mon très-révérend père, a fon caractère. Nous fommes de bons diables, vous et moi, francs et fincères; mais, en qualité de damnés, nous prenons feu trop aifément. Le belzébutien *x x* eft plus cauteleux : jugez-en par l'anecdote fuivante.

En l'an de difgrâce 1738, il prit dans fes griffes deux habitantes de la zone glaciale, et écrivit à tous fes amis, comme à moi, que c'était le chirurgien de la troupe mefurante qui avait enlevé ces deux pauvres diableffes; et en conféquence il fit d'abord faire une quête pour elles, comme réparateur des torts d'autrui. Je lui envoyai cinquante écus, du faubourg d'enfer

(*) *Maupertuis.*

nommé Cirey, où j'étais pour lors. Le diablotin *Thiriot* porta lesdites cent cinquante livres tournois ; 1754. témoin la lettre du diablotin *Thiriot*, que j'ai retrouvée parmi mes papiers, en date du 24 décembre 1738, à Paris : *Mon cher ami ; je portai hier les cinquante écus au père xx de l'académie des sciences, et je lui étalai tout ce que me fesait sentir votre générosité pour les deux créatures du Nord. Je voudrais bien qu'une si bonne action fût suivie*, &c.

Vous voyez, mon cher père et compère d'enfer, qu'il n'y a rien de si différent que diable et diable, et qu'il faut admettre le principe des indiscernables d'*Asmodée-Leibnitz* ; mais surtout, mon cher réprouvé, gardez-vous des langues médisantes. Je n'ai jamais connu de damné plus crédule que vous. Souvenez-vous de la parole sacrée que nous nous sommes donnée dans le caveau de *Lucifer*, de ne jamais croire un mot des tracasseries que pourraient nous faire les esprits immondes déguisés en anges de lumière.

Si je n'étais pas assez près d'aller voir *Satan*, notre père commun, et si nous pouvions nous rencontrer dans quelque coin de cet autre enfer qu'on appelle la terre, je convaincrais votre révérence diabolique de ma sincère et inaltérable dévotion envers elle. Ce n'est pas qu'un damné ne puisse donner quelquefois un coup de queue à son confrère, quand il se démène, et qu'il a un fer rouge dans le cu ; mais les véritables et bons damnés voient le cœur de leur prochain, et je crois que nos cœurs sont faits l'un pour l'autre.

Il eût été à souhaiter que le très-révérend père que j'ai tant aimé eût eu plus d'indulgence pour

1754. un ſerviteur très-attaché ; mais ce qui eſt fait eſt fait, et ni DIEU ni tous les diables ne peuvent empêcher le paſſé.

Je trempe avec les eaux du Léthé le bon vin que je bois à votre ſanté dans ces quartiers. J'en bois peu, parce que je ſuis le damné le plus malingre de ce bas monde. Sur ce je vous donne ma bénédiction et vous demande la vôtre, vous exhortant à faire vos agapes.

## LETTRE XLIV.

### A MADAME

### LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, 26 de mars.

On m'a dit, Madame, que vous allez à Andlau, et que ma lettre ne vous trouverait pas à Strasbourg ; je l'adreſſe à M. le baron d'*Haſlat*. J'ai fort bonne opinion de ſon procès ; *Dupont* m'a lu ſon plaidoyer, il m'a paru contenir des raiſons convaincantes ; il tourne l'affaire de tous les ſens, et il n'y a pas un côté qui ne ſoit entièrement favorable. J'aurais bien mauvaiſe opinion de mon jugement ou de celui du conſeil d'Alſace, ſi monſieur votre neveu ne gagnait pas ſa cauſe tout d'une voix. Je me flatte, Madame, de vous retrouver à l'île Jard, quand je retournerai à Strasbourg. Il y a ſix mois que je ne ſuis ſorti de ma chambre ; il eſt bon de s'accoutumer à ſe paſſer des hommes ; vous ſavez que j'en ai éprouvé la

méchanceté juſque dans ma ſolitude. Le père miſſionnaire eſt venu s'excuſer chez moi, et j'ai reçu ſes excuſes, parce qu'il y a des feux qu'il ne faut pas attiſer. Le père *Menou* a déſavoué la lettre qui court ſous ſon nom, et je me contente de ſon déſaveu. Il faut ſacrifier au repos dont on a grand beſoin ſur la fin de ſa vie. Comme je m'occupe à l'hiſtoire je voudrais bien ſavoir s'il eſt vrai qu'il y ait eu autrefois un parlement à Paris. Le chef du parlement de cette province m'honore toujours d'une bonté que je vous dois ; il vient me voir quelquefois ; je me ſens deſtiné à être attaché à ce qui vous appartient. Je préſente mes reſpects aux deux hermites de l'île Jard ; je me recommande à leurs ſaintes prières. 1754.

*L'hermite de Colmar.*

## LETTRE XLV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 16 d'avril.

EST-IL vrai, mon cher ange, que votre ſanté s'altère? eſt-il vrai qu'on vous conſeille les eaux de Plombières ? eſt-il vrai que vous ferez le voyage? Vous êtes bien sûr qu'alors je viendrais à ce Plombières, qui ſerait mon paradis terreſtre. La ſaiſon eſt encore bien rude dans ces quartiers-là. Nos Voſges ſont couvertes de neige. Il n'y a pas un arbre dans nos campagnes qui ait pouſſé une feuille, et le verd manque encore pour les beſtiaux. J'ai à vous

avertir, mon cher ange, que les deux prétendues
1754. faifons qu'on a imaginées pour prendre les eaux de Plombières, font un charlatanifme des médecins du pays, pour faire venir deux fois les mêmes chalands. Ces eaux font du bien en tout temps, fuppofé qu'elles en faffent, quand elles ne font pas infiltrées de la neige qui s'eft fait un paffage jufqu'à elles. Le pays eft fi froid d'ailleurs, que le temps le plus chaud eft le plus convenable; mais dans quelque temps que vous y veniez, foyez sûr de m'y voir. Je voudrais bien que votre ami l'abbé pût les venir prendre coupées avec du lait; mais je vous ai déjà dit, et je vous répète avec douleur que je crains qu'il ne meure dans fa maifon de campagne, et que la maladie dont il eft attaqué ne dure beaucoup plus que vous ne le penfiez. Cette maladie m'alarme d'autant plus que fon médecin eft fort ignorant et fort opiniâtre. Madame *Denis* me mande qu'elle pourrait bien auffi aller à Plombières. Elle prend du *Vinache;* elle fait comme j'ai fait, elle ruine fa fanté par des remèdes et par de la gourmandife. Il eft bien certain que, fi vous venez à Plombières tous deux, je ne ferai aucune autre démarche que celle de venir vous y attendre. Madame d'*Argental*, qui en a déjà tâté, voudrait-elle recommencer? En ce cas, vive Plombières.

Vous favez que le roi de Pruffe m'a écrit une lettre remplie d'éloges flatteurs qui ne flattent point. Vous favez que tout eft contradiction dans ce monde. C'en eft une affez grande que la conduite du père *Menou*, qui m'écrit lettre fur lettre pour fe plaindre de la trahifon qu'on nous a faite à tous deux de

publier et de falsifier ce que nous nous étions écrit dans le secret d'un commerce particulier, qui doit être une chose sacrée chez les honnêtes gens. On m'a parlé des Mémoires de milord *Bolingbroke*. Je m'imagine que les Wigs n'en seront pas contens. Ce qu'il y a de plus hardi dans ses lettres sur l'Histoire, est ce qu'il y a de meilleur; aussi est-ce la seule chose qu'on ait critiquée. Les Anglais paraissent faits pour nous apprendre à penser. Imagineriez-vous que les Suisses ont pris la méthode d'inoculer la petite vérole, et que madame la duchesse d'*Aumont* vivrait encore si M. le duc d'*Aumont* était né à Lausane? Ce Lausane est devenu un singulier pays. Il est peuplé d'anglais et de français philosophes, qui sont venus y chercher de la tranquillité et du soleil. On y parle français, on y pense à l'anglaise. On me presse tous les jours d'y aller faire un tour. Madame la duchesse de *Gotha* demande à grands cris la préférence; mais son pays n'est pas si beau, et on n'y est pas à couvert du vent du nord. Il n'y a à présent que les montagnes cornues de Plombières qui puissent me plaire si vous y venez. Nous verrons si je les changerai en eaux d'Hipocrène. Adieu, mon cher et respectable ami; je vous embrasse avec la plus vive tendresse.

1754.

1754. 

## LETTRE XLVI.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Colmar, 23 d'avril.

Je me ſens très-coupable, Madame, de n'avoir point répondu à votre dernière lettre; ma mauvaiſe ſanté n'eſt point une excuſe auprès de moi; et quoique je ne puiſſe guère écrire de ma main, je pouvais du moins dicter des choſes fort triſtes, qui ne déplaiſent pas aux perſonnes comme vous, qui connaiſſent toutes les misères de cette vie, et qui ſont détrompées de toutes les illuſions.

Il me ſemble que je vous avais conſeillé de vivre, uniquement pour faire enrager ceux qui vous payent des rentes viagères. Pour moi, c'eſt preſque le ſeul plaiſir qui me reſte. Je me figure, dès que je ſens les approches d'une indigeſtion, que deux ou trois princes hériteront de moi; alors je prends courage par malice pure, et je conſpire contre eux avec de la rhubarbe et de la ſobriété.

Cependant, Madame, malgré l'envie extrême de leur jouer le tour de vivre, j'ai été très-malade. Joignez à cela de maudites Annales de l'Empire qui ſont l'éteignoir de l'imagination, et qui ont emporté tout mon temps; voilà la raiſon de ma pareſſe. J'ai travaillé à ces inſipides ouvrages pour une princeſſe de *Saxe*, qui mérite qu'on faſſe des choſes plus

agréables pour elle. C'eſt une princeſſe infiniment aimable, chez qui on fait meilleure chère que chez madame la ducheſſe *du Maine*. On vit dans ſa cour avec une liberté beaucoup plus grande qu'à Sceaux; mais malheureuſement le climat eſt horrible, et je n'aime à préſent que le ſoleil. Vous ne le voyez guère, Madame, dans l'état où ſont vos yeux; mais il eſt bon du moins d'en être réchauffé. L'hiver horrible que nous avons eu donne de l'humeur, et les nouvelles que l'on apprend n'en donnent guère moins. 1754.

Je voudrais pouvoir vous envoyer quelques bagatelles pour vous amuſer; mais les ouvrages auxquels je travaille ne ſont point du tout amuſans.

J'étais devenu anglais à Londres, je ſuis allemand en Allemagne. Ma peau de caméléon prendrait des couleurs plus vives auprès de vous; votre imagination rallumerait la langueur de mon eſprit.

J'ai lu les Mémoires de milord *Bolingbroke*. Il me ſemble qu'il parlait mieux qu'il n'écrivait. Je vous avoue que je trouve autant d'obſcurité dans ſon ſtyle que dans ſa conduite. Il fait un portrait affreux du comte d'*Oxford*, ſans alléguer contre lui la moindre preuve. C'eſt ce même *Oxford* que *Pope* appelle une ame ſereine, au-deſſus de la bonne et de la mauvaiſe fortune, de la rage des partis, de la fureur du pouvoir, et de la crainte de la mort.

*Bolingbroke* aurait bien dû employer ſon loiſir à faire de bons Mémoires ſur la guerre de la ſucceſſion, ſur la paix d'Utrecht, ſur le caractère de la reine *Anne*, ſur le duc et la ducheſſe de *Marlborough*, ſur *Louis XIV*, ſur le duc d'*Orléans*, ſur les miniſtres de

France et d'Angleterre. Il aurait mêlé adroitement
1754. fon apologie à tous ces grands objets, et il l'eût immortalifée; au lieu qu'elle eft anéantie dans le petit livret tronqué et confus qu'il nous a laiffé.

Je ne conçois pas comment un homme, qui femblait avoir des vues fi grandes, a pu faire des chofes fi petites. Son traducteur a grand tort de dire que je veux profcrire l'étude des faits. Je reproche à M. de *Bolingbroke* de nous en avoir trop peu donné, et d'avoir encore étranglé le peu d'événemens dont il parle. Cependant je crois que fes Mémoires vous auront fait quelque plaifir, et que vous vous êtes fouvent trouvée, en le lifant, en pays de connaiffance.

Adieu, Madame; fouffrons nos misères humaines patiemment. Le courage eft bon à quelque chofe; il flatte l'amour propre, il diminue les maux, mais il ne rend pas la vue. Je vous plains toujours beaucoup; je m'attendris fur votre fort.

Mille complimens à M. de *Formont*. Si vous voyez monfieur le préfident *Hénault*, je vous prie de ne me point oublier auprès de lui. Soyez bien perfuadée de mon tendre refpect.

LETTRE

1754.

# LETTRE XLVII.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 2 de mai.

MON cher ange, mon ombre fera à Plombières à l'inftant que vous y ferez. Bénis foient les préjugés du genre-humain, puifqu'ils vous amènent avec madame d'*Argental* en Lorraine! Venez boire, venez vous baigner. J'en ferai autant, et je vous apporterai peut-être de quoi vous amufer dans les momens où il eft ordonné de ne rien faire. Que je ferai enchanté de vous revoir, mon cher et refpectable ami! N'allez pas vous avifer de vous bien porter; n'allez pas changer d'avis. Croyez fermement que les eaux font abfolument néceffaires pour votre fanté. Pour moi, je fuis bien sûr qu'elles font néceffaires à mon bonheur; mais ce fera à condition, s'il vous plaît, que vous ne vous moquerez point des délices de la Suiffe. Je fuis bien aife de vous dire qu'à Laufane il y a des coteaux méridionaux, où l'on jouit d'un printemps prefque perpétuel, et que c'eft le climat de Provence. J'avoue qu'au Nord il y a de belles montagnes de glace; mais je ne compte plus tourner du côté du Nord. Mon cher ange, le petit abbé a donc permuté fon bénéfice? L'avez-vous vu dans fa nouvelle abbaye? Je vous prie de lui dire, fi vous le voyez, combien je m'intéreffe à fa fanté. Il eft vrai que je n'ai nulle opinion de fon médecin; c'eft un homme entêté de préjugés en *ifme*, qui ne veut pas

1754. qu'on change une drachme à ſes ordonnances, et qui eſt tout propre à tuer ſes malades, par le régime ridicule où il les met. Je crois, pour moi, qu'il faut changer d'air et de médecin.

Que je ſuis mécontent des Mémoires ſecrets de *Bolingbroke !* Je voudrais qu'ils fuſſent ſi ſecrets que perſonne ne les eût jamais vus. Je ne trouve qu'obſcurités dans ſon ſtyle comme dans ſa conduite. On a rendu un mauvais ſervice à ſa mémoire d'imprimer cette rapſodie; du moins c'eſt mon avis, et je le haſarde avec vous parce que, ſi je m'abuſe, vous me détromperez. Voilà donc M. de *Céreſte* qui devient une nouvelle preuve combien les Anglais ont raiſon, et combien les Français ont tort. *O tardi ſtudiorum!* Nous ſommes venus les derniers preſqu'en tout genre. Nous ne ſongeons pas même à la vie.

Mon cher ami, je ſonge à la mort; je ne me ſuis jamais ſi mal porté; mais j'aurai un beau moment quand j'aurai la conſolation de vous embraſſer.

## LETTRE XLVIII.

1754.

## A M. LE PRESIDENT HENAULT,

*En lui envoyant les Annales de l'Empire.*

A Colmar, le 12 de mai.

MES doigts enflés, Monsieur, me refusent le plaisir de vous écrire de ma main. Je vous traite comme une cinquantaine d'empereurs ; car j'ai dicté toute cette histoire. Mais j'ai bien plus de satisfaction à dicter ici les sentimens qui m'attachent à vous.

Je vous jure que vous me faites trop d'honneur de penser que vous trouverez, dans ces Annales, l'examen du droit public de l'Empire. Une partie de ce droit public consiste dans la *Bulle d'or*, dans la *Paix de Vestphalie*, dans les *Capitulaires* des empereurs ; c'est ce qui se trouve imprimé par-tout, et qui ne pouvait être l'objet d'un abrégé. L'autre partie du droit public consiste dans les prétentions de tant de princes à la charge des uns des autres, dans celles des empereurs sur Rome et des papes sur l'Empire, dans les droits de l'Empire sur l'Italie : et c'est ce que je crois avoir assez indiqué, en réduisant tous ces droits douteux à celui du plus fort que le temps seul rend légitime. Il n'y en a guère d'autre dans le monde.

Si vous daignez jeter les yeux sur les Doutes (*)

(*) Ils se trouvent dans le tome III des Mélanges littéraires.

qui ſe trouvent à la fin du ſecond tome, et qui
1754. pourraient être en beaucoup plus grand nombre, vous jugerez ſi l'original des donations de *Pepin* et de *Charlemagne* ne ſe trouve pas au dos de la donation de *Conſtantin*. Le Diurnal romain des ſeptième et huitième ſiècles, eſt un monument de l'hiſtoire bien curieux, et qui fait voir évidemment ce qu'étaient les papes dans ce temps-là. On a eu grand ſoin, au Vatican, d'empêcher que le reſte de ce Diurnal ne fût imprimé. La cour de Rome fait comme les grandes maiſons qui cachent, autant qu'elles le peuvent, leur première origine. Cependant, en dépit des *Boulainvilliers*, toute origine eſt petite, et le capitole fut d'abord une chaumière.

La grande partie du droit public, qui n'a été pendant ſix cents ans qu'un combat perpétuel entre l'Italie et l'Allemagne, eſt l'objet principal de ces Annales; mais je me ſuis bien donné de garde de traiter cette matière dogmatiquement. J'ai fait encore moins le raiſonneur ſur les droits des empereurs et des Etats de l'Empire.

Il eſt certain que *Tibère* était un prince un peu plus puiſſant que *Charles VII* et *François I*. Tout le pouvoir que les empereurs allemands ont exercé ſur Rome, depuis *Charlemagne*, a conſiſté à la ſaccager et à la rançonner dans l'occaſion. Voilà ce que j'indique, et le lecteur bénévole peut juger.

J'aurais eu aſſurément, Monſieur, des lecteurs plus bénévoles, ſi j'avais pu vous imiter comme j'ai tâché de vous ſuivre: mais je n'ai fait ce petit abrégé que par pure obéiſſance pour madame la ducheſſe de *Saxe-Gotha;* et quand on ne fait qu'obéir,

on ne réuſſit que médiocrement. Cependant j'oſe dire que, dans ce petit abrégé, il y a plus de choſes eſſentielles que dans la grande hiſtoire du révérend père *Barre*. Je vous ſoumets cet ouvrage, Monſieur, comme à mon maître en fait d'hiſtoire. 1754.

Puiſque me voilà en train de vous parler de cet objet de vos études et de votre gloire, permettez-moi de vous dire que je ſuis un peu fâché qu'on ſoit tombé depuis peu ſi rudement ſur *Rapin Thoiras*. Rien ne me paraît plus injuſte et plus indécent. Je regarde cet hiſtorien comme le meilleur que nous ayons : je ne ſais ſi je me trompe. Je me flatte, au reſte, que vous me rendrez juſtice ſur la prétendue Hiſtoire univerſelle qu'on a imprimée ſous mon nom. Celui qui a vendu un mauvais manuſcrit tronqué et défiguré, n'a pas fait l'action du plus honnête homme du monde. Les libraires qui l'ont imprimé ne ſont ni des *Robert Etienne* ni des *Plantin ;* et ceux qui m'ont imputé cette rapſodie ne ſont pas des *Bayle*.

J'eſpère faire voir (ſi je vis) que mon véritable ouvrage eſt un peu différent ; mais, pour achever une telle entrepriſe, il me faudrait plus de ſanté et de ſecours que je n'en ai.

Adieu, Monſieur ; conſervez-moi vos bontés, et ne m'oubliez pas auprès de madame *du Deſſant*. Soyez très-perſuadé de mon attachement et de ma tendre et reſpectueuſe eſtime.

1754. 

## LETTRE XLIX.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 16 de mai.

Mon cher ange, le 7 de juillet approche ; perſiſtez bien, madame d'*Argental* et vous, dans la foi que vous avez aux eaux de Plombières. N'allez pas ſoupçonner que la ſanté puiſſe ſe trouver ailleurs. Venez boire avec moi, mon cher et reſpectable ami. Je vous prie, quand vous verrez cet abbé *Caton*, qui eſt malade à ſa nouvelle campagne, de lui faire pour moi les plus tendres complimens. Je ne ſais ſi ſon médecin a la vogue, mais il me ſemble que je n'entends point parler de ſes guériſons. Je crois ſes malades enterrés. Vous êtes fort heureux de n'avoir point été attaqué. Le nouveau régime ne vous convient pas.

Je viendrai, mon cher ange, à Plombières avec deux domeſtiques tout au plus, et je ne ſerai pas difficile à loger; peut-être même y ſerai-je avant vous, et en ce cas je vous demanderai vos ordres. J'apporterai quelques paperaſſes de proſe et de vers pour vous endormir après le dîner. Comment pouvez-vous craindre que je manque un tel rendez-vous? Je voudrais que vous fuſſiez à Conſtantinople à la place de votre oncle, et vous venir trouver dans le ſerraï des franguis de Galata, ſur le canal de la Propontide. Mon ange, Plombières eſt un vilain trou, le ſéjour eſt abominable, mais il ſera pour moi le jardin d'*Armide*.

Je vous ai envoyé le second tome des Annales de l'Empire dans toute la plénitude de l'horreur historique. Dieu merci, il n'y a pas un mot à changer, non plus qu'au placet de *Caritidès*. Gardez-vous de lire ce fatras ; il est d'un ennui mortel ; rien n'est plus mal-sain. Que vous importe *Albert d'Autriche* ? J'ai été entraîné dans ce précipice de ronces par ma malheureuse facilité ; on ne m'y rattrapera plus. C'est être trop ennemi de soi-même que de se consumer à ramasser des antiquités barbares. La duchesse de *Gotha*, qui est très-aimable, m'a transformé en pédant en *us*, comme *Circé* changea les compagnons d'*Ulysse* en bêtes. Il faut que je revoye monsieur et madame d'*Argental* pour reprendre ma première forme. 1754.

Bonsoir ; mille respects à madame d'*Argental*. Amenez-la pour sa santé et pour mon bonheur.

## LETTRE L.

### A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Colmar, 19 de mai.

SAVEZ-VOUS le latin, Madame ? Non : voilà pourquoi vous me demandez si j'aime mieux *Pope* que *Virgile*. Ah ! Madame, toutes nos langues modernes sont sèches, pauvres et sans harmonie, en comparaison de celles qu'ont parlé nos premiers maîtres, les Grecs et les Romains. Nous ne sommes que des

1754. violons de village. Comment voulez-vous d'ailleurs que je compare des épîtres à un poëme épique, aux amours de *Didon*, à l'embrafement de Troye, à la defcente d'*Enée* aux enfers ?

Je crois l'Effai fur l'homme, de *Pope*, le premier des poëmes didactiques, des poëmes philofophiques; mais ne mettons rien à côté de *Virgile*. Vous le connaiffez par les traductions; mais les poëtes ne fe traduifent point. Peut-on traduire de la mufique? Je vous plains, Madame, avec le goût et la fenfibilité éclairée que vous avez, de ne pouvoir lire *Virgile*. Je vous plaindrais bien davantage fi vous lifiez des Annales, quelque courtes qu'elles foient. L'Allemagne en miniature n'eft pas faite pour plaire à une imagination françaife telle que la vôtre.

J'aimerais bien mieux vous apporter la Pucelle, puifque vous aimez les poëmes épiques. Celui-là eft plus long que la Henriade, et le fujet en eft un peu plus gai. L'imagination y trouve mieux fon compte; elle eft trop rétrécie chez nous dans la févérité des ouvrages férieux. La vérité hiftorique et l'auftérité de la religion m'avaient rogné les ailes dans la Henriade, elles me font revenues avec la Pucelle. Ces annales font plus agréables que celles de l'Empire.

Si vous avez encore M. de *Formont*, je vous prie, Madame, de le faire fouvenir de moi; et s'il eft parti, je vous prie de ne me point oublier en lui écrivant. Je vais aux eaux de Plombières, non que j'efpère y trouver la fanté à laquelle je renonce, mais parce que mes amis y vont. J'ai refté fept mois entiers à Colmar fans fortir de ma chambre, et je crois que j'en ferai autant à Paris, fi vous n'y êtes pas.

Je me ſuis aperçu à la longue que tout ce qu'on dit et tout ce qu'on fait ne vaut pas la peine de ſortir de chez ſoi. La maladie ne laiſſe pas d'avoir de grands avantages : elle délivre de la ſociété. Pour vous, Madame, ce n'eſt pas de même ; la ſociété vous eſt néceſſaire comme un violon à *Guignon*, parce qu'il eſt le roi du violon. 1754.

M. d'*Alembert* eſt bien digne de vous, bien au-deſſus de ſon ſiècle. Il m'a fait cent fois trop d'honneur, et il peut compter que ſi je le regarde comme le premier de nos philoſophes gens d'eſprit, ce n'eſt point du tout par reconnaiſſance.

Je vous écris rarement, Madame, quoiqu'après le plaiſir de lire vos lettres, celui d'y répondre comme je peux, ſoit le plus grand pour moi ; mais je ſuis enfoncé dans des travaux pénibles qui partagent mon temps avec la colique. Je n'ai point de temps à moi, car je ſouffre et je travaille ſans ceſſe. Cela fait une vie pleine, pas tout-à-fait heureuſe ; mais où eſt le bonheur ? je n'en ſais rien, Madame ; c'eſt un beau problème à réſoudre.

1754.

## LETTRE LI.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 29 de mai.

MON cher ange, j'ai oublié, dans ma dernière lettre, de vous parler d'un vieux papier cacheté dont vous avez eu la bonté de vous charger. Le plaisir de m'occuper de votre voyage des eaux me tenait tout entier.

*Posthabui tamen illorum mea seria ludo.*

Ce papier est, ne vous déplaise, mon testament qu'il faut que je corrige comme mes autres ouvrages, pour éviter la critique, attendu que mes affaires ayant changé de face, et moi aussi, depuis cinq ans, il faut que je conforme mes dispositions à mon état présent. Vous souvenez-vous encore que vous avez une Pucelle d'une vieille copie, et que cette *Jeanne* négligée et ridée doit faire place à une *Jeanne* un peu mieux atournée, que j'aurai l'honneur de vous apporter pour faire passer vos eaux plus allégrement. N'auriez-vous point le Factum de monsieur de *la Bourdonaye*, que je n'ai jamais vu et que j'ai une passion extrême de lire? Si vous l'avez, je vous supplie de l'apporter avec vous. J'ai grande envie de voir comment il se peut faire qu'on n'ait pas pendu *la Bourdonaye* pour avoir fait la conquête de Madrass.

Et les grands et les petits prophètes (3)? On dit

(3) Titres de quelques brochures sur les musiciens français et les bouffons italiens, dont les querelles occupaient alors tous les oisifs de Paris.

que cela est fort plaisant. C'est dans ces choses sublimes qu'on excelle à présent dans ma chère patrie. Adieu, mon adorable ange; souvenez-vous de mon ancien testament. Je suis errant comme un juif, et je n'ai guère d'espérance dans la loi nouvelle; mais je vous embrasserai à la piscine de Plombières, et vous me direz: *Surge et ambula.* Il faut que madame d'*Argental* ne change point d'avis sur les eaux, elles sont indispensables. 1754.

## LETTRE LII.

### AU MEME.

A Senones, 12 de juin.

MON cher ange, ceux qui disent que l'homme est libre ne disent que des sottises; si on était libre, ne serais-je pas auprès de vous et de madame d'*Argental*? ma destinée serait-elle d'avoir des anges gardiens invisibles? Je pars le 8 de Colmar, dans le dessein de venir jouir enfin de votre présence réelle. Je reçois, en partant, une lettre de madame *Denis*, qui me mande que *Maupertuis* et *la Condamine* vont à Plombières, qu'il ne faut pas absolument que je m'y trouve dans le même temps, que cela produirait une scène odieuse et ridicule, qu'il faut que je n'aille aux eaux que quand elle me le mandera. Elle ajoute que vous serez de cet avis, et que vous vous joindrez à elle pour m'empêcher de vous voir. Surpris, affligé, inquiet, embarrassé, me voilà donc ayant fait mes adieux à Colmar et embarqué pour Plombières. Je m'arrête à moitié chemin; je me fais

1754. bénédictin dans l'abbaye de Senones avec dom *Calmet*, l'auteur des Commentaires ſur la Bible, au milieu d'une bibliothéque de douze mille volumes, en attendant que vous m'appeliez dans votre ſphère. Donnez-moi donc vos ordres, mon cher ange; je quitterai le cloître dès que vous l'ordonnerez ; mais je ne le quitterai pas pour le monde, auquel j'ai un peu renoncé; je ne le quitterai que pour vous.

Je ne perds pas ici mon temps. Condamné à travailler ſérieuſement à cette Hiſtoire générale, imprimée pour mon malheur, et dont les éditions ſe multiplient tous les jours, je ne pouvais guère trouver de grands ſecours que dans l'abbaye de Senones. Mais je vous ſacrifierai bien gaiement le fatras d'erreurs imprimées dont je ſuis entouré, pour goûter enfin la douceur de vous revoir. Prenez-vous les eaux? comment madame d'*Argental* s'en trouve-t-elle? Que je bénis le préjugé qui fait quitter Paris pour aller chercher la ſanté au milieu des montagnes, dans un très-vilain climat! La médecine a le même pouvoir que la religion ; elle fait entreprendre des pélerinages. Réglez le mien ; vous êtes tous deux les maîtres de ma marche comme de mon cœur.

La poſte va deux fois par ſemaine de Plombières *à Senones par Raon*. Elle arrive un peu tard, parce qu'elle paſſe par Nanci; mais enfin, j'aurai le bonheur de recevoir de vos nouvelles. Adieu ; je vous embraſſe.

*Le moine Voltaire.*

## LETTRE LIII.

1754.

### AU MEME.

A Senones par Ravon ou Raon, 16 de juin.

MON cher ange, je ne fais fi madame *Denis* a raifon ou non. J'attends votre décifion. Je fuis un moine foumis aux ordres de mon abbé, et je n'attends que votre obédience. Je vous fupplie de vouloir bien vous faire donner une ou deux lettres qui doivent m'être adreffées à Plombières vers le 20 du mois; je me flatte que vous me manderez de les venir chercher moi-même. Savez-vous bien que je ne fuis point en France, que Senones eft terre d'Empire, et que je ne dépends que du pape pour le fpirituel? Je lis ici, ne vous déplaife, les Pères et les Conciles. Vous me remettrez peut-être au régime de la tragédie, quand j'aurai le bonheur de vous voir. Comment vous trouvez-vous du régime des eaux, vous et madame d'*Argental*? Faites-vous une fanté vigoureufe pour une cinquantaine d'années, et puiffions-nous vivre à la *Fontenelle*, avec un cœur un peu plus fenfible que le fien. Il ferait beau de s'aimer à cent ans. Nous avons à peu-près cinquante ans d'amitié fur la tête. Je me meurs d'impatience de vous voir. Je n'ai jamais eu de défirs fi vifs dans ma jeuneffe. Donnez-moi donc un rendez-vous à Plombières, fût-ce malgré madame *Denis*. Je tremble d'être né pour les paffions malheureufes. Adieu, mon cher ange; je volerai fous vos ailes à vos ordres, et je me remettrai de tout à votre providence.

1754.

## LETTRE LIV.

### AU MEME.

A Senones par Ravon, 20 de juin.

Vous me laiſſez faire, mon cher et reſpectable ami, un long noviciat dans ma Thébaïde. Voici la troiſième lettre que je vous écris. Je n'ai de nouvelles ni de vous ni de madame *Denis*. Elle m'a mandé que vous m'avertiriez du temps où je dois venir vous trouver; mon cœur n'avait pas beſoin de ſes avertiſſemens pour être à vos ordres. Je ne ſuis parti que pour venir vous voir, et me voici à moitié chemin ſans ſavoir encore ſi je dois avancer. Je vous ai ſupplié de vouloir bien vous informer d'un paquet de lettres qu'on m'a adreſſé à Plombières où je devrais être. J'écris au maître de poſte de Remiremont pour en ſavoir des nouvelles. Ce paquet m'eſt de la plus grande conſéquence. Si vous avez eu la bonté de le retirer, ayez celle de me le renvoyer par la poſte à Senones, avec les ordres poſitifs de venir vous joindre. Il ne me faut qu'une chambre, un trou auprès de vous, et je ſuis très-content. Mes gens logeront comme ils pourront. Votre grenier ſerait pour moi un palais. Je ſuis comme une fille paſſionnée qui s'eſt jetée dans un couvent en attendant que ſon amant puiſſe l'enlever. C'eſt une étrange deſtinée que je ſois ſi près de vous, et que je n'aye pu encore vous voir. Je vous embraſſe avec autant d'empreſſement que de douleur. Mille tendres reſpects à madame d'*Argental*.

Voici un autre de mes embarras : je crains que vous ne ſoyez pas à Plombières. J'ignore tout dans mon tombeau ; reſſuſcitez-moi. 1754.

Il faut malheureuſement huit jours pour recevoir réponſe, et nous ne ſommes qu'à quinze lieues.

## LETTRE LV.

### AU MEME.



Senones, 24 de juin.

O Adorables anges, je compte être inceſſamment dans votre ciel, c'eſt-à-dire, dans votre grenier. Je n'ai reçu qu'aujourd'hui vos lettres du 9 et du 16. Comment m'accuſez-vous de n'avoir point écrit à madame d'*Argental*? Je vous écris toujours, Madame : vous êtes *conſubſtantiels*. Je ne vous ai point écrit nommément et privativement, parce que moi, pauvre moine, je comptais venir, il y a quinze jours, *réellement*, dans votre vilain paradis de Plombières, où eſt mon ame, du jour que vous y êtes arrivée. Daignez donc me conſerver cet heureux trou que vous avez bien voulu me retenir. J'arriverai peut-être avant ma lettre, peut-être après ; mais il eſt très-sûr que j'arriverai, tout malingre que je ſuis. Ma ſanté eſt au bout de vos ailes. Je veux me flatter que la vôtre va bien, puiſque vous ne m'en parlez pas. Divins anges, je ne connais qu'un malheur, c'eſt d'avoir été ſi long-temps à quinze lieues de votre empyrée, et de ne m'être point jeté dedans.

1754. Voilà qui eſt bien plaiſant, d'être en couvent, et de dire *Benedicite* au lieu d'être avec vous. Je m'occupe avec dom *Mabillon*, dom *Martenne*, dom *Tuilier*, dom *Ruinart*. Les antiquailles où je ſuis condamné, et les Capitulaires de *Charlemagne* ſont bien reſpectables; mais cela ne conſole pas de votre abſence. Je vais donc fermer mon cahier de remarques ſur la ſeconde race, faire mon paquet et m'embarquer. *Lazare* va ſe rendre à votre piſcine. Il y a, dit-on, un monde prodigieux à Plombières; mais je ne le verrai certainement pas. Vous êtes tout le monde pour moi. Je ſuis devenu bien pédant; mais n'importe, je vous aime comme ſi j'étais un homme aimable. Adieu, vous deux qui l'êtes tant; adieu, vous avec qui je voudrais paſſer ma vie. Quelle pauvre vie! Je n'ai plus qu'un ſouffle.

Quel chien de temps il fait! Des grelons gros comme des œufs de poule d'inde ont caſſé mes vitres: et les vôtres? Adieu, adorable ange.

## LETTRE LVI.

### A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Entre deux montagnes, le 2 de juillet.

J'AI été malade, Madame; j'ai été moine; j'ai paſſé un mois avec St *Auguſtin*, *Tertullien*, *Origène* et *Raban*. Le commerce des pères de l'Egliſe et des ſavans du temps de *Charlemagne* ne vaut pas le vôtre: mais, que vous mander des montagnes des Voſges? et

comment

comment vous écrire, quand je n'étais occupé que des prifcillianiftes et des neftoriens ? 1754.

Au milieu de ces beaux travaux dont j'ai gourmandé mon imagination, il a fallu encore obéir à des ordres que M. d'*Alembert*, votre ami, m'a donnés de lui faire quelques articles pour fon Encyclopédie ; et je les ai très-mal faits. Les recherches hiftoriques m'ont appefanti. Plus j'enfonce dans la connaiffance des feptième et huitième fiècles, moins je fuis fait pour le nôtre, et furtout pour vous.

M. d'*Alembert* m'a demandé un article fur l'*efprit :* c'eft comme s'il l'avait demandé au père *Mabillon* ou au père *Montfaucon*. Il fe repentira d'avoir demandé des gavottes à un homme qui a caffé fon violon.

Et vous auffi, Madame, vous vous repentirez d'avoir voulu que je vous écrive. Je ne fuis plus de ce monde, et je me trouve affez bien de n'en plus être. Je ne m'intérefferai pas moins tendrement à vous ; mais, dans l'état où nous fommes tous deux, que pouvons-nous faire l'un pour l'autre ? Nous nous avouerons que tout ce que nous avons vu et tout ce que nous avons fait, a paffé comme un fonge ; que les plaifirs fe font enfuis de nous ; qu'il ne faut pas trop compter fur les hommes.

Nous nous confolerons auffi en nous difant combien peu ce monde eft confolant. On ne peut y vivre qu'avec des illufions : et dès qu'on a un peu vécu, toutes les illufions s'envolent. J'ai conçu qu'il n'y avait de bon, pour la vieilleffe, qu'une occupation dont on fût toujours sûr, et qui nous menât jufqu'au bout, en nous empêchant de nous ronger nous-mêmes.

1754. J'ai paſſé un mois avec un bénédictin de quatre-vingt-quatre ans, qui travaille encore à l'hiſtoire. On peut s'y amuſer quand l'imagination baiſſe. Il ne faut point d'eſprit pour s'occuper des vieux événemens : c'eſt le parti que j'ai pris. J'ai attendu que j'euſſe repris un peu de ſanté pour m'aller guérir à Plombières. Je prendrai les eaux en n'y croyant pas, comme j'ai lu les Pères.

J'exécuterai vos ordres auprès de M. d'*Alembert*. Je vois les fortes raiſons du prétendu éloignement dont vous parlez; mais vous en avez oublié une, c'eſt que vous êtes éloignée de ſon quartier. Voilà donc le grand motif ſur lequel court le commerce de la vie ! Savez-vous bien, vous autres, ce qu'il y a de plus difficile à Paris? c'eſt d'attraper le bout de la journée.

Puiſſent vos journées, Madame, être tolérables! C'eſt encore un beau lot; car, de journées toujours agréables, il n'y en a que dans les Mille et une nuits, et dans la Jéruſalem céleſte.

Réſignons-nous à la deſtinée qui ſe moque de nous, et qui nous emporte. Vivons tant que nous pourrons, et comme nous pourrons. Nous ne ſerons jamais auſſi heureux que les ſots, mais tâchons de l'être à notre manière..... Tâchons....; quel mot! Rien ne dépend de nous : nous ſommes des horloges, des machines.

Adieu, Madame; mon horloge voudrait ſonner l'heure d'être auprès de vous.

1754.

# LETTRE LVII.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 26 de juillet.

ANGES,

Je ne peux me consoler de vous avoir quittés qu'en vous écrivant. Je suis parti de Plombières pour la Chine. Voyez tout ce que vous me faites entreprendre. O Grecs, que de peines pour vous plaire! Eh bien! me voilà chinois, puisque vous l'avez voulu; mais je ne suis ni mandarin ni jésuite, et je peux très-bien être ridicule. Anges, scellez la bouche de tous ceux qui peuvent être instruits de ce voyage de long cours; car, si on me fait embarqué, tous les vents se déchaîneront contre moi. Mon voyage à Colmar était plus nécessaire, et n'est pas si agréable. Il n'y a de plaisir qu'à vous obéir, à faire quelque chose qui pourra vous amuser. J'y vais mettre tous mes soins, et je ne vous écris que ce petit billet, parce que je suis assidu auprès du berceau de l'Orphelin. Il m'appelle, et je vais à lui en fesant la pagode. J'ignore si ce billet vous trouvera à Plombières. Il n'y a que le président qui puisse y faire des vers. Moi je n'en fais que dans la plus profonde retraite, et quand c'est vous qui m'inspirez. Dieu vous donne la santé, et que le King-tien me donne de l'enthousiasme et point de ridicule! Sur ce je baise le bout de vos ailes.

1754.

# LETTRE LVIII.

## AU MEME.

Colmar, 3 d'auguſte.

MON divin ange, les eaux de Plombières ne ſont pas ſi ſouveraines, puiſqu'elles donnent des coliques à madame d'*Argental*, et qu'elles m'ont attaqué violemment la poitrine; mais peut-être auſſi que tout cela n'eſt point l'effet des eaux. Qui ſait d'où viennent nos maux et notre guériſon? Au moins les médecins n'en ſavent rien. Ce qui eſt sûr, c'eſt que Plombières a fait, pendant quinze jours, le bonheur de ma vie, et vous ſavez tous deux pourquoi. Cette année doit m'être heureuſe. Je vous remercie pour Mariamne, et ſurtout pour Rome. Les comédiens ſont de grands butors, s'ils ne ſavent pas faire copier les rôles. Voulez-vous que je vous envoye l'imprimé? Dites comment; et il partira. Nos magots de la Chine n'ont pas réuſſi. J'en ai fait cinq; cela eſt à la glace, alongé, ennuyeux. Il ne faut pas faire un Verſailles de Trianon; chaque choſe a ſes proportions. Nous avons trouvé, madame *Denis* et moi, les cinq pavillons réguliers; mais il n'y a pas moyen d'y loger; les appartemens ſont trop froids. Nous avons été confondus du mauvais effet que fait l'art déteſtable de l'amplification; alors je n'ai eu de reſſource que d'embellir trois corps de logis; j'y ai travaillé avec ce courage que donne l'envie de vous plaire; enfin, nous ſommes très-contens. Ce n'eſt pas peu que je le ſois; je vous

réponds que je fuis auffi difficile qu'un autre. J'ofe vous affurer que c'eft un ouvrage bien fingulier, et qu'il produit un puiffant intérêt depuis le premier vers jufqu'au dernier. Il vaut mieux certainement donner quelque chofe de bon en trois actes, que d'en donner cinq infipides, pour fe conformer à l'ufage. Il me femble qu'il ferait très à propos de faire jouer cette nouveauté immédiatement avant le voyage de Fontainebleau, fuppofé que l'ouvrage vous paraiffe auffi paffable qu'à nous, fuppofé que cela ne faffe aucun tort à Rome fauvée, fuppofé encore qu'on ne trouve dans nos Chinois rien qui puiffe donner lieu à des allufions malignes. J'ai eu grand foin d'écarter toute pierre de fcandale. Le conquérant tartare ferait à merveille entre les mains de *le Kain; la Noue* a affez l'air d'un lettré chinois, ou plutôt d'un magot; c'eft grand dommage qu'il ne foit pas cocu. *Idamé* eft coupée fur la taille de mademoifelle *Clairon*. Peut-être les circonftances préfentes feraient favorables: en tout cas, je vais faire tranfcrire l'ouvrage; indiquez-moi la façon de vous l'envoyer par la pofte. 1754.

Ce que vous me mandez, mon cher ange, de mon troifième volume, me fait un extrême plaifir; Plus il fera lu, et plus les gens raifonnables feront indignés contre le brigandage et l'impofture qui m'ont attribué les deux premiers; ils feront bientôt prêts à paraître de ma façon. Il ne me faut pas fix mois pour que tout l'ouvrage foit fini, pour peu que j'aye, je ne dis pas une fanté, mais une langueur tolérable. Je ne demande, pour travailler beaucoup, qu'à ne pas fouffrir beaucoup. Tout cela fera fans

1754. préjudice de Zulime, fur laquelle j'ai toujours de grands deffeins. Voilà toute mon ame mife au pied de mes anges.

Vous pouvez donc aller à préfent à la comédie! Le ciel en foit béni. Daignez donc faire mes complimens à *Hérode* quand vous le rencontrerez dans le foyer. Pardon de la liberté grande. Madame *Denis* vous fait les fiens très-tendrement. Elle s'eft fait garde-malade. Elle travaille dans fon infirmerie et moi dans la mienne. Nous fommes deux reclus. Quand on ne peut vivre avec vous, il faut ne vivre avec perfonne. Adieu, mes anges; mes magots chinois et moi nous fommes à vos ordres. Je vous falue en *Confucius*, et je m'incline devant votre doctrine, m'en rapportant à votre tribunal des rites.

## LETTRE LIX.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Colmar, 6 d'augufte.

CROYEZ fermement, Monfeigneur, que je vous mets immédiatement au-deffus du foleil et des bibliothéques. Je ne peux, en vérité, vous donner une plus belle place dans la diftribution de mes goûts. Je fuis affez content du foleil pour le moment; mais ne vous figurez pas que, dans votre belle province, vous ayez les livres qu'il faut à ma pédanterie. Je les ai trouvés au milieu des montagnes des Vofges. Où ne va-t-on pas chercher l'objet de fa paffion? Il me fallait de vieilles chroniques du temps de

*Charlemagne* et de *Hugues-Capet*, et tout ce qui concerne l'hiſtoire du moyen âge, qui eſt la choſe du monde la plus obſcure; j'ai trouvé tout cela dans l'abbaye de dom *Calmet*. Il y a, dans ce déſert ſauvage, une bibliothéque preſque auſſi complète que celle de Saint-Germain-des-prés de Paris. Je parle à un académicien, ainſi il me permettra ces petits détails. Il ſaura donc que je me ſuis fait moine bénédictin pendant un mois entier. Vous ſouvenez-vous de M. le duc de *Brancas*, qui s'était fait dévot au Bec? Je me ſuis fait ſavant à Senones, et j'ai vécu délicieuſement au réfectoire. Je me ſuis fait compiler par les moines des fatras horribles d'une érudition aſſommante. Pourquoi tout cela? pour pouvoir aller gaiement faire ma cour à mon héros, quand il ſera dans ſon royaume. Pédant à Senones, et joyeux auprès de vous, je ferais tout doucement le voyage avec ma nièce. Je ne pouvais régler aucune marche avant d'avoir fait un grand acte de pédantiſme que je viens de mettre à fin. J'ai donné moi-même un troiſième volume de l'Hiſtoire univerſelle, en attendant que je puiſſe publier à mon aiſe les deux premiers qui demandaient toutes les recherches que j'ai faites à Senones; et je publie exprès ce troiſième volume pour confondre l'impoſture qui m'a attribué ces deux premiers tomes ſi défectueux. J'ai dédié exprès à l'électeur palatin ce tome troiſième, parce qu'il a l'ancien manuſcrit des deux premiers entre les mains; et je le prends hardiment à témoin que ces deux premiers ne ſont point mon ouvrage. Cela eſt, je crois, ſans réplique; et d'autant plus ſans réplique, que monſeigneur l'électeur palatin me

1754.

1754. fait l'honneur de me mander *qu'il eſt très-aiſe de concourir à la juſtice que le public me doit.*

Je rends compte de tout cela à mon héros. Mon excuſe eſt dans la confiance que j'ai en ſes bontés. Je le ſupplie de mander comment je peux faire pour lui envoyer ce troiſième volume par la poſte. Il aime l'hiſtoire, il trouvera peut-être des choſes aſſez curieuſes, et même des choſes dans leſquelles il ne ſera point de mon avis. J'aurai de quoi l'amuſer davantage quand je ſerai aſſez heureux pour venir me mettre quelque temps au nombre de ſes courtiſans dans ſon royaume de *Théodoric*. Madame *Denis*, ma garde-malade, voulait avoir l'honneur de vous écrire. Elle joint ſes reſpects aux miens. Nous diſputons à qui vous eſt attaché davantage, à qui ſent le mieux tout ce que vous valez, et nous vous donnons toujours la préférence ſur tout ce que nous avons connu.

Vous êtes le ſaint pour qui nous avons envie de faire un pélerinage. Je crois que ſix ſemaines de votre préſence me feraient plus de bien que Plombières. Adieu, Monſeigneur; votre ancien courtiſan ſera toujours pénétré pour vous du plus tendre reſpect et de l'attachement le plus inviolable.

## LETTRE LX. 1754.

### A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Colmar, 22 d'augufte.

Je veux vous écrire, ma chère nièce, et je ne vous écris point de ma main, parce que je fuis un peu malade ; et me voilà fur mon lit fans en rien dire à votre fœur. J'efpère que vous trouverez ma lettre à votre arrivée à Paris. Nous faurons fi les eaux vous ont fait du bien, fi vous digérez, fi vous et votre fils vous faites toujours de grands progrès dans la peinture, fi l'abbé *Mignot* a obtenu enfin quelque bénéfice.

Vous allez avoir le Triumvirat, ainfi ce n'eft pas la peine d'envoyer mes magots de la Chine (*). Je ne peux d'ailleurs avoir abfolument que trois magots ; les cinq feraient fecs comme moi, au lieu que les trois ont de gros ventres comme des chinois. Votre fœur en eft fort contente. Ils pourront un jour vous amufer; mais à préfent il ne faut rien précipiter.

Ne hâtons pas plus nos affaires en France qu'à la Chine : ne faites nul ufage, je vous en prie, du papier que vous favez ; nous avons quelque chofe en vue, madame *Denis* et moi, du côté de Lyon. On dit que cela fera fort agréable. Nous vous en rendrons bientôt compte.

Je me lève pour vous dire que nous fommes ici deux folitaires qui vous aimons de tout notre cœur.

(*) L'Orphelin.

1754.

## LETTRE LXI.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 27 d'auguſte.

L'EPUISEMENT où je ſuis, mon cher et reſpectable ami, m'interdit les cinq actes, puiſqu'il m'empêche de vous écrire de ma main.

Vous m'avouerez qu'à mon âge trois fois ſont bien honnêtes; j'ai été juſqu'à cinq pour vous plaire, mais en vérité ce n'était que cinq langueurs. Comptez que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour m'échauffer le tempérament. Je vous conjure d'ailleurs de tâcher de croire que chaque ſujet a ſon étendue; que la Mort de Céſar ſerait déteſtable en cinq actes, et que nos Chinois ſont beaucoup plus intéreſſans et beaucoup plus faits pour le théâtre. J'aurai, je crois, le temps de les garder encore, puiſqu'on va donner le Triumvirat. Le public aura, grâces à vos bontés, une ſuite de l'hiſtoire romaine ſur le théâtre. Vous ferez une action de romain, ſi vous parvenez à faire jouer Rome Sauvée.

Les ſentimens de *le Kain* me plaiſent autant que ſes talens, mais il faut que je renonce au plaiſir de l'entendre. C'eſt une injuſtice bien criante de me rendre reſponſable de deux volumes impertinens que l'impoſture et l'ignorance ont publiés ſous mon nom. Je ferai voir bientôt qu'il y a quelque différence entre mon ſtyle et celui de *Jean Néaulme*. On aurait dû me plaindre plutôt que de ſe fâcher contre

moi ; mais je ſuis accoutumé à ces petites mépriſes de la ſottiſe et de la méchanceté humaine. Vous m'en conſolez, mon cher ange. Protégez bien Rome et la Chine pendant que je ſuis encore ſur les bords du Rhin. Mille tendres reſpects à madame d'*Argental*. Je n'en peux plus, mais je vous aime de tout mon cœur. 1754.

## LETTRE LXII.

### AU MEME.

Colmar, 8 de ſeptembre.

C'EST moi, mon cher ange, qui veux et qui fais tout ce que vous voulez, puiſque je vous envoie, par pure obéiſſance, des Tartares et des Chinois dont je ne ſuis point content. Il me paraît que c'eſt un ouvrage plus ſingulier qu'intéreſſant, et je dois craindre que la hardieſſe de donner une tragédie en trois actes ne ſoit regardée comme l'impuiſſance d'en faire une en cinq. D'ailleurs, quand elle aurait un peu de ſuccès, quel avantage me procurerait-elle? L'aſſiduité de mes travaux ne déſarmera point ceux qui me veulent du mal. Enfin, je vous obéis. Faites ce que vous croirez le plus convenable. Soyez ſévère, et faites lire la pièce par des yeux encore plus ſévères que les vôtres.

Vous connaiſſez trop le théâtre et le cœur humain pour ne pas ſentir que, dans un pareil ſujet, cinq actes alongeraient une action qui n'en comporte que trois. Dès qu'un homme comme notre conquérant tartare

1754. a dit *j'aime*, il n'y a plus pour lui de nuances ; il y en a encore moins pour *Idamé*, qui ne doit pas combattre un moment ; et la ſituation d'un homme à qui on veut ôter ſa femme a quelque choſe de ſi aviliſſant pour lui, qu'il ne faut pas qu'il paraiſſe ; ſa vue ne peut faire qu'un mauvais effet. La nature de cet ouvrage eſt telle qu'il faut plutôt ſupprimer des ſituations et des ſcènes, que ſonger à les multiplier ; je l'ai tenté, et je ſuis demeuré convaincu que je gâtais tout ce que je voulais étendre. C'eſt à vous maintenant à voir, mon cher et reſpectable ami, ſi cette nouveauté peut être haſardée, et ſi le temps eſt convenable.

Je vous remercie de Rome ſauvée dont je fais plus de cas que de mon Orphelin. Je tâcherai de dérober quelques momens à mes maladies et à mes occupations pour faire ce que vous exigez.

Vous montrerez, ſans doute, mes trois magots à M. de *Pont-de-Veſle* et à M. l'abbé de *Chauvelin*. Vous aſſemblerez tous les anges. Je me fie beaucoup au goût de M. le comte de *Choiſeul*. Si tout cet aréopage conclut à donner la pièce, je ſouſcris à l'arrêt.

L'Hiſtoire générale me donne toujours quelques alarmes. Le troiſième volume ne pouvait révolter perſonne. Les objets de ce temps-là ne ſont pas ſi délicats à traiter que ceux de la grande révolution qui s'eſt faite dans l'Egliſe du temps de *Léon X*. Les ſiècles qui précédèrent *Charlemagne*, et dont il faut donner une idée, portent encore avec eux plus de danger, parce qu'ils ſont moins connus, et que les ignorans ſeraient bien effarouchés d'apprendre que

tant de faits, qu'on nous a débités comme certains, ne font que des fables. Les donations de *Pépin* et de *Charlemagne* font des chimères ; cela me paraît démontré. Croiriez-vous bien que les prétendues perfécutions des empereurs contre les premiers chrétiens ne font pas plus véritables ? On nous a trompés fur tout ; et on eft encore fi attaché à des erreurs qui devraient être indifférentes, qu'on ne pardonnera pas à qui dira la vérité, quelque circonfpection et quelque modeftie qu'il employe. 1754.

Les deux premiers volumes qu'on a fi indignement tronqués et falfifiés ne devraient m'être attribués par perfonne ; ce n'eft pas là mon ouvrage. Cependant fi on a eu la cruauté de me condamner fur un ouvrage qui n'eft pas le mien, que ne fera-t-on pas quand je m'expoferai moi-même ?

Puifque je fuis en train de vous parler de mes craintes, je vous dirai que notre *Jeanne* me fait plus de peine que *Léon X* et *Luther*, et que toutes les querelles du facerdoce et de l'Empire. Il n'y a que trop de copies de cette dangereufe plaifanterie. Je fais, à n'en pas douter, qu'il y en a à Paris et à Vienne, fans compter Berlin. C'eft une bombe qui crèvera tôt ou tard pour m'écrafer, et des tragédies ne me fauveront pas. Je vivrai et je mourrai la victime de mes travaux, mais toujours confolé par votre inébranlable amitié. Madame *Denis* eft bien fenfible à votre fouvenir ; elle partage en paix ma folitude, et m'aide à fupporter mes maux. Nous préfentons tous deux nos refpects à madame d'*Argental*. J'envoie, fous l'enveloppe de M. de *Chauvelin*, le paquet tartare et chinois.

1754. Non, mon cher ange, non. Je viens de relire la pièce. Il me paraît qu'on peut faire des applications dangereuſes ; vous connaiſſez le ſujet et vous connaiſſez la nation. Il n'eſt pas douteux que la conduite d'*Idamé* ne fût regardée comme la condamnation d'une perſonne qui n'eſt point chinoiſe. L'ouvrage ayant paſſé par vos mains, vous ferait tort ainſi qu'à moi. Je ſuis vivement frappé de cette idée. L'application que je crains eſt ſi aiſée à faire, que je n'oſerais même envoyer l'ouvrage à la perſonne qui pourrait être l'objet de cette application. Je vais tâcher de ſupprimer quelques vers dont on pourrait tirer des interprétations malignes, enſuite je vous l'enverrai. Mais, encore une fois, la crainte des alluſions, le déſagrément de paraître lutter contre *Crébillon*, la ſtérilité des trois actes, voilà bien des raiſons pour ne rien haſarder. J'attends vos ordres, et je m'y conformerai toute ma vie, mon cher ange.

## LETTRE LXIII.

### A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Colmar, ce 12 de ſeptembre.

Je fais les plus tendres complimens au frère et à la ſœur. Je ſens qu'il eſt très-triſte d'avoir une ſi aimable famille, et d'en être ſéparé. Madame *Denis* fait ma conſolation dans ma ſolitude et dans mes maladies. Plus elle eſt aimable, plus elle me fait ſentir combien le charme de ſa ſociété redoublerait par celui de la vôtre.

La nouvelle la plus intéreſſante que le conſeiller du grand conſeil me mande, eſt la démarche que ſon corps a faite. Je vous en fais mon compliment, mon cher abbé ; il ſera difficile que l'ancien des jours, *Boyer*, réſiſte à une ſollicitation ſi preſſante pour lui, et ſi honorable pour vous. L'homme du monde pour la conſervation de qui je fais actuellement le plus de vœux eſt l'évêque de Mirepoix. 1754.

Je ſuis bien aiſe que le parlement ait enregiſtré ſa condamnation et ſa grâce, ſans demeurer d'accord des qualités. Le grand point eſt que l'Etat ait la paix, et que les particuliers aient juſtice. Votre ſœur, à qui le fils de *Samuel Bernard* s'eſt aviſé de faire en mourant une petite banqueroute, eſt intéreſſée à voir le parlement reprendre ſes fonctions. Il ſerait douloureux que la ſituation de mille familles demeurât incertaine, parce que quelques fanatiques exigent des billets de confeſſion de quelques ſots. Il n'y a que les billets à ordre ou au porteur qui doivent être l'objet de la juriſprudence : il faut ſe moquer de tous les autres, excepté des billets doux.

Pour mon billet d'avoir une terre, ma chère nièce, j'eſpère l'acquitter ſi je vis.

Il y a quelque apparence que nous paſſerons, votre ſœur et moi, l'hiver à Colmar. Ce n'eſt pas la peine d'aller chercher une ſolitude ailleurs. Le printemps prochain décidera de ma marche.

Je ſuis bien aiſe qu'on trouve au moins ce troiſième tome, dont vous me parlez, paſſable et modéré : c'eſt tout ce qu'il eſt. Je ne l'ai donné que pour confondre l'impoſture et l'ignorance qui m'ont attribué les deux premiers. Il y a une extrême injuſtice à me rendre

reſponſable de cet avorton informe dont des impri-
1754. meurs avides avaient fait un monſtre méconnaiſſable. Si jamais j'ai le temps de mettre en ordre tout ce grand ouvrage, on verra quelque choſe de plus exact et de plus curieux. C'eſt un beau plan, mais l'exécution demande plus de ſanté et de ſecours que je n'en ai.

Votre vie eſt plus agréable que celle des gens qui s'occupent de la grâce et des anciennes révolutions de ce bas monde. Le mieux eſt de vivre pour ſoi, pour ſon plaiſir et pour ſes amis; mais tout le monde ne peut pas faire ce mieux, et chacun eſt dirigé par ſon inſtinct et par ſon deſtin.

Vous ne me dites rien de votre fils; je l'embraſſe. Je fais mes complimens à tout ce que vous aimez.

Adieu, la ſœur et le frère: vous êtes charmans de ne pas oublier ceux qui ſont aux bords du Rhin.

## LETTRE LXIV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 21 de ſeptembre.

Je vous obéis avec douleur, mon cher ange; l'état de ma ſanté me rend bien indifférent ſur une pièce de théâtre, et ne me laiſſe ſenſible qu'au chagrin d'enviſager que peut-être je ne vous reverrai plus; mais je vous avoue que je ſerais infiniment affligé ſi j'étais expoſé à la fois à des dégoûts, à l'opéra et à la comédie, immédiatement après l'affliction que cette

Hiſtoire

Hiſtoire prétendue univerſelle m'a cauſée. Amuſez-vous, mon cher ange, avec vos amis, de mes tartares et de mes chinois, qui ont au moins le mérite d'avoir l'air étranger. Ils n'ont que ce mérite-là; ils ne ſont point faits pour le théâtre; ils ne cauſent pas aſſez d'émotion. Il y a de l'amour, et cet amour, ne déchirant pas le cœur, le laiſſe languir. Une action vertueuſe peut être approuvée ſans faire un grand effet. Enfin, je ſuis sûr que cela ne réuſſirait pas, que les circonſtances ſeraient très-peu favorables, et que les alluſions de la malignité humaine ſeraient très-dangereuſes. Les perſonnes ſur leſquelles on ferait ces applications injuſtes ſe garderaient bien, je l'avoue, de les prendre pour elles, de s'en fâcher, d'en parler même; mais, dans le fond du cœur, elles ſeraient très-piquées et contre moi et contre ceux qui auraient donné la pièce. Elles la feraient tomber à la cour; c'eſt bien le moins qu'elles puſſent faire. Qui jamais approuvera un ouvrage dont on fait des applications qui condamnent notre conduite? Je vous demande donc en grâce que cet avorton ne ſoit vu que de vous et de vos amis. J'ai donné mon conſentement à la repréſentation de ce malheureux opéra de Prométhée, comme je donne mon conſentement à mon abſence qui me tient éloigné de vous. Je ſouffre avec douleur ce que je ne peux empêcher. On m'a fait aſſez ſentir que je n'ai aucun droit de m'oppoſer aux repréſentations d'un ouvrage imprimé depuis long-temps, dont la muſique eſt approuvée des connaiſſeurs de l'hôtel de ville, et pour lequel on a déjà fait de la dépenſe. Je ſais aſſez qu'il faudrait une dépenſe royale et une muſique divine pour faire réuſſir cet ouvrage : il n'eſt 1754.

1754. pas plus propre pour le théâtre lyrique, que les Chinois pour le théâtre de la comédie. Tout ce que je peux faire, c'eſt d'exiger qu'on ne mette pas au moins ſous mon nom les embelliſſemens dont M. de *Sireuil* a honoré cette bagatelle. Je vois qu'on eſt toujours puni de ſes anciens péchés. On me défigure une vieille Hiſtoire générale, on me défigure un vieil Opéra. Tout ce que je peux faire à préſent, c'eſt de tâcher de n'être pas ſifflé ſur tous les théâtres à la fois. Vous jugerez, mon cher ange, de la nature du conſentement donné à *Royer*, par la lettre ci-jointe. Je vous ſupplie de la faire paſſer dans les mains de *Moncrif*, ſi cela ſe peut ſans vous gêner.

J'ai encore pris la précaution d'exiger de *Lambert* qu'il faſſe une petite édition de cette Pandore, avant qu'on ait le malheur de la jouer ; car la Pandore de *Royer* eſt toute différente de la mienne ; et je veux du moins que ces deux turpitudes ſoient bien diſtinctes. Je vous ſupplie d'encourager *Lambert* à cette bonne action, quand vous irez à la comédie. Je vous remercie tendrement de Mahomet et de Rome. Vous conſolez mon agonie. Madame *Denis* et moi, nous nous inclinons devant les anges. Adieu, mon cher et reſpectable ami.

1754.

# LETTRE LXV.

A MADAME

## LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, ce 23 de ſeptembre.

Je ne guéris point, Madame; mais je m'habitue à Colmar plus que la grand'chambre à Soiſſons. Les bontés de monſieur votre frère contribuent beaucoup à me rendre ce ſéjour moins déſagréable. Je ſerais heureux dans l'île Jard, mais cette île Jard me ſuit par-tout. Vous avez deux neveux auſſi à plaindre qu'ils ſont aimables : l'un plaide, l'autre eſt paralytique. Je ne vois de tous côtés que déſaſtres au monde. La langueur, la misère et la conſternation règnent dans Paris. Il y a toujours quelques belles dames qui vont parer les loges, et des petits-maîtres qui font des pirouettes ſur le théâtre; mais le reſte ſouffre et murmure. Il y a un an que j'ai de l'argent aux conſignations du parlement, le receveur jouit. Combien de familles ſont dans le même cas, et dans une ſituation bien triſte ! On exige, dans votre province, de nouvelles déclarations qui déſolent les citoyens. On fouille dans les ſecrets des familles ; on donne un effet rétroactif à cette nouvelle manière de payer le vingtième, et on fait payer pour les années précédentes. Voilà bien le cas de jeûner et de prier, et d'avoir des lettres conſolantes de M. de *Beauſremont*. Il n'eſt pas plus queſtion de la préture de Strasbourg

1754. que des préteurs de l'ancienne Rome. Vivez tranquille, Madame, avec votre refpectable amie à qui je préfente mes refpects. Faites bon feu ; continuez votre régime : cette forte de vie n'eft pas bien animée, mais cela vaut toujours mieux que rien. Si vous avez quelques nouvelles, daignez en faire part à un pauvre malade enterré à Colmar. Permettez-moi de préfenter mes refpects à monfieur votre fils, et de vous fouhaiter comme à lui des années heureufes, s'il y en a.

## LETTRE LXVI.

### A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Colmar, 6 d'octobre.

MA chère nièce, je penfe que c'eft bien affez que mes trois magots vous aient plu ; mais ils pourraient déplaire à d'autres perfonnes : et quoique ni vous ni elles ne foyez pas abfolument difpofées à vous tuer avec vos maris, cependant il fe pourrait trouver des gens qui feraient croire que toutes les fois qu'on ne fe tue pas, en pareil cas, on a grand tort : et on irait s'imaginer que les dames qui fe tuent à fix mille lieues d'ici font la fatire de celles qui vivent à Paris : cela ferait très-injufte ; mais on fait des tracafferies mortelles tous les jours fur des prétextes encore plus déraifonnables.

J'ai prié inftamment M. d'*Argental* de ne me point expofer à de nouvelles peines. Ce qui pourrait réfulter d'agrément d'un petit fuccès ferait bien peu de chofe, et les dégoûts qui en naîtraient feraient violens. Je

vous remercie de vous être jointe à moi pour modérer l'ardeur de M. d'*Argental* qui ne connaît point de danger quand il s'agit de théâtre. C'en ſerait trop que d'être vilipendé à la fois à l'opéra et à la comédie : c'eſt bien aſſez que M. *Royer* m'immole à ſes doubles croches. 1754.

Ne pourriez-vous point, quand vous irez à l'opéra, parler à ce ſublime *Royer*, et lui demander au moins une copie des paroles telles qu'il les a embellies par ſa divine muſique ? Vous auriez au moins le premier avant-goût des ſifflets : c'eſt un droit de famille qu'il ne peut vous refuſer.

Vous ne me dites rien de monſieur l'abbé ; je le croyais déjà ſur la liſte des bénéfices. Votre ſœur eſt religieuſe dans mon couvent ; cependant, ſi ma ſanté le permet, nous irons paſſer une partie de l'hiver à la cour de l'électeur palatin, qui veut bien m'en donner la permiſſion ; après quoi nous irions habiter une terre aſſez belle, du côté de Lyon, qu'on me propoſe actuellement. Mais la mauvaiſe ſanté eſt un grand obſtacle au voyage de Manheim ; j'aimerais mieux ſans doute faire celui de Plombières : ſi votre eſtomac vous y ramène jamais, mon cœur m'y ramènera. Votre ſœur aura un autre régime que vous : elle n'eſt pas faite pour prendre les eaux avec votre régularité.

Adieu, ma chère nièce ; il faut eſpérer que je vous reverrai encore.

1754.

# LETTRE LXVII.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 6 d'octobre.

MON cher ange, j'ai aſſez de juſtice, et, dans cette occaſion-ci, aſſez d'amour propre pour croire que vous jugez bien mieux que moi. C'eſt déjà beaucoup; c'eſt tout pour moi que vous, et madame d'*Argental*, et vos amis, vous ſoyez contens; mais, en vérité, les perſonnes que vous ſavez ne le feront point du tout. Les partiſans éclairés de *Crébillon* ne manqueront pas de crier que je veux attaquer impudemment, avec mes trois bataillons étrangers, les cinq gros corps d'armée romaine. Vous croyez bien qu'ils ne manqueront pas de dire que c'eſt une bravade faite à ſa protectrice; et Dieu ſait ſi alors on ne lui fera pas entendre que c'eſt non-ſeulement une bravade, mais une offenſe et une eſpèce de ſatire. Comme vous jugez mieux que moi, vous voyez encore mieux que moi tout le danger; vous ſentez ſi ma ſituation me permet de courir de pareils haſards. Vous m'avouerez que, pour ſe montrer dans de telles circonſtances, il faudrait être ſûr de la protection de la perſonne à qui je dois craindre de déplaire. Si malheureuſement les alluſions, les interprétations malignes feſaient l'effet que je redoute, on en ſaurait auſſi mauvais gré à vos amis, et ſurtout à vous, qu'à moi. Je ſuis perſuadé que vous avez tout examiné avec votre ſageſſe ordinaire; mais l'événement trompe ſouvent

la ſageſſe. Vous ne voyez point les alluſions, parce que vous êtes juſte ; le grand nombre les verra très-clairement, parce qu'il eſt très-injuſte. En un mot, ce qui peut en réſulter d'agrémens eſt bien peu de choſe. Le danger eſt très-grand, les dégoûts ſeraient affreux et les ſuites bien cruelles. Peut-être faudrait-il attendre que le grand ſuccès du Triumvirat fût paſſé : alors on aurait le temps de mettre quelques fleurs à notre étoffe de Pékin ; on pourrait même en faire ſa cour à la perſonne qu'on craint, et on préviendrait ainſi toutes les mauvaiſes impreſſions qu'on pourrait lui donner. Vous me direz que je vois tout en noir parce que je ſuis malade ; madame *Denis*, qui ſe porte bien, penſe tout comme moi. Si vous croyez être abſolument sûr que la pièce réuſſira auprès de tout le monde, et ne déplaira à perſonne, mes raiſons, mes repréſentations ne valent rien ; mais vous n'avez aucune ſureté, et le danger eſt évident. Vous ſeriez au déſeſpoir d'avoir fait mon malheur, et de vous être compromis en ne cherchant qu'à me donner de nouvelles marques de vos bontés et de votre amitié. Songez donc à tout cela, mon cher et reſpectable ami. Je veux bien du mal à ma maudite Hiſtoire générale, qui ne m'a pas fourni encore un ſujet de cinq actes. Je n'en ai trouvé que trois à la Chine, il en faudra chercher cinq au Japon. Je crois y être, en étant à Colmar ; mais j'y ſuis avec une perſonne qui vous eſt auſſi attachée que moi. Nous parlons tous les jours de vous ; c'eſt le ſeul plaiſir qui me reſte. Adieu ; mille tendres reſpects à toute la hiérarchie des anges.

1754.

1754.

# LETTRE LXVIII.

## A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Dans les Vofges, 14 d'octobre.

J'AI été, Madame, dans les Vofges chercher la fanté qui n'eft pas là plus qu'ailleurs. J'aimerais bien mieux être encore dans votre voifinage. Cette petite maifonnette, dont vous me parlez, m'accommoderait bien. Je ferais à portée de faire ma cour à vous et à votre amie, malgré les brouillards du Rhin. Je ne puis encore prendre de parti que je n'aye fini l'affaire qui m'a amené à Colmar. Je refte tranquillement dans une folitude entre deux montagnes, en attendant que les papiers arrivent. Toutes les affaires font longues; vous en faites l'épreuve dans celle de monfieur votre neveu. Tout mal arrive avec des ailes, et s'en retourne en boitant. Prendre patience eft affez infipide; vivre avec fes amis, et laiffer aller le monde comme il va, ferait chofe fort douce; mais chacun eft entraîné comme de la paille dans un tourbillon de vent. Je voudrais être à l'île Jard, et je fuis entre deux montagnes. Le parlement voudrait être à Paris, et il eft difperfé comme des perdreaux. La commiffion du confeil voudrait juger comme *Perrin Dandin*, et ne trouve pas feulement un *Petit-Jean* qui braille devant elle. Tout eft plein à la cour de petites factions qui ne favent ce qu'elles veulent. Les gens qui ne font

point payés au trésor royal, savent bien ce qu'ils veulent; mais ils trouvent les coffres fermés. Ce sont-là de très-petits malheurs; j'en ai vu de toutes les espèces, et j'ai toujours conclu que la perte de la santé était le pire. Les gens qui essuient des contradictions dans ce monde auraient mauvaise grâce de se plaindre devant monsieur votre neveu paralytique, et ce neveu-là n'est-il pas dix mille fois plus malheureux que l'autre? Vous lui avez envoyé un médecin: si, par hasard, ce médecin le guérit, il aura plus de réputation qu'*Esculape*. Portez-vous bien, Madame, supportez la vie; car lorsqu'on a passé le temps des illusions, on ne jouit plus de cette vie, on la traîne; traînons donc. J'en jouirais délicieusement, Madame, si j'étais dans votre voisinage. Mille tendres respects à vous deux, et mille remercîmens.

1754.

## LETTRE LXIX.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 15 d'octobre.

MON cher ange, votre lettre du 11 a fait un miracle; elle a guéri un mourant. Ce n'est pas un miracle du premier ordre, mais je vous assure que c'est beaucoup de suspendre comme vous faites toutes mes souffrances. Je ne suis pas sorti de ma chambre depuis que je vous ai quitté. Je crois qu'enfin je sortirai, et que je pourrai même aller jusqu'à Dijon voir M. de *Richelieu* sur son passage, avec ma garde-

1754. malade. Je ferai bien aiſe de retrouver enfin M. de *la Marche;* et quand le préſident de *Ruffei* devrait encore m'aſſaſſiner de ſes vers, je riſquerai le voyage. Vous me mettez du baume dans le ſang, en m'aſſurant tous que les alluſions ne ſont point à craindre dans mes magots de chinois ; et vous m'en verſez auſſi quelques gouttes, en remettant à d'autres temps Rome ſauvée et la Chine. Il me ſemble qu'il faut laiſſer paſſer le Triumvirat, et ne me point mettre au nombre des proſcrits. Je ne le ſuis que trop avec l'opéra de *Royer*. Je ne ſais pas s'il ſait faire des croches, mais je ſais bien qu'il ne ſait pas lire. M. de *Sireuil* eſt un digne porte-manteau du roi ; mais il aurait mieux fait de garder les manteaux que de défigurer Pandore. Un des grands maux qui ſoient ſortis de ſa boîte, eſt certainement cet opéra. On doit trouver au fond de cette boîte fatale plus de ſifflets que d'eſpérance Je fais ce que je peux pour n'avoir au moins que le tiers des ſifflets : les deux tiers, pour le moins, appartiennent à *Sireuil* et à *Royer*. Je vous prie, au nom de tous les maux que *Pandore* a apportés dans ce monde, d'engager *Lambert* à donner une petite édition de mon véritable ouvrage, quelques jours avant que le chaos de *Sireuil* et de *Royer* ſoit repréſenté. Je me flatte que vous et vos amis feront au moins retentir par-tout le nom de *Sireuil*. Il eſt juſte qu'il ait ſa part de la vergogne. Chacun pille mon bien, comme s'il était confiſqué, et le dénature pour le vendre. L'un mutile l'Hiſtoire générale, l'autre eſtropie Pandore, et, pour comble d'horreur, il y a grande apparence que la Pucelle va paraître. Un je ne ſais quel *Chevrier* ſe vante d'avoir eu ſes faveurs, de l'avoir tenue dans ſes

vilaines mains, et prétend qu'elle fera bientôt prostituée au public. Il en eft parlé dans les mal-femaines de ce coquin de *Fréron*. Il eft bon de prendre des précautions contre ce dépucelage cruel, qui ne peut manquer d'arriver tôt ou tard. Mon cher ange, cela eft horrible; c'eft un piége que j'ai tendu, et où je ferai pris dans ma vieilleffe. Ah! maudite *Jeanne*! Ah! monfieur S[t] *Denis*, ayez pitié de moi! Comment fonger à *Idamé*, à *Gengis*, quand on a une pucelle en tête? Le monde eft bien méchant. Vous me parlez des deux premiers tomes de l'Hiftoire univerfelle, ou plutôt de l'effai fur les fottifes de ce globe. J'en ferais un gros des miennes; mais je me confole en parcourant les butorderies de cet univers. Vraiment, j'en ai cinq à fix volumes tout prêts. Les trois premiers font entièrement différens; cela eft plein de recherches curieufes. Vous ne vous doutez pas du plaifir que cela vous ferait. J'ai pris les deux hémifphères en ridicule; c'eft un coup sûr. Adieu, tous les anges: battez des ailes, puifque vous ne pouvez battre des mains aux trois magots.

1754.

## LETTRE LXX.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Colmar, le 17 d'octobre.

MADAME *Denis* vous avait déjà demandé vos ordres, Monfeigneur, avant que je reçuffe votre lettre charmante. Je fuis dans la confiance que le plaifir donne de la force. J'aurai furement celle de venir

1754. vous faire ma cour. L'oncle et la nièce fe mettront en chemin dès que vous l'ordonnerez, et iront où vous leur donnerez rendez-vous. J'accepte d'ailleurs de grand cœur la propofition que vous voulez bien me faire, de vous être encore attaché une quarantaine d'années; mais je vous donne mes quarante ans qui, joints avec les vôtres, feront quatre-vingts. Vous en ferez un bien meilleur ufage que moi chétif, et vous trouverez le fecret d'être encore très-aimable au bout de ces quatre-vingts ans. Franchement, c'eft bien peu de chofe. On n'a pas plutôt vu de quoi il s'agit dans ce petit globe, qu'il faut le quitter. C'eft à ceux qui l'embelliffent comme vous, et qui y jouent de beaux rôles, d'y refter long-temps. Enfin, Monfeigneur, je vous apporterai ma figure malingre et ratatinée avec un cœur toujours neuf, toujours à vous, incapable de s'ufer comme le refte.

J'ai penfé mourir il y a quelques jours, mais cela ne m'empêchera de rien. Le corps eft un efclave qui doit obéir à l'ame, et furtout à une ame qui vous appartient. Mettez donc deux êtres qui vous font tendrement attachés, au fait de votre marche, et nous nous trouverons fur votre route à l'endroit que vous indiquerez: ville, village, grand chemin, il n'importe, pourvu que nous puiffions avoir l'honneur de vous voir, tout nous eft abfolument égal; ce qui ne l'eft pas, c'eft d'être fi long-temps fans vous faire fa cour. Donnez vos ordres aux deux perfonnes qui les recevront avec l'empreffement le plus refpectueux et le plus tendre.

## LETTRE LXXI.

1754.

### AU MEME.

A Colmar, 27 d'octobre.

C'EST actuellement que je commence à me croire malheureux. Nous voilà malades en même temps, ma nièce et moi. Je me meurs, Monſeigneur; je me meurs, mon héros; et j'en enrage. Pour ma nièce elle n'eſt pas ſi mal; mais ſa maudite enflure de jambe et de cuiſſe lui a repris de plus belle. Il faut des béquilles à la nièce, et une bière à l'oncle. Comptez que je ſuſpends l'agonie en vous écrivant; et ce qui va vous étonner, c'eſt que, ſi je ne me meurs pas tout-à-fait, ma demi-mort ne m'empêchera point de venir vous voir ſur votre paſſage. Je ne veux aſſurément pas m'en aller dans l'autre monde ſans avoir encore fait ma cour à ce qu'il y a de plus aimable dans celui-ci. Savez-vous bien, Monſeigneur, que la ſœur du roi de Pruſſe, madame la margrave de *Bareith*, m'a voulu mener en Languedoc et en terre papale. Figurez-vous mon étonnement, quand on eſt venu dans ma ſolitude de Colmar pour me prier à ſouper, de la part de madame de *Bareith*, dans un cabaret borgne. Vraiment, l'entrevue a été très-touchante. Il faut qu'elle ait fait ſur moi grande impreſſion, car j'ai été à la mort le lendemain.

1754.

## LETTRE LXXII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Octobre.

J'ÉCRIS au préſident *Hénault*, et je le prie d'engager *Royer*, qu'il protége, à ſupprimer ſon déteſtable opéra, ou du moins à différer. Vous connaiſſez, mon cher ange, cette Pandore imprimée dans mes œuvres. On en a fait une rapſodie de paroles du Pont-neuf. Cela eſt vrai à la lettre. J'avais écrit à *Royer* une lettre de politeſſe, ignorant juſqu'à quel point il avait pouſſé ſon mauvais procédé et ſa bêtiſe. Il a pris cette lettre pour un conſentement; mais à préſent que M. de *Moncrif* m'a fait lire le manuſcrit, je n'ai plus qu'à me plaindre. Je vous conjure de faire ſavoir au moins, par tous vos amis, la vérité. Faudra-t-il que je ſois défiguré toujours impunément en proſe et en vers, qu'on partage mes dépouilles, qu'on me diſſéque de mon vivant? Cette dernière injuſtice aggrave tous mes malheurs. Rien n'eſt pis qu'une infortune ridicule.

Je demande que, ſi on laiſſe *Royer* le maître de m'inſulter et de me mutiler, on intitule au moins ſon Prométhée, pièce *tirée des fragmens de Pandore*, à laquelle *le muſicien a fait faire* les changemens et les additions qu'il a cru *convenables* au théâtre lyrique. Il vaudrait mieux lui rendre le ſervice de ſupprimer entièrement ce déteſtable ouvrage; mais comment faire? je n'en ſais rien; je ne ſais que ſouffrir et vous aimer.

## LETTRE LXXIII.

1754.

### AU MEME.

Colmar, 29 d'octobre.

DIEU eſt Dieu, et vous êtes ſon prophète, puiſque vous avez fait réuſſir Mahomet; et vous ſerez plus que prophète, ſi vous venez à bout de faire jouer *Sémiramis* à mademoiſelle *Clairon*. Les filles qui aiment, réuſſiſſent bien mieux au théâtre que les ivrognes, et la *Duménil* n'eſt plus bonne que pour les bacchantes. Mais, mon adorable ange, *Alla* qui ne veut pas que les fidelles s'énorgueilliſſent, me prépare des ſifflets à l'opéra, pendant que vous me ſoutenez à la comédie. C'eſt une cruauté bien abſurde, c'eſt une impertinence bien inouie que celle de ce poliſſon de *Royer*. Faites en ſorte du moins, mon cher ange, qu'on crie à l'injuſtice, et que le public plaigne un homme dont on confiſque ainſi le bien, et dont on vend les effets détériorés. Je ſuis deſtiné à toutes les eſpèces de perſécution. J'aurais fait une tragédie pour vous plaire, mais il a fallu me tuer à refaire entièrement cette Hiſtoire générale. J'y ai travaillé avec une ardeur qui m'a mis à la mort. Il me faut un tombeau et non une terre. M. de *Richelieu* me donne rendez-vous à Lyon; mais, depuis quatre jours, je ſuis au lit, et c'eſt de mon lit que je vous écris. Je ne ſuis pas en état de faire deux cents lieues de bond et de volée. Madame

1754. la margrave de *Bareith* voulait m'emmener en Languedoc. Savez-vous qu'elle y va, qu'elle a paſſé par Colmar, que j'y ai ſoupé avec elle le 23, qu'elle m'a fait un préſent magnifique, qu'elle a voulu voir madame *Denis*, qu'elle a excuſé la conduite de ſon frère, en la condamnant. Tout cela m'a paru un rêve; cependant je reſte à Colmar, et j'y travaille à cette maudite Hiſtoire générale qui me tue. Je me ſacrifie à ce que j'ai cru un devoir indiſpenſable. Je vous remercie d'aimer Sémiramis. Madame de *Bareith* en a fait un opéra italien, qu'on a joué à Bareith et à Berlin. Tâchez qu'on vous donne la pièce françaiſe à Paris. Madame *Denis* ſe porte aſſez mal; ſon enflure recommence. Nous voilà tous deux giſans au bord du Rhin, et probablement nous y paſſerons l'hiver. Je devais aller à Manheim, et je reſte dans une vilaine maiſon d'une vilaine petite ville, où je ſouffre nuit et jour. Ce ſont-là des tours de la deſtinée; mais je me moque de ſes tours avec un ami comme vous et un peu de courage. A propos, que deviendra ce courage prétendu, quand on me jouera le nouveau tour d'imprimer la Pucelle? Il eſt trop certain qu'il y en a des copies à Paris; un *Chevrier* l'a lue. Un *Chevrier!* Mon ange, il faut s'enfuir je ne ſais où. Il eſt bien cruel de ne pas achever auprès de vous le reſte de ſa vie. Mille reſpects à tous les anges.

LETTRE

1754.

## LETTRE LXXIV.

### A MADAME
### LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, 7 de novembre.

QU'AI-JE été chercher à Colmar? Je ſuis malade, mourant, ne pouvant ni ſortir de ma chambre, ni la ſouffrir, ni capable de ſociété, accablé, et n'ayant pour toute reſſource que la réſignation à la Providence. Que ne ſuis-je près des deux ſaintes de l'île Jard! Je remercie bien madame de *Brumat* de l'honneur de ſon ſouvenir, et du châtelet, et de la comédie de Marſeille, et de la liberté grecque de cet échevin héroïque, qui a la tête aſſez forte pour ſe ſouvenir qu'on était libre il y a environ deux mille cinq cents ans. Oh le bon temps que c'était! Pour moi, je ne connais de bon temps que celui où l'on ſe porte bien. Je n'en peux plus. O fond de la boîte de *Pandore!* ô eſpérance! où êtes-vous?

M. et madame de *Klinglin* me témoignent des bontés qui augmentent ma ſenſibilité pour l'état de monſieur leur fils. Il n'y a que la piſcine de Siloë qui puiſſe le guérir : il ſied bien après cela à d'autres de ſe plaindre! C'eſt auprès de lui qu'il faut apprendre à ſouffrir ſans murmurer. Ah! Meſdames, Meſdames, qu'eſt-ce que la vie! quel ſonge, et quel funeſte ſonge! Je vous préſente les plus triſtes et les plus tendres reſpects. . . . . Voilà une lettre bien gaie.

1754.

## LETTRE LXXV.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Colmar, 7 de novembre.

VOICI, Monſeigneur, une lettre que madame *Denis* reçoit aujourd'hui. On m'en écrit quatre encore plus poſitives. Ce n'eſt pas là un rafraîchiſſement pour des malades. J'ai bien peur de mourir ſans avoir la conſolation de vous revoir. Nous ſommes forcés et tout prêts à prendre un parti bien triſte. Quelque choſe que je diſe à madame *Denis*, je ne peux la réſoudre à ſéparer ſa deſtinée de la mienne. Le comble de mon malheur, c'eſt que l'amitié la rende malheureuſe. Si vous aviez quelque choſe à me dire, quelque ordre à me donner, je vous ſupplie d'adreſſer toujours vos ordres à Colmar ; vos lettres me feront très-exactement rendues.

Je ne crois pas que le cérémonial ait entré dans la tête de madame la margrave de *Bareith*. Elle ne fait point difficulté d'aller affronter un vice-légat italien ; elle ſerait beaucoup plus aiſe de voir celui qui fait l'honneur et les honneurs de la France ; elle voyage *incognito*. On n'eſt plus au temps où le *punctilio* feſait une grande affaire, et vous êtes le premier homme du monde pour mettre les gens à leur aiſe. Je crois qu'elle ne m'a point trompé quand elle m'a dit qu'elle craignait la foule des Etats et l'embarras du logement. Elle n'eſt pas ſi malingre que moi, mais elle a une ſanté très-chancelante,

qui demande du repos ſans contrainte. Elle trouverait tout cela avec vous, avec les agrémens qu'on ne trouve guère ailleurs. Reſte à ſavoir ſi elle aura la force de faire le petit chemin d'Avignon à Montpellier ; car on dit qu'elle eſt tombée malade en route. Elle a un logement retenu dans Avignon, elle n'en a point à Montpellier. Pour moi, je voudrais être caché dans un des ſouterrains du Merdanſon, et vous faire ma cour le ſoir, quand vous ſeriez las de la noble aſſemblée. Mais je ſuis de toutes façons dans un état à n'eſpérer plus dans ce monde d'autre plaiſir que celui de vous être attaché avec le plus tendre reſpect, de vous regretter avec larmes, et de ſouffrir tout le reſte patiemment. 1754.

## LETTRE LXXVI.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Colmar, 7 de novembre.

JE reçois deux lettres aujourd'hui, mon cher et reſpectable ami, par leſquelles on me mande qu'on imprime la Pucelle, que *Thiriot* en a vu des feuilles, qu'elle va paraître : on écrit la même choſe à madame *Denis*. *Fréron* ſemble avoir annoncé cette édition. Un nommé *Chevrier* en parle. M. *Paſquier* l'a lue tout entière en manuſcrit chez un homme de conſidération avec lequel il eſt lié par ſon goût pour les tableaux. Ce qu'il y a d'affreux, c'eſt qu'on dit que le chant de l'âne s'imprime tel que vous l'avez vu d'abord, et

1754. non tel que je l'ai corrigé depuis. Je vous jure par ma tendre amitié pour vous, que vous ſeul avez eu ce malheureux chant. Madame *Denis* a la copie corrigée, auriez-vous eu quelque domeſtique infidelle? je ne le crois pas. Vos bontés, votre amitié, votre prudence ſont à l'abri d'un pareil larcin, et vos papiers ſont ſous la clef. Le roi de Pruſſe n'a jamais eu ce maudit chant de l'âne de la première fournée. Tout cela me fait croire qu'il n'a point tranſpiré, et qu'on n'en parle qu'au haſard. Mais, ſi ce chant trop dangereux n'eſt pas dans les mains des éditeurs, il y a trop d'apparence que le reſte y eſt. Les nouvelles en viennent de trop d'endroits différens pour n'être pas alarmé. Je vous conjure, mon cher ange, de parler ou de faire parler à *Thiriot*. *Lambert* eſt au fait de la librairie, et peut vous inſtruire. Ayez la bonté de ne me pas laiſſer attendre un coup après lequel il n'y aurait plus de reſſource, et qu'il faut prévenir ſans délai. Je reconnais bien là ma deſtinée; mais elle ne ſera pas tout-à-fait malheureuſe, ſi vous me conſervez une amitié à laquelle je ſuis mille fois plus ſenſible qu'à mes infortunes. Je vous embraſſe bien tendrement; madame *Denis* en fait tout autant. Nous attendons de vos nouvelles avant de prendre un parti.

## LETTRE LXXVII.

1754.

### AU MEME.

Colmar, 10 de novembre.

NOUS partons pour Lyon, mon cher ange; M. de *Richelieu* nous y donne rendez-vous. Je ne fais comment nous ferons, madame *Denis* et moi : nous fommes malades, très-embarraffés, et toujours dans la crainte de cette Pucelle. Nous vous écrirons dès que nous ferons arrivés. Je dois à votre amitié compte de mes marches comme de mes penfées, et je n'ai que le temps de vous dire que je fuis très-attrifté d'aller dans un pays où vous n'êtes pas. Que n'êtes-vous archevêque de Lyon, folidairement avec madame d'*Argental* ! Mille tendres refpects à tous les anges.

## LETTRE LXXVIII.

### AU MEME.

Lyon, au palais royal, 20 de novembre.

ME voilà à Lyon, mon cher ange; M. de *Richelieu* a eu l'afcendant fur moi de me faire courir cent lieues; je ne fais où je vais, ni où j'irai; j'ignore le deftin de la Pucelle et le mien; je voyage tandis que je devrais être au lit, et je foutiens des fatigues et des peines qui font au-deffus de mes forces. Il n'y a pas d'apparence que je voye M. de *Richelieu* dans

1754. ſa gloire aux Etats de Languedoc ; je ne le verrai qu'à Lyon en bonne fortune, et je pourrais bien aller paſſer l'hiver ſur quelque coteau méridional de la Suiſſe. Je vous avouerai que je n'ai pas trouvé, dans M. le cardinal de *Tençin*, les bontés que j'eſpérais de votre oncle ; j'ai été plus accueilli et mieux traité de la margrave de *Bareith* qui eſt encore à Lyon. Il me ſemble que tout cela eſt au rebours des choſes naturelles. Mon cher ange, ce qui eſt bien moins naturel encore, c'eſt que je commence à déſeſpérer de vous revoir. Cette idée me fait verſer des larmes. L'impreſſion de cette maudite Pucelle me fait frémir, et je ſuis continuellement entre la crainte et la douleur. Conſolez par un mot une ame qui en a beſoin, et qui eſt à vous juſqu'au dernier ſoupir.

Madame *Denis* devient une grande voyageuſe ; elle vous fait les plus tendres complimens.

## LETTRE LXXIX.

### A M. GUIOT DE MERVILLE.

A Lyon, novembre.

La vengeance, Monſieur, fatigue l'ame, et la mienne a beſoin d'un grand calme. Mon amitié eſt peu de choſe, et ne vaut pas les grands ſacrifices que vous m'offrez. Je profiterai de tout ce qui ſera juſte et raiſonnable dans les quatre volumes de critiques que vous avez faites de mes ouvrages, et je vous remercie des peines infinies que vous avez généreuſement

prises pour me redresser. Si les deux satires que *Rousseau* et *Desfontaines* vous suggérèrent contre moi sont agréables, le public vous applaudira. Il faut, si vous m'en croyez, le laisser juge. 1754.

La dédicace de vos ouvrages, que vous me faites l'honneur de m'offrir, n'ajouterait rien à leur mérite, et vous compromettrait auprès du gentilhomme à qui cette dédicace est destinée. Je ne dédie les miens qu'à mes amis. Ainsi, Monsieur, si vous le trouvez bon, nous en resterons là.

## *Lettre de Guiot de Merville, à M. de Voltaire.*

A Genève.

Je sais, Monsieur, que je vous ai offensé, mais je ne l'ai point fait par aucune de ces passions qui déshonorent l'humanité et la littérature. Mon attachement à *Rousseau*, ma complaisance pour l'abbé *Desfontaines*, sont les seules causes du mal que j'ai voulu vous faire, et que je ne vous ai pas fait. Leur mort vous a vengé de leurs inspirations ; et le peu de sacrifices que je leur ai fait, me console de leur mort.

J'ai fait, Monsieur, en quatre volumes, la Critique de vos ouvrages ; je vous la remettrai. A la tête de ma première comédie, il y a une lettre qui vous a choqué ; je la supprimerai. Je supprimerai aussi deux pièces de vers que l'abbé *Desfontaines* m'avait suggérées, et qu'il avait fait imprimer. C'est à ce prix, Monsieur, que je veux mériter votre amitié. Mes Oeuvres sont dédiées à un gentilhomme du pays de Vaud : si vous le permettez, je vous les dédierai, ainsi que mon Théâtre, en quatre volumes.

Il est plus grand de reconnaître ses fautes que de n'en jamais faire, et plus glorieux de pardonner que de se venger.

1754.

## LETTRE LXXX.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Lyon, 2 de décembre.

Est-il poffible que je ne reçoive point de lettres de mon cher ange ? Les bontés qu'on a pour moi à Lyon, et l'empreffement d'un public de province, beaucoup plus enthoufiafmé que celui de Paris, le premier jour de Mérope, ne guériffent point les maladies dont je fuis accablé, ne confolent point mes chagrins, et ne guériffent point mes craintes ; c'eft de vous feul que j'attends du foulagement. On me donne tous les jours des inquiétudes mortelles fur cette maudite Pucelle. Il eft avéré que mademoifelle du *Thil* la pofsède ; elle l'a trouvée chez feu madame *du Châtelet*. Il n'eft que trop vrai que *Pafquier* avait lu le chant de l'âne chez un homme qui tient fon exemplaire de mademoifelle du *Thil*, et que *Thiriot* a eu une fois raifon. Je me raffurais fur fon habitude de parler au hafard, mais le fait eft vrai. Un poliffon, nommé *Chevrier*, a lu tout l'ouvrage ; et enfin il y a lieu de croire qu'il eft entre les mains d'un imprimeur, et qu'il paraîtra auffi incorrect et auffi funefte que je le craignais. Cependant je ne peux ni refter à Lyon dans de fi horribles circonftances, ni aller ailleurs dans un état où je ne peux me remuer. Je fuis accablé de tous côtés dans une vieilleffe que les maladies changent en décrépitude, et je n'attends de confolation que de vous feul. Je

vous demande en grâce de vous informer, par vos amis et par le libraire *Lambert*, de ce qui ſe paſſe, afin que du moins je ſois averti à temps, et que je ne finiſſe pas mes jours avec *Talouet*. Je vous ai écrit trois fois de Lyon; votre lettre me ſera exactement rendue ; je l'attends avec la plus douloureuſe impatience, et je vous embraſſe avec larmes. Vous devez avoir pitié de mon état, mon cher ange. 1754.

## LETTRE LXXXI.

### A M. THIRIOT.

A Lyon, le 3 de décembre.

VOTRE lettre, mon ancien ami, m'a fait plus de plaiſir que tout l'enthouſiaſme et toutes les bontés dont la ville de Lyon m'a honoré. Un ami vaut mieux que le public. Ce que vous me dites d'une douce retraite avec moi, dans le ſein de l'amitié et de la littérature, me touche bien ſenſiblement. Ce ne ſerait peut-être pas un mauvais parti pour deux philoſophes qui veulent paſſer tranquillement leurs derniers jours. J'ai avec moi, outre ma nièce, un florentin qui a attaché ſa deſtinée à la mienne. Je compte m'établir dans une terre ſur les liſières de la Bourgogne, dans un climat plus chaud que Paris et même que Lyon, convenable à votre ſanté et à la mienne.

Je n'étais venu à Lyon uniquement que pour voir M. le maréchal de *Richelieu*, qui m'y avait donné

1754. rendez-vous. C'eſt une action de l'ancienne chevalerie. DIEU, qui éprouve les ſiens, ne l'a pas récompenſée. Il m'a affublé d'un rhumatiſme goutteux qui me tient perclus. On me conſeille les eaux d'Aix en Savoie : on les dit ſouveraines, mais je ne ſuis pas encore en état d'y aller, et je reſte au lit en attendant.

Le haſard, qui conduit les aventures de ce monde, m'a fait rencontrer au cabaret, à Colmar et à Lyon, madame la margrave de *Bareith*, ſœur du roi de Pruſſe, qui m'a accablé de bontés et de préſens. Tout cela ne guérit pas les rhumatiſmes. Ce que je redoute le plus, ce ſont les ſifflets dont on menace la Pandore de *Royer;* c'eſt un des fléaux de la boîte. Cet opéra, un tant ſoit peu métaphyſique, n'eſt point fait pour votre public. M. *Royer* a employé M. de *Sireuil*, ancien porte-manteau du roi, pour changer ce poëme, et le rendre plus convenable au muſicien. Il ne reſte de moi que quelques fragmens; mais, malgré tous les ſoins qu'on a pu prendre ſans me conſulter, je crains également pour le poëme et pour la muſique. Si on a quelque juſtice, on ne me doit tout au plus que le tiers des ſifflets.

A l'égard de *Jeanne d'Arc*, native de Domremy, je me flatte que la dame qui la poſsède par une infidélité, ne fera pas celle de la rendre publique. Une fille ne fournit point de pucelles.

Je vous prie, mon ancien ami, de préſenter mes hommages à la chimiſte, à la muſicienne, à la philoſophe chez qui vous vivez. Elle me fait trembler; vous ne la quitterez pas pour moi.

Madame *Denis* vous fait ſes complimens. Je vous

embraſſe de tout mon cœur. Quand vous aurez un quart d'heure à perdre, écrivez à votre vieux ami. 1754.

Qu'eſt devenu *Ballot l'imagination*? comment ſe porte *Orphée-Rameau*?

*Quid agis? quomodo vales? Farewell.*

## LETTRE LXXXII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

De mon lit, à Lyon, 4 de décembre.

MON cher ange, votre conſolante lettre, adreſſée à Colmar, eſt venue enfin à Lyon calmer une partie de mes inquiétudes. Vous aurez tout ce que vous daignez demander, et je ferai tout tranſcrire pour vous dès que je ſerai quitte d'une goutte ſciatique qui me retient au lit. J'éprouve tous les maux à la fois, et je perds dans les voyages et dans les ſouffrances un temps précieux que je voudrais employer à vous amuſer. Il me ſemble que je ſuis las du public, et que vous êtes ma ſeule paſſion. Je n'ai plus le cœur au travail que pour vous plaire; mais comment faire quand on court et quand on ſouffre toujours? On veut à préſent que j'aille aux eaux d'Aix en Savoie, pour le rhumatiſme goutteux qui me tient perclus. On m'a prêté une maiſon charmante à moitié chemin; il faudrait être un peu plus ſédentaire; mais je ſuis une paille que le vent agite, et madame *Denis* s'eſt engouffrée dans mon malheureux tourbillon. J'attends toujours de vos nouvelles à Lyon. On dit qu'on va jouer enfin le Triumvirat d'un côté, et Pandore de

1754. l'autre ; ce ſont deux grands fléaux de la boîte. Hélas! mon cher et reſpectable ami, ſi j'avais trouvé au fond de cette boîte l'eſpérance de vous revoir, je mourrais content. Madame *Denis* vous fait mille complimens. Je baiſe, en pleurant, les ailes de tous les anges.

## LETTRE LXXXIII.

### AU MEME.

Lyon, 9 de décembre.

MON cher ange, votre lettre du 3 de novembre, à l'adreſſe de madame *Denis*, nous a été rendue bien tard, et vous avez dû recevoir toutes celles que je vous ai écrites. Le ſeul parti que j'aye à prendre dans le moment préſent, c'eſt de ſonger à conſerver une vie qui vous eſt conſacrée. Je profite de quelques jours de beau temps pour aller dans le voiſinage des eaux d'Aix en Savoie. On nous prête une maiſon très-belle et très-commode, vers le pays de Gex, entre la Savoie, la Bourgogne et le Lac de Genève, dans un aſpect ſain et riant. J'y aurai, à ce que j'eſpère, un peu de tranquillité. On n'y ajoutera pas de nouvelles amertumes à mes malheurs, et peut-être que le loiſir et l'envie de vous plaire tireront encore de mon eſprit épuiſé quelque tragédie qui vous amuſera. Je n'ai à Lyon aucuns papiers ; je ſuis logé très-mal à mon aiſe, dans un cabaret où je ſuis malade. Il faut que je parte, mon adorable ami. Quand je ſerai à moi, et un peu recueilli, je ferai tout ce que votre amitié généreuſe et éclairée

me conseille. Je ne sais si on plaindra l'état où je suis; ce n'est pas la coutume des hommes, et je ne cherche pas leur pitié ; mais j'espère qu'on ne désapprouvera pas à la cour qu'un homme accablé de maladies aille chercher sa guérison. Nous avons prévenu madame de *Pompadour* et M. le comte d'*Argenson* de ces tristes voyages. Dans quelque lieu que j'achève ma vie, vous savez que je serai toujours à vous, et qu'il n'y a point d'absence pour le cœur; le mien sera toujours avec le vôtre.

1754.

Adieu, mon cher et respectable ami; je vais terminer mon séjour à Lyon, en allant voir jouer Brutus. Si j'avais de l'amour propre, je resterais à Lyon; mais je n'ai que des maux, et je vais chercher la solitude et la santé, bien plus sûr de l'une que de l'autre, mais plus sûr encore de votre amitié. Ma nièce, qui vous fait les plus tendres complimens, ose croire qu'elle soutiendra avec moi la vie d'hermite. Elle a fait son apprentissage à Colmar; mais les beautés de Lyon, et l'accueil singulier qu'on nous y a fait, pourraient la dégoûter un peu des Alpes. Elle se croit assez forte pour les braver. Elle sera ma consolation tant que durera sa constance; et quand elle sera épuisée, je vivrai et je mourrai seul, et je ne conseillerai à personne ni de faire des poëmes épiques et des tragédies, ni d'écrire l'histoire; mais je dirai, quiconque est aimé de M. d'*Argental* est heureux.

Adieu, cher ange; mille tendres respects à vous tous. Quand vous aurez la bonté de m'écrire, adressez votre lettre à Lyon, sous l'enveloppe de M. *Tronchin*, banquier; c'est un homme sûr de toutes les manières. Je vous embrasse avec la plus vive tendresse.

1754.

# LETTRE LXXXIV.

## A M. THIRIOT.

Au château de Prangin, pays de Vaud, le 19 de décembre.

Me voilà ſi perclus, mon ancien ami, que je ne peux écrire de ma main. Vous avez donc auſſi des rhumatiſmes malgré votre régime du lait.

Vous ne ſauriez croire avec quelle ſenſibilité j'entre dans le petit détail que vous me faites de ce que vous appelez votre fortune. On ne s'ouvre ainſi qu'à ceux qu'on aime, et j'ai, depuis environ quarante ans, compté toujours ſur votre amitié. Vous devez vivre à Paris gaiement, librement et philoſophiquement.

Ces trois adverbes joints font admirablement.

Mais certes vous me comptez des choſes merveilleuſes, en m'apprenant que votre ancien *Pollion*, et l'*Orphée* aux triples croches, et *Ballot l'imagination*, ne vivent plus ni avec *Pollion*, ni avec vous.

Le diable ſe met donc dans toutes les ſociétés, depuis les rois juſqu'aux philoſophes.

Je ne ſavais pas que vous connuſſiez M. de *Sireuil*. Il me paraît par ſes lettres un fort galant homme. Je ſuis perſuadé que lorſqu'il s'arrangea avec *Royer* pour me diſſéquer, il m'en aurait inſtruit s'il avait ſu où me prendre. Il faut que ce ſoit le meilleur homme du monde; il a eu la bonté de s'aſſervir au canevas de ſon ami *Royer;* il fait dire à *Jupiter*, *les*

*Grâces ſont ſur vos traces, un tendre amour veut du retour.* Comme le parterre n'eſt pas tout-à-fait ſi bon, il pourrait pour retour donner des ſifflets. *Royer* eſt un profond génie; il joint l'eſprit de *Lulli* à la ſcience de *Rameau*, le tout relevé de beaucoup de modeſtie. C'eſt dommage que madame *Denis*, qui ſe connaît un peu en muſique, n'ait pas entendu la ſienne; mais madame de *la Poplinière* l'avait entendue autrefois, et il me ſemble qu'elle n'en avait pas été édifiée. D'honnêtes gens m'ont mandé de Paris qu'on n'achèverait pas la pièce; j'en ſuis fâché pour meſſieurs de l'hôtel de ville; car voilà les décorations de la terre, du ciel et des enfers à tous les diables. M. de *Sireuil* en ſera pour ſes vers, *Royer* pour ſes croches, et le prévôt des marchands pour ſon argent. Pour moi, en qualité de diſſéqué, j'ai préſenté mon cahier de remontrances au muſicien et au poëte. Il me prend fantaiſie de vous en envoyer copie, et de vous prier de faire ſentir à M. de *Sireuil* l'énormité du danger, les parodies de la foire, et les torche-cu de *Fréron*. C'eſt bien malgré moi que je ſuis obligé de parler encore de vers et de muſique, *nunc itaque et verſus et cætera ludicra pono.* Je bois des eaux minérales de Prangin, en attendant que je puiſſe prendre les bains d'Aix en Savoie. Tout cela n'eſt pas l'eau d'Hippocrène.

1754.

Je vous embraſſe de tout mon cœur. Madame *Denis* vous eſt bien obligée de votre ſouvenir; elle vous fait ſes complimens. Quand vous voudrez écrire à votre ancien ami le paralytique, ayez la bonté d'adreſſer votre lettre à M. *Tronchin*, banquier à Lyon.

1754.

## LETTRE LXXXV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Au château de Prangin, 19 de décembre.

J'APPRENDS, mon cher ami, qu'on a fait chez vous une nouvelle lecture des Chinois, et que les trois magots n'ont pas déplu ; cependant, s'il vous prend jamais fantaisie d'exposer en public ces étrangers, je vous prie de m'en avertir à l'avance, afin que je puisse encore donner quelques coups de crayon à des figures si bizarres. Voici le temps funeste où *Royer* et *Sireuil* vont me disséquer. Figurez-vous que j'avais fait donner à *Pandore* une très-honnête fête dans le ciel par le maître de la maison : je vous en fais juge ; un musicien doit-il être embarrassé à mettre en musique ces paroles ?

Aimez, aimez et régnez avec nous,
Le Dieu des cieux est seul digne de vous.
Sur la terre on poursuit avec peine
Des plaisirs l'ombre légère et vaine :
Elle échappe, et le dégoût la suit.
Si Zéphire un moment plaît à Flore,
Il flétrit les fleurs qu'il fait éclore :
Un seul jour les forme et les détruit.
Aimez, aimez, et régnez avec nous.
Les fleurs immortelles
Ne sont qu'en nos champs :
L'Amour et le Temps
Ici n'ont point d'ailes.
Aimez, aimez et régnez avec nous, &c.

On

On a ſubſtitué à ces vers : *Les Grâces ſont ſur vos traces, régnez, triomphez, un tendre amour veut du retour*. 1754.

C'eſt ainſi que tout l'opéra eſt défiguré. Je demande juſtice, et la juſtice conſiſte à faire ſavoir le fait.

Tandis que *Royer* me mutile, la nature m'accable de maux, et la fortune me conduit dans un château ſolitaire, loin du genre-humain, en attendant que je puiſſe aller chercher aux bains d'Aix en Savoie une guériſon que je n'eſpère pas. Je vous rends compte de toutes les misères de mon exiſtence. Ce ne ſont ni les acteurs de Lyon, ni le parterre, ni le public, qui m'ont fait abandonner cette belle ville. Je vous dirai en paſſant qu'il eſt plaiſant que vous ayez à Paris *Drouin* et *Bellecour*, tandis qu'il y a à Lyon trois acteurs très-bons, et qui deviendraient à Paris encore meilleurs; mais c'eſt ainſi que le monde va. Je le laiſſe aller, et je ſouffre patiemment. Je ſouhaite que ma nièce ait toujours aſſez de philoſophie pour s'accoutumer à la ſolitude et à mon genre de vie. Je ne ſuis point embarraſſé de moi, mais je le ſuis de ceux qui veulent bien joindre leur deſtinée à la mienne; ceux-là ont beſoin de courage.

Adieu; je vous embraſſe mille fois.

1754. LETTRE LXXXVI.

## AU MEME.

A Prangin, pays de Vaud, 25 de décembre.

MON cher ange, vous ne cessez de veiller de votre ſphère ſur la créature malheureuſe dont votre providence s'eſt chargée. Je ſuis toujours très-malade dans le château de Prangin, en attendant que mes forces revenues, et la ſaiſon plus douce, me permettent de prendre les bains d'Aix, ou plutôt en attendant la fin d'une vie remplie de ſouffrances. Ma garde-malade vous fait les plus tendres complimens, et joint ſes remercîmens aux miens. Je n'ai ici encore aucuns de mes papiers que j'ai laiſſés à Colmar, ainſi je ne peux vous répondre ni ſur les Chinois, ni ſur les Tartares, ni ſur les lettres que M. de *Lorges* veut avoir. Je crois au reſte que ces lettres ſeraient aſſez inutiles. Je ſuis très-perſuadé des ſentimens que l'on conſerve, et des raiſons que l'on croit avoir. Je ſais trop quel mal cet indigne avorton d'une Hiſtoire univerſelle, qui n'eſt certainement pas mon ouvrage, a dû me faire ; et je n'ai qu'à ſupporter patiemment les injuſtices que j'eſſuie. Je n'ai de grâce à demander à perſonne, n'ayant rien à me reprocher. J'ai travaillé, pendant quarante ans, à rendre ſervice aux lettres; je n'ai recueilli que des perſécutions ; j'ai dû m'y attendre, et je dois les ſavoir ſouffrir. Je ſuis aſſez conſolé par la conſtance de votre amitié courageuſe.

Permettez que j'insère ici un petit mot de lettre

pour *Lambert* dont je ne conçois pas trop les procédés. Je vous prie de lire la lettre, de la lui faire rendre ; et, si vous lui parliez, je vous prierais de le corriger; mais il est incorrigible, et c'est un libraire tout comme un autre. 1754.

Je ne peux rien faire dans la saison où nous sommes que de me tenir tranquille. Si les maux qui m'accablent, et la situation de mon esprit pouvaient me laisser encore une étincelle de génie, j'emploierais mon loisir à faire une tragédie qui pût vous plaire; mais je regarde comme un premier devoir de me laver de l'opprobre de cette prétendue Histoire universelle, et de rendre mon véritable ouvrage digne de vous et du public. Je suis la victime de l'infidélité et de la supposition la plus condamnable. Je tâcherai de tirer de ce malheur l'avantage de donner un bon livre qui sera utile et curieux. Je réponds assez des choses dont je suis le maître, mais je ne réponds pas de ce qui dépend du caprice et de l'injustice des hommes. Je ne suis sûr de rien que de votre cœur. Comptez, mon cher ange, qu'avec un ami comme vous on n'est point malheureux. Mille tendres respects à madame d'*Argental* et à tous vos amis.

1755.

## LETTRE LXXXVII.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Au château de Prangin, près de Nyon, au pays de Vaud, 5 de janvier.

Je vous ſouhaite, Monſeigneur, la continuation durable de tout ce que la nature vous a prodigué; je vous ſouhaite des jours auſſi longs, qu'ils ſont brillans; et je ne me ſouhaite, à moi chétif, que la conſolation de vous revoir encore. Il fallait pour arriver ici m'y prendre un peu de bonne heure. Le mont Jura eſt couvert de neige au mois de janvier, et vous ſavez que je ne pouvais demeurer dans une ville où l'homme le plus conſidérable n'avait pas ſeulement daigné me recevoir avec bonté, mais avait encore publié ſon peu de bienveillance. Je ſuis loin de me repentir d'un voyage qui m'a procuré le bonheur de vous retrouver; bonheur trop court pour moi, après lequel je ſoupirais depuis ſi long-temps.

J'oſe eſpérer qu'on ne m'enviera pas la ſolitude que j'ai choiſie, et qu'on trouvera bon que je ne la quitte que pour vous faire encore ma cour, quand vous reviendrez dans votre royaume. Vous ſavez que j'ai toujours enviſagé la retraite comme le port où il faut ſe réfugier après les orages de cette vie. Vous ſavez que je vous aurais demandé la permiſſion de finir mes jours à Richelieu, s'il eût été dans la nature d'un grand ſeigneur de France de pouvoir vivre ſans dégoût dans ſon propre palais; mais votre deſtinée vous arrête à la cour pour toute votre vie.

Un homme tel que vous jamais ne s'en détache ; 1755.
Il n'eſt point de retraite ou d'ombre qui le cache ;
Et ſi du ſouverain la faveur n'eſt pour lui,
Il ſaut ou qu'il trébuche ou qu'il cherche un appui.

Ce ſont des vers de *Corneille* que vous me citiez autrefois, et que ſans doute vous vous rappelez encore. Appelez-moi du fond de mon aſile, quand il vous plaira ; et tant que j'aurai des forces, je viendrai encore jouir du plaiſir de vous renouveler le tendre reſpect et l'inviolable attachement que j'ai pour vous.

On ne dira pas que je n'aime point ma patrie, puiſque celui qui lui fait le plus d'honneur eſt celui qui peut tout ſur moi.

Madame *Denis* partage mes ſentimens, et vous préſente les mêmes hommages. Elle paraît bien ferme dans la réſolution de ſupporter ma ſolitude. Les femmes ont plus de courage qu'on ne croit.

## LETTRE LXXXVIII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Prangin, pays de Vaud, 10 de janvier.

QUE j'abuſe de vos bontés, mon cher et reſpectable ami ! mais pardonnez à un ſolitaire qui n'a que ſes livres pour reſſource, et qui les perd. Je vous ſupplie de vouloir bien faire donner cette nouvelle ſemonce à ce maudit *Lambert*. Mon ange, tout le monde, hors vous, ſe moque des malheureux. Encore ſi j'avais fait le Triumvirat, mais je n'ai qu'un Orphelin, et

1755. voilà la boîte de *Pandore* qui va s'ouvrir : pendant ce temps-là, nous sommes tout au beau milieu du mont Jura, *per frigora dura secuta est*. Si jamais vous voulez tâter des eaux de Plombières, envoyez-moi chercher; ce ne sera peut-être que là que je pourrai avoir encore une fois, avant de mourir, la consolation de vous voir. Au reste, notre mont Jura est mille fois plus beau que Plombières, et ce lac si fameux pour ses truites est admirable, et puis doit-on compter pour rien d'être en face de Ripaille ? ma foi, oui.

Mon cher ange, le malade et la courageuse garde-malade vous embrassent de tout leur cœur.

## LETTRE LXXXIX.

### A M. DE CIDEVILLE.

A Prangin, le 23 de janvier.

Mon cher et ancien ami, car, Dieu merci, il y a cinquante ans que vous l'êtes, vous avez sur moi de terribles avantages. Vous êtes à Paris, vous avez une santé et un esprit à la *Fontenelle ;* vous écrivez menu et avec plus d'agrément que jamais; et moi je peux rarement écrire de ma main, et je suis accablé de souffrances sur les bords du lac de Genève. La seule chose dont je puisse bénir DIEU, est la mort de *Royer*. Dieu veuille avoir son ame et sa musique!

Cette musique n'était point de ce monde. Le traître m'avait immolé à ses doubles croches, et avait choisi, pour m'égorger, un ancien porte-manteau du roi, nommé *Sireuil*. DIEU est juste, il a retiré *Royer* à

lui, et je crains à préſent beaucoup pour le porte-manteau. 1755.

Si on s'obſtine à jouer ce funeſte opéra de Prométhée, que *Sireuil* et *Royer* ont défiguré à qui mieux mieux, il faudra me mettre dans la liſte des proſcrits de ce vieux fou de *Crébillon*. J'y ſerais bien ſans cela. J'ai eu à craindre les ſifflets ſur le bord de la Seine, et les *Mandrin* ſur les bords du lac Leman. Ils prenaient aſſez ſouvent leurs quartiers d'hiver dans une petite ville tout auprès du château où je ſuis; et *Mandrin* vint, il y a un mois, ſe faire panſer de ſes bleſſures par le plus fameux chirurgien de la contrée. Du temps de *Romulus* et de *Théſée*, il eût été un grand-homme; mais de tels héros ſont pendus aujourd'hui.

Voilà ce que c'eſt que d'être venu au monde mal à propos. Il faut prendre ſon temps en tout genre. Les géomètres qui viennent après *Newton*, et les poëtes tragiques qui viennent après *Racine*, ſont mal reçus dans ce monde. Je plains les Troyennes et les Adieux d'Hector de ſe préſenter après la tragédie d'Andromaque.

J'imagine que vous logez toujours avec votre digne compatriote le grand abbé. Je vous ſouhaite à tous deux des années longues et heureuſes, exemptes de coliques, de ſciatiques, et de toutes les misères raſſemblées ſur mon pauvre individu. Je vous embraſſe tendrement.

1755.

# LETTRE XC.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

À Prangin, pays de Vaud, 23 de janvier.

TOUTE adreſſe eſt bonne, mon cher et reſpectable ami, et il n'y a que la poſte qui ſoit diligente et sûre : ainſi je puis compter ſur ma conſolation, ſoit que vous écriviez par M. *Tronchin* à Lyon, ou par M. *Fleur* à Beſançon, ou par M. *Chapuis* à Genève, ou en droiture au château de Prangin, au pays de Vaud.

DIEU a puni *Royer;* il eſt mort. Je voudrais bien qu'on enterrât avec lui ſon opéra, avant de l'avoir expoſé au théâtre, ſur ſon lit de parade. L'Orphelin vivra peu de temps ; je ferai ce que je pourrai pour alonger ſa vie de quelques jours, puiſque vous voulez bien lui ſervir de père. *Lambert* m'embarraſſe actuellement beaucoup plus que les conquérans tartares, et il me paraît auſſi tartare qu'eux.

Je vous demande mille pardons de vous importuner d'une affaire ſi déſagréable ; mais votre amitié conſtante et généreuſe ne s'eſt jamais bornée au commerce de littérature, aux conſeils dont vous avez ſoutenu mes faibles talens. Vous avez daigné toujours entrer dans toutes mes peines avec une tendreſſe qui les a ſoulagées. Tous les temps et tous les événemens de ma vie vous ont été ſoumis. Les plus petites choſes vous deviennent importantes, quand il s'agit d'un homme que vous aimez : voilà mon excuſe.

Pardon, mon cher ange, je n'ai que le temps de vous dire qu'on me fait courir, tout malade que je suis, pour voir des maisons et des terres. Est-il vrai, que *Dupleix* s'est fait roi, et que *Mandrin* s'est fait héros à rouer ? On me mande que la Pucelle est imprimée, et qu'on la vend un louis à Paris. C'est apparemment *Mandrin* qui l'a fait imprimer : cela me fera mourir de douleur. 1755.

## LETTRE XCI.

### A M. THIRIOT, *à Paris.*

A Prangin, le 23 de janvier.

Le grand-turc, notre ambassadeur à la Porte ottomane et *Royer*, sont donc morts d'une indigestion ? Je suis très-fâché pour M. *Desalleurs* que j'aimais, mais je me console de la perte de *Royer* et du grand-turc.

Puissent les lois de la mécanique qui gouvernent ce monde faire durer la machine de madame de *Sandwich*, et que son corps soit aussi vigoureux que son ame, laquelle est douée de la fermeté anglaise et de la douceur française.

Vous voyez, mon ami, que DIEU est juste : *Royer* est mort parce qu'il avait fait accroire à *Sireuil* que c'était moi qui l'était. Il faut enterrer avec lui son opéra, qui aurait été enterré sans lui. *Royer* avait engagé ce *Sireuil* dans la plus méchante action du monde, c'est-à-dire, à faire des mauvais vers ; car

1755. aſſurément on n'en peut pas faire de bons ſur des canevas de muſiciens. C'eſt une méthode très-impertinente qui ne ſert qu'à rendre notre poëſie ridicule, et à montrer la ſtérilité de nos ménétriers. Ce n'eſt point ainſi qu'en uſent les Italiens, nos maîtres. *Metaſtaſio* et *Vinci* ne ſe gênaient point ainſi l'un l'autre : auſſi, Dieu merci, on ſe moque de nous par toute l'Europe.

Je vous prie, mon ancien ami, d'engager M. *Sireuil* à ne plus troubler ſon repos et le mien par un mauvais opéra. C'eſt un honnête homme, doux et modeſte; de quoi s'aviſe-t-il d'aller ſe fourrer dans cette bagarre? Donnez-lui un bon conſeil, et inſpirez-lui le courage de le ſuivre.

Avez-vous ſérieuſement envie de venir à Prangin, mon ancien ami? Arrangez-vous de bonne heure avec madame de *Fontaine* et le maître de la maiſon. Vous trouverez la plus belle ſituation de la terre, un château magnifique, des truites qui pèſent dix livres, et moi qui n'en pèſe guère davantage, attendu que je ſuis plus ſquelette et plus moribond que jamais. J'ai paſſé ma vie à mourir : mais ceci devient ſérieux, je ne peux plus écrire de ma main.

Cette main peut pourtant encore griffonner que mon cœur eſt à vous.

## LETTRE XCII. 1755.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Prangin, près de Nyon, pays de Vaud, janvier.

MON cher et reſpectable ami, j'ai reçu votre lettre du 27 décembre, et toutes vos lettres en leur temps. Toute lettre arrive, et *Lambert* ſe moque du monde. Malgré les douleurs intolérables d'un rhumatiſme goutteux, qui me tient perclus, j'ai ſongé dans les petits intervalles de mes maux à cette tragédie en trois actes, que je n'ai pas l'eſprit de faire en cinq. J'y ai retranché, j'y ai ajouté, j'y ai corrigé. J'ai tellement appuyé ſur les raiſons du parti que prend *Idamé* de préférer ſa mort et celle de ſon mari à l'amour de *Gengis-kan;* ces raiſons ſont ſi clairement fondées ſur l'expiation qu'elle croit devoir faire de la faibleſſe d'avoir accuſé ſon mari ; ces raiſons ſont ſi juſtes et ſi naturelles, qu'elles éloignent abſolument toutes les alluſions ridicules que la malignité eſt toujours prête à trouver. Je ne crains donc que les trois actes ; mais je craindrais les cinq bien davantage ; ils ſeraient froids. Il ne faut demander ni d'un ſujet ni d'un auteur que ce qu'ils peuvent donner.

J'aimerai juſqu'au dernier moment les arts que vous aimez ; mais comment les cultiver avec ſuccès, au milieu de tous les maux que la nature et la fortune peuvent faire?

Mandez-moi comment je dois vous adreſſer le

1755. troisième acte que j'ai arrondi, et que j'ai tâché de rendre un peu moins indigne de vos bontés.

Je vous demande pardon de vous avoir importuné de lettres pour *Lambert;* mais, en vérité, cet homme est bien irrégulier dans ses procédés, et je vous demande en grâce de lui faire recommander la vertu de l'exactitude.

Mille tendres respects à tous les anges. Madame *Denis* se voue au désert avec un grand courage; elle vous fait les plus tendres complimens.

## LETTRE XCIII.

### AU MEME.

Prangin, 6 de février.

MON cher ange, puisque DIEU vous bénit au point de vous faire aimer toujours le spectacle à la folie, je m'occupe à vous servir dans votre passion. Je vous enverrai les cinq actes de nos Chinois ; vous aurez ici les trois autres, et vous jugerez entre ces deux façons ; pour moi je pense, que la pièce en cinq actes étant la même pour tout l'essentiel que la pièce en trois, le grand danger est que les trois actes soient étranglés et les cinq trop alongés ; et je cours risque de tomber soit en allant trop vîte, soit en marchant trop doucement. Vous en jugerez quand vous aurez sous les yeux les deux pièces de comparaison. Ce n'est pas tout ; vous aurez encore quelque autre chose à quoi vous ne vous attendez pas. J'y

joindrai auffi les quatre derniers chants de cette 1755.
Pucelle pour qui on m'a tant fait trembler. Je voudrais qu'on pût retirer des mains de mademoifelle du *Thil* ce dix-neuvième chant de l'âne, qui eft intolérable; on lui donnerait cinq chants pour un. Elle y gagnerait, puifqu'elle aime à poffféder des manufcrits, et je ferais délivré de la crainte de voir paraître à fa mort l'ouvrage défiguré. Ne pourriez-vous pas lui propofer ce marché, quand je vous aurai fait tenir les derniers chants? Vous voyez que je ne fuis pas médiocrement occupé dans ma retraite. Cette Hiftoire prétendue univerfelle eft encore un fardeau qu'on m'a impofé. Il faut la rendre digne du public éclairé. Cette Hiftoire, telle qu'on l'a imprimée, n'eft qu'une nouvelle calomnie contre moi. C'eft un tiffu de fottifes publiées par l'ignorance et par l'avidité. On m'a mutilé et je veux paraître avec tous mes membres.

Une apoplexie a puni *Royer* d'avoir défiguré mes vers; c'eft à moi à préfent d'avoir foin de ma profe.

Pour Dieu ayez encore la bonté de parler encore à *Lambert*, quand vous irez à ce théâtre allobroge où l'on a cru jouer le Triumvirat. Nos Suiffes parlent français plus purement que *Cicéron* et *Octave*.

Je vous fupplie, en cas que *Lambert* réimprime le Siècle de *Louis XIV*, de lui bien recommander de retrancher le *petit* concile; j'ai promis à monfieur le cardinal, votre oncle, de faire toujours fupprimer cette épithète de *petit*, quoique la plupart des écrivains eccléfiaftiques donnent ce nom aux conciles provinciaux. Je voudrais donner à M. le cardinal de *Tençin* une marque plus forte de mon refpect pour fa perfonne, et de mon attachement pour fa famille.

1755. Adieu. Il y a deux ſolitaires dans les Alpes qui vous aiment bien tendrement. Je reçois votre lettre du 30 janvier, ce qu'on dit de Berlin eſt exagéré; mais en quoi on ſe trompe fort, c'eſt dans l'idée qu'on a que j'en ſerais mieux reçu à Paris. Pour moi je ne ſonge qu'à la Chine, et un peu aux côtes de Coromandel; car, ſi *Dupleix* eſt roi, je ſuis preſque ruiné. Le Gange et le fleuve Jaune m'occupent ſur les bords du lac Leman, où je me meurs.

Toute adreſſe eſt bonne, tout va.

## LETTRE XCIV.

### A M. THIRIOT, *à Paris.*

7 de février.

TACHEZ toujours, mon ancien ami, de venir avec madame de *Fontaine* et M. de *Prangin;* nous parlerons de vers et de proſe, et nous philoſopherons enſemble. Il eſt doux de ſe revoir après cinq ans d'abſence et quarante ans d'amitié. Je vous avertis d'ailleurs que ma machine, délabrée de tous côtés, va bientôt être entièrement détruite, et que je ſerais fort aiſe de vous confier bien des choſes avant qu'on mette quelques pelletées de terre transjurane ſur mon ſquelette pariſien. Vous devriez apporter avec vous toutes les petites pièces fugitives que vous pouvez avoir de moi, et que je n'ai point. On pourrait choiſir ſur la quantité, et jeter au feu tout ce qui ſerait dans le goût des derniers vers de ***. Je m'imagine enfin que vous ne ſeriez pas mécontent

de votre petit voyage, avant que votre ami faſſe le grand voyage dont perſonne ne revient. 1755.

Je vous embraſſe très-tendrement; mes reſpects à MM. les abbés d'*Aydie* et de *Sade*. Puiſſent tous les prélats être faits comme eux !

Vous me parlez de cette Hiſtoire univerſelle qui a paru ſous mon nom; c'eſt un monſtre, c'eſt une calomnie atroce, *inhumaniorum litterarum ſetus*. Il faut être bien ſot ou bien méchant pour m'imputer cette ſottiſe : je la confondrai ſi je vis.

## LETTRE XCV.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Prangin, 13 de février.

MON HEROS,

J'APPRENDS que M. le duc de *Fronſac* eſt tiré d'affaire, et que vous êtes revenu de Montpellier avec le ſoleil de ce pays-là ſur le viſage, enluminé d'un éréſipèle. J'en ai eu un, moi indigne, et je m'en ſuis guéri avec de l'eau; c'eſt un cordial qui guérit tout. Il ne donne pas de force aux gens nés faibles comme moi; mais vous êtes né fort, et votre corps eſt tout fait pour votre belle ame. Peut-être êtes-vous à préſent quitte de vos boutons.

J'eus l'honneur, en partant de Lyon, d'avoir une explication avec M. le cardinal de *Tençin* ſur le concile d'Embrun. Je lui fournis des preuves que les

1755. écrivains eccléſiaſtiques appellent *petits* conciles les conciles provinciaux, et *grands* conciles les conciles œcuméniques. Il ſait d'ailleurs mon reſpect pour lui, et mon attachement pour ſa famille, &c.

Je n'ai qu'à me louer à préſent des bontés du roi de Pruſſe, &c.; mais cela ne m'a pas empêché d'acquérir ſur les bords du lac de Genève, une maiſon charmante et un jardin délicieux. Je l'aimerais mieux dans la mouvance de Richelieu. J'ai choiſi ce canton, ſéduit par la beauté inexprimable de la ſituation, et par le voiſinage d'un fameux médecin, et par l'eſpérance de venir vous faire ma cour, quand vous irez dans votre royaume. Il eſt plaiſant que je n'aye de terres que dans le ſeul pays où il ne m'eſt pas permis d'en acquérir. La belle loi fondamentale de Genève eſt qu'aucun catholique ne puiſſe reſpirer l'air de ſon territoire. La république a donné en ma faveur une petite entorſe à la loi, avec tous les petits agremens poſſibles. On ne peut ni avoir une retraite plus agréable, ni être plus fâché d'être loin de vous. Vous avez vu des ſuiſſes, vous n'en avez point vu qui aient pour vous un plus tendre reſpect que *le ſuiſſe Voltaire.*

LETTRE

## LETTRE XCVI. 1755.

### A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Prangin, pays de Vaud, 13 de février.

VOUS avez donc été férieufement malade, ma chère nièce, et vous avez également à vous plaindre d'un fouper et d'une médecine? Il eft bien cruel que la rhubarbe, qui me fait tant de bien, vous ait fait tant de mal. Venez raccommoder votre eftomac avec les truites du lac de Genève; il y en a qui pèfent plus que vous, et qui font affurément plus graffes que vous et moi. Je n'ai pas un auffi beau château que M. de *Prangin*, cela eft impoffible, c'eft la maifon d'un prince; mais j'ai certainement un plus beau jardin avec une maifon très-jolie. Le palais de Prangin et ma maifon font dans la plus belle fituation de la nature. Vous ferez mieux logée à Prangin que chez moi; mais j'efpère que vous ne mépriferez pas abfolument mes petits pénates, et que vous viendrez les embellir de votre préfence et de vos deffins. Apportez-moi furtout les plus immodeftes pour me réjouir la vue : les autres fens font en piteux état; je dégringole affez vîte; j'ai choifi un affez joli tombeau, et je veux vous y voir. Les environs du lac de Genève font un peu plus beaux que Plombières, et il y a tout jufte dans Prangin même une eau minérale très-bonne à boire, et encore meilleure pour l'eftomac. Je la crois très-fupérieure à celle de Forges.

1755. Venez en boire avec nous, ma chère nièce; tâchez d'amener *Thiriot :* il veut venir par le coche; il ferait roué et arriverait mort. Songez d'ailleurs qu'il faut être les plus forts à Prangin. Vous y trouverez des suisses; amenez-y des français. Pour ma maisonnette, elle n'est point en Suisse; elle est à l'extrémité du lac, entre les territoires de France, de Genève, de Suisse et de Savoie. Je suis de toutes les nations. On nous a très-bien reçus par-tout; mais le plus grand plaisir dont nous jouissions à présent, est celui de la solitude. Nous y employons nos crayons à notre manière. Nous vous montrerons nos dessins en voyant les vôtres; nous jouirons des charmes de votre amitié; vous verrez des gens de mérite de toute espèce; vous mangerez des pêches grosses comme votre tête; et on tâchera même de vous procurer des quadrilles; mais nous avons plus de truites et de gélinotes que de joueurs. Enfin, venez, et restez le plus que vous pourrez. Mes complimens à l'abbé sans abbaye.

Belle Philis,
On désespère alors qu'on espère toujours.

Je ne vous écris point de ma main. Excusez un malade, et croyez que c'est mon cœur qui vous écrit.

## LETTRE XCVII.

1755.

## A M. THIRIOT.

A Prangin, le 27 de février.

Ainsi donc, mon ancien ami, vous viendrez par le coche, comme le gouverneur de Notre-Dame de la Garde. Vous n'irez point en cour, mais bien dans le pays de la tranquillité et de la liberté. Si je suis à Prangin, vous serez dans un grand château; si je suis chez moi, vous ne serez que dans une maison jolie, mais dont les jardins sont dignes des plus beaux environs de Paris. Le lac de Genève, le Rhône qui en sort et qui baigne ma terrasse, n'y font pas un mauvais effet. On dit que la Touraine ne produit pas de meilleurs fruits que les miens, et j'aime à le croire. Le grand malheur de cette maison, c'est qu'elle a été bâtie apparemment par un homme qui ne songeait qu'à lui, et qui a oublié tout net des petits appartemens commodes pour les amis.

Je vais remédier sur le champ à ce défaut abominable. Si vous n'êtes pas content de cette maison, je vous mènerai à une autre que j'ai auprès de Lausane, bien entendu qu'elle est aussi sur les bords du grand lac. J'ai acquis cet autre bouge par un esprit d'équité. Quelques amis que j'ai à Lausane m'avaient engagé les premiers à venir rétablir ma santé dans ce bon petit pays roman; ils se sont plaints avec raison de la préférence donnée à Genève, et, pour les accorder, j'ai pris encore une

1755. maison à leur porte. Rien n'est plus sain que de voyager un peu, et d'arriver toujours chez soi. Vous trouverez plus de bouillon que n'en avait le président de *Montesquieu.* Le hasard, qui m'a bien servi depuis quelque temps, m'a donné un bon cuisinier; mais malheureusement je ne l'aurai plus aux Délices; il reste à Prangin où il est établi; je ne m'en soucie guère, mais madame *Denis*, qui est très-gourmande, en fait son affaire capitale. Je n'aurai ni *Castel*, ni *Neuville*, ni *Route* pour m'entendre en confession; mais je me confesserai à vous, et vous me donnerez mon billet.

Madame la duchesse d'*Aiguillon*, la sœur du pot des philosophes, ne me fournira ni bonnet de nuit ni seringue. Je suis très-bien en seringues et en bonnets: elle aurait bien dû fournir à l'auteur de l'Esprit des lois de la méthode et des citations justes. Ce livre n'a jamais été attaqué que par les côtés qui font sa force; il prêche contre le despotisme, la superstition et les traitans. Il faut être bien mal-avisé pour lui faire son procès sur ces trois articles. Ce livre m'a toujours paru un cabinet mal rangé, avec de beaux lustres de cristal de roche. Je suis un peu partisan de la méthode, et je tiens que sans elle aucun grand ouvrage ne passe à la postérité.

Venez, mon cher et ancien ami. Il est bon de se retrouver le soir après avoir couru dans cette journée de la vie.

## LETTRE XCVIII. 1755.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, près de Genève, 8 de mars.

MES Délices ſont un tombeau, mon cher et reſpectable ami. Nous voilà, ma garde-malade et moi, ſur les bords du lac de Genève et du Rhône ; je mourrai du moins chez moi. Il eſt vrai qu'il ſerait aſſez agréable de vivre dans une maiſon charmante, commode, ſpacieuſe, entourée de jardins délicieux ; mais j'y vivrai ſans vous, mon cher ange, et c'eſt être véritablement exilé. Notre établiſſement nous coûte beaucoup d'argent et beaucoup de peines. Je ne parle qu'à des maçons, à des charpentiers, à des jardiniers ; je fais déjà tailler mes vignes et mes arbres. Je m'occupe à faire des baſſe-cours. Vous croirez ſur cet expoſé que j'ai abandonné votre Orphelin ; ne me faites pas cette cruelle injuſtice. Vous aurez vos cinq magots chinois inceſſamment, et tout ce que je vous ai promis. J'ai travaillé autant que l'a permis ma déplorable ſanté. Si vous l'ordonnez, le tout partira à l'adreſſe de M. de *Chauvelin*, l'intendant des finances, à votre premier ordre. Si vous voulez me donner juſqu'à Pâques, j'aurai encore peut-être le temps de limer, et l'envie de vous plaire pourra m'inſpirer. Je ne vous parlerai plus de *Lambert*, quoique ſa négligence m'embarraſſe ; je ne vous parlerai que de *Gengis ;* c'eſt *Arlequin* poli par

1755. l'amour. C'eſt plutôt le *Cimon* de *Bocace* et de *la Fontaine*.

Cimon aima, puis devint honnête homme.

Voilà le ſujet de la pièce. Vous aviez raiſon de découvrir cinq actes dans mes trois. Le germe y était; reſte à ſavoir ſi cette tragédie aura la ſéve et le montant d'Alzire; non aſſurément. J'y ai fait tout ce que le ſujet et ma faibleſſe comportent; mais ce n'eſt pas aſſez de faire bien, il faut être au goût du public; il faut intéreſſer les paſſions de ſes juges, remuer les cœurs et les déchirer. Mes Tartares tuent tout, et j'ai peur qu'ils ne faſſent pleurer perſonne.

Laiſſons d'abord paſſer toutes les mauvaiſes pièces qui ſe préſenteront; ne nous preſſons point, et tâchons que dans l'occaſion on diſe : Cela eſt bien, et s'il était parmi nous, cela ſerait encore mieux.

*In quâ ſcribebat barbara terra fuit.*

Conſolez-moi, mon cher ange, en m'apprenant que vous êtes heureux vous et les vôtres. Je baiſe toujours le bout des ailes de tous les anges.

## LETTRE XCIX. 1755.

### A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 24 de mars.

Je ne vous ai point écrit, mon ancien ami, depuis long-temps : je me ſuis fait maçon, charpentier, jardinier; toute ma maiſon eſt renverſée; et, malgré tous mes efforts, je n'aurai pas de quoi loger tous mes amis comme je voudrais. Rien ne ſera prêt pour le mois de mai; il faudra abſolument que nous paſſions deux mois à Prangin avec madame de *Fontaine*, avant qu'on puiſſe habiter mes Délices. Ces Délices ſont à préſent mon tourment. Nous ſommes occupés, madame *Denis* et moi, à faire bâtir des loges pour nos amis et pour nos poules. Nous feſons faire des carroſſes et des brouettes; nous plantons des orangers et des oignons, des tulipes et des carottes; nous manquons de tout; il faut fonder Carthage. Mon territoire n'eſt guère plus grand que celui de ce cuir de bœuf, qu'on donna à la fugitive *Didon;* mais je ne l'agrandirai pas de même. Ma maiſon eſt dans le territoire de Genève, et mon pré dans celui de France. Il eſt vrai que j'ai à l'autre bout du lac une maiſon qui eſt tout-à-fait en Suiſſe; elle eſt auſſi un peu bâtie à la ſuiſſe. Je l'arrange en même temps que mes Délices; ce ſera mon palais d'hiver, et la cabane où je ſuis à préſent ſera mon palais d'été.

Prangin eſt un véritable palais; mais l'architecte

1755. de Prangin a oublié d'y faire un jardin, et l'architecte des Délices a oublié d'y faire une maiſon. Ce n'eſt point un anglais qui a habité mes Délices, c'eſt le prince de *Saxe-Gotha*. Vous me demanderez comment un prince a pu s'accommoder de ce bouge; c'eſt que ce prince était alors un écolier, et que d'ailleurs les princes n'ont guère à donner des chambres d'amis.

Je n'ai trouvé ici que des petits ſalons, des galeries et des greniers, pas une garde-robe. Il eſt auſſi difficile de faire quelque choſe de cette maiſon que des livres et des pièces de théâtre qu'on nous donne aujourd'hui.

J'eſpère cependant qu'à force de ſoins je me ferai un tombeau aſſez joli. Je voudrais vous engraiſſer dans ce tombeau, et que vous y fuſſiez mon vampire.

Je conçois que la rage de bâtir ruine les princes auſſi-bien que les particuliers. Il eſt triſte que le duc des Deux-Ponts ôte à ſon agent littéraire ce qu'il donne à ſes maçons. Je vous conſeillerais, pour vous remplumer, de paſſer un an ſur notre lac; vous y ſeriez alimenté, déſaltéré, raſé, porté de Prangin aux Délices, des Délices à Genève, à Morges qui reſſemble à la ſituation de Conſtantinople, à Monrion, qui eſt ma maiſon près de Lauſane; vous y trouveriez par-tout bon vin et bon viſage d'hôte; et ſi je meurs dans l'année, vous ferez mon épitaphe. Je tiens toujours qu'il faudrait que M. de *Prangin* vous amenât avec madame de *Fontaine* à la fin de mai. Je viendrais vous joindre à Prangin dès que vous y ſeriez, et je me chargerais de votre perſonne pour tout le temps que vous voudriez philoſopher avec

nous. Ne repouſſez donc pas l'inſpiration qui vous eſt venue de revoir votre ancien ami. 1755.

On m'a envoyé quelques fragmens de la Pucelle qui courent Paris ; ils ſont auſſi défigurés que mon Hiſtoire générale.

On eſtropie tous mes enfans : cela fait ſaigner le cœur.

J'attends *le Kain* ces jours-ci; nous le coucherons dans une galerie, et il déclamera des vers aux enfans de *Calvin*. Leurs mœurs ſe ſont fort adoucies ; ils ne brûleraient pas aujourd'hui *Servet*, et ils n'exigent point de billets de confeſſion.

Je vous embraſſe de tout mon cœur, et prends beaucoup plus d'intérêt à vous qu'à toutes les ſottiſes de Paris, qui occupent ſi ſérieuſement la moitié du monde.

## LETTRE C.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, 2 d'avril.

On me mande que mon héros a repris ſon viſage. Il ne pouvait mieux faire que de garder tout ce que la nature lui a donné. Vous êtes donc quitte, Monſeigneur, au moins je m'en flatte, de votre maladie cutanée. Il était bien injuſte que votre peau fût ſi maltraitée après avoir donné tant de plaiſirs à la peau d'autrui ; mais on eſt quelquefois puni par où l'on a péché.

Je me mêle auſſi d'avoir une dartre. On dit que

1755. j'ai l'honneur de poſſéder une voix auſſi belle que la vôtre; ſi j'ai avec cela un éréſipèle au viſage, me voilà votre petite copie en laid.

Un grand acteur eſt venu me trouver dans ma retraite, c'eſt *le Kain*, c'eſt votre protégé, c'eſt *Oroſmane*, c'eſt d'ailleurs le meilleur enfant du monde. Il a joué à Dijon, et il a enchanté les Bourguignons; il a joué chez moi, et il a fait pleurer les Génevois. Je lui ai conſeillé d'aller gagner quelque argent à Lyon, au moins pendant huit jours, en attendant les ordres de M. le duc de *Geſvres*. Il ne tire pas plus de deux mille livres par an de la comédie de Paris. On ne peut ni avoir plus de mérite, ni être plus pauvre. Je vous promets une tragédie nouvelle, ſi vous daignez le protéger dans ſon voyage de Lyon. Nous vous conjurons, madame *Denis* et moi, de lui procurer ce petit bénéfice dont il a beſoin. Il vous eſt bien aiſé de prendre ſur vous cette bonne action. M. le duc de *Geſvres* ſe fera un plaiſir d'être de votre avis et de vous obliger. Ayez la bonté de lui faire cette grâce. Vous ne ſauriez croire à quel point nous vous ſerons obligés. Il attendra les ordres à Lyon. Ne me refuſez pas, je vous en ſupplie. Laiſſez-moi me flatter d'obtenir cette faveur que je vous demande avec la plus vive inſtance. Il ne s'agit que d'un mot à votre camarade. Les premiers gentilshommes de la chambre ne font qu'un pardon de vous tant parler d'une choſe ſi ſimple et ſi aiſée; mais j'aime à vous prier, à vous parler, à vous dire combien je vous aime, à quel point vous ſerez toujours mon héros, et avec quelle tendreſſe reſpectueuſe je ſerai toujours à vos ordres.

## LETTRE CI. 1755.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, près de Genève, 2 d'avril.

LE KAIN eſt parti, mon cher ange, avec un petit paquet pour vous. Ce paquet contient les quatre derniers magots; il vous ſera aiſé de juger du premier par les quatre; je vous l'enverrai inceſſamment; il y a encore quelques ongles à terminer. Vous y trouverez encore quatre autres figures qui appartiennent à la chapelle de *Jeanne*, et je vous promets de temps en temps quelque petite cargaiſon dans ce goût, ſi DIEU me permet de travailler de mon métier.

*Le Kain* a été, je crois, bien étonné; il a cru retrouver en moi le père d'*Oroſmane* et de *Zamore*, et il n'a trouvé qu'un maçon, un charpentier et un jardinier. Cela n'a pas empêché pourtant que nous n'ayons fait pleurer preſque tout le conſeil de Genève. La plupart de ces meſſieurs étaient venus à mes Délices; nous nous mîmes à jouer Zaïre pour interrompre le cercle. Je n'ai jamais vu verſer plus de larmes; jamais les calviniſtes n'ont été ſi tendres. Nos Chinois ne ſont pas malheureuſement dans ce goût; on n'y pleurera guère, mais nous eſpérons que la pièce attachera beaucoup : nous l'avons jouée, *le Kain* et moi; elle nous feſait un grand effet. *Le Kain* réuſſira beaucoup, dans le rôle de *Gengis*, aux derniers actes; mais je doute que les premiers lui faſſent

1755. honneur. Ce qui n'eſt que noble et fier, ce qui ne demande qu'une voix ſonore et aſſurée périt abſolument dans ſa bouche. Ses organes ne ſe déploient que dans la paſſion ; il doit avoir joué fort mal *Catilina*. Quand il s'agira de *Gengis*, je me flatte que vous voudrez bien le faire ſouvenir que le premier mérite d'un acteur eſt de ſe faire entendre.

Vous voyez, mon cher et reſpectable ami, que, malgré l'abſence, vous me ſoutenez toujours dans mes goûts. Ma première paſſion ſera toujours l'envie de vous plaire. Je ne vous écris point de ma main ; je ſuis un peu malade aujourd'hui, mais mon cœur vous écrit toujours. Je ſuis à vous pour jamais : madame *Denis* vous en dit autant. Mes tendres reſpects à toute la famille des anges.

## LETTRE CII.

### A M. SENAC DE MEILHAN, *à Paris.*

Aux Délices, 5 d'avril.

Je n'ai guère reçu, Monſieur, en ma vie, ni de lettres plus agréables que celle dont vous m'avez honoré, ni de plus jolis vers que les vôtres. Je ne ſuis point ſéduit par les louanges que vous me donnez ; je ne juge de vos vers que par eux-mêmes : ils ſont faciles, pleins d'images et d'harmonie ; et ce qu'il y a encore de bon, c'eſt que vous y joignez des plaiſanteries du meilleur ton. Je vous aſſure qu'à votre âge je n'aurais point fait de pareilles lettres.

Si monſieur votre père eſt le favori d'*Eſculape*, vous l'êtes d'*Apollon*. C'eſt une famille pour qui je me ſuis toujours ſenti un profond reſpect en qualité de poëte et de malade. Ma mauvaiſe ſanté, qui me prive de l'honneur de vous écrire de ma main, m'ôte auſſi la conſolation de vous répondre dans votre langue. 1755.

Permettez-moi de vous dire que vous faites ſi bien des vers que je crains que vous ne vous attachiez trop au métier; il eſt ſéduiſant, et il empêche quelquefois de s'appliquer à des choſes plus utiles. Si vous continuez, je vous dirai bientôt par jalouſie ce que je vous dis à préſent par l'intérêt que vous m'inſpirez pour vous.

Vous me parlez, Monſieur, de faire un petit voyage ſur les bords de mon lac; je vous en défie: et ſi jamais vous allez dans le pays que j'habite, je me ferai un plaiſir de vous marquer tous les ſentimens que j'ai depuis long-temps pour monſieur votre père, et tous ceux que je commence à avoir pour ſon fils. Comptez, Monſieur, que c'eſt avec un cœur pénétré de reconnaiſſance et d'eſtime que j'ai l'honneur d'être, &c.

1755.

## LETTRE CIII.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 1 de mai.

L'ETERNEL malade, le folitaire, le planteur de choux et le barbouilleur de papier, qui croit être philofophe au pied des Alpes, a tardé bien indignement, monfeigneur le Maréchal, à vous remercier de vos bontés pour *le Kain ;* mais demandez à madame *Denis* fi j'ai été en état d'écrire. J'ai bien peur de n'être plus en état d'avoir la confolation de vous faire ma cour. J'aurai pourtant l'honneur de vous envoyer ma petite drôlerie ; c'eft le fruit des intervalles que mes maux me laiffaient autrefois : ils ne m'en laiffent plus aujourd'hui, et j'aurai plus de peine à corriger ce miférable ouvrage que je n'en ai eu à le faire. J'ai grande envie de ne le donner que dans votre année. Cette idée me fait naître l'efpérance de vivre encore jufque-là. Il faut avoir un but dans la vie ; et mon but eft de faire quelque chofe qui vous plaife, et qui foit bien reçu fous vos aufpices. Vous voilà, Dieu merci, en bonne fanté, Monfeigneur ; et les affaires et les devoirs de cour, et les plaifirs qui étaient en arrière par votre maudit éréfipèle, vous occupent à préfent que vous avez la peau nette et fraîche.

Je n'ofe, dans la multitude de vos occupations, vous fatiguer d'une ancienne requête que je vous avais faite avant votre cruelle maladie ; c'était de daigner me mander fi certaines perfonnes approuvaient que je

me fuſſe retiré auprès du fameux médecin *Tronchin*, et à portée des eaux d'Aix. Ce *Tronchin*-là a tellement établi ſa réputation, qu'on vient le conſulter de Lyon et de Dijon; et je crois qu'on y viendra bientôt de Paris. On inocule ce mois-ci trente jeunes gens à Genève. Cette méthode a ici le même cours et le même ſuccès qu'en Angleterre. Le tour des Français vient bien tard, mais il viendra. Heureuſement la nature a ſervi M. le duc de *Fronſac*, auſſi bien que s'il avait été inoculé. 1755.

Il me ſemble que ma lettre eſt bien médicale; mais pardonnez à un malade qui parle à un convaleſcent. Si je pouvais faire jamais une petite courſe dans votre royaume de Cathay, vous et le ſoleil de Languedoc, mes deux divinités bienfeſantes, vous me rendriez ma gaieté, et je ne vous écrirais plus de ſi ſottes lettres. Mais que pouvez-vous attendre du mont Jura, et d'un homme abandonné à des jardiniers ſavoyards et à des maçons ſuiſſes? Madame *Denis* eſt toujours comme moi, pénétrée pour vous de l'attachement le plus tendre. Elle l'exprimerait bien mieux que moi; elle a encore tout ſon eſprit, les Alpes ne l'ont point gâtée.

Conſervez vos bontés, Monſeigneur, à ces deux allobroges qui vivent à la ſource du Rhône, et qui ne regrettent que les climats où ce fleuve coule ſous votre commandement. Le Rhône n'eſt beau qu'en Languedoc. Je vous aimerai toujours avec bien du reſpect, mais avec bien de la vivacité; et je ſerai à vos ordres ſi je vis.

1755.

## LETTRE CIV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 de mai.

CHOEUR des anges, prenez patience : je ſuis entre les mains des médecins et des ouvriers ; et le peu de momens libres que mes maux et les arrangemens de ma cabane me laiſſent, ſont néceſſairement conſacrés à cet Eſſai ſur l'Hiſtoire générale qui eſt devenu pour moi un devoir indiſpenſable et accablant, depuis le tort qu'on m'a fait d'imprimer une eſquiſſe ſi informe d'un tableau qui ſera peut-être un jour digne de la galerie de mes anges. Laiſſez-moi quelque temps à mes remèdes, à mes jardins et à mon hiſtoire.

Dès que je me ſentirai une petite étincelle de génie, je me remettrai à mes magots de la Chine. Il ne faut fatiguer ni ſon imagination ni le public. Laiſſons attendre le démon de la poëſie et le démon du public, et prenons bien le temps de l'un et de l'autre. Je veux chaſſer toute idée de tragédie, pour y revenir avec des yeux tout frais et un eſprit tout neuf. On ne peut jamais bien corriger ſon ouvrage qu'après l'avoir oublié. Quand je m'y remettrai, je vous parlerai alors de toutes vos critiques, auxquelles je me ſoumettrai autant que j'en aurai la force. Ce n'eſt pas aſſez de vouloir ſe corriger, il faut le pouvoir.

Permettez-moi cependant, mon cher et reſpectable ami, de vous demander ſi M. de *Ximenès* était chez vous quand on lut ces quatre actes. Nous ſommes

bien

bien plus embarraſſés, madame *Denis* et moi, de ce que nous mande M. de *Ximenès*, que de *Gengis-kan* et d'*Idamé*. Si ce n'eſt pas chez vous qu'il a lu la pièce, c'eſt donc *le Kain* qui la lui a confiée ; mais comment *le Kain* aurait-il pu lui faire cette confidence puiſque la pièce était dans un paquet à votre adreſſe, très-bien cacheté ? Si, par quelque accident que je ne prévois pas, M. de *Ximenès* avait eu, ſans votre aveu, communication de cet ouvrage, il ſerait évident qu'on lui aurait auſſi confié les quatre chants que je vous ai envoyés. Tirez-moi, je vous prie, de cet embarras. 1755.

Je ne ſais, mon cher ange, à quoi appliquer ce que vous me dites à propos de ces quatre derniers chants. Il n'y a, ce me ſemble, aucune perſonnalité, ſi ce n'eſt celle de l'âne. Je ſais que, malheureuſement, il ſe gliſſa dans les chants précédens quelques plaiſanteries qui offenſeraient les intéreſſés. Je les ai bien ſoigneuſement ſupprimées ; mais puis-je empêcher qu'elles ne ſoient depuis long-temps entre les mains de mademoiſelle du *Till* ? C'eſt-là le plus cruel de mes chagrins ; c'eſt ce qui m'a déterminé à m'enſevelir dans la retraite où je ſuis. Je prévois que, tôt ou tard, l'infidélité qu'on m'a faite deviendra publique, et alors il vaudra mieux mourir dans ma ſolitude qu'à Paris. Je n'ai pu imaginer d'autre remède au malheur qui me menace, que de faire propoſer à mademoiſelle du *Till*, le ſacrifice de l'exemplaire imparfait qu'elle poſsède, et de lui en donner un plus correct et plus complet ; mais comment et par qui lui faire cette propoſition ? Peut-être M. de *la Motte*, qui a pris ma maiſon, et qui eſt le plus officieux des hommes,

1755. voudrait bien fe charger de cette négociation; mais voilà de ces chofes qui exigent qu'on foit à Paris. Ma tendre amitié pour vous l'exige bien davantage, et cependant je refte au bord de mon lac, et je ne me confole que par les bontés de mes anges. Mon cœur en eft pénétré.

## LETTRE CV.

### A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 9 de mai.

Je maudis bien mes ouvriers, mon cher et ancien ami, puifqu'ils vous empêchent de fuivre ce beau projet fi confolant que vous aviez de venir recueillir mes derniers ouvrages et mes dernières volontés.

Je plante et je bâtis fans efpérer de voir croître mes arbres, ni de voir ma cabane finie. Je conftruis à préfent un petit appartement pour madame de *Fontaine*, qui ne fera prêt que l'année qui vient : c'eft une de mes plus grandes peines de ne pouvoir la loger cette année; mais vous, qui pouvez vous paffer d'un cabinet de toilette et d'une femme de chambre, vous pourriez encore, fi le cœur vous en difait, venir habiter un petit grenier meublé de toile peinte, appartement digne d'un philofophe, et que votre amitié embellirait. Nous ne fommes pas loin de Genève; vous verriez M. de *Montpéroux*, le réfident, que vous connaiffez; vous auriez affez de livres pour vous amufer, une très-belle campagne pour vous promener; nous irions enfemble à Monrion; nous

nous arrêterions en chemin à Prangin; vous verriez un très-beau et très-ſingulier pays; et s'il venait faute de votre ancien ami, vous vous chargeriez de ſon héritage littéraire, et vous lui composeriez une honnête épitaphe; mais je ne compte point ſur cette conſolation. Paris a bien des charmes, le chemin eſt bien long, et vous n'êtes pas probablement déſœuvré. 1755.

Vous m'avez parlé de cet ancien poëme, fait il y a vingt-cinq ans, dont il court des lambeaux très-informes et très-falſifiés : c'eſt ma deſtinée d'être défiguré en vers et en proſe, et d'eſſuyer de cruelles infidélités. J'aurais voulu pouvoir réparer au moins le tort qu'on m'a fait par cette infame falſification de cette Hiſtoire prétendue univerſelle : c'était-là un beau projet d'ouvrage, et je vous avoue que je ſerais bien fâché de mourir ſans l'avoir achevé, mais encore plus ſans vous avoir vu.

Madame la ducheſſe d'*Aiguillon* m'a commandé quatre vers pour M. de *Monteſquieu*, comme on commande des petits pâtés; mais mon four n'eſt point chaud, et je ſuis plutôt ſujet d'épitaphes que feſeur d'épitaphes: d'ailleurs notre langue, avec ſes maudits verbes auxiliaires, eſt fort peu propre au ſtyle lapidaire. Enfin, l'Eſprit des lois en vaudra-t-il mieux avec quatre mauvais vers à la tête ? Il faut que je ſois bien baiſſé, puiſque l'envie de plaire à madame d'*Aiguillon* n'a pu encore m'inſpirer.

Adieu, mon ancien ami. Si madame la comteſſe de *Sandwich* daigne ſe ſouvenir de moi; *j pray you to preſent her with my moſt humble reſpect.* Vous voyez que je dicte juſqu'à de l'anglais; j'ai les doigts enflés, l'eſprit aminci, et je ne peux plus écrire.

1755.

## LETTRE CVI.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

24 de mai.

COMPTEZ, mon cher ange, que tant que j'aurai des mains et un petit fourneau encore allumé, je les emploierai à recuire vos cinq magots de la Chine. Soyez bien sûr qu'il n'y a que vous et les vôtres qui me ranimiez; mais je vous avoue que mes mains sont paralytiques, et que ma terre de la Chine est à la glace. Par tout ce que j'apprends des infidélités de ce monde, il y a un maudit âne qui me désespère. Vous l'avez cet âne, et vous savez qu'il est bien plus poli et bien plus honnête que celui qui court. J'ai relu le chant onzième. Il y a depuis long-temps :

En fait de guerre, on peut bien se méprendre,
Ainsi qu'ailleurs : mal voir et mal entendre
De l'héroïne était souvent le cas,
Et saint Denis ne l'en corrigea pas.

Vous auriez eu la vraie leçon, si vous aviez apporté la défectueuse à Plombières.

Il y a dans le chant onzième :

Ce que César sans pudeur soumettait
A Nicomède en sa belle jeunesse ;
Ce que jadis le héros de la Gréce
Admira tant dans son Epheſtion ;
Ce qu'Adrien mit dans le Panthéon.
Que les héros, ô Ciel ! ont de faiblesse !

Enfin, je n'ai rien vu dans la bonne leçon que de fort poli et de fort honnête; mais il arrivera ſans doute que quelqu'une des déteſtables copies qui courent ſera imprimée. Vous ne ſauriez croire à quel point je ſuis affligé. L'ouvrage, tel que je l'ai fait il y a plus de vingt ans, eſt aujourd'hui un contraſte bien déſagréable avec mon état et mon âge; et tel qu'il court le monde, il eſt horrible à tout âge. Les lambeaux qu'on m'a envoyés ſont pleins de ſottiſes et d'impudences; il y a de quoi faire frémir le bon goût et l'honnêteté; c'eſt le comble de l'opprobre de voir mon nom à la tête d'un tel ouvrage. Madame *Denis* écrit à M. d'*Argenſon*, et le ſupplie de ſe ſervir de ſon autorité pour empêcher l'impreſſion de ce ſcandale. Elle écrit à M. de *Malesherbes ;* et nous vous conjurons tous deux, mon cher et reſpectable ami, de lui en parler fortement : c'eſt ma ſeule reſſource. M. de *Malesherbes* eſt ſeul à portée d'y veiller. Enfin, ayez la bonté de me mander ce qu'il y a à craindre, à eſpérer et à faire. Veillez ſur notre retraite, mettez-moi l'eſprit en repos. Ne puis-je au moins ſavoir qui eſt ce poſſeſſeur du manuſcrit qui l'a lu à Vincennes tout entier ? ſi je le connaiſſais, ne pourrais-je pas lui écrire? ma démarche auprès de lui ne me juſtifierait-elle pas un jour? ne dois-je pas faire tout au monde pour prouver combien cet ouvrage eſt falſifié, et pour détruire les ſoupçons qu'on pourrait former un jour que j'ai eu part à la publication ? Enfin, il faut que je ſois tranquille pour penſer à la Chine ; et je ne ſongerai à *Gengis-kan* que lorſque vous m'aurez éclairé, au moins ſur ce qui me trouble, et que je me ſerai réſigné. Adieu,

1755.

1755. mon cher ange. Jamais pucelle n'a fait tant enrager un vieillard ; mais j'ai peur que nos Chinois ne ſoient un peu froids : ce ſerait bien pis.

Parlez à M. de *Maleſherbes*, échauffez-moi et aimez-moi.

## LETTRE CVII.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 26 de mai.

Est-il poſſible, Monſeigneur, que votre ſanté ſoit ſi long-temps à revenir ? Comment avez-vous pu ſoutenir tant de douleurs et tant de privations ? A quoi donc avez-vous paſſé le temps dans ce déſœuvrement ſi triſte et ſi étranger pour vous ? Une tragédie chinoiſe ne vaut pas la belle porcelaine de la Chine. Vous vous connaiſſez à merveille à ces deux curioſités-là, et vous avez dû bien ſentir que la tragédie n'était point encore digne de paraître ſous vos auſpices. Ces cinq magots de la Chine ne ſont encore ni cuits ni peints comme je le voudrais. Il faut attendre l'année de votre conſulat pour les préſenter, et employer beaucoup de temps pour les finir.

Mais je ſuis actuellement très-incapable de cuire et de peindre. Ce maudit ouvrage d'une autre eſpèce, dont on vous a régalé pendant votre maladie, me rend bien malade. On m'en a envoyé des morceaux indignement falſifiés, qui ſont frémir le bon goût et la décence. Ces rapſodies courent ; on veut les imprimer ſous mon nom. L'avidité et la malignité ſe

joignent pour me tuer. Je vous conjure de parler à ceux qui vous ont fait lire ces misères ; ils ſont à portée d'empêcher qu'on ne les publie. J'aurai l'honneur de vous faire tenir le véritable manuſcrit ; il vous amuſera : il n'en vaut que mieux pour être plus décent ; un peu de gaze ſied bien, même à un âne. 1755.

Un nommé *Corbi* eſt fort au fait de toute cette horreur. Si vous daignez l'envoyer chercher, il renoncera au projet d'imprimer quelque choſe d'auſſi déteſtable et de ſi dangereux, dans l'eſpérance de faire des profits plus honnêtes.

Madame *Denis* et moi, nous nous mettons entre vos mains, et nous eſpérons tout de vos bontés.

## LETTRE CVIII.

### A M. THIRIOT, *à Paris.*

Aux Délices, le 28 de mai.

VOUS me diſiez, dans votre dernière lettre, mon cher et ancien ami, que je devais bien vous envoyer quelques chants de la Pucelle. Je vous aſſure que je vous ferai tenir, de grand cœur, tout ce que j'en ai fait. Ne m'en ayez pas d'obligation ; je ſuis intéreſſé à remettre le véritable ouvrage entre vos mains. Les lambeaux défigurés qui courent dans Paris achèvent de me déſeſpérer. On s'eſt aviſé de remplir les lacunes de toutes les groſſièretés qui peuvent déshonorer un ouvrage. On y a ajouté des perſonnalités odieuſes et ridicules contre moi, contre mes amis et contre des

1755. perſonnes très-reſpectables. C'eſt un nouveau brigandage introduit depuis peu dans la littérature, ou plutôt dans la librairie. *La Beaumelle* eſt le premier, je crois, qui ait oſé faire imprimer l'ouvrage d'un homme, de ſon vivant, avec des commentaires chargés d'injures et de calomnies. Ce malheureux *Eroſtrate* du ſiècle de *Louis XIV* a trouvé le ſecret de changer, pour quinze ducats, en un libelle abominable, un livre entrepris pour la gloire de la nation.

On en a fait à peu-près autant des matériaux de l'Hiſtoire générale, et enfin on traite de même ce petit poëme fait il y a environ vingt-cinq ans. On fait une gueuſe abominable de cette pucelle qui n'avait qu'une gaieté innocente. *Corbi* prétend qu'un nommé *Graſſet* a acheté mille écus un de ces déteſtables exemplaires.

Je ſais quel eſt ce *Graſſet*, il n'eſt point du tout en état de donner mille écus. *Corbi* ferait à la fois une très-mauvaiſe action et un très-mauvais marché d'imprimer cette déteſtable rapſodie. Les morceaux qu'on m'en a envoyés ſont faits par la canaille et pour la canaille. Si vous rencontrez *Corbi*, dites-lui qu'on le trompe bien indignement. Songez que, quand on falſifie mes ouvrages, c'eſt votre bien qu'on vole, et que vous devriez venir ici arranger votre héritage.

## LETTRE CIX.

1755.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices attriſtées, 4 de juin.

MON divin ange, nos cinq actes, notre *Idamé*, notre *Gengis*, iront bien mal tant que je ſerai dans les angoiſſes de la crainte qu'on n'imprime ce malheureux vieux rogaton ſi défiguré, ſi imparfait, ſi tronqué, ſi déſeſpérant. Je voudrais du moins que vous en euſſiez un exemplaire au net, bien complet, bien corrigé, bien gai (puiſqu'il fut autrefois ſi gai), bien honnête, ou moins mal-honnête. Je voudrais que M. de *Thibouville* l'eût de cette façon. Je voudrais vous l'envoyer, ſoit par M. de *Chauvelin*, ſoit par quelque autre voie, telle qu'il vous plairait : il me ſemble que la ſeule reſſource eſt de faire un peu connaître la véritable copie, pour étouffer l'autre. Encore une fois, de deux maux il faut éviter le pire; et le plus grand des maux eſt la crainte. Non, il y en a un encore plus grand, c'eſt de voir mes amis offenſés par des rapſodies qui courent ſous mon nom. Votre dernière lettre à madame *Denis*, et toutes celles que nous recevons, nous confirment le danger. Je ſuis réduit à ſouhaiter que cette plaiſanterie de trente années ſoit connue, tout oppoſée qu'elle eſt aujourd'hui à mon âge et à ma ſituation. Elle n'eſt guère que plaiſanterie; et quand on rit, on ne trouve rien mauvais. Adieu, mon divin ange; je ſuis entre l'enclume et le marteau, entre la Chine et *Grisbourdon*; et je me mets en tremblant ſous les ailes de mes anges.

1755.

# LETTRE CX.

## AU MEME.

Aux Délices, par Genève, 13 de juin.

Je n'ai de termes ni en vers, ni en profe, ni en français, ni en chinois, mon cher et refpectable ami, pour vous dire à quel point vos bontés tendres et attentives pénètrent mon cœur. Vous êtes le S[t] *Denis* qui vient au fecours de *Jeanne*. J'ai reçu votre lettre par M. *Malet*, mais les chofes font pires que vous ne les croyez. M. le duc de *la Vallière* me mande qu'on lui a offert un exemplaire pour mille écus; le beau-frère de *Darget* en a donné une ou deux copies. Je ne fais pas ce que ce *Darget* a fait; mais je fais que, dans tous les pays où il y a des libraires, on cherche à imprimer cette déteftable et fcandaleufe copie. Il faut de toute néceffité que je faffe tranfcrire la véritable. Je fuivrai votre confeil, je l'enverrai à M. de *la Vallière*, et à la perfonne dont vous me parlez. Vous l'aurez fans doute; mais que de temps demande cette opération! Je me donnerai bien de la peine, et pendant ce temps-là l'ouvrage paraîtra tronqué, défiguré, et dans toute fon abomination. Au refte, vous avez trop de goût pour ne pas penfer que les groffièretés ne conviennent pas même aux ouvrages les plus libres; il y en a très-peu dans l'*Ariofte*. *Deux ou trois coups*, dit-elle, *eft fort plat*, *et rien du tout*, dit-elle, *eft plaifant*. Tous les gros mots font horribles dans un poëme, de quelque nature

qu'il ſoit. Il faut encore de l'art et de la conduite jusque dans l'ivreſſe de la plaiſanterie, et la folie même doit être conduite par la ſageſſe. Le réſident de France et un magiſtrat ſont venus chez moi lire la véritable leçon. Ils ont été intéreſſés en pouſſant de rire; ils ont dit qu'il faudrait être un ſot pour être ſcandaliſé. Voilà où j'en ſuis, c'eſt-à-dire, au déſeſpoir; car, malgré l'indulgence de deux hommes graves, je ſuis plus grave qu'eux. Une vieille plaiſanterie de trente ans jure trop avec mon âge et ma ſituation. Dieu veuille me rendre ma raiſon tragique, et m'envoyer à Pékin. 1755.

On dit qu'il eſt venu à Paris un nouvel acteur, égal à *le Kain :* ce ſerait bien là notre affaire. Adieu, mon ange; je ferai ce que je pourrai. DIEU a donc béni Mahomet! Eſt-il poſſible que Rome ſauvée ait été mal jouée et plus mal imprimée, et qu'on ne puiſſe pas reprendre ſa revanche? Il faut bien du temps pour faire revenir les hommes. Les talens ne ſont point faits pour rendre heureux; il n'y a que votre amitié qui ait ce privilége. Adieu; mille tendres reſpects à tous les anges. Madame *Denis* vous dit toutes les mêmes choſes que moi.

1755.

## LETTRE CXI.

### AU MEME.

15 de juin.

Mon cher ange, je vous demande toujours en grâce de montrer ce dernier chant à M. de *Thibouville*, afin qu'il voye que les sottises qu'on y a insérées ne sont pas de moi. C'est un de mes plus violens chagrins qu'un homme que j'aime puisse avoir quelque chose à me reprocher ; et il n'y a certainement d'autre remède que de lui faire voir le manuscrit que vous avez. Tout cela est horrible. Comment puis-je, encore une fois, travailler à mes Chinois et à mes Tartares dans cette crainte perpétuelle, dans les soins qu'il me faut prendre pour prévenir cette malheureuse édition, et dans la douleur de voir que mes soins seront inutiles ? La personne, qui m'avait juré que la copie qu'elle avait ne sortirait jamais de ses mains, l'a pourtant confiée à *Darget*, dans le temps que j'étais en France, croyant que *Darget* ne manquerait pas de l'imprimer, et qu'alors je serais forcé de lui demander un asile : voilà sa conduite, voilà le nœud de tout. *Darget* m'a avoué lui-même dans la lettre qu'il vient de m'écrire, que cette personne lui avait donné ce malheureux manuscrit. Il l'a lu publiquement à Vincennes, et aurait fait tout aussi bien de ne le pas lire ; d'autant plus que, si cet ouvrage est jamais imprimé, on serait en droit de s'en prendre à lui. M. l'abbé de *Chauvelin* voit quelquefois *Darget ;* je ne

doute pas qu'il ne l'affermiſſe dans le deſſein où il paraît être de n'en point donner de copie. Je vous ſupplie d'engager M. l'abbé de *Chauvelin* à faire cette bonne œuvre, il eſt ſi accoutumé à en faire ! Mais, en prenant cette précaution, en défendant un côté de la place, empêcherons-nous qu'elle ne ſoit priſe dans d'autres attaques ? Les copies ſe multiplient ; les lettres de M. de *Maleſherbes* et du préſident *Hénault* me font trembler ; tous les libraires de l'Europe ſont aux aguets. Je vous jure que, ſi j'avais du temps et encore un peu de génie, je me remettrais à cet ouvrage ; j'en ferais quelque choſe dans le goût de l'*Arioſte*, quelque choſe d'amuſant, de gai et d'aſſez innocent. J'empêcherais du moins par-là le tort qu'on fera un jour à ma mémoire ; j'anéantirais les déteſtables copies qui courent, et un poëme agréable réſulterait de tout ce fracas. Mais je ſens bien que vous demanderez la préférence pour nos cinq actes. Dieu veuille que je ſois aſſez recueilli, aſſez tranquille pour vous bien obéir. Nous verrons ce que je pourrai tirer d'une tête un peu embarraſſée, et ſi je pourrai conduire à la fois mes ouvriers, la Pucelle, l'Hiſtoire générale et mes Tartares. Je ne vous réponds que de ma ſenſibilité pour vos bontés. Vous aimer de tout mon cœur eſt la ſeule choſe que je faſſe bien. Adieu, mon cher et reſpectable ami.

1755.

## LETTRE CXII.

### A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

18 de juin.

VRAIMENT, ma chère nièce, vos ouvrages me consoleront bien des miens : nous les attendons avec impatience par M. *Tronchin.* Plût à Dieu que vous eussiez pu les apporter vous-même! Vous ornez notre solitude en attendant que vous nous y rendiez heureux.

Nous avons béni DIEU, et fait notre compliment au digne bénéficier. L'Eglise est sa vraie mère ; elle lui donne plus qu'il n'a de patrimoine ; mais je ne serai point content qu'il ne soit évêque.

Pour moi je vois bien que je ne serai que damné. Cela est injuste, car je le suis un peu dans ce monde. Quelle étrange idée a passé dans la tête de notre ami ! Je suis bien loin du dessein qu'il m'attribue ; mais je voudrais vous envoyer la véritable copie (*). Il est vrai qu'il n'y a pas tant de draperie que dans vos portraits, mais aussi ce ne sont pas les figures de l'*Aretin. Darget* ne devrait pas avoir cet ouvrage. Il n'en est possesseur que par une infidélité atroce. Les exemplaires qui courent ne viennent que de lui. On en a offert un pour mille écus à M. de *la Vallière*, et c'est M. le duc de *la Vallière* lui-même qui me l'a mandé. Tout cela est fort triste ; mais ce qui

(*) De la Pucelle.

l'eſt bien davantage, c'eſt ce que vous me dites de votre ſanté. Il eſt bien rare que le lait convienne à des tempéramens un peu deſſéchés comme les nôtres. Il arrive que nos eſtomacs font de mauvais fromages qui reſtent dans notre pauvre corps, et qui y font un poids inſupportable. Cela porte à la tête; les maudites fonctions animales vont mal, et on eſt dans un état déplorable. Je connais tous les maux, je les ai éprouvés, je les éprouve tous les jours, et je ſens tous les vôtres. DIEU vous préſerve de joindre les tourmens de l'eſprit à ceux du corps. Si vous voyez notre ami, je vous ſupplie de le bien relancer ſur la belle idée qu'il a eue : c'eſt préciſément le contraire qui m'occupe. Je cherche à déſarmer les mains qui veulent me couper la gorge, et je n'ai nulle envie de me la couper moi-même. *Darget* m'écrit, à la vérité, que ſon exemplaire ne paraîtra pas; mais peut-il empêcher que les copies qu'il a données ne ſe multiplient? Adieu; je tâcherai de ne pas mourir de douleur, malgré la belle occaſion qui s'en préſente. Je vous embraſſe, vous et votre fils, de tout mon cœur.

1755.

1755. 

## LETTRE CXIII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

23 de juin.

MON très-cher ange, j'ai reçu toutes vos lettres à la Chine. Je ſuis enfoncé dans le pays où vous m'avez envoyé. Je recuis vos magots, et vous les aurez inceſſamment. Soyez bien sûr que cette porcelaine-là eſt bien difficile à faire. La fin du quatrième acte et le commencement du cinquième étaient intolérables, et beaucoup de choſes manquaient aux trois autres. Il eſt bon d'avoir abandonné entièrement ſon ouvrage pendant quelques mois, c'eſt la ſeule manière de diſſiper cette malheureuſe ſéduction, et ce nuage qui fait voir trouble quand on regarde les enfans qu'on vient de faire. Je ne vous réponds pas d'avoir ſubſtitué des beautés aux défauts qui m'ont frappé, je ne vous réponds que de mon envie de vous plaire, et de l'ardeur avec laquelle j'ai travaillé. Vous verrez ſi mes maçons d'un côté, et de sèches hiſtoires de l'autre, m'ont encore laiſſé quelques faibles étincelles d'un talent que tout doit avoir détruit. Ce que vous me dites de Mahomet m'engage à vous parler d'Oreſte. Croiriez-vous que c'eſt la pièce dont les gens de lettres ſont le plus contens dans les pays étrangers. Reliſez-la, je vous en prie, et voyez ſi on ne pourrait pas la faire rejouer. Votre crédit, mon cher ange, pourrait-il s'étendre juſque-là ? Je ſais que les comédiens ſont gens un peu difficiles; mais enfin,

s'ils

sʼils veulent que je faſſe quelque choſe pour eux, ne feront-ils rien pour moi? J'ai chez moi actuellement le fils de *Fierville*. Il y a de quoi faire un excellent comédien; et s'il ne veut pas jouer tous les mots, il jouera très-bien. Il a de la figure, de l'intelligence, du ſentiment, ſurtout de la voix et un amour prodigieux pour ce malheureux métier ſi mépriſé et ſi difficile. Je vous prie, mon cher ange, de m'écrire par M. *Tronchin*, banquier a Lyon. Je vous conjure de ne pas imaginer que je ſonge à ce que vous ſavez; on n'y ſonge que trop pour moi. Ce *Graſſet* a apporté un exemplaire de Paris. Un magiſtrat de Lauſane l'a vu, l'a lu, et me l'a mandé. L'Allemagne eſt pleine de copies. Vous ſavez qu'il y en a dans Paris. Vous n'ignorez pas que M. le duc de *la Vallière* en a marchandé une. Il n'y a point, encore une fois, de libraire qui ne s'attende à l'imprimer, et peut-être actuellement ce coquin de *Graſſet* fait-il mettre ſous preſſe la copie infame et déteſtable qu'il a apportée. Je ne me fie point du tout à ſes ſermens. J'ai ſujet de tout craindre. En vérité, je me remercie de pouvoir travailler à notre Orphelin dans des circonſtances auſſi cruelles; mais vous m'animez; vous me conſolez; il n'y a rien que vous ne faſſiez de moi. Madame *Denis* vous fait mille tendres complimens. Elle mérite le petit mot par lequel j'ai terminé mon lac (*). Adieu, mon cher ange; mes reſpects à toute la ſociété angélique.

1755.

(*) Epître LXXVI. vol. d'*Epîtres*.

1755.

## LETTRE CXIV.

### A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

Aux Délices, 2 de juillet.

JE vous écris, ma très-chère nièce, en fesant clouer au chevet de mon lit votre portrait et celui de votre fils. En vérité, voilà trois chefs-d'œuvre de votre façon qui me sont bien chers, vous, le petit d'*Ornoi*, et son pastel. Vous ne pouviez faire ni un plus joli enfant, ni un plus joli portrait. Le vôtre est parfaitement ressemblant. Vous êtes un excellent peintre, et vous me consolez bien du portrait détestable que nous avions de vous. Je vous remercie bien tendre ment de tous vos beaux ouvrages.

Quand viendrez-vous donc voir les lieux que vous avez déjà embellis ? Dieu merci, les vaches vous sont plus favorables que les ânesses. Pour moi, j'ai un âne qui me fait bien de la peine; car mon âne tient un grand rang dans l'ouvrage que vous savez, et on lui a fait de terribles oreilles dans les maudites copies qui courent. Je vous enverrai certainement la véritable leçon, et vous en ferez tout ce qu'il vous plaira. Je vous enverrai aussi notre Orphelin de la Chine. Mais, en vérité, nous n'avons guère le temps de nous reconnaître, et je ne sais pas trop comment je peux suffire à toutes les sottises que j'ai entreprises. Il s'en faut bien que j'aye la santé que M. *Tronchin* me donne si libéralement. Il s'imagine que quiconque a eu le bonheur de le voir et de lui

parler, doit ſe bien pòrter : il eſt comme les magiciens qui croyaient guérir avec des paroles. Il a raiſon, car perſonne ne parle mieux que lui, et n'a plus d'eſprit; mais je ne m'en porte pas mieux. 1755.

A propos, *Thiriot* a douze chants de ce que vous ſavez : demandez-les-lui ſur le champ. Faites-les copier ; cela vous amuſera, vous et votre frère, quand il ſera las de réciter ſon bréviaire et de rapporter des procès. Je voudrais bien que mon abbaye fût auſſi ſur les bords de la Seine; mais j'ai bien l'air d'avoir planté le piquet pour jamais ſur les bords du lac de Genève. Les malades ne ſe tranſportent guère, à moins que ce ne ſoit aux eaux de Plombières, lorſque vous irez.

Ma chère enfant, il fait bien chaud pour montrer cinq magots de la Chine à quinze cents pariſiens, et la plupart des acteurs ſont d'autres magots. Il eſt impoſſible que la pièce réuſſiſſe; mais il eſt encore plus triſte que tout le monde diſpoſe de mon bien comme ſi j'étais mort. J'écris à M. d'*Argenſon* et à madame de *Pompadour*, touchant le nommé *Prieur* qui a imprimé un manuſcrit volé chez l'un ou chez l'autre. Ce manuſcrit ne contient que des mémoires informes. Ce libraire eſt un ſot, et le vendeur eſt un fripon. Je n'ai à craindre que d'être défiguré ; cela eſt toujours fort déſagréable.

Adieu, ma chère nièce; votre ſœur vous embraſſe, j'en fais autant; nous vous aimons à la folie.

1755.

## LETTRE CXV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 6 de juillet.

MON cher ange, gardez-vous de penſer que le quatrième et le cinquième magot ſoient ſupportables; ils ne ſont ni bien cuits ni bien peints. L'orphelin était trop oublié. *Zamti*, qui avait joué un rôle principal dans les premiers actes, ne paraiſſait plus qu'à la fin de la pièce; on ne s'intéreſſait plus à lui, et alors la propoſition que ſa femme lui fait de deux coups de poignard, un pour lui et un autre pour elle, ne pouvant faire un effet tragique, en feſait un ridicule. En un mot, ces deux derniers actes n'étaient ni aſſez pleins, ni aſſez forts, ni aſſez bien écrits. Madame *Denis* et moi nous n'étions point du tout contens. Nous eſpérons enfin que vous le ferez. Il faut commencer par vous plaire pour plaire au public. Je vais vous envoyer la pièce. Elle ne ſera peut-être pas trop bien tranſcrite, mais elle ſera liſible. Le roi de Pruſſe m'a repris un de mes petits clercs pour en faire ſon copiſte; c'était un jeune homme de Potſdam. J'ai rendu à *Céſar* ce qui appartient à *Céſar*, et il ne me reſte plus qu'un ſcribe qui a bien de la beſogne en vers et en proſe. Ce n'eſt pas une petite entrepriſe pour un malade de corriger tous ſes ouvrages, et de faire cinq actes chinois. Mais, mon cher ange, quel temps prendrez-vous pour faire jouer la pièce? Pour moi, je vous avoue que mon idée eſt de laiſſer paſſer

tous ceux qui fe préfentent, et furtout de ne rien difputer à M. de *Chateaubrun*. Il ne faut pas que deux vieillards fe battent à qui donnera une tragédie, et il vaut mieux fe faire défirer que de fe jeter à la tête. J'imagine qu'il faudrait laiffer l'hiver à ceux qui veulent être joués l'hiver. En ce cas, il faudrait attendre Pâques prochain, ou jouer à préfent nos Chinois. Il y aurait un avantage pour moi à les donner à préfent. Ce ferait d'en faire la galanterie à madame de *Pompadour*, pour le voyage de Fontainebleau. Il ne m'importe pas que l'Orphelin ait beaucoup de repréfentations. J'en laiffe tout le profit aux comédiens et au libraire, et je ne me réferve que l'efpérance de ne pas déplaire. Si cette pièce avait le même fuccès qu'Alzire, à qui madame *Denis* la compare, elle fervirait de contre-poifon à cette héroïne d'*Orléans* qui peut paraître au premier jour; elle difpoferait les efprits en ma faveur. Voilà furtout l'effet le plus favorable que j'en peux attendre. Je crois donc, dans cette idée, que le temps qui précède le voyage de Fontainebleau eft celui qu'il faut prendre; mais je foumets toutes mes idées aux vôtres.

1755.

J'envoie l'ouvrage fous l'enveloppe de monfieur de *Chauvelin*. Je vous prie, mon divin ange, de le donner à M. le maréchal de *Richelieu*. Qu'il le faffe tranfcrire, s'il veut, pour lui et pour madame de *Pompadour*, fi cela peut les amufer.

J'ai cru devoir envoyer à *Thiriot*, en qualité de trompette, cet autre ancien ouvrage dont nous avons tant parlé. J'aime bien mieux qu'il coure habillé d'un peu de gaze, que dans une vilaine nudité et tout eftropié. On le trouve ici très-joli, très-gai,

1755. et point ſcandaleux. On dit que les Contes de *la Fontaine* ſont cent fois moins honnêtes. Il y a bien de la poëſie, bien de la plaiſanterie, et quand on rit, on ne ſe fâche point; ſurtout nulle perſonnalité. Enfin, on ſait qu'il y a trente ans que cette plaiſanterie court le monde. La ſeule choſe déſagréable qu'il y aurait à craindre, ce ſerait la liberté que bien des gens ſe ſont donnée de remplir les lacunes comme ils ont pu, et d'y fourrer beaucoup de ſottiſes qu'ils ont ajoutées aux miennes.

Mon cher ange, je ſuis bien bon de ſonger à tout cela. Tout le monde me dit ici que je dois jouir en paix de mon charmant hermitage; il eſt bien nommé les Délices, mais il n'y a point de délices ſi loin de vous. Mille tendres reſpects à tous les anges.

## LETTRE CXVI.

### AU MEME.

Aux Délices, 18 de juillet.

VOUS devez, mon cher ange, avoir reçu et avoir jugé notre Orphelin. Je n'étais point du tout content de la première façon, je ne le ſuis guère de la ſeconde: je penſe que le petit morceau ci-joint eſt moins mauvais que celui auquel je le ſubſtitue, et voici mes raiſons. Le ſujet de la pièce eſt l'Orphelin: plus on en parle, mieux l'unité s'en trouve. La ſcène me parait mieux filée, et les ſentimens plus forts. Il me ſemble que c'était un très-grand défaut

que *Zamti* et *Idamé* eussent des choses si embarrassantes à se dire, et ne se parlassent point. 1755.

Plus la proposition du divorce est délicate, plus le spectateur désire un éclaircissement entre la femme et le mari. Cet éclaircissement produit une action et un nœud; cette scène prépare celle du poignard au cinquième acte. Si *Zamti* et *Idamé* ne s'étaient point vus au quatrième acte, ils ne feraient nul effet au cinquième, on oublie les gens qu'on a perdus de vue. Le parterre n'est pas comme vous, mon cher ange; il ne fait nul cas des absens. *Zamti*, ne reparaissant qu'à la fin seulement, pour donner à *Gengis* occasion de faire une belle action, serait très-insipide; il en résulterait du froid sur la scène du poignard, et ce froid la rendrait ridicule. Toutes ces raisons me font croire que la fin du quatrième acte est incomparablement moins mauvaise qu'elle n'était, et je crois la troisième façon préférable à la seconde, parce que cette troisième est plus approfondie. Après ce petit plaidoyer, je me soumets à votre arrêt. Vous êtes le maître de l'ouvrage, du temps et de la façon dont on le donnera. C'est vous qui avez commandé cinq actes, ils vous appartiennent. Notre ami *le Kain* doit avoir un habit. Il faudra aussi que *Lambert* ait le privilége, pour les injures que nous lui avons dites, madame *Denis* et moi, et pour l'avoir appelé si souvent paresseux.

*Thiriot-trompette* me mande que M. *Bouret* ne lui a point encore fait remettre son paquet. Il soupçonne que les commis en prennent préalablement copie.

1755. J'en bénis DIEU, et je ſouhaite qu'il y ait beaucoup de ces copies moins mal-honnêtes que l'original défiguré et tronqué qui court le monde. Je ſuis toujours réduit à la maxime qu'un petit mal vaut mieux qu'un grand. A propos de nouveaux maux, pourriez-vous me dire ſi un certain livre édifiant contre les *Buffon*, *Pope*, *Diderot*, moi indigne, *et ejuſdem farinæ homines*, a un grand ſuccès, et s'il y a quelques profits à faire ? Il ſerait bien doux de pouvoir ſe convertir ſur cette lecture, et de devoir ſon ſalut à l'auteur. Adieu, mon cher et reſpectable ami ; je vous dois ma conſolation en ce monde.

Je dois vous mander que M. de *Paulmi* et M. de *la Valette*, intendant de Bourgogne, ont pleuré tous deux à notre Orphelin. M. de *Paulmi* n'a pas mal lu le quatrième acte. Nous le jouerons dans ma cabane des Délices ; nous y bâtiſſons un petit théâtre de marionnettes. Genève aura la comédie malgré *Calvin*. J'ai envoyé à M. le maréchal de *Richelieu*, par M. de *Paulmi*, quinze chants honnêtes de ce grave poëme épique. Je lui ai promis que vous lui communiqueriez l'Orphelin. Voilà un compte très-exact des affaires de la province. Donnez-nous vos ordres, et aimez-nous.

M. le maréchal de *Richelieu* nous apprend le bruit cruel qui court, que je fais imprimer à Genève cet ouvrage qu'on vend manuſcrit à Paris à tout le monde, et que je le gâte. Il n'y a rien de plus faux, ni de plus dangereux, ni de plus funeſte pour moi qu'un pareil bruit.

## LETTRE CXVII. 1755.

### AU MEME.

Aux Délices, 21 de juillet.

MON cher ange, vous avez dû recevoir les cinq chinois par M. de *Chauvelin*, et une petite correction au quatrième acte, par la poſte. Il eſt juſte que je vous rende compte des moindres particularités de la Chine. Celles qui regardent l'ouvrage que *Darget* et tant d'autres perſonnes ont entre les mains ſont bien triſtes. Il n'eſt que trop vrai que ce *Graſſet*, dont vous aviez eu la bonté de me parler, en avait un exemplaire ; mais ce qu'il y a de plus cruel, c'eſt le bruit qui court, et dont M. le maréchal de *Richelieu* m'a inſtruit. Cette idée eſt auſſi funeſte qu'elle eſt mal fondée. Comment avez-vous pu croire que je ſongeaſſe à me priver de l'aſile que j'ai choiſi, et qui m'a tant coûté ? comment avez-vous penſé que je vouluſſe publier moi-même ce que j'ai envoyé à madame de *Pompadour*, et perdre ainſi tout d'un coup le mérite de ma petite confiance ? J'ai embelli aſſurément l'ouvrage, au lieu de le gâter ; et je ſuis d'autant plus en droit de condamner les éditions défigurées qui pourraient paraître de l'ancienne leçon. J'ai ſoigné cet ouvrage ; je l'ai regardé comme un pendant de l'*Arioſte ;* j'ai ſongé à la poſtérité ; et je fais l'impoſſible pour écarter les dangers du temps préſent. Je vous conjure, mon cher et reſpectable ami, de détruire de toutes vos forces le bruit affreux qui n'eſt point du tout fondé et qui m'achèverait. Vous avez confié

1755. vos craintes à M. de *Richelieu* et à madame de *Fontaine*. L'un et l'autre ont pris pour certain l'événement que votre amitié redoutait. Ils l'ont dit, la chofe eft devenue publique ; mais c'eft le contraire qui doit être public. Ma confolation fera à la Chine. Je ne vois plus que ce pays où l'on puiffe me rendre un peu de juftice. Adieu, mon cher ange.

## LETTRE CXVIII.

### A M. LE MARQUIS DE COURTIVRON.

Aux Délices, 22 de juillet.

Votre Traité d'optique, Monfieur, ne peut devenir meilleur que par des augmentations, et ne peut l'être par des changemens.

Je vous renouvelle mes remercîmens pour cet ouvrage, et je vous en dois de nouveaux pour la bonté que vous avez de vous intéreffer aux vérités hiftoriques qui peuvent fe trouver dans le Siècle de *Louis XIV*. Ces vérités ne font pas du genre des démonftrations. Tout ce que je peux faire, c'eft de croire ce que m'a affuré M. de *Fénélon*, neveu et élève de l'archevêque de Cambrai, que les vers imputés à madame *Guyon* étaient de l'auteur du Télémaque, et qu'il les lui avait vu faire ; ce peut être la matière d'une note.

A l'égard de la poudre de diamant, comme cette queftion eft du reffort de la phyfique expérimentale, elle peut mieux s'éclaircir. Le verre et le diamant n'étant que du fable, il redevient fable fin quand

il eſt réduit en poudre impalpable, et cette poudre n'eſt pas plus nuiſible que de la poudre de corail. 1755.
De là vient que tant d'ivrognes ont été dans l'habitude d'avaler leur verre après l'avoir vidé.

J'ai eu le malheur de ſouper quelquefois, dans ma jeuneſſe, avec ces meſſieurs; ils briſaient leurs verres ſous leurs dents, et ni le vin ni le verre ne leur feſaient mal. Si les fragmens de verre ou de diamant n'étaient pas aſſez broyés, aſſez pilés, on ne pourrait les avaler, ou du moins on ſentirait au paſſage un petit déchirement, une douleur qui avertirait. Je n'ai point ſous les yeux l'article où *Boërhaave* parle des poiſons; j'ai celui d'*Allen* qui dit en effet que la poudre de diamant eſt un poiſon. Mais le docteur *Mead* diſait: *Qu'on me donne deux gros diamans à condition que j'en avalerai un en poudre, et je ferai le marché.* En un mot, il eſt très-certain que la poudre de diamant impalpable ne peut faire de mal, et que groſſière on ne l'avalerait pas. Du verre pilé tue quelquefois des ſouris, et ſouvent les manque, mais une princeſſe, dont le palais eſt délicat, n'avalerait point du verre mal pilé.

Je viens de parler de tout cela à M. *Tronchin* qui eſt entièrement de mon avis; ce peut encore être l'objet d'une note.

Je vous aurai obligation, Monſieur, d'éclaircir ces deux faits dont vous me faites l'honneur de me parler.

La prédiction des tremblemens de terre ſera un peu plus difficile à conſtater. Je me ſuis un peu mêlé du paſſé, mais j'avoue en général ma profonde ignorance ſur l'avenir.

Tout ce dont je ſuis bien sûr pour le préſent,

1755. c'eſt de la ſenſibilité que vos attentions obligeantes m'inſpirent, et de l'eſtime infinie avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

# LETTRE CXIX.

## A M. THIRIOT.

A Genève, le 22 de juillet.

Les curieux, mon ancien ami, ſe ſont ſaiſis, à ce que je vois, de votre paquet, et ma toile cirée eſt perdue. J'apprends que l'ancien manuſcrit (*) tronqué et défiguré court tout Paris. Qui m'aurait dit qu'au bout de trente ans cette pauvre madame *du Châtelet* me jouerait ce tour? Pour comble de bénédiction, on dit que je vous envoyais l'ouvrage afin de l'imprimer; c'eſt bien aſſurément tout le contraire. Je ne ſais plus comment m'y prendre. Ce n'eſt pas l'affaire d'un jour de faire copier tout cela. Tous mes ſcribes ſont occupés à l'Orphelin de la Chine. Je tâche de faire ma cour à ſa Majeſté tartaro-chinoiſe; on dit que c'eſt un très-bon prince, et dont je ſerai fort content.

Je voudrais vous écrire de longues lettres; mais un pauvre malade avec une Hiſtoire générale ſur les bras, et trente ouvriers qui lui rompent la tête, n'eſt guère en état de parler long-temps à ſes amis. C'eſt aux gens tranquilles, et qui ont un heureux loiſir, à aſſiſter ceux qui n'en ont pas.

Ecrivez-moi, et aimez-moi; je vous embraſſe.

(*) De la Pucelle.

## LETTRE CXX.

1755.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

31 de juillet.

Je reçois, mon héros, votre lettre du 26 de juillet. Or, voyez, mon héros, comme vous avez raiſon ſur tous les points.

Premièrement, ce qui court dans Paris et ailleurs eſt l'ouvrage de la plus vile canaille, aidée par des gens qui méritent un châtiment exemplaire. Voici ce qu'on y trouve :

*Et qu'à la ville, et ſurtout en province,*
*Les Richelieux ont nommé maquereau.*

. . . . . . . . . . . . . .

*Dort en Bourbon la graſſe matinée ;*
*Et que Louis, ce ſaint et bon apôtre,*
*A ſes Bourbons en pardonne bien d'autre.*

Ce n'eſt pas là apparemment l'ouvrage que vous voulez. Les *la Beaumelle*, les *Fréron*, et les autres eſpèces qui vendent ſous le manteau cette abominable rapſodie, ſont prêts, dit-on, de la faire imprimer. Un nommé *Graſſet*, qui en avait un exemplaire, eſt venu me propoſer à Genève de me le vendre cinquante louis. Il m'en a montré des morceaux écrits de ſa main ; je les ai portés ſur le champ au réſident de France. J'ai fait mettre ce malheureux en priſon, et enfin on n'a point trouvé ſon manuſcrit.

1755. J'ai cru, dans ces circonſtances, devoir vous envoyer, auſſi-bien qu'à madame de *Pompadour* et à M. le duc de *la Vallière*, mon véritable ouvrage qui eſt à la vérité très-libre, mais qui n'eſt ni ne peut être rempli de pareilles horreurs. Ils ont reçu leur paquet. Vous n'avez point le vôtre ; apparemment que M. de *Paulmi* a voulu préalablement en prendre copie. Vous pourriez bien en demander des nouvelles à M. *Dumenil*, en préſence de qui je donnai le paquet cacheté ſans armes, pour être cacheté avec les armes de M. de *Paulmi*, contreſigné par lui, et vous être dépêché le lendemain.

Vous ſentez, Monſeigneur, le déſeſpoir où tout cela me réduit. La canaille de la littérature m'avait fait ſortir de France, et me pourſuit juſque dans mon aſile.

Le ſecond point eſt le rôle de *Gengis* donné à *le Kain*. Je ne me ſuis mêlé de rien que de faire comme j'ai pu l'Orphelin de la Chine, et de le mettre ſous votre protection. *Zamti* le chinois et *Gengis* le tartare ſont deux beaux rôles. Que *Grandval* et *le Kain* prennent celui qui leur conviendra ; que tous deux n'aient d'autre ambition que de vous plaire ; que M. d'*Argental* vous donne la pièce ; que vous donniez vos ordres : voilà toute ma requête. Je me borne à vous amuſer ; et, ſi par haſard l'ouvrage réuſſiſſait, ſi on le trouvait digne de paraître ſous vos auſpices, je vous demanderais la permiſſion de vous le dédier à ma façon, c'eſt-à-dire, avec un ennuyeux diſcours ſur la littérature chinoiſe et ſur la nôtre. Vous ſavez que je ſuis un bavard, et vous me paſſeriez mon rabâchage ſur votre perſonne et

ſur les Chinois. Je vous ſupplierais en ce cas d'empêcher, en vertu de votre autorité, que monſieur le ſouffleur ne fît imprimer ma pièce et ne la défigurât, comme cela lui eſt arrivé ſouvent. Tout le monde me pille comme il peut. 1755.

Adieu, Monſeigneur. Si vous commandez une armée, je veux aller vous voir dans votre gloire, au lieu d'aller aux eaux de Plombières. Recevez mon tendre reſpect.

## LETTRE CXXI.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

31 de juillet.

MON cher ange, votre lettre du 25 juillet m'apprend que vous avez reçu la petite correction du quatrième acte, conformément à vos déſirs et à vos ordres. Je ne doute pas que vous n'ayez reçu auſſi celle du deuxième acte. Le violent chagrin que me cauſe cet abominable ouvrage qu'on fait courir ſous mon nom, me met hors d'état d'embellir, comme je le voudrais, une tragédie que vous approuvez. Pourquoi M. de *Richelieu* imagine-t-il que je lui envoyais un exemplaire rapetaſſé ?

Je lui envoyais, comme à vous, quelque choſe de bien meilleur que la rapſodie qui court. Il n'a point reçu ſon paquet. Apparemment que M. de *Paulmi* a voulu en prendre copie pour ſon droit de tranſit; à la bonne heure. M. de *Richelieu* me gronde

1755. ſur la diſtribution des rôles ; je ne m'en mêle point ; c'eſt à vous, mon cher ange, à tout ordonner avec lui. *Gengis* et *Zamti* ſont deux rôles que *Grandval* et *le Kain* peuvent jouer. Faites tout comme il vous plaira, mon unique occupation eſt de tâcher de vous plaire ; mais le pucelage de *Jeanne* me tue. Je vous embraſſe mille fois, mon ange.

Je rouvre ma lettre. J'apprends dans l'inſtant qu'on a encore volé le manuſcrit de la Guerre de 1741, qui était dans les mains de M. d'*Argenſon*, de M. de *Richelieu* et de madame de *Pompadour*. On a porté tout ſimplement le manuſcrit à M. de *Malesherbes*, qui donne auſſi tout ſimplement un privilége. Je vous conjure de lui en parler et de l'engager à ne pas favoriſer ce nouveau larcin. On dit que cela preſſe. Je n'ai d'eſpérance qu'en vous.

Revenons aux Chinois. *Grandval*, à qui j'ai donné cinquante louis pour le duc de *Foix*, refuſerait-il de jouer dans l'Orphelin ? Au nom du *Tien*, arrangez cela avec monſieur le maréchal.

LETTRE

# LETTRE CXXII.

1755.

A MONSIEUR

LE PREMIER SYNDIC DU CONSEIL DE GENEVE.

Le 2 d'auguſte.

MONSIEUR,

Vos bontés et celles du magnifique conſeil m'ayant déterminé à m'établir ici ſous ſa protection, il ne me reſte, en vous renouvelant mes remercîmens, que d'aſſurer mon repos en ayant recours à la juſtice et à la prudence du conſeil.

Je ſuis obligé de l'informer que, le 17 du mois de juin, un conſeiller d'Etat de France m'écrivit qu'un nommé *Graſſet* était parti de Paris, chargé d'un manuſcrit abominable qu'il voulait imprimer ſous mon nom, croyant mal à propos que mon nom ſervirait à le faire vendre; on m'envoya de plus la teneur de la lettre écrite de Lauſane, par ce *Graſſet*, à un facteur de librairie de Paris. J'écrivis incontinent à des magiſtrats de Lauſane, et je les ſuppliai d'éclaircir ce fait. On intimida *Graſſet* à Lauſane.

Le 22 juillet, une femme nommée *Dubret*, qui demeure à Genève dans la même maiſon que le ſieur *Graſſet*, vint me propoſer de me vendre cet ouvrage manuſcrit, quarante louis.

Le 26 juillet, *Graſſet* arrivé de Lauſane vint lui-même me propoſer ce manuſcrit pour cinquante louis, en préſence de madame *Denis* et de M. *Catala*;

1755. et me dit que ſi je ne l'achetais pas, il le vendrait à d'autres. Pour me faire connaître le prix de ce qu'il voulait me vendre, il m'en montra une feuille écrite de ſa main; il me pria de la faire tranſcrire, et de lui rendre ſon original.

Je fus ſaiſi d'horreur à la vue de cette feuille qui inſulte, avec autant d'inſolence que de platitude, à tout ce qu'il y a de plus ſacré. Je lui dis, en préſence de M. *Catala*, que ni moi ni perſonne de ma maiſon ne tranſcririons jamais des choſes ſi infames, et que ſi un de mes laquais en copiait une ligne, je le chaſſerais ſur le champ.

Ma juſte indignation m'a déterminé à faire remettre dans les mains d'un magiſtrat cette feuille puniſſable, qui ne peut avoir été compoſée que par un ſcélérat inſenſé et imbécille.

J'ignore ce qui s'eſt paſſé depuis, j'ignore de qui *Graſſet* tient ce manuſcrit odieux; mais ce que je ſais certainement, c'eſt que ni vous, Monſieur, ni le magnifique conſeil, ni aucun membre de cette république ne permettra point des ouvrages et des calomnies ſi horribles, et qu'en quelque lieu que ſoit *Graſſet*, j'informerai les magiſtrats de ſon entrepriſe qui outrage également la religion et le repos des hommes. Mais il n'y a aucun lieu ſur la terre où j'attende une juſtice plus éclairée qu'à Genève.

Je vous ſupplie, Monſieur, de communiquer ma lettre au magnifique conſeil, et de me croire avec un profond reſpect, &c.

## LETTRE CXXIII.

1755.

### A M. THIRIOT, *à Paris.*

Aux Délices, le 4 d'augufte.

Ce que vous avez eft prefque auffi ancien que notre amitié. Il y a trente ans que cela eft fait, et vous voyez combien cela eft différent des plates groffièretés et des fcandales odieux qui courent. Vous aurez le refte ; vous verrez que le bâtard de l'*Ariofte* n'eft pas le bâtard de l'*Aretin*. Un fcélérat, nommé *Graffet*, eft venu dans ce pays-ci, dépêché par des coquins de Paris, pour faire imprimer fous mon nom, à Laufane, les abominations qu'ils ont fabriquées. Je l'ai fait guetter à Laufane ; il eft venu à Geneve, je l'ai fait mettre en prifon. J'ai ici quelques amis, et on n'y troublera point mon repos impunément.

Adieu, mon ancien ami ; vous auriez trouvé ma retraite charmante l'été, et l'hiver il ne faut pas quitter le coin de fon feu. Tous les lieux font égaux quand il gêle ; mais dans les beaux jours je ne connais rien qui approche de ma fituation. Je ne connaiffais ni ce nouveau plaifir, ni celui de femer, de planter et de bâtir. Je vous aurais voulu dans ce petit coin de terre. J'y fuis très-heureux, et fi les calomnies de Paris venaient m'y pourfuivre, je ferais heureux ailleurs.

Je vous embraffe. *Quid novi?*

1755.

## LETTRE CXXIV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 d'auguste.

Mon cher ange, je voudrais encore vernir mes magots; mais tout ce qui arrive à *Jeanne* gâte mes pinceaux chinois. C'eſt ma deſtinée que la calomnie me pourſuive au bout du monde. Elle vient me tourmenter au pied des Alpes. Vous ai-je mandé que ce coquin de *Graſſet* était venu dans ce pays-ci, chargé de cet impertinent ouvrage avec des vers contre la France, contre la maiſon régnante, contre M. de *Richelieu*? Ceux qui l'ont envoyé, ſachant que j'étais auprès de Genève, n'ont pas manqué de faire paraître *Calvin* dans cette rapſodie; cela fait un bel effet du temps de *Charles VII*. Il eſt très-certain que ce *Chevrier*, qui avait annoncé l'ouvrage dans les feuilles de *Fréron*, y a travaillé; et il eſt très-probable que *Graſſet* s'entend toujours avec *Corbi*.

Vous voyez combien il eſt néceſſaire que les cinq magots ſoient joués vîte et bien; mais comment *Sarrazin* peut-il ſe charger de *Zamti*? eſt-ce là le rôle d'un vieillard? On n'entendra pas *le Kain*. *Sarrazin* joue en capucin. Serai-je la victime de l'orgueil de *Grandval* qui ne veut pas s'abaiſſer à jouer *Zamti*? Mon divin ange, je m'en remets à vous; mais ſi mes magots tombent, je ſuis enterré.

Je vois enfin que vous avez perdu ces malheureux ſoupçons que vous aviez de moi ſur un pucelage;

Dieu soit béni. *Thiriot-trompette* me mande qu'il y avait, dans le seul premier chant qui court à Paris, cent vingt-quatre vers falsifiés. Tout ce qu'on m'en a envoyé est de la plus grande platitude. Gare que ces sottes horreurs ne paraissent sous mon nom; ce maraud de *Fréron* en fera un bel extrait. 1755.

Je vous demande en grâce au moins qu'on ne falsifie pas mon pauvre Orphelin. Je vous conjure qu'on le joue tel que je l'ai fait.

Nous venons d'en faire une répétition. Un *Tronchin*, conseiller d'Etat de Genève, auteur d'une certaine Marie Stuart, a joué, ou plutôt lu sur notre petit théâtre, le rôle de *Gengis* passablement; il a fort bien dit *vos vertus*, et tout le monde a conclu que c'était un solécisme épouvantable de dire quelque chose après ce mot. Ce serait tout gâter; la seule idée m'en fait frémir.

La scène du poignard a bien réussi; des cœurs durs ont été attendris.

Je vous embrasse; je me recommande à vos bontés.

1755.

## LETTRE CXXV.

### AU MEME.

13 d'auguste.

Mon cher ange, je ne suis pas en état de songer à une tragédie ; je suis dans les horreurs de la persécution que la canaille littéraire me fait depuis quarante ans. Vous m'aviez assurément donné un très-bon avis. Ce *Grasset* était venu de Paris tout exprès pour consommer son iniquité. Il n'est que trop vraï que *Chevrier* était très-instruit de ce maudit ouvrage et de toute cette manœuvre. *Fréron* n'en avait parlé dans sa feuille que pour préparer cette belle entreprise. Vous savez de quelles abominations on a farci ce poëme. On a voulu me perdre et gagner de l'argent. Je n'y sais autre chose que de déférer moi-même tout scandale qu'on voudra mettre sous mon nom, en quelque lieu que je sois. Pour comble de douleurs, on m'apprend que Lyon est infecté d'un premier chant aussi plat que criminel, dans lequel il n'y a pas quarante vers de moi. Mon malheur veut que monsieur votre oncle, que je n'ai jamais offensé, ait depuis un an écrit au roi plusieurs fois contre moi, et ait même montré les réponses. Il a trop d'esprit et trop de probité pour m'imputer les misères indignes qui courent ; mais il peut, sans les avoir vues, écouter la calomnie. L'abbé *Pernetti* m'a écrit de Lyon qu'on me forcerait à quitter mon asile, qui m'a déjà coûté

plus de quarante mille écus. Madame *Denis* ſe meurt de douleur, et moi de la colique. 1755.

J'écris un mot à madame de *Pompadour* au ſujet des cinq pagodes que vous lui faites tenir de ma part.

Je me flatte qu'elle ne trouvera rien dans la pièce qui ne plaiſe aux honnêtes gens, et qui ne déplaiſe à *Crébillon*. Je me flatte que, ſi elle l'approuve, elle ſera jouée malgré le radoteur *Licofron*. Adieu, mon très-cher ange qui me conſolez.

## LETTRE CXXVI.

### AU MEME.

13 d'auguſte.

VRAIMENT, mon cher ange, il ne manquait plus à mes peines que celle de vous voir affligé. Je ne m'embarraſſe guère de vos gronderies, mais je ſouffre beaucoup de l'embarras que vous donnent les bateleurs de Paris. Mon divin ange, grondez-moi tant qu'il vous plaira, mais ne vous affligez pas. M. de *Richelieu* me mande qu'il faut que *Grandval* joue dans la pièce ; *très-volontiers*, lui dis-je, *je ne me mêle de rien ; que le Kain et Grandval s'étudient à vous plaire, c'eſt leur devoir*.

La comédie eſt auſſi mal conduite que les pièces qu'on y donne depuis ſi long-temps. Le ſiècle où nous vivons eſt en tout ſens celui de la décadence ; il faut l'abandonner à ſon ſens réprouvé. J'ai déſiré, mon

1755. cher et refpectable ami, qu'on donnât mes magots à Fontainebleau, puifqu'on doit les donner; et je l'ai défiré afin de pouvoir détruire, dans une préface, les calomnies qui viennent m'affaillir au pied des Alpes. Vous favez une partie des horreurs que j'éprouve, et je dois à votre amitié le premier avis que j'en ai eu. La députation de *Graffet* eft le réfultat d'un complot formé de me perdre par-tout où je ferai. Jugez fi je fuis en état de chanter le Dieu des jardins. J'en dirai pourtant un petit mot quand je pourrai être tranquille; mais je le dirai honnêtement. Toute groffièreté rebute, et vous devez vous en apercevoir par la différence qui eft entre la copie que je vous ai envoyée et l'autre exemplaire. Je vous fupplie de répandre cette copie le plus que vous pourrez, et furtout de la faire lire à M. de *Thibouville;* je vous en conjure. Ah! mon cher et refpectable ami, quel temps avez-vous pris pour me gronder! Celui que votre oncle prend pour m'achever. Je vous embraffe tendrement. Les hommes font bien méchans; mais vous me raccommodez avec l'efpèce humaine.

## LETTRE CXXVII. 1755.

### A MADAME DE FONTAINE.

13 d'augufte.

Ma chère nièce, vous êtes charmante. Vous courez, avec votre mauvaife fanté, aux invalides pour des chinois. Tout Pékin eft à vos pieds. Je me flatte qu'on jouera la pièce telle que je l'ai faite, et qu'on n'y changera pas un mot. J'aime infiniment mieux la favoir fupprimée qu'altérée.

Les fcélérats d'Europe me font plus de peine que les héros de la Chine. Un fripon, nommé *Graffet*, que M. d'*Argental* m'avait heureufement indiqué, eft venu ici pour imprimer un déteftable ouvrage fous le même titre que celui auquel je travaillai il y a trente ans, et que vous avez entre les mains. Vous favez que cet ouvrage de jeuneffe n'eft qu'une gaieté très-innocente. Deux fripons de Paris, qui en ont eu des fragmens, ont rempli les vides comme ils ont pu, contre tout ce qu'il y a de plus refpectable et de plus facré. *Graffet*, leur émiffaire, eft venu m'offrir le manufcrit pour cinquante louis d'or, et m'en a donné un échantillon auffi abfurde que fcandaleux. Ce font des fottifes des halles, mais qui font dreffer les cheveux à la tête. Je courus fur le champ de ma campagne à la ville; et, aidé du réfident de France, je déférai le coquin; il fut mis en prifon et banni, fon bel échantillon lacéré et brûlé, et le confeil m'a écrit pour me remercier de ma dénonciation. Voilà

1755. comme il faudrait par-tout traiter les calomniateurs. Je ne les crains point ici ; je ne les crains qu'en France.

Ayez ſoin de votre ſanté, et aimez deux ſolitaires qui vous aiment tendrement. Je vous embraſſe, ma chère enfant, du fond de mon cœur.

## LETTRE CXXVIII.

## A M. THIRIOT.

Le 23 d'auguſte.

MON ancien ami, amuſez-vous tant que vous pourrez avec une Pucelle; cela eſt beau à votre âge. Il y a trente ans que je fis cette folie. Je vous ai envoyé la copie que j'avais depuis dix ans. Je ne puis ſonger à tout cela que pour en rougir. Dites aux gens qui ſont aſſez bons pour éplucher cet ouvrage, qu'ils commencent par critiquer ſérieuſement frère *Jean des Entomures* et *Gargantua*.

Quant à mes cinq magots de la Chine, je les crois très-mal placés ſur le théâtre de Paris, et je n'en attends pas plus de ſuccès que je n'attends de reconnaiſſance des comédiens à qui j'ai fait préſent de la pièce. Il y a long-temps que j'ai affaire à l'ingratitude et à l'envie. Je fuis les hommes, et je m'en trouve bien; j'aime mes amis, et je m'en trouve encore mieux. Je voudrais vous revoir avant d'aller voir *Paſcal* et *Rabelais*, et *tutti quanti* dans l'autre monde.

Puiſque vous voyez M. d'*Argenſon* le philoſophe, préſentez-lui, je vous prie, mes reſpects.

1755.

## LETTRE CXXIX.

A MADAME

## LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

Aux Délices, le 23 d'auguſte.

On vous lit des choſes bien édifiantes, Madame, dans le couvent des carmélites (*). Je ne doute pas qu'elles ne ſervent à entretenir votre dévotion. Si vous n'êtes pas encore convaincue du pouvoir de la grâce, vous devez l'être de celui de la deſtinée. Elle m'a fait quitter Cirey, après l'avoir embelli; elle vous a fait quitter votre terre, lorſque vous en rendiez la demeure plus agréable que jamais; elle a fait mourir madame *du Châtelet* en Lorraine; elle m'a conduit ſur les bords du lac de Genève; elle vous a campée aux carmélites : c'eſt ainſi qu'elle ſe joue des hommes qui ne ſont que des atomes en mouvement, ſoumis à la loi générale qui les éparpille dans le grand choc des événemens du monde, qu'ils ne peuvent ni prévoir, ni prévenir, ni comprendre, et dont ils croient quelquefois être les maîtres. Je bénis cette deſtinée de ce que meſſieurs vos enfans ſont placés.

Je vous ſouhaite, Madame, du bonheur, s'il y en a; de la tranquillité, au moins, tout inſipide qu'elle eſt; de la ſanté qui eſt le vrai bien, et qui cependant eſt un bien trop peu ſenti. Conſervez-moi de l'amitié. Les roues de la machine de ce monde ſont engrenées

(*) La Pucelle.

1755. de façon à ne pas me laiſſer l'eſpérance de vous revoir; mais mon tendre reſpect pour vous ſera toujours dans mon cœur.

## LETTRE CXXX.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux triſtes Délices, 29 d'auguſte.

MON divin ange, je reçois votre lettre du 21; je commence par les pieds de madame d'*Argental*, et je les baiſe, avec votre permiſſion, enflés ou non. J'eſpère même qu'ils pourront la conduire à la Chine, et qu'elle entendra *le Kain;* ce qui eſt, dit-on, très-difficile. On prétend qu'il a joué un beau rôle muet; mais, mon cher et reſpectable ami, je ne ſuis touché que de vos bontés; je les ſens mille fois plus vivement que je ne ſentirais le ſuccès le plus complet. Les magots chinois iront comme ils pourront; on les briſera, on les caſſera, on les mettra ſur ſa cheminée ou dans ſa garde-robe, en on fera ce qu'on voudra; mon cœur eſt flétri, mon eſprit laſſé, ma tête épuiſée. Je ne puis, dans mes violens chagrins, que vous faire les plus tendres remercîmens. C'eſt vous qui avez prévenu le mal. Vous avez été à cent lieues, mon véritable ange gardien. Ce *Graſſet*, ce maudit *Graſſet*, eſt un des plus inſignes fripons qui infectent la littérature. J'ai eſſuyé un tiſſu d'horreurs. Enfin, ce miſérable, chaſſé d'ici, s'en eſt allé avec ſon manuſcrit infame, et on ne ſait plus où le prendre. Je n'ai jamais vu de plus artificieux et de plus effronté coquin.

A l'égard de cet autre animal de *Prieur*, qui dispose insolemment de mon bien sans daigner seulement m'en avertir, j'ai écrit à madame de *Pompadour* et à M. d'*Argenson*. L'un ou l'autre a été volé, et il leur doit importer de savoir par qui; d'ailleurs, il s'agit de la gloire du roi, et ni l'un ni l'autre ne seront indifférens. Enfin, mon cher ange, je suis vexé de tous côtés depuis un mois. La rapine et la calomnie me sont venues assaillir aux pieds des Alpes, dans ma solitude. Où fuir? il faudra donc aller trouver l'empereur de la Chine. Encore trouverai-je là des jésuites qui me joueront quelque mauvais tour. Ma santé n'a pas résisté à toutes ces secousses. Il ne me reste de sentiment que pour vous aimer; je suis abasourdi sur tout le reste. Adieu; pardonnez moi, je ne sais plus où j'en suis. Adieu, votre amitié sera toujours ma consolation la plus chère. Je baise très-douloureusement les ailes de tous les anges. 1755.

1755.

## LETTRE CXXXI.

### A M. JEAN-JACQUES ROUSSEAU, *à Paris.*

30 d'auguste.

J'AI reçu, Monſieur, votre nouveau livre (*) contre le genre-humain; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, mais vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la ſociété humaine, dont notre ignorance et notre faibleſſe ſe promettent tant de conſolations. On n'a jamais employé tant d'eſprit à vouloir nous rendre bêtes; il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de ſoixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je ſens malheureuſement qu'il m'eſt impoſſible de la reprendre, et je laiſſe cette allure naturelle à ceux qui en ſont plus dignes que vous et moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les ſauvages du Canada; premièrement, parce que les maladies dont je ſuis accablé me retiennent auprès du plus grand médecin de l'Europe, et que je ne trouverais pas les mêmes ſecours chez les Miſſouris; ſecondement, parce que la guerre eſt portée dans ces pays-là, et que les exemples de nos nations ont rendu les ſauvages preſque auſſi méchans que nous. Je me borne à être un ſauvage paiſible dans la ſolitude

(*) Le Diſcours ſur l'inégalité des conditions.

que j'ai choisie, auprès de votre patrie où vous devriez être. 1755.

Je conviens avec vous que les belles-lettres et les sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du *Tasse* firent de sa vie un tissu de malheurs; ceux de *Galilée* le firent gémir dans les prisons, à soixante et dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre; et ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'ils l'obligèrent à se rétracter. Dès que vos amis eurent commencé le Dictionnaire encyclopédique, ceux qui osèrent être leurs rivaux les traitèrent de déistes, d'athées, et même de jansénistes.

Si j'osais me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense, je vous ferais voir des gens acharnés à me perdre, du jour que je donnai la tragédie d'Oedipe; une bibliothéque de calomnies ridicules imprimées contre moi; un prêtre ex-jésuite, que j'avais sauvé du dernier supplice, me payant, par des libelles diffamatoires, du service que je lui avais rendu; un homme, plus coupable encore, fesant imprimer mon propre ouvrage du Siècle de *Louis XIV*, avec des notes dans lesquelles la plus crasse ignorance vomit les plus infames impostures; un autre qui vend à un libraire quelques chapitres d'une prétendue Histoire universelle sous mon nom; le libraire assez avide pour imprimer ce tissu informe de bévues, de fausses dates, de faits et de noms estropiés; et enfin, des hommes assez lâches et assez méchans pour m'imputer la publication de cette rapsodie. Je vous ferais voir la société infectée de ce genre d'hommes inconnu à toute l'antiquité, qui, ne pouvant embrasser une profession honnête, soit

1755. de manœuvre, ſoit de laquais, et ſachant malheureuſement lire et écrire, ſe font courtiers de littérature, vivent de nos ouvrages, volent des manuſcrits, les défigurent et les vendent. Je pourrais me plaindre que des fragmens d'une plaiſanterie faite, il y a près de trente ans ſur le même ſujet que *Chapelain* eut la bêtiſe de traiter ſérieuſement, courent aujourd'hui le monde par l'infidélité et l'avarice de ces malheureux qui ont mêlé leurs groſſièretés à ce badinage, qui en ont rempli les vides avec autant de ſottiſe que de malice, et qui enfin, au bout de trente ans, vendent par-tout en manuſcrit ce qui n'appartient qu'à eux, et qui n'eſt digne que d'eux. J'ajouterais qu'en dernier lieu on a volé une partie des matériaux que j'avais raſſemblés dans les archives publiques pour ſervir à l'hiſtoire de la guerre de 1741, lorſque j'étais hiſtoriographe de France; qu'on a vendu à un libraire de Paris ce fruit de mon travail; qu'on ſe ſaiſit à l'envi de mon bien, comme ſi j'étais déjà mort, et qu'on le dénature pour le mettre à l'encan. Je vous peindrais l'ingratitude, l'impoſture et la rapine me pourſuivant depuis quarante ans juſqu'au pied des Alpes, et juſqu'au bord de mon tombeau. Mais que conclurai-je de toutes ces tribulations? que je ne dois pas me plaindre; que *Pope*, *Deſcartes*, *Bayle*, le *Camouens*, et cent autres, ont eſſuyé les mêmes injuſtices et de plus grandes; que cette deſtinée eſt celle de preſque tous ceux que l'amour des lettres a trop ſéduits.

Avouez, en effet, Monſieur, que ce ſont là de ces petits malheurs particuliers, dont à peine la ſociété s'aperçoit. Qu'importe au genre-humain que quelques

frelons

frelons pillent le miel de quelques abeilles ? Les gens de lettres font grand bruit de toutes ces petites querelles ; le reste du monde ou les ignore, ou en rit. 1755.

De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine, ce sont-là les moins funestes. Les épines attachées à la littérature, et à un peu de réputation, ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui de tous temps ont inondé la terre. Avouez que ni *Cicéron*, ni *Varron*, ni *Lucrèce*, ni *Virgile*, ni *Horace*, n'eurent la moindre part aux proscriptions. *Marius* était un ignorant. Le barbare *Sylla*, le crapuleux *Antoine*, l'imbécille *Lépide*, lisaient peu *Platon* et *Sophocle ;* et pour ce tyran sans courage, *Octave-Cepias*, surnommé si lâchement *Auguste*, il ne fut un déteſtable assassin que dans les temps où il fut privé de la société des gens de lettres.

Avouez que *Pétrarque* et *Bocace* ne firent pas naître les troubles de l'Italie ; avouez que le badinage de *Marot* n'a pas produit la Saint-Barthelemi, et que la tragédie du Cid ne causa pas les troubles de la fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorans. Ce qui fait et fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité et l'indomptable orgueil des hommes, depuis *Thamas Kouli-kan* qui ne savait pas lire, jusqu'à un commis de la douane qui ne sait que chiffrer. Les lettres nourrissent l'ame, la rectifient, la consolent ; elles vous servent, Monsieur, dans le temps que vous écrivez contre elles ; vous êtes comme *Achille*, qui s'emporte contre la gloire, et comme le père *Mallebranche* dont l'imagination brillante écrivait contre l'imagination.

1755. Si quelqu'un doit se plaindre des lettres, c'est moi; puisque, dans tous les temps et dans tous les lieux, elles ont servi à me persécuter. Mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait, comme il faut aimer la société, dont tant d'hommes méchans corrompent les douceurs; comme il faut aimer sa patrie, quelques injustices qu'on y essuye; comme il faut aimer et servir l'Etre suprême, malgré les superstitions et le fanatisme qui déshonorent si souvent son culte.

M. *Chappuis* m'apprend que votre santé est bien mauvaise; il faudrait la venir rétablir dans l'air natal, jouir de la liberté, boire avec moi du lait de nos vaches, et brouter nos herbes.

Je suis très-philosophiquement et avec la plus tendre estime, &c.

## LETTRE CXXXII.

### A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 10 de septembre.

NON assurément, mon ancien ami, je ne peux ni ne veux retoucher à une plaisanterie faite il y a trente ans, qui ne convient ni à mon âge, ni à ma façon présente de penser, ni à mes études. Je connais toutes les fautes de cet ouvrage. Il y en a d'aussi grandes dans l'*Arioste*. Je l'abandonne à son sort. Tout ce que je peux faire, c'est de désavouer et de flétrir les vers infames que la canaille de la littérature a insérés dans cet ouvrage. Ne vous ai-je pas fait part de quelques-unes de ces belles interpolations?

Qui des Valois rompant la deſtinée , 1755.
A la gard'Dieu laiſſe aller ſon armée ,
Chaſſe le jour, le ſoir eſt en feſtin ,
Toute la nuit fait encor pire train :
Car ſaint Louis, là-haut ce bon apôtre ,
A ſes Bourbons en pardonne bien d'autre.

Eh bien, croiriez-vous que, dans le ſiècle où nous ſommes, on m'impute de pareilles bêtiſes qu'on appelle des vers. On m'avertit que l'on imprime l'ouvrage en Hollande, avec toutes ces additions : cela eſt digne de la preſſe hollandaiſe, et du goût de la gent réfugiée.

Je fais imprimer l'Orphelin de la Chine, avec une lettre (*) dans laquelle je traite les marauds qui débitent ces horreurs comme ils le méritent.

Plût à Dieu qu'on eût ſaiſi la Pucelle, l'infame proſtituée de Pucelle, à Paris, comme vous me l'écrivez, et comme je l'ai demandé; mais ce n'eſt point ſur elle qu'eſt tombée l'équité du miniſtère ; c'eſt, à ma réquiſition, ſur une édition de la Guerre de 1741. Un homme de condition avait, à ce qu'on prétend, volé chez madame *Denis* les minutes très-informes des matériaux de cette hiſtoire, et les avait vendus vingt-cinq louis d'or à un libraire nommé *Prieur*, par les mains du chevalier de *la Morlière*, dont ce *Prieur* a la quittance. Je ne crois point du tout que le jeune marquis, qu'on accuſe de s'être ſervi de ce chevalier, ſoit capable d'une ſi infame action. Je ſuis très-loin de l'en ſoupçonner, et je ſuis perſuadé qu'il ſe lavera devant le public d'une accuſation ſi

(*) C'eſt celle à *J. J. Rouſſeau* qu'on vient de lire.

1755. odieuſe. Je me ſuis borné à empêcher qu'on imprimât malgré moi une hiſtoire du roi imparfaite, et qu'on abusât de mes manuſcrits. Cette hiſtoire ne doit paraître que de mon aveu et de celui du miniſtère, après le travail le plus aſſidu et l'examen le plus ſévère.

Vous me feriez un très-grand plaiſir de faire lire le manuſcrit que vous avez à M. de *Thibouville*.

Adieu, mon ancien ami. Le miniſtre philoſophe aura bientôt les remercîmens que mon cœur lui doit.

## LETTRE CXXXIII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 10 de ſeptembre.

VOILA ce que cauſent, mon cher ange, les perſécutions, les procédés infames, les injuſtices. Tout cela m'a empêché de donner la dernière main à mon ouvrage, et m'a forcé de le faire imprimer en hâte, afin de donner au moins quelque petit préſervatif contre la crédulité qui adopte les calomnies dont je ſuis accablé depuis ſi long-temps. C'était une occaſion de faire voir dans tout ſon jour tout ce que j'eſſuie, ſans pourtant paraître trop m'en plaindre; car à quoi ſervent les plaintes?

Ce n'eſt que dans votre ſein, mon cher et reſpectable ami, qu'il faut dépoſer ſa douleur. Je n'ai ſu que depuis quelques jours tout ce qui s'eſt paſſé

entre madame *Denis* et M. de *Malesherbes*. Elle m'avait tout caché pendant un aſſez violent accès de ma maladie. Il me paraît qu'elle s'eſt conduite avec le zèle et la fermeté de l'amitié. Elle devait dire la vérité à madame de *Pompadour*. Il était très-dangereux que des minutes informes, des papiers de rebut, qui contenaient l'hiſtoire du roi, fuſſent imprimés ſans l'aveu du roi. Il eſt indubitable que *** les a volés, que *la M**** les a vendus de ſa part au libraire *Prieur*, et que ce *la M**** eſt encore, en dernier lieu, allé à Rouen les vendre une ſeconde fois. C'eſt une choſe dont *Lambert* peut vous inſtruire. J'ai dû moi-même écrire à madame de *Pompadour* dès que j'ai été inſtruit. Elle m'a mandé ſur le champ qu'on ſaiſirait l'édition. On l'a ſaiſie à Paris chez *Prieur;* mais la pourra-t-on ſaiſir à Rouen, c'eſt ce que j'ignore. Tout ce que je ſais bien certainement, par la réponſe de madame de *Pompadour* et par ſa démarche, c'eſt qu'il ne fallait pas que l'ouvrage parût.

1755.

Pour le procédé de ***, qu'en dites-vous? Conſolez-vous, pardonnez à la race humaine. Il y a un homme de condition, dans ce pays-ci, qui en feſait autant, et qui feſait vendre un autre manuſcrit par ce fripon de *Graſſet*, dont vos bontés pour moi avaient découvert les manœuvres.

Et que penſez-vous de la belle lettre de *** à madame *Denis*? et de la manière dont ce miſérable oſe parler de vous? Toutes ces horreurs, toutes ces baſſeſſes, toutes ces inſolences ſont-elles concevables? Je ne conçois pas M. de *Malesherbes ;* il eſt fâché contre ma nièce, pourquoi? parce qu'elle a fait ſon devoir. Il eſt trop juſte pour lui en ſavoir long-temps mauvais

1755. gré. Je ſuis perſuadé que vous lui ferez ſentir la raiſon. Il s'y rendra, il verra que l'action infame de *** et de *la M**** exigeait un prompt remède. En quoi M. de *Maleſherbes* eſt-il compromis? je ne le vois pas. Aurait-il voulu protéger une mauvaiſe action pour me perdre? Mon cher ange, mon cher ange, la vie d'un homme de lettres n'eſt bonne qu'après ſa mort.

Voilà ce que je vous écrivais, mon cher ange, et je devais vous envoyer cette lettre dans quelques jours, avec la pièce imprimée, lorſque je reçois la vôtre du 3 du courant. Moi corriger cet Orphelin ! moi y retravailler, mon cher ange, dans l'état où je ſuis! cela m'eſt impoſſible. Je ſuis anéanti. La douleur m'a tué. J'ai voulu abſolument imprimer la pièce pour avoir une occaſion de confondre, à la face du public, tout ce que la calomnie m'impute. Cent copies abominables de la Pucelle d'Orléans ſe débitent en manuſcrit ſous mes yeux, dans un pays qui ſe croit recommandable par la ſévérité des mœurs. On farcit cet ouvrage de vers diffamatoires contre les puiſſances, de vers impies. Voulez-vous que je me taiſe ici, que je ſois en exécration, que je laiſſe courir ces ſcandales ſans les réfuter? J'ai pris l'occaſion de la célébrité de l'Orphelin; j'ai fait imprimer la pièce avec une lettre où je vais au-devant du mal qu'on veut me faire. Mon aſile me coûte aſſez cher pour que je cherche à y achever en paix des jours ſi malheureux. Que m'importe dans cet état cruel qu'on rejoue ou non une tragédie? Je me vois dans une ſituation à n'être ni flatté du ſuccès, ni ſenſible à la chute. Les grands maux abſorbent tout.

J'ai envoyé à *Lambert* les trois premiers actes un peu corrigés. Il aura inceſſamment le reſte, avec l'épître à M. de *Richelieu*, et une à *Jean-Jacques*. Les *Cramer* ont la pièce pour les pays étrangers, *Lambert* l'a pour Paris. Je leur en fais préſent à ces conditions. Il ne me manque plus que de les avoir pour ennemis, parce que je les gratifie les uns et les autres. Je vous le répète, les talens ſont damnés dans ce monde. 1755.

Je vous conjure de faire entendre raiſon à M. de *Malesherbes;* il n'a ni bien agi ni bien parlé. Il a bien des torts, mais il eſt digne qu'on lui diſe ſes torts; c'eſt le plus grand éloge que je puiſſe faire de lui. Je vous embraſſe mille fois.

1755.

## LETTRE CXXXIV.

### A M. JEAN-JACQUES ROUSSEAU, *à Paris.*

Septembre.

M. *Rouſſeau* a dû recevoir de moi une lettre de remercîment. Je lui ai parlé, dans cette lettre, des dangers attachés à la littérature; je ſuis dans le cas d'eſſuyer ces dangers. On fait courir dans Paris des ouvrages ſous mon nom; je dois ſaiſir l'occaſion la plus favorable de les déſavouer. On m'a conſeillé de faire imprimer la lettre que j'ai écrite à M. *Rouſſeau*, et de m'étendre un peu ſur l'injuſtice qu'on me fait, et qui peut m'être très-préjudiciable. Je lui en demande la permiſſion. Je ne peux mieux m'adreſſer, en parlant des injuſtices des hommes, qu'à celui qui les connaît ſi bien. (*)

(*) *Réponſe de M. Rouſſeau.*

Paris, le 20 de ſeptembre.

En arrivant, Monſieur, de la campagne où j'ai paſſé cinq ou ſix jours, je trouve votre billet qui me tire d'une grande perplexité; car, ayant communiqué à M. de *Gauffecourt*, notre ami commun, votre lettre et ma réponſe, j'apprends à l'inſtant qu'il les a lui-même communiquées à d'autres, et qu'elles ſont tombées entre les mains de quelqu'un qui travaille à me réfuter, et qui ſe propoſe, dit-on, de les inſérer à la fin de ſa critique. M. *Bouchaud*, aggrégé en droit, qui vient de m'apprendre cela, n'a pas voulu m'en dire davantage; de ſorte que je ſuis hors d'état de prévenir les ſuites d'une indiſcrétion que, vu le contenu de votre lettre, je n'avais eue que pour une bonne fin.

Heureuſement, Monſieur, je vois par votre projet que le mal eſt moins grand que je n'avais craint. En approuvant une publication qui me fait

## LETTRE CXXXV.

1755.

## A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 12 de ſeptembre.

Je vous envoie, Monſeigneur, à la hâte et comme je peux, votre filleul l'Orphelin, dont vous voulez bien être le parrain ; ce ſont les premiers exemplaires qui ſortent de la preſſe. Je crois que vous joindrez à toutes vos bontés celle de me pardonner la diſſertation que je m'aviſe toujours de coudre à mes dédicaces. J'aime un peu l'antique ; cette façon en a du moins quelque air. Les épîtres dédicatoires des anciens n'étaient pas faites comme une lettre qu'on met à la poſte, et qui ſe termine par une vaine formule; c'étaient des diſcours inſtructifs. Un ſimple compliment n'eſt guère lu, s'il n'eſt ſoutenu par des choſes utiles.

Il y a, à la fin de la pièce, une lettre à *Jean-Jacques Rouſſeau*, que j'ai cru néceſſaire de publier dans la poſition où je me trouve.

Je ſuis honteux de vous entretenir de ces bagatelles, lorſque je ne devrais vous parler que du chagrin ſenſible que m'a cauſé la perte de votre procès. Je ne ſais pas ſi une pareille déciſion ſe trouve dans l'Eſprit des Lois. J'ignore la matière des ſubſtitutions; j'avais ſeulement toujours entendu dire que les droits

honneur, et qui peut vous être utile, il me reſte une excuſe à vous faire ſur ce qu'il peut y avoir eu de ma faute dans la promptitude avec laquelle ces lettres ont couru, ſans votre conſentement ni le mien.

Je ſuis avec les ſentimens du plus ſincère de vos admirateurs, &c.

Je ſuppoſe que vous avez reçu ma réponſe du 10 de ce mois.

1755. des mineurs étaient inviolables; et, à moins qu'il n'y ait une loi formelle qui déroge à ces droits, il me paraît qu'il y a eu beaucoup d'arbitraire dans ce jugement. Je ne puis croire ſurtout qu'on vous ait condamné aux dépens, et je regarde cette clauſe comme une fauſſe nouvelle. Je n'oſe vous demander ce qui en eſt. Vous devez être ſurchargé d'affaires extrêmement déſagréables. Il eſt bien triſte de ſuccomber, après tant d'années de peines et de frais, dans une cauſe qui, au ſentiment de *Cochin*, était indubitable, et ne feſait pas même de queſtion.

Vous êtes bien bon de me parler de tragédies et de dédicaces, quand vous êtes dans une criſe ſi importante; c'eſt une nouvelle épreuve où l'on a mis votre courage. Vous ſoutenez cette perte comme une colonne anglaiſe; mais les canons ne peuvent rien ici, et ce n'eſt que dans votre belle ame que vous trouvez des reſſources. C'eſt à cette ame noble et tendre que je ſerai attaché toute ma vie avec les ſentimens les plus inviolables et les plus reſpectueux. Vous ſavez que ma nièce penſe comme moi.

Permettez que je revienne à la pièce qui eſt ſous votre protection. Je vous demande en grâce qu'on la joue à Fontainebleau, telle que je l'ai faite, telle que madame de *Pompadour* l'a lue et approuvée, telle que j'ai l'honneur de vous l'envoyer, et non telle qu'elle a été défigurée à Paris. En vérité, je ne puis concevoir comment elle a pu avoir quelques ſuccès avec tant d'incongruités. Il faut que mademoiſelle *Clairon* ſoit une grande enchantereſſe.

## LETTRE CXXXVI. 1755.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 12 de ſeptembre.

Je vous ai déjà mandé, mon cher ange, que j'ai envoyé la piece à *Lambert;* que la ſeule choſe importante pour moi, dans le triſte état où je ſuis, c'eſt qu'elle paraiſſe avec les petits boucliers qui repouſſent les coups qu'on me porte.

J'ai pris, ſur les occupations cruelles, ſur les maux qui m'accablent, ſur le ſommeil que je ne connais guère, un peu de temps à la hâte, pour corriger, pour arrondir ce que j'ai pu.

Si la pièce était malheureuſement imprimée de la manière dont les comédiens la jouent, elle me ferait d'autant plus de peine que les copies en feraient très-incorrectes, et c'eſt ce que j'ai craint; c'eſt ce qui eſt arrivé à Rome ſauvée, tranſcrite aux repréſentations. Il n'y a nulle liaiſon dans les choſes qu'on a été obligé de ſubſtituer pour faire taire des critiques très-injuſtes. Ces critiques diſparaiſſent bientôt, et il ne faut pas qu'il reſte de veſtige de la précipitation avec laquelle on a été forcé d'adoucir les ennemis d'un ouvrage paſſable avec des vers néceſſairement faibles, par leſquels on a cru les déſarmer.

S'il reſte quelques longueurs, ſi l'impatience françaiſe ne veut pas que le dialogue ait ſa juſte étendue, on peut, aux repréſentations, ſacrifier des vers ; mais

1755. les yeux jugent autrement. Le lecteur exige que tout ait ſa proportion, que rien ne ſoit tronqué, que le dialogue ait toute ſa juſteſſe. Je ne parle point de certains vers énergiques, tels que :

Les lois vivent encore et l'emportent ſur vous.

vers que madame de *Pompadour* a approuvés, vers qui donnent quelque prix à mon ouvrage : me les ôter ſans aucune raiſon, c'eſt jeter une bouteille d'encre ſur le tableau d'un peintre. Ne joignez pas, je vous en conjure, aux déſagrémens qui m'environnent, celui de laiſſer paraître mon ouvrage défiguré. Je ſerai peut-être dans la néceſſité d'employer plus de ſoins à faire jouer ma pièce à Fontainebleau, comme elle doit l'être, qu'on n'en a mis à ſatisfaire les murmures inévitables à une première repréſentation dans Paris. Un peu de fermeté, quelques vers retranchés ſuffiront pour faire paſſer la pièce au tribunal de ce parterre ſi indocile; mais, au nom de Dieu, que mon ouvrage ſoit imprimé comme je l'ai fait. Mon cher ange, j'exige cette juſtice de votre amitié.

Quant à M. de *Maleſherbes*, il a tort, et il faut avoir le courage de lui faire ſentir qu'il a tort ; il n'y a que votre eſprit aimable et conciliant qui puiſſe réuſſir dans cette affaire. N'y êtes-vous pas intéreſſé ? Quoi, un **** vole des manuſcrits, et ce lâche inſulte ! et il vous traite d'*eſpèce !* et M. de *Maleſherbes* a protégé ce vol ! Contre qui ? contre celui que ce vol pouvait perdre. Parlez, parlez avec le courage de votre probité, de votre honneur, de votre amitié. Les hommes ſont bien méchans ! Vous

avez le droit de vous élever contre eux ; c'eſt à la vertu d'être intrépide. Je vous embraſſe mille fois. Comment va le pied de madame d'*Argental*? Je vous envoie, par M. de *Malesherbes* même, l'édition de Genève. *Prault* n'aura rien, *Lambert* aura la France, les comédiens auront mon travail. Il ne me reſte que les tracaſſeries, mon cher ange ; vos bontés l'emportent ſur tout. 1755.

## LETTRE CXXXVII.

### AU MEME.

17 de ſeptembre.

Je fais paſſer par vos mains, mon cher et reſpectable ami, ma réponſe à M. le comte de *Choiſeul*, ne ſachant pas ſon adreſſe. *Colini* vient d'arriver, et je reçois trop tard vos avis et ceux des anges. On vend déjà dans Paris, en manuſcrit, l'Orphelin comme la Pucelle, et tout auſſi défiguré. L'état cruel où les nouvelles infidélités touchant l'hiſtoire de la guerre dernière, et les dangers où me mettaient les copies abominables de la Pucelle, avaient réduit ma ſanté, ne me permettait pas de travailler ; il s'en fallait beaucoup. Tout ce que j'ai pu faire a été de prévenir, par une prompte édition, le mal que m'allait faire une édition ſubreptice dont j'étais menacé tous les jours. Tout le mal vient de donner des tragédies à Paris, quand on eſt au pied des Alpes ; cela n'eſt arrivé qu'à moi. Je ne crois pas avoir mérité qu'on

1755. me forçât à fuir ma patrie. Je m'aperçois feulement qu'il faut être auprès de vous pour faire quelque chofe de paffable, et que, fi on veut tirer parti des talens, il ne faut pas les perfécuter. Je compte fur quelque fouvenir de la part de madame de *Pompadour* et de M. d'*Argenfon;* mais je perdais abfolument leurs bonnes grâces, fi on avait publié cette Guerre de 1741, que l'un et l'autre m'avaient recommandé de ne pas donner au public; et le roi m'en aurait fu très-mauvais gré, malgré les juftes louanges que je lui donne. Je rifquais d'être écrafé par le monument même que j'érigeais à fa gloire.

Jugez du chagrin que m'a caufé la conduite de M. de *Malesherbes*, et fon reffentiment injufte contre mes très-juftes démarches.

Enfin, voilà la pièce imprimée avec tous fes défauts qui font très-grands. Il n'y a autre chofe à faire qu'à la fupprimer au théâtre, et à attendre un temps favorable pour en redonner deux ou trois repréfentations. Comptez que je fuis très-affligé de ne m'être pas livré à tout ce qu'un tel fujet pouvait me fournir; c'était une occafion de dompter l'efprit de préjugé qui rend parmi nous l'art dramatique encore bien faible. Nos mœurs font trop molles. J'aurais dû peindre, avec des traits plus caractérifés, la fierté fauvage des Tartares et la morale des Chinois. Il fallait que la fcène fût dans une falle de *Confucius*, que *Zamti* fût un defcendant de ce légiflateur, qu'il parlât comme *Confucius* même, que tout fût neuf et hardi, que rien ne fe reffentît de ces miférables bienféances françaifes, et de ces petiteffes d'un peuple qui eft affez ignorant et affez fou pour vouloir qu'on

pense à Pékin comme à Paris. J'aurais accoutumé peut-être la nation à voir, sans s'étonner, des mœurs plus fortes que les siennes; j'aurais préparé les esprits à un ouvrage plus fort que je médite, et que je ne pourrai probablement exécuter. Il faudra me réduire à planter des marroniers et des pêchers ; cela est plus aisé, et n'est pas sujet aux revers que les talens attirent. Il faut enfin vivre pour soi, et mourir pour soi, puisque je ne peux vivre pour vous et avec vous. Je vous embrasse bien tendrement, mon très-cher ange. 1755.

## LETTRE CXXXVIII.

### AU MEME.

20 de septembre.

MON cher ange, tout malade que je suis, j'ai lu avec attention le grand mémoire sur l'Orphelin. J'en fais les plus sincères remercîmens au chœur des anges ; mais les forces et le temps me manquent pour donner à cet ouvrage la perfection que vous croyez qu'il mérite, et du moins les soins que je lui dois après ceux que vous en avez daigné prendre. Je crois que le mieux serait de ne pas reprendre la pièce après Fontainebleau, de gagner du temps, de me laisser celui de me reconnaître. Songez que je n'ai ni santé ni recueillement d'esprit. Cette cruelle aventure de l'histoire de 1741, l'injustice de M. de *Malesherbes*, ses discours offensans et si peu mérités,

1755. six mille copies répandues dans Paris d'un ouvrage tout falsifié et qui me fait grand tort, tant de tribulations jointes aux souffrances du corps, des ouvriers de toute espèce qu'il faut conduire, un voyage à mon autre hermitage qu'il faut faire; tout m'arrache à présent à l'Orphelin, mais rien ne m'ôtera jamais à vous. Tâchez, je vous en prie, que les comédiens oublient l'Orphelin cet hiver; mais ne m'oubliez pas. Vous ne m'aimez que comme fesseur de tragédies; je ne veux pas être aimé ainsi. Vous ne me parlez point de vous, de votre vie, de vos amusemens; vous ne me dites point si vous êtes aussi mécontent que moi de Cadix, si vous avez été à la campagne cet été. Vous ne savez pas que vos minuties sont pour moi essentielles. Il faut que vous me parliez de vous davantage, si vous voulez que je sois mieux avec moi-même. Adieu; je vous demande toujours en grâce de faire lire à M. de *Thibouville* ce que vous savez.

## LETTRE CXXXIX.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 27 de septembre.

VOUS devez, Monseigneur, avoir reçu mes magots depuis la lettre dont vous m'avez honoré. J'avais adressé le premier exemplaire sortant de la presse, à M. *Pallu*, sous l'enveloppe de M. *Rouillé*. Je ne crois pas qu'il y ait aucune négociation avec la Chine qui ait pu empêcher que le paquet vous ait été

rendu.

rendu. Tout a été fait un peu à la hâte de ma part, et je vous demande très-férieufement pardon de vous offrir une pièce que j'aurais pu rendre, avec le temps, moins indigne de vous ; mais on ne fait pas toujours tout ce qu'on voudrait. Je ne vous parlerai plus de votre procès, puifque vous l'avez oublié ; mais vous ne m'empêcherez pas d'être furpris et affligé. Je voudrais que l'injuftice opiniâtre des Anglais me donnât un fujet plus ample pour parler de vous felon mon cœur. Vous m'infpirez du goût pour l'hiftoriographerie, depuis que je ne fuis plus hiftoriographe. L'hiftoire de la guerre de 1741, où vous êtes tout du long, paraîtra un jour ; mais c'eft un fruit qu'il faut laiffer mûrir. Madame *Denis* jure toujours qu'elle vous remit l'exemplaire que je lui avais envoyé pour vous ; mais voici ce qui eft arrivé. Un libraire de Paris, nommé *Prieur*, acheta vingt-cinq louis, il y a quelque temps, une partie de ce manufcrit qui n'allait que jufqu'à la bataille de Fontenoi ; et ce qui eft fort étrange, c'eft que ce libraire dit l'avoir acheté de M. de * * *. Manger fix cents mille francs, et vendre fix cents francs un manufcrit dérobé, voilà un fingulier exemple de ce que la ruine traîne après elle. M. de *Malesherbes* eut la faibleffe de permettre cette édition, fans me confulter. J'en fus inftruit ; j'ignorais ce qu'on avait imprimé ; je favais feulement qu'une partie de l'hiftoire du roi allait paraître fous mon nom, fans mon aveu, fans qu'on m'eût rien communiqué. J'écrivis à madame de *Pompadour* et à M. d'*Argenfon*, et j'obtins fur le champ qu'on fît faifir l'ouvrage. Une des plus fortes raifons qui m'ont déterminé à prendre



1755.

1755. ce parti, c'eſt la crainte qu'on ne m'accusât de flatterie dans cette hiſtoire. J'aurais paſſé pour l'avoir publiée moi-même, et pour avoir voulu m'attirer quelque grâce par des louanges. Ces louanges ne peuvent jamais être bien reçues que quand elles paraiſſent entièrement déſintéreſſées. D'ailleurs, je n'avais point revu cette hiſtoire, et il y a toute apparence qu'on n'en avait publié que des fragmens fort imparfaits. Madame de *Pompadour* et M. d'*Argenſon* ont penſé comme moi, et madame de *Pompadour* m'a fait l'honneur de m'écrire, auſſi-bien que monſieur d'*Argenſon*, qu'elle approuvait ma conduite. Je me flatte que vous daignez lui donner la même approbation. Vous voyez combien ceux qui ont parlé de cette affaire ont été peu inſtruits; mais l'eſt-on jamais bien ſur les grandes choſes et ſur les petites? A propos de petites, vous avez lu, ſans doute, madame de *Staal*. Je m'aperçois que mon bavardage n'eſt pas petit. Recevez mon tendre reſpect.

## LETTRE CXL. 1755.

### A M. THIRIOT, *à Paris.*

Aux Délices, le 1 d'octobre.

Je n'ai point répondu, mon ancien ami, aux belles exhortations que vous me faites ſur cette vieille folie de trente années, que vous voulez que je rajeuniſſe. J'attends que je ſois à l'âge auquel *Fontenelle* a fait des comédies. Il n'eſt permis qu'à un jeune homme ou à un radoteur de s'occuper d'une Pucelle. *Colonne*, à l'âge de ſoixante et quinze ans, commenta l'Aloïſia; mais il y a peu de ces grandes ames qui conſervent ſi long-temps le feu ſacré de *Prométhée*. Il y a d'ailleurs un petit obſtacle à l'entrepriſe que vous me propoſez, c'eſt que l'ouvrage n'eſt plus entre mes mains; je m'en ſuis défait comme d'une tentation. Je me ſuis mis gravement à juger les nations dans une eſpèce de tableau du genre-humain, auquel je travaille depuis long-temps, et je ne me ſens pas l'agilité de paſſer de la ſalle de *Confucius*, à la maiſon de madame *Pâris*. J'ai lu les Mémoires de madame de *Staal;* elle paraît plus occupée des événemens de la femme de chambre que de la conſpiration du prince de *Cellamare*. On dit que nous aurons bientôt les Mémoires de mademoiſelle *Rondet*, fille ſuivante de madame de *Staal*.

Vous ne pouviez vous défaire de vos anglais et de vos italiens en de meilleures mains qu'en celles

1755. de M. le comte de *Lauragais*. Le vieux *Protagoras* ou *Diagoras du Marſais* m'a répondu de lui.

Je vous embraſſe de tout mon cœur.

## LETTRE CXLI.

## A MADEMOISELLE CLAIRON.

Aux Délices, 8 d'octobre.

J'AI beaucoup d'obligations, Mademoiſelle, à M. et à madame d'*Argental;* mais la plus grande eſt la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire. J'ai fait ce que j'ai pu pour mériter leur indulgence, et je voudrais bien n'être pas tout-à-fait indigne de l'intérêt qu'ils ont daigné prendre à un faible ouvrage, et des beautés que vous lui avez prêtées ; mais, à mon âge, on ne fait pas tout ce qu'on veut. Vous avez affaire, dans cette pièce, à un vieil auteur et à un vieux mari, et vous ne pouvez échauffer ni l'un ni l'autre. J'ai envoyé à M. d'*Argental* quelques mouches cantharides pour la dernière ſcène du quatrième acte entre votre mari et vous ; et comme j'ai, ſelon l'uſage de mes confrères les barbouilleurs de papier, autant d'amour propre que d'impuiſſance, je ſuis perſuadé que cette ſcène ſerait aſſez bien reçue, ſurtout ſi vous vouliez réchauffer le vieux mandarin par quelques careſſes dont les gens de notre âge ont beſoin, et l'engager à faire, dans cette occaſion, un petit effort de mémoire et de poitrine.

Au reste, Mademoiselle, je vous supplie instamment de vouloir bien conserver, sans scrupule, ces deux vers au premier acte : 1755.

Voilà ce que cent voix, en sanglots superflus,
Ont appris dans ces lieux à mes sens éperdus.

Vous pouvez être très-sûre que les sanglots n'ont pas d'autre passage que celui de la voix; et, si on n'est pas accoutumé à cette expression, il faudra bien qu'on s'y accoutume.

Je vous demande grâce aussi pour ces vers :

Les femmes de ces lieux ne peuvent m'abuser;
Je n'ai que trop connu leurs larmes infidelles.

Le parterre ne hait pas ces petites excursions sur vous autres, Mesdames.

Je prie *Gengis* de vouloir bien dire quand vous paraissez :

Que vois-je? est-il possible? ô ciel! ô destinée!
Ne me trompé-je point? est-ce un songe, une erreur?
C'est Idamé, c'est elle, et mes sens, &c.

Je suppose que vous ménagez votre entrée de façon que *Gengis-kan* a le temps de prononcer tout ce bavardage.

Je demande instamment qu'on rétablisse la dernière scène du quatrième acte, telle que je l'ai envoyée à M. d'*Argental;* elle doit faire quelque effet si elle est jouée avec chaleur; du moins elle en fesait lorsque je la récitais, quoique j'aye perdu mes dents au pied des Alpes.

1755. Je ne peux pas concevoir comment on a pu ôter de votre rôle ce vers au quatrième acte :

Les lois vivent encore et l'emportent ſur vous.

C'eſt aſſurément un des moins mauvais de la pièce, et un de ceux que votre art ferait le plus valoir. Il n'eſt pas poſſible de ſoutenir le vers qu'on a mis à la place :

Mon devoir et ma loi ſont au-deſſus de vous ;
Je vous l'ai déjà dit.

Vous ſentez qu'*un devoir au-deſſus de quelqu'un*, n'eſt pas une expreſſion françaiſe ; et ce malheureux, *je vous l'ai déjà dit*, ne ſemble être là que pour avertir le public que vous ne devriez pas le redire encore.

La dernière ſcène du quatrième acte eſt entre les mains de M. d'*Argental*, *je vous l'ai déjà dit ;* et dans cette dernière ſcène que, par parenthèſe, je trouve très-bonne, je voudrais que *Zamti* eût l'honneur de vous dire :

Ne parlons pas des miens, laiſſons notre infortune, &c.

Je voudrais que le cinquième acte fût joué tel qu'il eſt imprimé. J'ai de fortes raiſons pour croire que votre ſcène avec *Octar* ne doit point être tronquée, et que vous diſiez :

Si j'obtenais du moins, avant de voir un maître,
Qu'un moment à mes yeux mon époux pût paraître, &c.

Une de ces raiſons, c'eſt qu'il me paraît très-convenable qu'*Idamé*, qui a ſon projet de mourir

avec ſon mari, veuille l'exécuter ſans voir *Gengis;* et que, remplie de cette idée, elle haſarde ſa prière à *Octar* : d'ailleurs, j'aime fort ce brutal d'*Octar*, et je voudrais qu'il parlât encore davantage. 1755.

Je vous demande pardon, Mademoiſelle, de tous ces détails. Maintenant, ſi M. de *Crébillon*, ou M. de *Châteaubrun*, ou quelques autres jeunes têtes de mon âge, n'ont ni tragédies, ni comédies nouvelles à vous donner pour votre Saint-Martin; et ſi votre malheur vous force à reproduire encore au théâtre les cinq magots chinois, je vous enverrais la pièce avec le plus de changemens que je pourrais. J'attendrais ſur cela vos ordres; mais voici ce que je vous conſeillerais, ce ſerait de jouer Mariamne à la rentrée de votre parlement. Ce rôle eſt trop long pour mademoiſelle *Gauſſin*, qui ne doit pas d'ailleurs en être jalouſe. Vous feriez réuſſir cette pièce avec M. *le Kain* qui joue, dit-on, très-bien *Hérode;* vous joueriez après cela *Idamé*, ſi le public redemandait la pièce; j'aurais le temps de la rendre moins indigne de vous.

Je vous demande pardon d'une ſi longue lettre que le triſte état de ma ſanté m'a obligé de dicter. Je vous préſente mes très-ſincères remercîmens, &c.

1755.

## LETTRE CXLII.

### A M. DU MARSAIS, *à Paris.*

Aux Délices, le 12 d'octobre.

Je bénis les Chinois, et je brûle des paſtilles à *Confucius*, mon cher philoſophe, puiſque mon étoffe de Pékin vous a encore attiré dans le magaſin d'*Adriène* (*). Nous l'avons vue mourir, et le comte de *Saxe*, devenu depuis un héros, et preſque tous ſes amis. Tout a paſſé, et nous reſtons encore quelques minutes ſur ce tas de boue, où la raiſon et le bon goût ſont un peu rares.

Si les Français n'étaient pas ſi français, mes Chinois auraient été plus chinois, et *Gengis* encore plus tartare. Il a fallu appauvrir mes idées, et me gêner dans le coſtume, pour ne pas effaroucher une nation frivole qui rit ſottement, et qui croit rire gaiement, de tout ce qui n'eſt pas dans ſes mœurs, ou plutôt dans ſes modes.

M. le comte de *Lauragais* me paraît au-deſſus des préjugés, et c'eſt alors qu'on eſt bien. Il m'a écrit une lettre dont je tire preſque autant de vanité que de la vôtre. Il a dû recevoir ma réponſe adreſſée à l'hôtel de Brancas. Il penſe, puiſqu'il vous aime. Cultivez de cet eſprit-là tout ce que vous pourrez ; c'eſt un ſervice que vous rendez à la nation. Vivez, inſpirez la philoſophie.

(*) M. *du Marſais* avait enſeigné la déclamation à mademoiſelle *le Couvreur*.

Nous ne nous verrons plus; mais ſe voit-on dans Paris ? Nous voilà morts l'un pour l'autre ; j'en ſuis bien fâché. Je trouve quelques philoſophes au pied des Alpes ; toute la terre n'eſt pas corrompue. 1755.

Vous vivez ſans doute avec les encyclopédiſtes ; ce ne ſont pas des bêtes que ces gens-là ; faites-leur mes complimens, je vous en prie. Conſervez-moi votre amitié juſqu'à ce que notre machine végétante et penſante retourne aux élémens dont elle eſt faite.

Je vous embraſſe en *Confucius ;* je m'unis à vos penſées ; je vous aime toujours au bord de mon lac, comme lorſque nous ſoupions enſemble. Adieu ; on n'écrivait ni à *Platon* ni à *Socrate*, votre très-humble ſerviteur.

## LETTRE CXLIII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 d'octobre.

MON cher ange, vous commencez donc à être un peu content. Vous le ſeriez davantage ſans trois terribles empêchemens, la maladie, l'éloignement et une Hiſtoire générale qui me tue. Puis-je ſonger au ſeul *Gengis*, quand je me mêle du gouvernement de toute la terre ? Les Japonais et les Anglais, les jéſuites et les talapoins, les chrétiens et les muſulmans me demandent audience. J'ai la tête pleine du procès de tous ces gens-là. Vous avez beau me dire que la cauſe de *Gengis* doit paſſer la première, vous

1755. connaiſſez trop bien la faibleſſe humaine pour ne pas ſavoir que nous ne ſommes les maîtres de rien. Dites à vos fleurs de s'épanouir, à vos blés de germer, ils vous répondront : attendez ; cela dépend de la terre et du ſoleil. Mon cher ange, ma pauvre tête dépend de tout. Je fais ce que je peux, quand je peux ; plus je vais en avant, plus je me tiens machine griffonnante. Pour vous, meſſieurs de Paris, faites ſuivant vos volontés ; ordonnez, coupez, taillez, rognez, faites jouer mes magots devant les marionnettes de Fontainebleau, et qu'on y déchire l'auteur au ſortir de la pièce, tandis que je languis malade dans mon hermitage entre de la caſſe et des livres ennuyeux. J'ai mandé à *Lambert* que je ſerais peut-être aſſez fou pour lui donner, en ſon temps, une nouvelle tragédie à imprimer ; mais ce n'eſt pas du pain cuit pour *Lambert*. Il faut que les nations ſoient jugées, et que le génie me diſe, travaille. En attendant, mon divin ange, j'ai recours à vous auprès de *Lambert;* il s'aviſe d'imprimer un recueil de toutes mes ſottiſes, et il n'a encore aucune des corrections, aucun des changemens ſans nombre que j'y ai faits. C'eſt encore un travail aſſez grand de mettre tout cela en ordre. Dites-lui, je vous en conjure, qu'il ne faſſe rien avant que je lui aye fait tenir tous mes papiers. Ce pareſſeux eſt bien ardent quand il croit qu'il y va de ſon intérêt; mais ſon intérêt véritable eſt de ne rien faire ſans mes avis et ſans mes ſecours. De quoi ſe mêle-t-il de commencer, ſans me le dire, une édition de mes œuvres, lorſqu'il ſait que j'en fais une à Genève, et lorſqu'il a paſſé une année entière ſans vouloir profiter des dons que je lui offrais. Il

m'envoya, il y a un an, une feuille de la Henriade, et s'en tint là, et point de nouvelles. Je lui mandai enfin que je payerais la feuille, et qu'il s'allât promener. Je donnai mes guenilles à d'autres; et à préfent le voilà qui travaille, et fans m'avoir averti. Je vous prie, mon cher ange, de lui laver la tête en paffant, fi vous le rencontrez en allant à la comédie, fi vous vous en fouvenez, fi vous voulez bien avoir cette bonté. Je vous demande bien pardon de mon importunité, mais encore faut-il être imprimé à fa fantaifie. Adieu; je voudrais travailler à la vôtre, et réuffir autant que j'ai envie de vous plaire. 1755.

## LETTRE CXLIV.

## A MADEMOISELLE CLAIRON.

Aux Délices, 25 d'octobre.

On me mande qu'on rejoue à Paris cette pièce dont vous faites tout le fuccès. Le trifte état de ma fanté m'a empêché de travailler à rendre cet ouvrage moins indigne de vous. Je ne peux rien faire, mais vous pouvez retrancher. On m'a parlé de quatre vers que vous récitez à la fin du quatrième acte :

Cependant de Gengis j'irrite la furie;
Je te laiffe en fes mains, je lui livre ta vie;
Mais mon devoir rempli, je m'immole après toi:
Cher époux, en partant, je t'en donne ma foi.

Je vous demande en grâce, Mademoifelle, de

1755. ſupprimer ces vers. Ce n'eſt pas que je ſois fâché qu'on ait inſéré des vers étrangers dans mon ouvrage; au contraire, je ſuis très-obligé à ceux qui ont bien voulu me donner leurs ſecours pendant mon abſence; mais le public ne peut être content de ces vers; ils reſſemblent à ceux que dit *Chimène* à *Rodrigue*, mais ils ne ſont ni ſi heureux ni ſi bien placés.

Rien n'eſt plus froid que des ſcènes où l'un répète qu'on mourra, et où un autre acteur conjure l'actrice de vivre. Ces lieux communs doivent être bannis; il faut des choſes plus neuves. Je vais écrire à monſieur d'*Argental* pour le ſupplier, avec la plus vive inſtance, de s'unir avec moi pour remettre les choſes comme elles étaient. Je peux vous aſſurer que la ſcène ne ſera pas mal reçue, ſi vous la récitez comme je l'ai faite en dernier lieu.

Je n'ai que le temps, Mademoiſelle, de vous demander pardon de ces minuties, et de vous aſſurer de tous les ſentimens que je vous dois.

## LETTRE CXLV.

1755.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux prétendues Délices, octobre.

TOUT va de travers dans ce monde, mon cher ange. Il m'eſt mort un petit ſuiſſe charmant, qui m'avait fait avoir une maiſon aſſez agréable auprès de Lauſane, me l'avait meublée, ajuſtée, et qui m'y attendait avec ſa femme. J'allais à cette maiſon où j'avais fait porter mes livres; je comptais y travailler à votre Orphelin. Mon ſuiſſe eſt mort dans ma maiſon; ſes effets étaient confondus avec les miens. J'ai été très-affligé, très-dérangé, je n'ai pas pu faire un vers. Vous ne ſavez pas, vous autres conſeillers d'honneur, ce que c'eſt que de faire bâtir en ſuiſſe en deux endroits à la fois, de planter et de changer des vignes en pré, et de faire venir de l'eau dans un terrain ſec, pendant qu'on a une Hiſtoire générale ſur les bras, et une maudite Pucelle qui court le monde en dévergondée, et un petit ſuiſſe qui s'aviſe de mourir chez vous. Faites comme il vous plaira avec votre Orphelin; il n'a de père que vous; il me faudrait un peu de temps pour le retoucher à ma fantaiſie. Je ſuis toujours dans l'idée qu'il faut parler de *Confucius* dans une pièce chinoiſe. Les petits changemens que je ferais à préſent ne produiraient pas un grand effet. C'eſt mademoiſelle *Clairon* qui établit tout le ſuccès de la pièce. On dit que *le Kain* a joué à Fontainebleau plus en goujat qu'en tartare, qu'il n'eſt ni noble, ni amoureux,

1755. ni terrible, ni tendre, et que *Sarrazin* a l'air d'un vieux ſacriſtain de pagode. J'aurais beau mettre dans leur bouche des vers de Cinna et d'Athalie, on ne s'en apercevrait pas. J'ai beſoin d'une inſpiration de quinze jours pour rapiécer ou rapiéceter mon drame; nos hiſtrions feraient quinze autres jours à remettre le tout au théâtre, et je ne ferais pas sûr du ſuccès. Vous avez fait réuſſir mes magots avec tous leurs défauts, mon cher et reſpectable ami; vous les ferez ſupporter de même. Je ne les ai imprimés que pour aller au-devant de la Pucelle qu'on vend par-tout. Il fallait abſolument déſavouer ces abominables copies qui courent dans l'Europe. J'ai beſoin d'un peu de repos dans ma vieilleſſe et dans une vieilleſſe infirme, qui ne réſiſterait pas à des chagrins nouveaux. Ma lettre à *Jean-Jacques* a fait un aſſez bon effet, du moins dans les pays étrangers; mais je crains toujours les langues médiſantes du vôtre. Comptez, mon divin ange, que le génie poëtique ne s'accommode pas de toutes ces tribulations. Ce maudit *Lambert* parle toujours de réimprimer *preſto, preſto*, mes ſottiſes non corrigées. Il ne veut point attendre; il a grand tort de toutes façons; c'eſt encore là une de mes peines. Encore ſi on pouvait bien digérer! mais avoir toujours mal à l'eſtomac, craindre les rois, et les libraires, et les pucelles! on n'y réſiſte pas. Etes-vous content de Cadix? Pour moi j'en ſuis horriblement mécontent.

Le roi de Pruſſe m'a fait *mille complimens*, et me demande de nouveaux chants de la Pucelle; il a le diable au corps. Comment va le pied de madame d'*Argental*? Je ſuis à ſes pieds. Adieu, divin ange.

## LETTRE CXLVI.

1755.

## A M. LE COMTE DE CHOISEUL.

Aux Délices, ou ſoi-diſant telles, 29 d'octobre.

JE vous remercie, Monſieur, de M. *Paliſſot* et de toutes vos autres bontés. J'en ſuis un peu indigne. Je n'ai point verni mes cinq magots chinois comme je l'aurais voulu. Je viens d'envoyer à M. d'*Argental* ce que j'ai pu ; quoique j'aye à préſent l'eſprit aſſez triſte, je ne l'ai pourtant point tragique. Cette maudite Pucelle, qui m'a ſouvent fait rire, me rend trop ſérieux. Je crains que les ames dévotes ne m'imputent ce ſcandale, et la crainte glace la poëſie. La Pucelle de *Chapelain* n'a jamais fait tant de bruit. Me voilà, avec mes quatre cheveux gris, chargé d'une fille qui embarraſſerait un jeune homme. Il arrivera malheur. Vous ne ſauriez croire quel tort *Jeanne d'Arc* a fait à l'Orphelin de la Chine.

Je ne manquerai pas de vous envoyer, Monſieur, le recueil de mes rêveries, dès qu'il ſera imprimé. Je conviens que *Lambert* a négligé l'Orphelin autant que moi. N'aurait-il point auſſi quelque Pucelle à craindre ? Je ne ſais plus à quel ſaint me vouer. Je trouverai toujours dans mon chemin S^t^ *Denis* qui me redemandera ſon oreille, S^t^ *George* à qui j'ai coupé le bout du nez, et ſurtout S^t^ *Dominique ;* cela eſt horrible. Les Mahométans ne me pardonneront pas ce que j'ai dit de *Mahomet*. Il me reſte la cour de Pékin ; mais c'eſt encore la famille des conquérans tartares. Je vois qu'il faudra pouſſer juſqu'au

1755. Japon. En attendant, Monſieur, conſervez-moi à Paris des bontés qui me ſont plus précieuſes que les faveurs d'*Agnès* et le pucelage de *Jeanne*.

## LETTRE CXLVII.

### A M. THIRIOT, *à Paris*.

Aux Délices, le 8 de novembre.

MON ancien ami, j'ai vu M. *Patu;* il a de l'eſprit, il eſt naturel, il eſt aimable. J'ai été très-fâché que ſon ſéjour ait été ſi court, et encore plus fâché qu'il ne ſoit pas venu avec vous; mais la ſaiſon était encore rude, et ma cabane était pleine d'ouvriers. Il s'en allait tous les ſoirs coucher au couvent de Genève avec M. *Paliſſot*, autre enfant d'*Apollon*. Ces deux pélerins d'Emmaüs ſont remplis du feu poëtique : ils ſont venus me réchauffer un peu; mais je ſuis plus glacé que jamais par les nouvelles que j'apprends du pucelage de *Jeanne*. Il eſt très-sûr que des fripons l'ont violée, qu'elle en eſt toute défigurée, et qu'on la vend en Hollande et en Allemagne ſans pudeur. Pour moi, je la renonce et je la déshérite : ce n'eſt point là ma fille; je ne veux pas entendre parler de *catins*, quand je ſuis ſérieuſement occupé de l'hiſtoire du genre-humain. Cependant, je ne vois que *catins* dans cette hiſtoire; elles ſe rencontrent par-tout, de quelque côté qu'on ſe tourne. Il faut bien prendre patience.

Avez-vous toute l'hiſtoire d'*Ottieri*? En ce cas, voulez-vous vous en défaire en ma faveur? Si vous

avez

avez quelques bons livres anglais et italiens, ayez la bonté de m'en faire un petit catalogue. Je vous demanderai la préférence pour les livres dont j'aurai beſoin, et vous ſerez payé ſur le champ. Adieu, mon ancien ami. 1755.

## LETTRE CXLVIII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

8 de novembre.

Mon cher ange, je ſuis toujours pénétré de vos bontés pour les Chinois. Vous devez avoir reçu deux exemplaires un peu corrigés, mais non autant que vous et moi le voudrions. J'ai dérobé quelques momens à mes travaux hiſtoriques, à mes maladies, à mes chagrins, pour faire cette petite beſogne. La malignité qu'on a eue de placer M. de *Thibouville* dans cet impertinent manuſcrit qui court, et de lui montrer cette infamie, m'a mis au déſeſpoir. Il eſt vrai qu'on l'a mis en grande compagnie. Les poliſſons qui défigurent et qui vendent l'ouvrage, n'épargnent perſonne; ils fourrent tout le monde dans leurs caquets Je me flatte que vous ferez, avec M. de *Thibouville*, votre miniſtère d'ange conſolateur.

J'ai vu, pendant neuf jours, vos deux pélerins d'Emmaüs. C'eſt véritablement une neuvaine qu'ils ont faite. Ils m'ont paru avoir beaucoup d'eſprit et de goût, et je crois qu'ils feront de bonnes choſes. Pour moi, mon cher ange, je ſuis réduit à planter.

1755. J'achève cette maudite Hiſtoire générale, qui eſt un vaſte tableau feſant peu d'honneur au genre-humain. Plus j'enviſage tout ce qui s'eſt paſſé ſur la terre, plus je ſerais content de ma retraite, ſi elle n'était pas trop éloignée de vous. Si madame d'*Argental* a ſi long-temps mal au pied, il faut que M. de *Châteaubrun* lui dédie ſon Philoctète; mais ce pied m'alarme. Je reçois dans ce moment une ode ſur la mort, intitulée *de main de maître;* elle m'arrive d'Allemagne, et il y a des vers pour moi. Tout cela eſt bien plaiſant, et la vie eſt un drôle de ſonge. Je ne rêve pourtant pas en vous aimant de tout mon cœur. Mille tendres reſpects à tous les anges.

## LETTRE CXLIX.

### AU MEME.

14 de novembre.

Mon cher ange, je prends la liberté de vous adreſſer une lettre à cachet volant, pour l'académie françaiſe et pour monſieur ſon ſecrétaire, dont j'ignore le nom. J'envoie ma lettre ſous l'enveloppe de monſieur *Dupin*, ſecrétaire de M. le comte d'*Argenſon*. Je me ſuis déjà ſervi de cette voie pour vous faire tenir deux exemplaires corrigés de l'Orphelin de la Chine, et je me flatte que vous les avez reçus. La lettre pour l'académie, et celle au ſecrétaire, ſont à cachet volant, dans la même enveloppe. Pardonnez encore, mon cher et reſpectable ami, à cette importunité. La démarche que je fais eſt néceſſaire, et il

faut qu'elle ſoit publique. Elle eſt meſurée, elle eſt décente, elle eſt bien conſultée, bien approuvée, et j'oſe croire que vous ne la condamnerez pas. C'eſt un très-grand malheur que la publicité de ce manuſcrit qui inonde l'Europe ſous le nom de la Pucelle d'Orléans. Un déſaveu modeſte eſt le ſeul palliatif que je puiſſe appliquer à un mal ſans remède. Je vous ſupplie donc de vouloir bien faire rendre au ſecrétaire de l'académie le paquet que M. *Dupin* vous fera tenir, et qui part le même jour que cette lettre.

1755.

Cette maudite *Jeanne d'Arc* a fait grand tort à notre Orphelin. Il vaudrait bien mieux ſans elle ; mais vous pouvez compter que ma vie eſt empoiſonnée, et mon ame accablée depuis ſix mois. Je ſuis ſi honteux qu'à mon âge on réveille ces plaiſanteries indécentes, que mes montagnes ne me paraiſſent pas avoir aſſez de cavernes pour me cacher. Aidez-moi, mon cher ange, et je vous promets encore une tragédie, quand j'aurai de la ſanté et de la liberté d'eſprit. En attendant, laiſſez-moi pleurer ſur *Jeanne*, qui cependant fait rire beaucoup d'honnêtes gens. Comment va le pied de madame d'*Argental* ? et pourquoi a-t-elle mal au pied? *Le Kain* m'a mandé que notre Orphelin n'allait pas mal. Vous êtes le père de l'Orphelin ; je voudrais bien lui donner un frère, mais ſeulement pour vous plaire. Madame *Denis* vous fait les plus tendres complimens. Je baiſe les ailes de tous les anges.

1755.

## LETTRE CL.

### AU MEME.

Aux Délices, près Genève, 1 de décembre.

Je dicte, mon cher ange, mes très-humbles et très-tendres remercîmens, car il y a bien des jours que je ne peux pas écrire. Je vous avais envoyé le paquet pour l'académie, avant d'avoir reçu la lettre par laquelle vous m'avertissiez de la noble et scrupuleuse attention de messieurs des postes; je profiterai dorénavant de votre avis. Je vous assure qu'on vous en a donné un bien faux, quand on vous a dit que je fesais une nouvelle tragédie. Le fait est que madame *Denis* avait promis Zulime à messieurs de Lyon; mais, comme monsieur le cardinal votre oncle ne va pas aux spectacles, la grosse madame *Destouches* se passera de Zulime.

Ceux qui ont imprimé la rapsodie dont vous avez la bonté de me parler, ont bien mal pris leur temps. L'Europe est dans la consternation du jugement dernier arrivé dans le Portugal. Genève ma voisine y a plus de part qu'aucune ville de France; elle avait à Lisbonne une grande partie de son commerce. Cette aventure est assurément plus tragique que les Orphelin et les Mérope. Le *tout est bien* de *Matthieu Garo* et de *Pope* est un peu dérangé. Je n'ose plus me plaindre de mes coliques depuis cet accident. Il n'est pas permis à un particulier de songer à soi dans une désolation si générale. Portez-vous bien, vous,

madame d'*Argental* et tous les anges, et tâchez de tirer parti, ſi vous pouvez, de cette courte et miſérable vie; je ſuis bien fâché de paſſer les reſtes de la mienne loin de vous. S'il y a quelques nouvelles ſur *Jeanne*, je vous ſupplie de ne me laiſſer rien ignorer. 1755.

Je vous embraſſe bien tendrement.

## LETTRE CLI.

### A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Monrion, 16 de décembre.

Il faut que je dicte une lettre pour vous, ma chère nièce, en arrivant dans notre ſolitude de Monrion. Je ne vous ai point écrit depuis long-temps, mais je ne vous ai jamais oubliée. Tantôt malade, tantôt profondément occupé de bagatelles, j'ai été trop pareſſeux d'écrire. Si je vous avais écrit autant que j'ai parlé de vous, vous auriez eu de mes lettres tous les jours.

Je vais faire chercher les meilleurs paſtels de Lauſanne; vous en faites un ſi bel uſage que j'irais vous en déterrer au bout du monde. Toutes nos petites Délices ſont ornées de vos œuvres. Vous êtes déjà admirée à Genève, et vous l'emportez ſur *Liotard*. Remerciez la nature, qui donne tout, de vous avoir donné le goût et le talent de faire des choſes ſi agréables.

C'eſt aſſurément un grand bonheur de s'être procuré pour toute ſa vie, un amuſement qui ſatisfait à

1755. la fois l'amour propre et le goût, et qui fait qu'on vit ſouvent avec ſoi-même, ſans être obligé d'aller chercher à perdre ſon temps en aſſez mauvaiſe compagnie, comme font la plupart de tous les hommes, et même de vous autres dames. L'ennui et l'inſipidité ſont un poiſon froid contre lequel bien peu de gens trouvent un antidote.

Votre ſœur et moi, nous cherchons auſſi à peindre. On me reproche un peu de nudités dans notre pauvre *Jeanne d'Arc;* on dit que les éditeurs l'ont étrangement défigurée. J'ai tiré mon épingle du jeu du mieux que j'ai pu; et, grâces à vos bontés, nous avons évité le grand ſcandale.

Je me mets à préſent au régime du repos; mais j'ai peur qu'il ne me vaille rien, et que je ne ſois obligé d'y renoncer. Madame *Denis* ſe donne actuellement le tourment d'arranger notre retraite de Monrion. Nous avons eu aujourd'hui preſque tout Lauſane. Je me flatte que les autres jours ſeront un peu plus à moi; je ne ſuis pas venu ici pour chercher du monde. La ſeule compagnie que je déſire ici, c'eſt la vôtre. Peut-être que le docteur *Tronchin* ne ſera pas inutile à votre ſanté; vous êtes dans l'âge où les eſtomacs ſe raccommodent, et moi dans celui où l'on ne raccommode rien. Sans doute vous trouverez bien le moyen d'amener votre enfant avec vous. Si ma pauvre ſanté me permettait de lui ſervir de précepteur, je prendrais de bon cœur cet emploi; mais la meilleure éducation qu'il puiſſe avoir, c'eſt d'être auprès de vous.

Ma chère nièce, mille complimens à tout ce que vous aimez.

## LETTRE CLII.

1755.

### A MESSIEURS DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

Le 21 de décembre.

MESSIEURS,

DAIGNEZ recevoir mes très-humbles remercîmens de la ſenſibilité publique (*) que vous avez témoignée ſur le vol et la publication odieuſe de mes manuſcrits, et permettez-moi d'ajouter que cet abus, introduit depuis quelques années dans la librairie, doit vous intéreſſer perſonnellement : vos ouvrages, qui excitent plus d'empreſſement que les miens, ne ſeront pas exempts d'une pareille rapacité.

L'hiſtoire prétendue de la guerre de 1741, qui paraît ſous mon nom, eſt non-ſeulement un outrage fait à la vérité défigurée en pluſieurs endroits, mais un manque de reſpect à notre nation, dont la gloire qu'elle a acquiſe dans cette guerre méritait une hiſtoire imprimée avec plus de ſoin. Mon véritable ouvrage, compoſé à Verſailles ſur les mémoires des miniſtres et des généraux, eſt, depuis pluſieurs années, entre les mains de M. le comte d'*Argenſon*, et n'en eſt pas ſorti. Ce miniſtre ſait à quel point l'hiſtoire que j'ai écrite diffère de celle qu'on m'attribue. La mienne finit au traité d'Aix-la-chapelle; et celle qu'on débite ſous mon nom ne va que

(*) Voyez la lettre de M. de *Voltaire* à l'académie françaiſe, et la réponſe de l'académie, dans la préface de la Pucelle.

1755. jusqu'à la bataille de Fontenoi. C'eſt un tiſſu informe de quelques-unes de mes minutes dérobées et imprimées par des hommes également ignorans. Les interpolations, les omiſſions, les mépriſes, les menſonges y ſont ſans nombre. L'éditeur ne ſait ſeulement pas le nom des perſonnes et des pays dont il parle; et, pour remplir les vides du manuſcrit, il a copié, preſque mot à mot, près de trente pages du Siècle de *Louis XIV*. Je ne puis mieux comparer cet avorton qu'à cette Hiſtoire univerſelle que *Jean Néaulme* imprima ſous mon nom, il y a quelques années. Je ſais que tous les gens de lettres de Paris ont marqué leur juſte indignation de ces procédés. Je ſais avec quel mépris et avec quelle horreur on a vu les notes dont un éditeur a défiguré le Siècle de *Louis XIV*. Je dois m'adreſſer à vous, Meſſieurs, dans ces occaſions, avec d'autant plus de confiance que je n'ai travaillé, comme vous, que pour la gloire de ma patrie, et qu'elle ſerait flétrie par ces éditions indignes, ſi elle pouvait l'être.

Je ne vous parle point, Meſſieurs, de je ne ſais quel poëme entièrement défiguré, qui paraît auſſi depuis peu. Ces œuvres de ténèbres ne méritent pas d'être relevées, et ce ſerait abuſer des bontés dont vous m'honorez; je vous en demande la continuation.

Je ſuis avec un très-profond reſpect, &c.

1755.

## LETTRE CLIII.

### A M. LE BARON DE HALLER.

VOICI, Monſieur, un petit certificat qui peut ſervir à faire connaître *Graſſet*, pour lequel on réclame très-inſtamment votre protection. Ce malheureux a fait imprimer à Lauſanne un libelle abominable contre les mœurs, contre la religion, contre la paix des particuliers, contre le bon ordre. Il eſt digne d'un homme de votre probité et de vos grands talens de refuſer à un ſcélérat une protection qui honorerait les gens de bien. J'oſe compter ſur vos bons offices, ainſi que ſur votre équité. Pardonnez à ce chiffon de papier; il n'eſt pas conforme aux uſages allemands, mais il l'eſt à la franchiſe d'un français qui vous révère plus qu'aucun allemand.

Un nommé *Lervèche*, ci-devant précepteur de M. *Conſtant*, eſt auteur d'un libelle ſur feu M. *Saurin*. Il eſt miniſtre d'un village, je ne ſais où, près de Lauſanne. Il m'a écrit deux ou trois lettres anonymes ſous votre nom. Tous ces gens-là ſont des miſérables bien indignes qu'un homme de votre mérite ſoit ſollicité en leur faveur.

Je ſaiſis cette occaſion de vous aſſurer de l'eſtime et du reſpect avec leſquels je ſerai toute ma vie, &c. (4)

(4) Il s'agiſſait de ce manuſcrit de la Pucelle que *Graſſet* voulait faire acheter à M. de *Voltaire*, en le menaçant de le publier. Si M. de *Haller* s'était rappelé combien la conduite de ce *Graſſet* était infame, combien

1755.

*Réponse de M. de Haller.*

MONSIEUR,

J'AI été véritablement affligé de la lettre dont vous m'avez honoré. Quoi ! j'admirerai un homme riche, indépendant, maître du choix des meilleures sociétés, également applaudi par les rois et par le public, assuré de l'immortalité de son nom, et je verrai cet homme perdre le repos pour prouver qu'un tel a fait des vols, et qu'un autre n'est pas convaincu d'en avoir fait.

Il faut bien que la Providence veuille tenir la balance égale pour tous les humains. Elle vous a comblé de biens, elle vous accable de gloire. Il vous fallait des malheurs : elle a trouvé l'équilibre en vous rendant sensible.

Les personnes dont vous vous plaignez perdraient bien peu en perdant la protection d'un homme caché dans un coin du monde, et charmé d'être sans influence et sans liaisons. Les lois ont seules ici le droit de protéger le citoyen et le sujet. M. *Grasset* est chargé des affaires de mon libraire. J'ai vu M. *Lervèche* (*Laroche*) chez un exilé, M. *May*, que j'ai visité quelquefois depuis sa disgrâce, et qui passait ses dernières heures avec ce ministre.

Si l'un ou l'autre a mis mon nom sous des lettres anonymes, s'il a laissé croire que nos relations sont plus intimes, il aura vis-à-vis de moi des torts que vous sentez avec trop d'amitié.

Si les souhaits avaient du pouvoir, j'en ajouterais un aux bienfaits du destin. Je vous donnerais de la tranquillité qui fuit devant le génie, qui ne le vaut pas par rapport à la société, mais qui vaut bien davantage par rapport à nous-mêmes : dès-lors l'homme le plus célèbre de l'Europe serait aussi le plus heureux.

Je suis avec l'admiration la plus parfaite, &c.

la crainte de M. de *Voltaire* était fondée, il aurait, sans doute, tout bon calviniste qu'il était, répondu d'un ton moins magistral.

Un étranger se présente chez M. de *Voltaire*, et lui raconte qu'il a vu à Berne M. de *Haller*. M. de *Voltaire* le félicite sur le bonheur qu'il a eu de voir un grand-homme. Vous m'étonnez, dit l'étranger, M. de *Haller* ne parle certainement pas de vous de la même manière. Eh bien, répliqua M. de *Voltaire*, il est possible que nous nous trompions tous deux.

## LETTRE CLIV.

1756.

### A M. L'ABBÉ DE CONDILLAC, *à Paris.*

Janvier.

Vous ferez peut-être étonné, Monfieur, que je vous faffe fi tard des remercîmens que je vous dois depuis fi long-temps; plus je les ai différés, et plus ils vous font dus. Je n'ai voulu avoir l'honneur de vous écrire qu'après avoir lu de fuite tous vos ouvrages. Il m'a fallu paffer une année entière au milieu des ouvriers et des hiftoriens. Les ajuftemens de ma campagne, les événemens contingens de ce monde, et je ne fais quel Orphelin de la Chine qui s'eft venu jeter à la traverfe, ne m'avaient pas permis de rentrer dans le labyrinthe de la métaphyfique. Enfin, j'ai trouvé le temps de vous lire avec l'attention que vous méritez. Je trouve que vous avez raifon dans tout ce que j'entends, et je fuis bien sûr que vous auriez raifon encore dans les chofes que j'entends moins, et fur lefquelles j'aurais quelques petites difficultés. Il me femble que perfonne ne penfe ni avec tant de profondeur ni avec tant de jufteffe que vous.

J'ofe vous communiquer une idée que je crois utile au genre-humain. Je connais de vous trois ouvrages, l'Effai fur l'origine des connaiffances humaines, le Traité des fenfations et celui des animaux. Peut-être quand vous fîtes le premier ne fongiez-vous pas à faire le fecond, et quand vous travaillâtes au fecond vous ne fongiez pas au troifième. J'imagine que

1756. depuis ce temps-là il vous eſt venu quelquefois la penſée de raſſembler en un corps les idées qui règnent dans ces trois volumes, et d'en faire un ouvrage méthodique et ſuivi, qui contiendrait tout ce qu'il eſt permis aux hommes de ſavoir en métaphyſique. Tantôt vous iriez plus loin que *Locke*, tantôt vous le combattriez, et ſouvent vous ſeriez de ſon avis. Il me ſemble qu'un tel livre manque à notre nation; vous la rendriez vraiment philoſophe : elle cherche à l'être, et vous ne pouvez mieux prendre votre temps.

Je crois que la campagne eſt plus propre pour le recueillement d'eſprit que le tumulte de Paris. Je n'oſe vous offrir la mienne, je crains que l'éloignement ne vous faſſe peur; mais, après tout, il n'y a que quatre-vingts lieues en paſſant par Dijon. Je me chargerais d'arranger votre voyage; vous ſeriez le maître chez moi comme chez vous; je ſerais votre vieux diſciple; vous en auriez un plus jeune dans madame *Denis*, et nous verrions tous trois enſemble ce que c'eſt que l'ame. S'il y a quelqu'un capable d'inventer des lunettes pour découvrir cet être imperceptible, c'eſt aſſurément vous. Je ſais que vous avez, phyſiquement parlant, les yeux du corps auſſi faibles que ceux de votre eſprit ſont perçans. Vous ne manqueriez point ici de gens qui écriraient ſous votre dictée. Nous ſommes d'ailleurs près d'une ville où l'on trouve de tout, juſqu'à de bons métaphyſiciens. M. *Tronchin* n'eſt pas le ſeul homme rare qui ſoit dans Genève. Voilà bien des paroles pour un philoſophe et pour un malade. Ma faibleſſe m'empêche d'avoir l'honneur de vous écrire de ma main, mais elle n'ôte

rien aux ſentimens que vous m'inſpirez. En un mot, ſi vous pouviez venir travailler dans ma retraite à un ouvrage qui vous immortaliſerait, ſi j'avais l'avantage de vous poſſéder, j'ajouterais à votre livre un chapitre du bonheur. Je vous ſuis déjà attaché par la plus haute eſtime; et j'aurai l'honneur d'être toute ma vie, Monſieur, &c. 1756.

## LETTRE CLV.

### A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Monrion, 8 de janvier.

J'ENVOIE, ma chère nièce, la conſultation de votre procès avec la nature au grand juge *Tronchin.* Je le prierai d'envoyer ſa déciſion par la poſte en droiture, afin qu'elle vous arrive plus vîte.

Vous me paraiſſez à peu-près dans le même cas que moi : faibleſſe et ſéchereſſe, voilà nos deux principes. Cependant, malgré ces deux ennemies, je n'ai pas laiſſé de paſſer ſoixante ans; et madame *le Doſſeur* vient de mourir avant quarante, d'une maladie toute contraire. Meſdemoiſelles *Beſſières* avaient une vieille tante qui n'allait jamais à la garde-robe; elle feſait ſeulement tous les quinze jours une crotte de chat que ſa femme de chambre recevait dans ſa main, et qu'elle portait dans la cheminée; elle mangeait dans une ſemaine deux ou trois biſcuits, et vivait à peu-près comme un perroquet; elle était sèche comme le bois d'un vieux violon, et

vécut dans cet état près de quatre-vingts ans, fans
1756. prefque fouffrir.

Au refte, je préfume que M. *Tronchin* vous prefcrira à peu-près le même remède qu'à moi. Et, comme vous avez l'efprit plus tranquille que le mien, peut-être ce remède vous réuffira; mais ce ne fera qu'à la longue. Le père putatif du maréchal de *Richelieu*, qui était le plus fec et le plus conftipé des ducs et pairs, s'avifa de prendre du lait à la caffe: cela avait l'air du bouillon de *Proferpine;* il s'en trouva très-bien. Il mangeait du rôti à dîner, il prenait fon lait à la caffe à fouper, et vécut ainfi jufqu'à quatre-vingt-quatre ans. Je vous en fouhaite autant, ma chère nièce. Amufez-vous toujours à peindre de beaux corps tout nus, en attendant que le docteur *Tronchin* rétabliffe et engraiffe le vôtre.

Adieu, ma chère nièce; tâchez de venir nous voir avec des tetons rebondis et un gros cu. Je vous embraffe tendrement, tout maigre que je fuis. J'écris à *Montigni* fur la mort de madame *le Doffeur*. Sa perte m'afflige, et fait voir qu'on meurt jeune avec de gros tetons. La vie n'eft qu'un fonge; nous voudrions bien, votre fœur et moi, rêver avec vous.

## LETTRE CLVI.

1756.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Monrion, 8 de janvier.

Je reçois, mon cher ange, votre lettre du 29 décembre, dans ma cabane de Monrion, qui eſt mon palais d'hiver. Mon ſermon ſur Lisbonne n'a été fait que pour édifier votre troupeau, et je ne jette point le pain de vie aux chiens. Si vous voulez ſeulement régaler *Thiriot* d'une lecture, il viendra vous demander la permiſſion de s'édifier chez vous.

Je cherche toujours à vous faire ma cour par quelque nouvelle tragédie; mais j'ai une maudite Hiſtoire générale qu'il faut finir, et une édition à terminer. Ma déplorable ſanté ne me permet guère de porter trois gros fardeaux à la fois. J'ai réſolu d'abandonner toute idée de tragédie juſqu'au printemps. Je ſens que je ne pourrai faire de vers que dans le jardin des Délices. Il faut à préſent que ma vieille muſe ſe promène un peu pour ſe dégourdir. Je ne crois pas qu'on ait beaucoup à faire de Mariamne, quand on a un Aſtianax et une Coquette. On dit que cette mademoiſelle *Hus*, dont vous me parlez, reſſemble plus à une *Agnès* qu'à une *Salome*. Cependant, ſi vous voulez qu'elle joue ce vilain rôle, je le lui donne de tout mon cœur, *in quantum poſſum et in quantum indiget*. Je ſuis giſant dans mon lit, ne pouvant guère écrire; mais je vais donner les proviſions de *Salome* à ladite demoiſelle.

1756. Quoique vous ne méritiez pas que je vous diſe des nouvelles, vous ſaurez pourtant que la cour d'Eſpagne envoie quatre vaiſſeaux de guerre à Buénos-Aires contre le révérend père *Nicolas*. Parmi les vaiſſeaux de tranſport, il y en a un qui s'appelle le *Paſcal*. Peut-être y êtes-vous intéreſſé comme moi; car il appartient à meſſieurs *Gilly*. Il eſt bien juſte que *Paſcal* aille combattre les jéſuites; mais, ni vous ni moi, ne paraiſſions pas faits pour être de la partie.

Je vous embraſſe, mon cher ange.

## LETTRE CLVII.

### A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Monrion, 11 de janvier.

IL me paraît, Monſieur, que ſa Majeſté polonaiſe n'eſt pas le ſeul homme bienfeſant en Lorraine, et que vous ſavez bien faire comme bien dire. Mon cœur eſt auſſi pénétré de votre lettre que mon eſprit a été charmé de votre diſcours. Je prends la liberté d'écrire au roi de Pologne, comme vous me le conſeillez, et je me ſers de votre nom pour autoriſer cette liberté. J'ai l'honneur de vous adreſſer la lettre; mon cœur l'a dictée.

Je me ſouviendrai toute ma vie que ce bon prince vint me conſoler un quart d'heure dans ma chambre, à la Malgrange, à la mort de madame *du Châtelet*. Ses bontés me ſont toujours préſentes. J'oſe compter

ſur celles de madame de *Boufflers* et de madame de *Baſſompierre*. Je me flatte que M. de *Lucé* ne m'a pas oublié ; mais c'eſt à vous que je dois leur ſouvenir. Comme il faut toujours eſpérer, j'eſpère que j'aurai la force d'aller à Plombières, puiſque Toul eſt ſur la route. Vous m'avez écrit à mon château de Monrion : c'eſt *Ragotin* qu'on appelle *monſeigneur;* je ne ſuis point homme à châteaux. Voici ma poſition : j'avais toujours imaginé que les environs du lac de Genève étaient un lieu très-agréable pour un philoſophe, et très-ſain pour un malade; je tiens le lac par les deux bouts; j'ai un hermitage fort joli aux portes de Genève, un autre aux portes de Lauſanne; je paſſe de l'un à l'autre ; je vis dans la tranquillité, l'indépendance et l'aiſance, avec une nièce qui a de l'eſprit et des talens, et qui a conſacré ſa vie aux reſtes de la mienne. 1756.

Je ne me flatte pas que le gouverneur de Toul vienne jamais manger des truites de notre lac; mais, ſi jamais il avait cette fantaiſie, nous le recevrions avec tranſport; nous compterions ce jour parmi les plus beaux jours de notre vie. Vous avez l'air, meſſieurs les lieutenans généraux, de paſſer le Rhin cette année, plutôt que le mont Jura; et j'ai peur que vous ne ſoyez à Hanovre quand je ſerai à Plombières. Devenez maréchal de France, paſſez du gouvernement de Toul à celui de Metz, ſoyez auſſi heureux que vous méritez de l'être; faites la guerre, et écrivez-la. L'hiſtoire que vous en ferez, vaudra certainement mieux que la rapſodie de la Guerre de 1741, qu'on met impudemment ſous mon nom. C'eſt un ramas

1756. informe et tout défiguré de mes manufcrits que j'ai laiffés entre les mains de M. le comte d'*Argenfon.*

Je vous préviens fur cela, parce que j'ambitionne votre eftime. J'ai autant d'envie de vous plaire, Monfieur, que de vous voir, de vous faire ma cour, de vous dire combien vos bontés me pénètrent. Il n'y a pas d'apparence que j'abandonne mes hermitages et un établiffement tout fait dans deux maifons qui conviennent à mon âge et à mon goût de retraite. Je fens que fi je pouvais les quitter, ce ferait pour vous, après toutes les offres que vous me faites avec tant de bienveillance. Je crois avoir renoncé aux rois, mais non pas à un homme comme vous.

Permettez-moi de préfenter mes refpects à madame la comteffe de *Treffan*, et recevez les tendres et refpectueux remercîmens du fuiffe *Voltaire.*

Je m'intéreffe à *Pampan* (*) comme malade et comme ami.

(*) M. de *Vaux.*

## LETTRE CLVIII.

1756.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Février.

MON cher ange, ſi ceci n'eſt pas une tragédie, ce ſont au moins des vers tragiques : je vous demande en grâce de me mander s'ils ſont orthodoxes, je les crois tels; mais j'ai peur d'être un mauvais théologien. Il court ſous mon nom je ne ſais quelle pièce ſur le même ſujet. Il ſerait bon que mon vrai ſermon fît tomber celui qu'on m'impute. Je vous demande en grâce d'éplucher mon prêche. Le *tout eſt bien* me paraît ridicule quand le mal eſt ſur terre et ſur mer. Si vous voulez que tout ſoit bien pour moi, écrivez-moi.

Je vous demande pardon, mon cher ange, de vous envoyer tant de vers, et point de nouvelle tragédie; mais j'imagine que vous ſerez bien aiſe de voir les belles choſes que fait le roi de Pruſſe. Il m'a envoyé toute la tragédie de Mérope miſe par lui en opéra. Permettez que je vous donne les prémices de ſon travail; je m'intéreſſe toujours à ſa gloire. Vous pourriez confier ce morceau à *Thiriot*, qui en chargera ſans doute ſa mémoire, et qui ſera une des trompettes de la renommée de ce grand-homme. Je ne doute pas que le roi de Pruſſe n'ait fait de très-beaux vers pour le duc de *Nivernois;* mais juſqu'à préſent on ne connaît que ſon traité en proſe avec les Anglais.

Mille reſpects à tous les anges.

1756.

## LETTRE CLIX.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Monrion, le 7 de février.

Je vous remercie bien fort, mon héros, de votre belle et inftructive épître. Il eft vrai que vous écrivez comme un chat, et que fi vous n'y prenez garde vous égalerez le maréchal de *Villars*. Je me flatte bien que vous l'égalerez tout de même quand il ne fera pas queftion de plume ; mais il me femble que le nouveau traité dont le roi de Pruffe s'applaudit, ne vous permettra pas la guerre de terre. Vous ne feriez pas le premier de votre nom qui eût gagné une bataille navale ; mais, jufqu'à préfent, vous n'avez pas tourné vos vues de ce côté. Vous allez pourtant vous montrer à la Méditerranée ; et je voudrais que les Anglais fiffent une defcente vers Toulon, pour que vous les traitaffiez comme on vient de les traiter à Philadelphie.

Je reviens à Fontenoi. Je fuis encore à comprendre comment ma nièce ne vous donna pas le manufcrit que je lui avais envoyé pour vous. Ce manufcrit ne contenait que des mémoires qu'il fallait rédiger et refferrer : il y avait une grande marge qui attendait vos inftructions dans vos momens de loifir.

M. de *Ximenès*, qui allait fouvent chez ma nièce, fait comment ces mémoires informes et défigurés ont été imprimés en partie. Je ferai tranfcrire l'ouvrage entier dès que je ferai de retour à mes petites

Délices auprès de Genève. Il eſt bien certain que le nom de *Reiſſ* ou de *Théſée* eſt une choſe fort indifférente; mais ce qui ne l'eſt point, c'eſt qu'on oſe vous conteſter le ſervice important que vous avez rendu au roi et à la France. 1756.

Permettez-moi ſeulement de vous repréſenter qu'en vous tuant de dire qu'il n'y a pas un mot de vrai dans la converſation rapportée, vous ſemblez donner un prétexte à vos envieux de dire que ce qui ſuit cette converſation n'eſt pas plus véritable.

Je n'ai pas inventé le *Théſée*, et, par parenthèſe, cela eſt aſſez dans le ton de M. le maréchal de *Noailles*. C'eſt, encore une fois, votre écuyer *Féraulas* qui me l'a conté; c'eſt une circonſtance inutile, ſans doute; mais ces bagatelles ont un air de vérité qui donne du crédit au reſte; et ſi vous me conteſtez le *Théſée* publiquement, vous affaibliſſez vous-même les vérités qui ſont liées à cette converſation. On préſumera que j'ai haſardé tout ce que je rapporte de cette journée ſi glorieuſe pour vous.

Au reſte, toute cette hiſtoire eſt fondée ſur les lettres originales de tous les généraux; et quelques petites circonſtances, qu'on m'a dites de bouche, ne peuvent, je crois, faire aucun tort au reſte de l'hiſtoire, quand je rapporte mot pour mot les lettres qui ſont dans le dépôt du miniſtre.

Je ſouhaite que la guerre ſur mer ſoit auſſi glorieuſe que la dernière guerre en Flandres l'a été.

Croirez-vous que le roi de Pruſſe vient de m'envoyer une tragédie de Mérope, miſe par lui en opéra? Il m'avertit cependant qu'il n'eſt occupé qu'à des traités. Je voudrais que vous viſſiez quelque

1756. choſe de ſon ouvrage, cela eſt curieux. Faites vos réflexions ſur ce contraſte, et ſur tous ces contraſtes. J'aurais pu donner quelques bons avis, mais je me renferme dans mon obſcurité et dans ma ſolitude, comme de raiſon.

Je ne doute pas que vous ne voyiez madame de *Pompadour* avant votre départ. Je n'ai qu'à vous renouveler mon éternel et reſpectueux attachement.

## LETTRE CLX.

### A M. BRIASSON, *libraire à Paris.*

A Monrion, 13 de février.

AVANT de travailler à l'article *Français*, il ſerait bon que quelque homme zélé pour la gloire du Dictionnaire encyclopédique, voulût bien ſe donner la peine d'aller à la bibliothéque royale, et d'y conſulter les manuſcrits du dixième et onzième ſiècles, s'il y en a dans le jargon barbare, qui eſt devenu depuis la langue françaiſe. On pourrait découvrir peut-être quel eſt le premier de ces manuſcrits qui emploie le mot *français*, au lieu de celui de *franc*. Ce ſerait une choſe aſſez curieuſe de fixer le temps où nous fûmes débaptiſés, et où nous devinmes ſauvages *français*, après avoir été ſauvages *francs*, ſauvages *gaulois* et ſauvages *celtes*.

Si le roman de Philomena, écrit au dixième ſiècle, en langue moitié romance moitié françaiſe, ſe trouve à la bibliothéque du roi, on y rencontrera peut-être

ce que j'indique. L'hiſtoire des ducs de Normandie, manuſcrite, doit être de la fin du onzième ſiècle, auſſi-bien que celle de *Guillaume au court nez*. Ces livres ne peuvent manquer de donner des lumières ſur ce point qui, quoique frivole en lui-même, devient important dans un dictionnaire. On verra ſi ces premiers romans ſe ſervent encore du mot *franc*, ou s'ils adoptent celui de *français*. 1756.

En vérité, il n'y a que les gens qui ſont à Paris qui puiſſent travailler avec ſuccès au Dictionnaire encyclopédique; cependant, quand je ſerai de retour à ma maiſon de campagne, près de Genève, je travaillerai de toutes mes forces à *Hiſtoire*.

Je ne doute pas que M. de *Monteſquieu* n'ait profité, à l'article *Goût*, de l'excellente diſſertation qu'*Addiſſon* a inſérée dans le Spectateur, et qu'il n'ait fait voir que le goût conſiſte à diſcerner, par un ſentiment prompt, l'excellent, le bon, le mauvais, le médiocre, ſouvent mis l'un auprès de l'autre dans une même page. On en trouve mille exemples dans les meilleurs auteurs, ſurtout dans les auteurs de génie, comme *Corneille*.

A propos de goût et de génie, l'Eloge de monſieur de *Monteſquieu*, par M. d'*Alembert*, eſt un ouvrage admirable: il y a confondu les ennemis du genre-humain.

Mille ſincères et tendres complimens à monſieur d'*Alembert*, à M. *Diderot* et à tous encyclopédiſtes.

1756.

## LETTRE CLXI.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Monrion, 26 de février.

Moi, vous avoir oublié, mon cher ange! ah, cela eſt bien impoſſible. Il y a plus de trois ſemaines que j'envoyai à madame de *Fontaine*, le petit ouvrage dont vous me parlez pour vous être donné ſur le champ. Si vous avez quelqu'un de la famille à gronder, c'eſt à madame de *Fontaine* qu'il faut vous adreſſer. Je n'ai point reçu cette lettre où vous me chantiez pouilles : apparemment que vos gens, voyant que vous me grondiez, n'ont pas cru que la lettre fût pour moi. Je reçois très-régulièrement toutes celles qu'on m'écrit par M. *Tronchin*. Ne craignez point, mon cher ange, de m'écrire par cette voie. Il me ſemble qu'il faudrait faire à préſent quelque tragédie maritime : on n'a encore repréſenté des héros que ſur terre; je ne vois pas pourquoi la mer a été oubliée. La ſcène ſerait ſur un vaiſſeau de cent pièces de canon. Vous m'avouerez que l'unité de lieu y ſerait exactement obſervée, à moins que les héros ne ſe jetaſſent dans la mer. En vérité, je ne trouve rien de neuf ſur terre : ce ſont toujours les mêmes paſſions, et des aventures qui ſe reſſemblent. Le théâtre eſt épuiſé, et moi auſſi : et puis, quand on s'eſt tué à travailler deux ans de ſuite à l'ouvrage le plus difficile que l'eſprit humain puiſſe entreprendre, quelle en eſt la récompenſe ? Les comédiens daignent-ils

ſeulement remercier du préſent qu'on leur a fait? On amuſe la cour deux heures ; mais, de tous ceux qu'on a amuſés, en eſt-il un ſeul qui daigne vous rendre le moindre ſervice? La parodie nous tourne en ridicule ; un *Fréron* nous déchire : voilà tout le fruit d'un travail qui abrége la vie. C'eſt à ce coup que vous m'allez bien gronder : vous auriez tort, mon cher ange. Ne voyez-vous pas que ſi mon ſujet était arrangé à ma fantaiſie, j'aurais déjà commencé les vers? 1756.

Mais quelle eſt donc la maladie de madame d'*Argental* ? que veut donc dire ſon pied ? Si la comédie ne la guérit point, que pourra *Fournier*? Son état m'afflige ſenſiblement. Quand vous irez à la comédie, mon cher et reſpectable ami, faites, je vous prie, pour moi, les remercîmens les plus tendres à *Gengis-kan.* Il eſt vrai que je ne pouvais mieux me venger de l'auteur de Mérope opéra, qu'en vous en envoyant un petit échantillon. Je crois qu'à préſent on doit trouver ſes vers fort mauvais à Verſailles. Je ſuis toujours attaché à madame de *Pompadour ;* je lui dois de la reconnaiſſance, et j'eſpère qu'elle ſera long-temps en état de faire du bien. Adieu, mon cher ange ; je vous embraſſe tendrement.

1756.

## LETTRE CLXII.

### A M. THIRIOT.

Aux Délices, 12 de mars.

IL faut, mon ancien ami, que l'âge ait dépravé mon goût. Je n'ai pu tâter des deux plats que vous m'avez envoyés par M. *Bouret:* je vous remercie, et je ne peux guère remercier l'auteur.

Si vous avez l'ancienne Religion naturelle, en quatre chants, je vous prie de me l'envoyer.

Si vous avez à vous défaire d'un nombre de livres curieux, envoyez-moi la liste et le prix.

Si vous aimez les vers honnêtes et décens, voici ceux qui termineront le sermon sur Lisbonne : lâchez-les pour apaiser les *Cerbères*.

Quel est l'ignorant qui veut qu'on mette l'*ouvrier* au lieu du *potier* ? Cet ignorant-là n'a pas lu saint *Paul*.

Il ne tient qu'à moi d'aller voir l'opéra de Mérope, de la composition du roi de Prusse, qu'il fait exécuter le 27 mars; mais je n'irai pas.

En retrouvant votre dernière lettre, j'ai vu que vous m'y disiez de vous envoyer la nouvelle édition de mon petit carême, par la poste ; et que vous vouliez la faire réimprimer sur le champ, à l'usage des ames dévotes. J'obéis donc à votre bonne intention. Mon ancien ami, si on ne veut pas se servir de la préface des éditeurs de Genève, il en faut une qui soit dans le même goût, et qui dise combien ces

deux poëmes ont été tronqués et défigurés. Il eſt très-triſte aſſurément qu'on les ait imprimés ſans avoir mon dernier mot ; mais le voici. Je fais auſſi la guerre aux Anglais, à ma façon. 1756.

J'eſpère que M. le maréchal de *Richelieu* leur prouvera, à la ſienne, qu'il y a pour eux du mal dans ce monde.

Je vous embraſſe.

## LETTRE CLXIII.

### A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Monrion, 17 de mars.

MA chère enfant, je ſavais, il y a long-temps, qu'*Eſculape-Tronchin* était à Paris ; et j'ai été fidelle à un ſecret qu'il ne m'avait pas dit. Je le déclare indigne de ſa réputation, s'il ne vous donne pas un cu et des tetons. Vous ferez très-bien de venir avec MM. *Tronchin* et *Labat* : une femme ne peut ſe damner en voyageant avec ſon directeur, ni ſe mal porter en courant la poſte avec ſon médecin.

Votre frère a donc quitté ſon pot-à-beurre pour vous ; et il va ſoutenir la cauſe du grand conſeil contre les gens tenant la cour du parlement. Nous l'embraſſons tendrement, votre ſœur et moi. Nous comptions aller faire un petit tour à Lyon pour la dédicace du beau temple dédié à la comédie, que la ville a fait bâtir moyennant cent mille écus. C'eſt un bel exemple que Lyon donne à Paris, et qui ne ſera

1756. pas fuivi ; mais l'autel ne fera pas prêt, et on ne pourra y officier qu'à la fin de juin. Nous viendrons ou vous recevoir à Lyon, ou nous vous y reconduirons des petites Délices du Lac. Enfin nous nous verrons, et tout s'arrangera, et je dirai : *tout eft bien.*

C'eft *Satan* qui a fait imprimer l'ébauche de mon fermon. J'ai, dans un accès de dévotion, augmenté l'ouvrage de moitié, et j'ai pris la liberté de raifonner à fond contre *Pope*, et de plus très-chrétiennement. Il y a fans doute beaucoup de mal fur la terre, et ce mal ne fait le bien de perfonne ; à moins qu'on ne dife que votre conftipation a été prévue de DIEU pour le bonheur des apothicaires. Je fouffre depuis quarante ans, et je vous jure que cela ne fait de bien à perfonne. La maladie de M. de *Séchelles* ne fera aucun bien à l'Etat. Pour la comédie de *la Noue*, elle lui fera quelque bien, quoiqu'on dife qu'elle ne vaut pas grand'chofe.

Votre fœur fe donne quelquefois des indigeftions de truite, et fait toujours fa cour à *Alcefte* et à *Admette*. Je fais de mon côté de la mauvaife profe et de mauvais vers. Je griffonne quelques articles pour l'Encyclopédie ; je bâtis une écurie, je plante des arbres et des fleurs, et je tâche de rendre l'hermitage des Délices moins indigne de vous recevoir. Je vous embraffe tendrement, vous et les vôtres, et frère et fils, et vous recommande un cu et des tetons, ma chère nièce.

## LETTRE CLXIV.

1756.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 22 de mars.

MON cher ange, vous avez raiſon ; il vaudrait mieux faire des tragédies que des poëmes ſur les malheurs de Lisbonne et ſur la loi naturelle. Ces deux ouvrages ſont donc imprimés à Paris, pleins de lacunes et de fautes ridicules, et on eſt expoſé à la criaillerie ! Madame de *Fontaine* a dû vous donner, il y a long-temps, le poëme ſur la loi naturelle. On lui a donné le titre de Religion naturelle ; à la bonne heure ; mais il fallait l'imprimer plus correct. C'eſt une faible eſquiſſe que je crayonnai pour le roi de Pruſſe, il y a près de trois ans, préciſément avant la brouillerie. La margrave de *Bareith* en a donné des copies, et j'en ſuis fâché pour plus d'une raiſon. Que faire ? il faudra le publier après y avoir mis ſagement la dernière main. J'en fais autant de la jérémiade ſur Lisbonne. C'eſt actuellement un poëme de deux cents cinquante vers. Il eſt raiſonné, et je le crois très-raiſonnable. Je ſuis fâché d'attaquer mon ami *Pope*, mais c'eſt en l'admirant. Je n'ai peur que d'être trop orthodoxe, parce que cela ne me ſied pas ; mais la réſignation à l'Etre ſuprême ſied toujours bien.

Encore une fois, une tragédie vaudrait mieux ; mais le génie poëtique eſt libre et commande : il faut attendre l'inſpiration.

1756. J'apprends qu'on a imprimé la Religion naturelle à madame la ducheſſe de *Gotha*, auſſi-bien que celle au roi de Pruſſe. Je me vois comme l'âne de *Buridan*.

## LETTRE CLXV.

A MADAME

### LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 24 de mars.

COMMENT luttez-vous contre la queue de l'hiver, Madame, avec votre maudite expoſition au nord? Vous êtes ſur les bords du Rhin, et vous ne le voyez pas. Vous êtes à la campagne, et à peine y avez-vous un jardin. Vous avez une amie intime, et il faut qu'elle vous quitte. Ni la campagne ni Strasbourg ne doivent vous plaire. Monſieur votre fils n'eſt-il pas auprès de vous? Il vous conſolerait de tout. Que ne puis-je vous avoir tous deux dans mes Délices! C'eſt alors que mon hermitage mériterait ce nom. Nous ſommes du moins au midi, et nous voyons le beau lac de Genève. Madame *Denis* n'a pas heureuſement de prébende qui la rappelle. Nous oublions, dans notre hermitage, les rois, les cours, les ſottiſes des hommes; nous ne ſongeons qu'à nos jardins et à nos amis.

Je finis enfin par mener une vie patriarchale; c'eſt un don de DIEU qu'il ne nous fait que quand on a barbe griſe; c'eſt *le hochet de la vieilleſſe*. Si j'avais

autant de ſanté que je me ſuis procuré de bonheur, je vous dirais plus ſouvent, Madame, que je vous aimerai de tout mon cœur, juſqu'au dernier moment de mon exiſtence. Madame *Denis* et moi ſommes à vous pour jamais; ne nous oubliez pas près de la branche qui préſide à Colmar. 1756.

## LETTRE CLXVI.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 28 de mars.

Si je n'avais pas une nièce, mon héros, vous m'auriez vu à Lyon. Je vous aurais ſuivi à Toulon, à Minorque. Vous auriez eu votre hiſtorien avec vous, comme *Louis XIV*. Que les vents et la fortune vous accompagnent! Je ne peux répondre d'eux, mais je réponds que vous ferez tout ce que vous pourrez faire. Si jamais vous pouvez avoir la bonté de me faire parvenir un petit journal de votre expédition, je tâcherai d'en enchâſſer les particularités les plus intéreſſantes pour le public, et les plus glorieuſes pour vous, dans une eſpèce d'Hiſtoire générale qui va depuis *Charlemagne* juſqu'à nos jours. Je voudrais que mon greffe fût celui de l'immortalité. Vous m'aiderez à l'empêcher de périr. Il eſt venu, à mon hermitage des Délices, des anglais qui ont vu votre ſtatue à Gènes: ils diſent qu'elle eſt belle et reſſemblante. Je leur ai dit qu'il y avait dans Minorque un ſculpteur bien ſupérieur. Réuſſiſſez, Monſeigneur; votre gloire ſera ſur le marbre et dans tous les cœurs.

1756. Le mien en eſt rempli ; il vous eſt attaché avec la plus vive tendreſſe et le plus profond reſpect.

Je me flatte que vous ſerez bien content de M. le duc de *Fronſac.* On dit qu'il ſera digne de vous : il commence de bonne heure.

Oſerais-je vous demander une grâce ? Ce ſerait de daigner vous ſouvenir de moi, avec M. le prince de *Virtemberg* qui ſert, je crois, ſous vos ordres, et qui m'honore des bontés les plus conſtantes.

Vous m'avez parlé de certaines rapſodies ſur Lisbonne et ſur la religion naturelle. Vraiment vous avez bien autre choſe à faire qu'à lire mes rêveries ; mais, quand vous aurez quelque inſomnie, elles ſont bien à votre ſervice.

## LETTRE CLXVII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1 d'avril.

JE reçois votre lettre du 24 mars, mon divin ange ; que de choſes j'ai à vous dire ! Madame d'*Argental* a toujours mal au pied ! et le meſſie *Tronchin* eſt à Paris ! Il dit que je ſuis ſage et que je me porte bien ; ah, n'en croyez rien. Mon procureur dit qu'il m'avait envoyé une procuration ; c'eſt ce qu'un procureur doit envoyer ; mais il n'en était rien avant vos bontés et avant que M. l'abbé de *Chauvelin* eût daigné employer auprès de lui ſon éloquence. J'écris à

M.

M. l'abbé de *Chauvelin* pour le remercier; je ne fais point fa demeure : je lui écris à Paris. 1756.

Vous me parlez d'une mademoifelle *Guëan;* voilà ce que c'eft que d'écrire trop tard ; les *Bonneau* font plus alertes. Un *Bonneau* m'a écrit, il y a un mois, pour mademoifelle *Hus*, et mon refpect pour le métier ne m'a pas permis de refufer. J'ai figné; j'ai donné Nanine à cette *Hus* : ce n'eft pas ma faute. Je ne fuis qu'un pauvre fuiffe mal inftruit. On me défigure à Paris. Mon petit carême eft imprimé d'une manière fcandaleufe. La jérémiade fur Lisbonne et la Loi naturelle font deux pièces dignes de la primitive Eglife. *Satan* en a fait les éditions. A qui dois-je m'adreffer pour vous faire tenir mes fermons avec les notes ? Parlez donc, écrivez donc un petit mot. Quand vous n'auriez pas eu la bonté de mettre à la raifon mon procureur, je ne laifferais pas de fonger pour vous à quelque drame bien extraordinaire, bien tendre, bien touchant, fi DIEU m'en donne la force et la grâce; mais que faire ? comment faire, et à quoi bon travailler pour des ingrats ? moi fuiffe! moi fournir la cour et la ville ! Je prêche DIEU, et on dit au roi que je fuis athée. Je prêche *Confucius*, et on lui dit que je ne vaux pas *Crébillon*. Le roi de Pruffe ne m'a pas traité avec reconnaiffance; et on imprime une Religion naturelle où je le loue à tour de bras. Comment foutenir tous ces contraftes ? Heureufement j'ai une jolie maifon et de beaux jardins. Je fuis libre, indépendant ; mais je ne digère point, et je fuis loin de vous ; et je mourrai probablement fans vous revoir.

On me mande que les Anglais font à Port-Mahon.

1756. On me mande que nos affaires de Cadix ſont déſeſpérées, et vous ne me dites pas comment va votre petit fait. Vous me ferez prendre les tragédies en horreur. Madame *Denis* vous fait des complimens ſans fin, et moi des remercîmens et des reproches. Je vous embraſſe. Je vous aime de tout mon cœur.

## LETTRE CLXVIII.

### A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 12 d'avril.

J'AI tant fait de vers, mon cher et ancien ami, que je ſuis réduit à vous écrire en proſe. J'ai différé à vous donner de mes nouvelles, comptant vous envoyer à la fois le poëme ſur le Déſaſtre de Lisbonne, ſur le Tout eſt bien, et ſur la Loi naturelle; ouvrages dont on a donné à Paris des éditions toutes défigurées. Obligé de faire imprimer moi-même ces deux poëmes, j'ai été dans la néceſſité de les corriger. Il a fallu dire ce que je penſe, et le dire d'une manière qui ne révoltât ni les eſprits trop philoſophes, ni les eſprits trop crédules. J'ai vu la néceſſité de bien faire connaître ma façon de penſer, qui n'eſt ni d'un ſuperſtitieux ni d'un athée, et j'oſe croire que tous les honnêtes gens ſeront de mon avis.

Genève n'eſt plus la Genève de *Calvin*, il s'en faut beaucoup; c'eſt un pays rempli de vrais philoſophes. Le chriſtianiſme raiſonnable de *Locke* eſt la religion de preſque tous les miniſtres, et l'adoration d'un Etre ſuprême, jointe à la morale, eſt la religion de preſque

tous les magiſtrats. Vous voyez, par l'exemple de *Tronchin*, que les Génevois peuvent apporter en France quelque choſe d'utile. Vous avez eu, cette année, des bords de notre lac, l'inſertion de la petite vérole, Idamé, et la Religion naturelle. 1756.

Mes libraires ſe ſont donné le plaiſir d'aſſembler dans leur ville les chefs du conſeil et de l'Egliſe, et de leur lire mes deux poëmes : ils ont été univerſellement approuvés dans tous les points. Je ne ſais ſi la ſorbonne en ferait autant. Comme je ne ſuis pas en tout de l'avis de *Pope*, malgré l'amitié que j'ai eue pour ſa perſonne, et l'eſtime ſincère que je conſerverai toute ma vie pour ſes ouvrages, j'ai cru devoir lui rendre juſtice dans ma préface, auſſi-bien qu'à notre illuſtre ami M. l'abbé *du Reſnel*, qui lui a fait l'honneur de le traduire, et ſouvent lui a rendu le ſervice d'adoucir les duretés de ſes ſentimens. Il a fallu encore faire des notes. J'ai tâché de fortifier toutes les avenues par leſquelles l'ennemi pouvait pénétrer. Tout ce travail a demandé du temps. Jugez, mon cher et ancien ami, ſi un malade chargé de cette beſogne, et encore d'une Hiſtoire générale qu'on imprime, et qui plante, et qui fait bâtir, et qui établit une eſpèce de petite colonie, a le temps d'écrire à ſes amis. Pardonnez-moi donc ſi je parais ſi pareſſeux dans le temps que je ſuis le plus occupé.

Mandez-moi comment je peux vous adreſſer mon Tout n'eſt pas bien et ma Religion naturelle. J'ignore ſi vous êtes encore à Paris; je ne ſais où eſt M. l'abbé *du Reſnel*. Je vous écris preſque au haſard, ſans ſavoir ſi vous recevrez ma lettre. Madame *Denis* vous fait mille complimens.

1756.

## LETTRE CLXIX.

### A M. THIRIOT.

Aux Délices, 12 d'avril.

Je dicte ma lettre, mon cher et ancien ami, parce que je ne me porte pas trop bien. C'eſt tout juſte le cas de combattre plus que jamais le ſyſtême de *Pope*;

*Bonne ou mauvaiſe ſanté*
*Fait notre philoſophie.*

Mandez-moi comment je peux vous envoyer quelques exemplaires de mes lamentations de *Jéremie* ſur Liſbonne, et de mon teſtament en vers où je parle de la religion naturelle d'une manière, en vérité, très-édifiante. J'ai arrondi ces deux ouvrages autant que j'ai pu; et, quoique j'y aye dit tout ce que je penſe, je me flatte pourtant d'avoir trouvé le ſecret de ne pas offenſer beaucoup de gens. Je rends compte de tout dans mes préfaces, et j'ai mis à la fin des poëmes des notes aſſez curieuſes. Je ne ſais ſi les théologiens de Paris me rendront autant de juſtice que ceux de Genève. Il y a plus de philoſophie ſur les bords de notre lac qu'en ſorbonne. Le nombre des gens qui penſent raiſonnablement ſe multiplie tous les jours: ſi cela continue, la raiſon rentrera un jour dans ſes droits; mais ni vous ni moi ne verrons ce beau miracle. Je ſuis fâché que vous ayez perdu l'idée de venir à mes Délices: elles commencent à mériter

leur nom : elles ſont bien plus jolies qu'elles ne l'étaient quand votre petit aimable *Patu* y fit un pélerinage : je vous aſſure que c'eſt une jolie retraite bien convenable à mon âge et à ma façon de penſer. Je ne fais pas de ſi beaux vers que *Pope*, mais ma maiſon eſt plus belle que la ſienne, et on y fait meilleure chère, grâce aux ſoins de madame *Denis;* et je vous réponds que les jardins d'*Epicure* ne valaient pas les miens. Si jamais vous vous ennuyez des rues de Paris , et que vous vouliez faire un voyage philoſophique, je me chargerai volontiers de votre équipage. Dites , je vous en prie , à *Lambert* que je vais lui envoyer les poëmes de Lisbonne et de la Loi naturelle. Dites-lui , en même temps, qu'il aurait bien dû s'entendre avec les *Cramer* pour l'édition de mes rêveries. Il était impoſſible que cette édition ne ſe fît pas ſous mes yeux : vous ſavez que je ne ſuis jamais content de moi, que je corrige toujours , et il y a telle feuille que j'ai fait recommencer quatre fois. L'édition eſt finie depuis quelques jours. Puiſque *Lambert* en veut faire une, il me fera grand plaiſir de mettre votre nom à la tête du premier diſcours ſur l'homme ; le quatrième eſt pour un roi, et le premier ſera pour un ami ; cela eſt dans l'ordre.

1756.

Bonſoir, je vous embraſſe.

1756.

## LETTRE CLXX.

### A M. LE DUC D'UZÈS.

Aux Délices, près de Genève, 16 d'avril.

Vous voyez, monfieur le Duc, l'excufe de mon long filence, dans la liberté que je prends de ne pas écrire de ma main. Mes yeux ne valent pas mieux que le refte de mon corps. Il faut que vous ayez plus de courage que moi, puifque vous écrivez de fi jolies lettres avec un rhumatifme; mais c'eft que vous avez autant d'efprit que de courage.

Il eft vrai, monfieur le Duc, que je me fuis avifé, il y a quelques années, d'argumenter en vers fur la religion naturelle, avec le roi de Pruffe. C'était tout jufte immédiatement avant que lui et moi chétif nous fiffions l'un et l'autre une petite brèche à cette religion naturelle, en nous fâchant très-mal à propos; mais il n'eft pas rare à la nature humaine de voir le bien et de faire le mal. On a imprimé à Paris ce petit ouvrage depuis quelque temps, mais entièrement défiguré, et on y a joint des fragmens d'une jérémiade fur le Défaftre de Lisbonne, et d'un examen de cet axiome *tout eft bien.* Toutes ces rêveries viennent d'être recueillies à Genève: on les a imprimées correctement avec des notes affez curieufes. Si cela peut amufer votre loifir, je donnerai le paquet à M. de *Rhodon* qui, fans doute, trouvera des occafions de vous le faire tenir.

Puifque vous me parlez des péchés de ma jeuneffe,

je vous affure que vous n'avez point la véritable *Jeanne:* celle qu'on a imprimée et celles qui courent en manufcrit reffemblent à toutes les filles qui prennent le beau nom de pucelles, fans avoir l'honneur de l'être. Bien des gens, à qui le fujet plaifait, fe font avifés de remplir les lacunes. Je peux vous affurer que ce mot de *bien-aimé* n'eft pas dans mon original : il n'eft fait que pour le Cantique des cantiques. Si mon âge, mes maladies et mes occupations me permettaient de revoir ces anciennes plaifanteries qui ne font plus pour moi de faifon, et fi le goût vous en demeurait, je me ferais un plaifir de mettre entre vos mains l'ouvrage tel que je l'ai fait; mais ce n'eft pas là une befogne de malade. 1756.

Quant à la foule de mes autres fottifes, les frères *Cramer* en achèvent l'impreffion à Genève. Je n'en fais point les honneurs. Ils ont entrepris cette édition à leurs rifques et périls, et j'ai eu des raifons pour ne pas vouloir en garder plufieurs exemplaires en ma poffeffion. Ma fanté d'ailleurs eft dans un état fi déplorable que j'évite avec foin tout ce qui pourrait entraîner quelque difcuffion.

Je fais des vœux, en qualité de bon français et de ferviteur de M. le maréchal de *Richelieu*, pour qu'il arrive dans l'île de Minorque avant les Anglais; et je crois qu'on a beau jeu quand on part de Toulon, et qu'on joue contre des gens qui ne font pas encore partis de Portfmouth.

1756.

## LETTRE CLXXI.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 16 d'avril.

C'EST un trait digne de mon héros de daigner fonger à fon vieux petit fuiffe, quand il s'en va prendre ce Port-Mahon. Savez-vous bien, Monfeigneur, que l'île de Minorque s'appelait autrefois l'île d'Aphrodife, et qu'*Aphrodife* en grec c'eft *Vénus?* Je me flatte que vous donnerez pour le mot, *Venus victrix*, cela vous fiéra à merveille. Ce mot-là ne réuffit pas mal à un de vos devanciers qui eut auffi affaire en fon temps aux Anglais et aux dames.

Je ne conçois pas comment les Anglais pourraient s'oppofer à votre expédition. Ils ont quatre cents cinquante lieues à traverfer avant d'être dans la mer de vos îles Baléares; et quand même ils arriveraient à temps, auront-ils affez de troupes ? Vous n'avez pas cent lieues de traverfée. Si le fud-oueft vous eft contraire, ne l'eft-il pas auffi aux Anglais ? Enfin, j'ai la meilleure opinion du monde de votre entreprife. Il vient-tous les jours des anglais dans ma retraite. Ils me paraiffent très-fâchés d'avoir chez eux des hanovriens, et ils ne croient pas qu'on puiffe vous empêcher de prendre Port-Mahon, fuffiez-vous quinze jours aux îles d'Hières. Comme on peut avoir quelques momens de loifir fur *le Foudroyant*, dans le chemin, je prends la liberté grande de vous envoyer

mes ſermons; ils ne ſont ni gais ni galans, ils conviennent au ſaint temps de Pâques : ils ſont bien ſérieux, mais votre ſphère d'activité s'étend à tous les objets. S'ils vous ennuient, vous n'avez qu'à les jeter dans la mer. Je ne dirai *tout eſt bien* que quand vous aurez pris la garniſon de Port-Mahon priſonnière de guerre. En attendant, je ſonge aſſez triſtement aux choſes de ce monde. J'ai reçu de Buénos-Aires le détail de la deſtruction de Quito ; c'eſt pis que Lisbonne. Notre globe eſt une mine, et c'eſt ſur cette mine que vous allez vous battre. 1756.

Vous ſavez que les jéſuites du Paraguai s'oppoſent très-ſaintement aux ordres du roi d'Eſpagne. Il envoie quatre vaiſſeaux chargés de troupes pour recevoir leur bénédiction. Le haſard a fait que je fournis pour ma part un de ces vaiſſeaux dont une petite partie m'appartenait. Ce vaiſſeau s'appelle *le Paſcal*. Il eſt juſte que *Paſcal* combatte les jéſuites, et cela eſt plaiſant. Pardon de bavarder ſi longtemps avec mon héros. Madame *Denis* et moi, nous lui préſentons nos tendres reſpects, nos vœux, nos eſpérances, notre impatience.

1756.

## LETTRE CLXXII.

### A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

Aux Délices, 16 d'avril.

LES Délices sont un hôpital, ma chère nièce : nous sommes sur le côté, votre sœur et moi ; notre *Esculape-Tronchin* ne peut pas être par-tout. Songez à conserver la santé qu'il vous a rendue. Il arrive bien souvent dans les maladies chroniques, comme les nôtres, qu'un remède agit heureusement les quinze premiers jours, et cesse ensuite de faire son effet. C'est ce que j'ai éprouvé toute ma vie, et que je souhaite que vous n'éprouviez pas.

Dès que votre sœur et moi nous aurons repris un peu de force, nous ferons un petit voyage indispensable. Ne manquez pas de nous écrire toujours aux Délices, et de nous informer de votre marche, afin que nous puissions aller au-devant de vous, et que nous ne soyons pas d'un côté tandis que vous arriverez de l'autre.

Je crois qu'on ne s'embarrasse pas plus à Paris de nos flottes et de la vengeance qu'il faut prendre des Anglais, que du systême de *Pope* et de la Loi naturelle. Cependant je suis fâché qu'on ait imprimé mes petits sermons : je les ai rendus beaucoup plus corrects et plus édifians, avec de belles notes fort instructives pour les curieux. Je vous enverrai tout cela comme je pourrai. Vous voyez que je suis bon français ; je combats les Anglais à ma façon. Je suis comme

*Diogène* qui remuait ſon tonneau pendant que tout le monde ſe préparait à la guerre dans Athènes. 1756.

Je pourrais bien écrire quelque petite flagornerie à notre docteur, ſi j'ai quelques momens heureux: mais à préſent à peine puis-je dicter une mauvaiſe lettre en proſe, et vous dire combien je vous aime.

Bonſoir, ma chère nièce ; j'embraſſe votre frère, et fils, et mari, et tout ce que vous aimez.

## LETTRE CLXXIII.

### A M. DE BORDES,

#### DE L'ACADEMIE DE LYON.

Aux Délices, avril.

SOYEZ bien sûr, Monſieur, que votre lettre me fait plus de plaiſir que tout ce que vous auriez pu m'envoyer d'Italie, ſoit opéra, ſoit agnus Dei. Nous ſommes très-fâchés, madame *Denis* et moi, que vous n'ayez pas pu prendre votre route par Genève. Après avoir vu des palais et des caſcades, et après avoir entendu des *Miſerere* à quatre chœurs, vous auriez vu, dans une retraite paiſible, deux eſpèces de philoſophes pénétrés de votre mérite. J'ai eu long-temps un extrême déſir de faire le voyage dont vous revenez ; mais à préſent je n'ai plus d'autre paſſion que celle de reſter tranquille chez moi, et d'y pouvoir recevoir des hommes comme vous. Je fais bien plus de cas d'un être penſant que de Saint-Pierre de Rome ; et ce n'eſt pas trop la

1756. peine, à mon âge, d'aller dans un pays où il faut demander permiſſion de penſer à un dominicain.

M. l'abbé *Pernetti* m'a mandé qu'il fallait deux vers pour l'inſcription de votre ſalle de ſpectacles, et qu'il ne fallait que deux vers. La langue françaiſe, qui par malheur eſt très-ingrate pour le ſtyle lapidaire, rend cette beſogne aſſez mal-aiſée. Quatre vers en ce genre ſont plus aiſés à faire que deux. Cependant je vous ſupplie de dire à M. l'abbé *Pernetti* que j'eſſaierai de lui obéir et de lui plaire. J'ai encore heureuſement du temps devant moi : on dit que votre ſalle ne ſera prête que pour l'automne. Je me flatte qu'avant ce temps-là il faudra faire des inſcriptions pour la ſtatue de M. le maréchal de *Richelieu* à Minorque.

Adieu, Monſieur; conſervez-moi une amitié dont je ſens vivement tout le prix.

## LETTRE CLXXIV.

1756.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, avril.

PRENEZ Port-Mahon, mon héros; c'eſt mon affaire. Vous ſavez qu'un fou d'anglais parie vingt contre un, à bureau ouvert dans Londres, qu'on vous mènera priſonnier en Angleterre avant quatre mois. J'envoie commiſſion à Londres de dépoſer vingt guinées contre cet extravagant, et j'eſpère bien gagner quatre cents livres ſterling, avec quoi je donnerai un beau feu de joie le jour que j'apprendrai que vous avez fait la garniſon de Saint-Philippe priſonnière de guerre. Je ne ſuis pas le ſeul qui parie pour vous. Vous vengerez la France, et vous enrichirez plus d'un français. Je me flatte que, malgré la fatigue et les chaleurs, la gloire vous donne de la ſanté, à vous et à M. le duc de *Fronſac*. Vous avez auprès de vous toute votre famille. Permettez-moi de ſouhaiter que vous buviez tous à la glace dans ce maudit fort de Saint-Philippe, couronnés de lauriers comme des Romains triomphans des Carthaginois.

Je n'oſe pas vous ſupplier d'ordonner à un de vos ſecrétaires de m'envoyer les bulletins; mais, ſi vous pouvez me faire cette faveur, vous ne pouvez aſſurément en honorer perſonne plus intéreſſé à vos ſuccès.

Permettez que les deux ſuiſſes vous préſentent leur tendre reſpect.

1756.

# LETTRE CLXXV.

## A M. PARIS DUVERNEY.

Aux Délices, le 26 d'avril.

Il y a un mois, Monfieur, que je devais vous renouveler mes remercîmens, car il y a un mois que je jouis du plaifir de voir s'épanouir fous mes fenêtres les belles fleurs que vous eûtes la bonté de m'envoyer l'an paffé. Je fais d'autant plus de cas des plaifirs de cette efpèce que malheureufement je n'en ai plus guère d'autres. Pour vous, Monfieur, vous jouiffez d'un bonheur plus précieux, de la fanté, de la confidération et de la gloire que vous avez acquife. Ce font-là de belles fleurs qui valent mieux que des jacinthes, des renoncules et des tulipes.

Je crois que ni vous ni moi ne ferons fâchés d'apprendre la prife de Minorque par M. le maréchal de *Richelieu*. Vous vous êtes toujours intéreffé à fa gloire, comme je l'ai vu prendre à cœur tout ce qui vous regardait. S'il venge la France des pirateries anglaifes, il lui faudra une nouvelle ftatue au Port-Mahon; et fi les Anglais ont été affez mal-avifés pour ne pas prendre de juftes mefures, ils auront la réputation d'avoir été de bons pirates, et de très-mauvais politiques.

Adieu, Monfieur; confervez-moi un fouvenir qui me fera toujours infiniment précieux. Vous voulez bien que je préfente ici mes très-humbles

obéiſſances à monſieur votre frère. Je le crois à préſent à Brunoi, comme vous à Plaiſance, n'ayant plus l'un et l'autre que des occupations douces qui exercent l'eſprit ſans le fatiguer. Vivez l'un et l'autre plus que le cardinal de *Fleuri*, avec le plaiſir et la gloire d'avoir fait plus de bien à vos amis que jamais ce miniſtre n'en a fait aux ſiens, ſuppoſé qu'il en ait eu. 1756.

## LETTRE CLXXVI.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 3 de mai.

MON HEROS,

RECEVEZ mon petit compliment (*) ; il aura du moins le mérite d'être le premier. Je n'attends pas que les courriers ſoient arrivés. Il n'y aurait pas grand mérite à vous envoyer de mauvais vers quand tout le monde vous chantera ; je m'y prends à l'avance ; c'eſt mon droit de vous deviner. Je vous crois à préſent dans Port-Mahon, je crois la garniſon priſonnière de guerre ; et ſi la choſe n'eſt pas faite quand j'ai l'honneur de vous écrire, elle le ſera à la réception de mon petit compliment. Une flotte anglaiſe peut arriver. Eh bien, elle ſera le témoin de votre triomphe. Enfin, pardonnez-moi ſi je me preſſe. Vous

(*) Voyez dans le volume d'Epîtres celle qui commence par ce vers :

*Depuis plus de quarante années*, &c.

1756. vous preffez encore plus d'achever votre expédition. Il y a long-temps que je vous ai entendu dire que vous étiez prime-fautier.

Pardon, Monfeigneur, d'un fi énorme bavardage; vous avez bien autre chofe à faire.

## LETTRE CLXXVII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 3 de mai.

Thiriot me mande, mon divin ange, que vous avez été content de l'édition de mes fermons, que ma morale vous a plu, que les notes ont eu votre approbation; mais vous faviez alors l'affront qu'on venait de faire au père de l'Eglife des fages, à *Bayle*. On venait de le traiter comme le père *Berruyer* et comme la Chriftiade, on l'affociait à l'évêque de Troies. On brûlait tout, et ancien et nouveau Teftament, et mandemens, et philofophie. Cette capilotade eft affez fingulière, et le difcours de M. *Joli* peu courtois pour le philofophe de Roterdam. Mon mauvais ange voulut que, précifément dans ce temps-là, il fe foit gliffé au bout de mon petit carême une note fur *Bayle*, qui devient tout jufte la fatire d'un jugement que j'ignorais, et du difcours éloquent de M. *Joli de Fleuri*, que je n'avais pu deviner. Je n'ai été informé que par les gazettes, de l'arrêt contre l'Ecriture fainte et contre *Bayle*. J'ai écrit auffitôt à *Thiriot* l'éditeur; je l'ai prié de réformer ma fcandaleufe note faite fi innocemment. Je ne veux pas être brûlé avec

la

la Bible; à moi n'appartient tant d'honneur. Il eſt certain qu'il y a deux ou trois petits mots qui doivent déplaire beaucoup à M. *Joli de Fleuri* : *Que ceux qui ſe déchaînent contre Bayle apprennent de lui à raiſonner et à être modérés ;* et à la fin de la note, *c'eſt qu'ils ſont injuſtes.* Encore une fois, je ne pouvais deviner que des hommes qui raiſonnent, qui ſont modérés et juſtes, traitaſſent *Bayle* comme ils l'ont fait; mais je ne dois pas le leur dire. Vous venez toujours à mon ſecours, mon ange; mais en eſt-il temps? et *Thiriot* n'a-t-il pas déjà fait imprimer ma bévue? Je vous ſupplierais auſſi de ne pas permettre qu'on gâte ce vers: 1756.

*L'empereur ne peut rien ſans ſes chers électeurs.*

Le mot de *cher* eſt celui dont il ſe ſert en leur écrivant. Ce ſont ces mots propres et caractériſtiques qui font le mérite d'un vers. *Qu'avec ſes électeurs* eſt dur et faible. Je voudrais bien n'être ni brûlé ni mutilé.

Je mérite ces grâces de vous, puiſque je vous fais faire deux tragédies à la fois ſous mes yeux. La première eſt ce botoniate, ce Nicéphore que le conſeiller génevois raccommode; la ſeconde eſt Alceſte, à laquelle votre très-humble ſervante, ma nièce, travaille tout doucement. Il ne reſte plus que moi; mais je vous ai déjà dit qu'il me fallait du temps, de la ſanté et *flatus divinus.* J'attends le moment de la grâce. Si mon état continue, je ſerai un juſte à qui la grâce aura manqué. Je ne peux d'ailleurs ſonger à préſent qu'à Port-Mahon. Je me flatte que vous apprendrez bientôt la réduction de toute l'île. Ce ſera-là un beau coup de théâtre, un beau dénouement; mais, en vérité, il eſt plus aiſé de prendre Minorque

1756. que de faire une bonne tragédie à mon âge. Je ne connais plus les acteurs; je suis loin de vous. Les sujets sont épuisés et moi aussi. Il n'y a que le cœur qui soit inépuisable. Je voudrais bien que les talens fussent comme l'amitié, qu'ils augmentassent avec les années. Adieu; mille tendres respects à tous les anges.

## LETTRE CLXXVIII.

### A MADAME

### LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 5 de mai.

Madame, je suis rempli d'étonnement et de reconnaissance à la lecture de votre lettre, et j'ai de plus bien des remords. Comment ai-je pu être si long-temps sans vous écrire, moi qui ai encore des yeux? et comment avez-vous fait, vous qui n'en avez plus?

Vous avez donc de petites parallèles que vous appliquez sur le papier, et qui conduisent votre main? Vous n'avez plus besoin de secrétaire avec ce secours; il ne vous faut plus qu'un lecteur. Je ne lui ai donné guère d'occupation depuis long-temps; mais je n'en ai pas été moins occupé de vous, moins touché de votre état. Je m'étais interdit presque tout commerce, n'écrivant que de loin en loin des réponses indispensables. Accablé une année entière, sans

relâche, de travaux ſous leſquels ma ſanté ſuccombait, et ayant de plus l'occupation d'une maiſon et d'un jardin, et même de l'agriculture; enſeveli dans les Alpes, dans les livres, et dans les ouvrages de la campagne, je me ſentais incapable de vous amuſer, et encore plus de vous conſoler; car, après avoir dit autrefois aſſez de bien des plaiſirs de ce monde, je me ſuis mis à chanter ſes peines. J'ai fait comme *Salomon*, ſans être ſage; j'ai vu que tout était à peu-près vanité et affliction, et qu'il y a certainement du mal ſur la terre. 1756.

Vous devez être de mon avis, Madame, dans l'état où vous êtes; et je crois qu'il n'y a perſonne qui n'ait ſenti quelquefois que j'ai raiſon. Des deux tonneaux de *Jupiter*, le plus gros eſt celui du mal: or, pourquoi *Jupiter* a-t-il fait ce tonneau auſſi énorme que celui de Cîteaux? ou comment ce tonneau s'eſt-il fait tout ſeul? cela vaut bien la peine d'être examiné. J'ai eu cette charité pour le genre-humain; car pour moi, ſi j'oſais, je ſerais aſſez content de mon partage.

Le plus grand bien auquel on puiſſe prétendre eſt de mener une vie conforme à ſon état et à ſon goût. Quand on en eſt venu là, on n'a point à ſe plaindre; et il faut ſouffrir ſes coliques patiemment.

Je préſume, Madame, que vous tirez un bien meilleur parti encore de votre ſituation, que moi de la mienne. Vous êtes faite pour la ſociété; la vôtre doit être recherchée par tous ceux qui ſont dignes de vivre avec vous. La privation de la vue vous rend le commerce de vos amis plus néceſſaire, et par conſéquent plus agréable; car les plaiſirs ne naiſſent que

1756. des besoins. Il vous fallait absolument Paris, vous auriez péri de chagrin à la campagne; et moi je ne peux plus vivre que dans la retraite où je suis. Nos maux sont différens, et il nous faut de différens remèdes.

Il est vrai qu'il est triste d'achever sa vie loin de vous; et c'est une des choses qui me font conclure que *tout n'est pas bien.* Tout doit être bien pour M. le président *Hénault.* S'il y a quelqu'un pour qui le bon tonneau soit ouvert, c'est lui. M. le maréchal de *Richelieu* en boira sa bonne part, s'il prend les forts de Port-Mahon. Cette île de Minorque s'appelait autrefois l'île de *Vénus;* il est juste que ce soit à M. de *Richelieu* qu'elle se rende.

Adieu, Madame; soyez sûre que le bord du lac Leman n'est pas l'endroit de la terre où vous êtes le moins chérie et respectée.

## LETTRE CLXXIX.

1756.

### A M. THIRIOT, *à Paris.*

A Monrion, le 27 de mai.

Je crois, mon ancien ami, que le braiement de l'âne de Montmartre (*) eſt aux Délices. Je verrai ce que c'eſt à mon retour dans cet hermitage. Ma nièce de *Fontaine* y arrive inceſſamment. J'aurais bien voulu qu'elle vous eût amené, et que vous aimaſſiez la campagne comme moi. Il y en a de plus belles que la mienne, mais il n'y en a guère d'auſſi agréables. Je ſuis redevenu ſibarite, et je me ſuis fait un ſéjour délicieux; mais je vivrais auſſi aiſément comme *Diogène* que comme *Ariſtippe*. Je préfère un ami à des rois; mais, en préférant une très-jolie maiſon à une chaumière, je ſerais très-bien dans la chaumière. Ce n'eſt que pour les autres que je vis avec opulence; ainſi je défie la fortune, et je jouis d'un état très-doux et très-libre que je ne dois qu'à moi.

Quand j'ai parlé en vers des malheurs des humains mes confrères, c'eſt par pure généroſité : car, à la faibleſſe de ma ſanté près, je ſuis ſi heureux que j'en ai honte. Je vous aimerais bien mieux encore compagnon de ma retraite qu'éditeur de mes rêveries.

Les faquins qui pourſuivent la mémoire de *Bayle* méritent le mépris et le ſilence. Je vous remercie de ſupprimer la petite remarque qui leur donne ſur les oreilles. Tout le reſte aura ſon paſſe-port chez les

(*) Ouvrage intitulé : Penſées d'un citoyen de Montmartre.

1756. honnêtes gens. Il eſt vrai que cette ſeconde édition paraît bien tard, et qu'on a donné trop de temps aux ſots pour répandre leurs préjugés ſur la première. Celle-ci eſt auſſi forte, mais elle eſt meſurée et accompagnée de correctifs qui ferment la bouche à la ſuperſtition, tandis qu'ils laiſſent triompher la philoſophie.

Je vous ai déjà mandé que je ne ſuis pas partiſan de ce vers : *Tandis que de la grâce*, &c. ; mais que j'aime mieux un vers haſardé qu'un vers plat.

Je ne ſais pas ce qu'on veut dire par les prétendues diſſentions des *Cramer ;* il n'y en a jamais eu l'ombre. Ce ſont des gens d'une très-bonne famille de Genève, qui ont de l'éducation et beaucoup d'eſprit ; ils ſont pénétrés de mes bienfaits, tout minces qu'ils ſont, et ont fait un magnifique préſent à mon ſecrétaire. Ce ſecrétaire, par parenthèſe, eſt un florentin très-aimable, très-bien né, et qui mérite mieux que moi d'être de l'académie della Cruſca.

Vous voilà donc moine de Saint-Victor ; je l'ai été de Senones. J'ai travaillé avec dom *Calmet* pendant un mois. Je travaille actuellement avec des calviniſtes, et je m'en trouve bien, excommunication à part.

Mandez-moi où il faut vous écrire. *Intereà vale, et me ama.*

## LETTRE CLXXX.

1756.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 de juin.

Je vous ai envoyé, mon cher ange, mes ſermons ſous l'enveloppe de M. *Bouret;* mais comme je me ſuis aviſé de voyager un mois dans la Suiſſe, il ſe peut faire qu'il y ait eu quelque retardement dans l'envoi.

Vous voyez que la famille des *Tronchin* eſt dévouée aux arts; mais l'auteur aura des ſuccès moins brillans que l'inoculateur. Il vaut mieux ſuivre *Eſculape* qu'*Apollon*. On a corrigé le Nicéphore et l'Alexis ſelon vos vues, mais non ſelon vos déſirs. L'Alceſte eſt très-bien entre les mains de madame *Denis*, puiſque cela l'amuſe, et que de plus c'eſt le triomphe des femmes. Pour moi, je vous avoue que je n'aurais jamais oſé traiter un pareil ſujet. Je doute fort que *Racine* en ait eu l'idée. Alceſte peut faire à l'opéra le plus grand effet. Il eût été à ſouhaiter que *Quinault* eût fait Alceſte après Armide, dans le temps de la force de ſon génie, et qu'il eût eu *Rameau* pour muſicien.

Je ne proteſterai point votre lettre de change pour une tragédie, mais je demanderai du temps pour vous payer. Les éditions de mes anciennes rêveries prennent le peu de temps que ma miſérable ſanté me laiſſe. Il faut joindre le Siècle de *Louis XIV* à un tableau du monde entier depuis *Charlemagne*. Vous

1756. m'avouerez qu'il eſt difficile qu'un malade puiſſe d'une main arranger le monde, et de l'autre faire une tragédie. Au reſte, quand j'en ferai une, je ſens bien que je travaillerai pour des ingrats; mais je travaillerai pour vous, mon cher ange, et vous me tiendrez lieu du public. Je ſuis aſſez animé quand c'eſt à vous que je veux plaire; mais, quand vous aurez une pièce du pays des Allobroges, ſongez que l'on fait ſouvent des pièces allobroges à Paris, alors vous me jugerez avec indulgence.

Auriez-vous lu ce recueil de lettres de madame de *Maintenon*, de *Louis XIV*, &c.? y a-t-il quelque choſe dont un hiſtorien puiſſe faire uſage? Je ne vous parle que d'hiſtoire; je vous en demande pardon. Madame *Denis* vous dit les choſes les plus tendres. Elles ſeront bien reçues puiſqu'elle fait une tragédie. Madame de *Fontaine*, qui n'en fait point, arrivera dans quelques jours dans mon hermitage; il eſt bien joli. J'en ſuis fâché, car je m'y attache, et il eſt trop loin de vous, mon cher ange. Mille tendres reſpects à madame d'*Argental* et à tous vos amis.

## LETTRE CLXXXI.

1756.

### A M. THIRIOT.

Aux Délices, 4 de juin.

Je reviens dans mon hermitage vers Genève, mon ancien ami, ſans ſavoir ſi mes petits ſermons ont été imprimés à Paris comme je les ai faits et comme je vous les ai envoyés ; mais je reçois une lettre de M. d'*Argental*, qui met preſque en colère ma dévotion. Il me fait part d'un ſcrupule que vous avez eu, quand je vous ai mandé que la condamnation un peu dure des ennemis de *Bayle* ferait tort à l'édition et à l'éditeur. Vous avez fait comme tous les commentateurs; vous n'avez pas pris le ſens de l'auteur. Quel galimatias, ne vous en déplaiſe, de regarder ce danger de l'éditeur autrement que comme le danger d'imprimer un reproche fait à un corps reſpectable! Comment avez-vous pu imaginer que je puſſe avoir un autre ſentiment? Vous avez la bonté de faire imprimer un ouvrage qui vous plaît, et je ne veux point qu'il y ait dans cet ouvrage la moindre choſe qui puiſſe vous compromettre. Il faut que vous ayez le diable au corps, le diable des *Bentley*, des *Burman*, des *variorum*, pour expliquer ce paſſage comme vous avez fait. J'attends des exemplaires reliés de mon recueil des rêveries pour vous en envoyer. Je ne ſais pas quel parti prend *Lambert;* je voudrais bien ne pas déſobliger *Lambert*. Je voudrais auſſi que les *Cramer* puſſent profiter de mes dons. Il eſt difficile

1756. de contenter tout le monde. Je viens de parcourir une partie du Citoyen de Montmartre ; c'eſt un âne qui affiche ſa patrie. J'apprends , par une voie très-sûre, que *Fréron* et *la Beaumelle* ont compoſé cet infame et ridicule libelle. On me mande qu'il n'a excité que l'horreur et le mépris.

Cela n'empêche pas que *la Beaumelle* ne puiſſe avoir imprimé des lettres originales de *Louis XIV* et de madame de *Maintenon*, dont on pourra faire quelque uſage dans la nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV*. Un ſcélérat et un ſot peut avoir eu par haſard de bons manuſcrits. Je vous prie de me mander s'il y a quelque choſe d'utile dans ce recueil. Etes-vous à préſent moine de Saint-Victor? Que n'êtes vous venu faire vos vœux dans l'abbaye des Délices avec madame de *Fontaine*? Croyez que mon abbaye en vaut bien une autre; c'eſt celle de *Thélème*. On m'en a voulu tirer en dernier lieu pour aller dans des palais, mais je n'ai garde. Je vous embraſſe tendrement.

*P. S.* Je vous envoie une nouvelle édition de mes ſermons, et vous prie de vouloir bien en diſtribuer à MM. d'*Alembert*, *Diderot* et *Rouſſeau*. Ils m'entendront aſſez ; ils verront que je n'ai pu m'exprimer autrement, et ils feront édifiés de quelques notes ; ils ne dénonceront point ces ſermons.

## LETTRE CLXXXII. 1756.

### A M. DE FORMONT.

Aux Délices, 13 de juin.

MON ancien ami et mon philofophe, je vous regretterai toute ma vie, vous et madame *du Deffant*. Elle s'eft donc accoutumée à la perte de la vue. Il me refte des yeux, mais c'eft prefque tout ce qui me refte. Je ne lui écris pas : qu'aurais-je à lui mander de ma folitude? que je vois de mon lit le lac de Genève, le Rhône, l'Arve, des campagnes, une ville et des montagnes. Cela n'eft pas honnête à dire à quelqu'un qui a perdu deux yeux, et, qui pis eft, deux beaux yeux; mais je voudrais l'amufer et vous auffi. Je voudrais vous envoyer certain poëme dans le goût de meffer *Ariofto*, qui court dans Paris, indignement défiguré, plein de groffièretés et de fottifes. Je veux en faire pour vous une petite copie bien propre, et vous l'envoyer. Vous en connaiffez déjà quelque chofe; il eft jufte que vous l'ayez tout entier et tel que je l'ai fait, puifque des gens fans goût l'ont tel que je ne l'ai pas fait. Mandez-moi comment et par qui je peux vous faire tenir cette ancienne plaifanterie que je m'amufai à corriger, il y a quelques années. Je ne veux pas perdre mes peines; et c'eft en être payé que de faire paffer deux ou trois heures à me lire, les gens qui font capables de bien juger. Notre ami *Cideville* eft de ce petit nombre. S'il eft encore à Paris, quand vous aurez

1756. cet ancien rogaton, je vous prierai de lui en faire part ; car deux copies font trop longues à faire. J'aimerais mieux vous envoyer cette efpèce d'Hiftoire générale qu'on a autant défigurée que mon petit poëme arioftin. C'eft un ouvrage plus honnête, plus convenable à mon âge et à mon goût ; mais il faut un peu de temps pour achever le tableau des fottifes humaines, depuis *Charlemagne* jufqu'à nos jours. J'ai été indigné et ennuyé de la manière dont on a prefque toujours écrit les grandes hiftoires chez nos modernes. Un homme qui ne faurait pas que *Daniel* eft un jéfuite, le prendrait pour un fergent de bataille. Cet homme ne vous parle jamais que d'aile droite et d'aile gauche. On retrouve enfin le jéfuite quand il eft à *Henri IV*, et c'eft encore bien pis. Il femble qu'il ait voulu écrire la vie du révérend père *Cotton*, et qu'il parle par occafion du meilleur roi qu'ait eu la France ; mais ce qu'il oublie toujours, c'eft la nation. L'hiftoire des mœurs et de l'efprit humain a toujours été négligée. C'eft un beau plan que cette hiftoire ; c'eft dommage que la bibliothéque du roi ne foit pas fur les bords de mon lac. Je n'ai pas laiffé de trouver quelque fecours ; je travaille quand je me porte tolérablement ; je bâtis, je plante, je sème, je cultive des fleurs, je meuble deux maifons aux deux bouts du lac, tout cela fort vîte, parce que la vie eft courte. Madame *Denis* a eu affez de philofophie et affez d'amitié pour quitter la vilaine maifon que nous occupions à Paris, et pour fe tranfporter dans le plus beau lieu de la nature. Il fallait fans doute cette philofophie et cette amitié, car on eft affez porté à croire qu'un trou à Paris

vaut mieux qu'un palais ailleurs. Pour moi, je n'aime ni les trous ni les palais; mais je ſuis très-content d'une maiſon riante et commode, encore plus content de mon indépendance, de ma vie libre et occupée; et ſans vous, ſans madame *du Deffant*, ſans quelques autres perſonnes que je n'oublierai jamais, je ſerais bien loin de connaître les regrets. Adieu, mon ancien ami; continuez à tirer le meilleur parti que vous pourrez de ce ſonge de la vie. Je vous embraſſe tendrement. 1756.

## LETTRE CLXXXIII.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, 14 de juin.

J'AI quelque orgueil, mon héros, de voir une partie de ma deſtinée unie à la vôtre. Il eſt aſſez plaiſant que je ſois, après vous, l'homme le plus réellement intéreſſé à la priſe de Port-Mahon. Je me ſuis aviſé de faire le prophète. Vous accomplirez ſans doute ma prophétie; elle eſt très-claire; il y en a eu juſqu'ici peu dans ce goût-là. Votre panégyriſte eſt devenu votre aſtrologue. Par quel haſard faut-il que ma prédiction coure Paris, avant que le maudit rocher de M. *Blakney* ſe ſoit rendu? Le même jour que j'ai reçu la lettre dont vous honorez votre petit prophète, j'ai appris que mon petit compliment était répandu dans Paris. C'eſt *Thiriot-la-trompette* qui me dit l'avoir vu et tenu, et même

1756. l'avoir déſapprouvé. Il y a long-temps que je vous avertis que vous aviez probablement quelque ſecrétaire bel eſprit, qui rendait publiques les galanteries que je vous écrivais quelquefois. Je ſuis bien sûr que ce n'eſt pas moi qui ai divulgué ma prophétie. Je ne l'ai certainement envoyée à perſonne qu'à mon héros ; c'était un ſecret entre le ciel et lui. *Thiriot* fait quelquefois ſa cour à madame la ducheſſe d'*Aiguillon*. Si c'eſt chez elle qu'il a vu ma lettre, peut-être madame d'*Aiguillon* n'en aura pas laiſſé prendre de copie ; et, en ce cas, il n'y a que quelques lambeaux de publiés.

Voyez, Monſeigneur, comment notre ſecret a pu tranſpirer. Je vous envoyai cette ſaillie par M. le duc de *Villars*, et je ne lui en fis pas confidence. Nul autre que vous au monde n'a vu la prédiction. Si vous l'avez fait lire à quelque profanateur de ces myſtères, il n'y a pas grand mal. Vous me juſtifierez bientôt ; vous confondrez les incrédules comme les envieux ; on verra bien que vous êtes un héros, et que je ne ſuis pas un prophète de *Baal*.

Au milieu des coups de canon, vous ſoucieriez-vous de ſavoir que *la Beaumelle*, qui s'eſt fait, je ne ſais comment, héritier des papiers de madame de *Maintenon*, a fait imprimer quinze volumes, ſoit de lettres, ſoit de mémoires ? Ce ramas d'inutilités eſt relevé par un tas d'impudences et de menſonges, qui eſt fait tout juſte pour l'avide curioſité du public. Il y a quatre-vingt ou cent familles outragées : voilà ce qu'il faut au gros des hommes. Il y a, parmi les lettres de madame de *Maintenon*, une lettre de M. le duc de *Richelieu* votre père, qui certainement n'était

pas faite pour être publique. Les termes qui vous regardent ſont bien peu meſurés, et il eſt déſagréable que monſieur votre fils ſoit à portée de les voir. Il me paraît bien indécent de révéler ainſi des ſecrets de famille, du vivant des intéreſſés. 1756.

Mais, après tout, qu'importe qu'on attaque la conduite de M. le duc de *Fronſac* en 1715, pourvu qu'on rende juſtice à M. le maréchal de *Richelieu* en 1756?

Prenez votre Mahon, triomphez des Anglais et des mauvais diſcours. Je lève les mains au ciel ſur mes montagnes, et je chanterai le *Te Deum* en terre hérétique.

Madame *Denis* et moi, nous ſommes les deux ſuiſſes qui aiment le plus votre gloire et votre perſonne.

## LETTRE CLXXXIV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Aux Délices, 15 de juin.

MON cher ange, nos amours ſont furieuſement traverſées. Je ne pourrai, de plus de trois mois, travailler à cette tragédie que vous voulez avec tant d'obſtination, et que j'ai déjà eſquiſſée pour vous plaire. Vous ſavez que *Villars* ne peut être par-tout. On va imprimer une nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV*, à la ſuite d'une eſpèce d'Hiſtoire univerſelle. Je crois vous l'avoir déjà mandé. Je lis cette compilation des mémoires de madame de *Maintenon*,

1756. et j'admire comment un homme a l'audace de publier tant de sottises, tant de mensonges et de contradictions, d'insulter tant de familles, de parler si insolemment de tout ce qu'il ignore, et comment on a la bonté de le souffrir. Il est assez singulier que cet homme soit à Paris, et que je n'y sois pas. Il a eu quelques bons mémoires, et il a noyé le peu de vérités inutiles que contiennent les mémoires de *Dangeau*, d'*Hébert*, de mademoiselle d'*Aumale*, dans un fatras d'impostures de sa façon. Il a trouvé le vrai secret d'être lu et d'être méprisé.

Il avance hardiment que le premier dauphin épousa mademoiselle *Chouin*. J'ai toujours entendu dire à ceux qui ont vécu avec elle, et surtout à madame de *Villefranche* et à madame de *Bolingbroke*, que c'était un conte ridicule. Si vous avez pu, mon cher et respectable ami, déterrer un peu de vérité parmi les anecdotes d'erreur dont le monde est plein, daignez, à vos heures perdues, vous amuser à m'instruire, afin que je sorte au plutôt du bourbier désagréable de l'histoire, pour me donner tout entier aux choses que vous aimez.

Vous n'aurez de moi que ce feuillet, une bouteille d'encre est tombée sur l'autre. Madame *Denis* et madame de *Fontaine* vous embrassent. Cette *Fontaine*, la ressuscitée, est tout étonnée de ma maison et de mes jardins. Elle dit que cela serait bien beau auprès de Paris, mais je ne le crois pas.

LETTRE

## LETTRE CLXXXV.

1756.

### A M. THIRIOT.

Aux Délices, 16 de juin.

Je ne ſuis pas étonné qu'on dévore ce ramas d'anecdotes où, parmi quelques vérités indifférentes, tirées des mémoires de *Dangeau*, d'*Hébert*, &c., tout fourmille de fauſſetés, de contradictions et d'impoſtures. Le menſonge n'a jamais parlé avec tant d'impudence. Cela eſt fait pour être lu des ignorans oiſifs, mépriſé des ſages, et pour indigner les gens en place. De quel front ce malheureux oſe-t-il aſſurer que Monſeigneur épouſa mademoiſelle *Chouin*, et que madame de *Berry* ſe maria au comte de *Riom*? Quand on avance de tels faits, il faut avoir ſes garants. Il était réſervé à ce ſiècle qu'un gredin parlât de la cour comme s'il y avait joué un rôle. Il prend la peine de combattre de temps en temps le Siècle de *Louis XIV*, et il porte la démence juſqu'à citer des paſſages qui n'y ont jamais été.

Je ſuis bien aiſe que ce ſoit un pareil coquin qui ait écrit contre vous. Il ſe dit citoyen de Montmartre, il mérite d'être citoyen d'une chiourme. Que comptez-vous faire, mon ancien ami, de l'édition de mes bagatelles? Vous devriez bien venir voir l'auteur, et joindre votre porte-feuille au mien. Nous pourrions faire quelque choſe enſemble. Les *Cramer* ne ſe repentent pas de leur édition, quoiqu'il y en ait tant d'autres. Ils l'ont preſque toute débitée en trois

1756. ſemaines; je ne m'y attendais pas. L'Hiſtoire générale mérite un peu plus d'attention ; on y joint le Siècle de *Louis XIV*, avec des additions et des notes qui feront aſſez curieuſes. Vous ne nuiriez pas à cet ouvrage ; nous le reverrions enſemble. Mes nièces auraient ſoin de vous rendre votre ſéjour aux Délices digne du nom que ma maiſon oſe porter. J'y jouis de la paix, j'y travaille à loiſir ; ce ſont-là les vraies délices. Je ferais trop heureux ſi j'avais de la ſanté et l'ami *Thiriot*. *Vale*.

*P. S.* La lettre à M. le maréchal de *Richelieu* n'était pas aſſurément pour le public. Je ne l'ai communiquée à perſonne. S'il a fait voir mes prophéties, il les accomplira.

## LETTRE CLXXXVI. 1756.

### A MADAME DUPUY,

*Femme du ſecrétaire perpétuel de l'académie des inſcriptions et belles-lettres, qui, pluſieurs années avant ſon mariage, avait conſulté l'auteur ſur les livres qu'elle devait lire.*

Aux Délices, près de Genève, le 20 de juin.

JE ne ſuis, Mademoiſelle, qu'un vieux malade, et il faut que mon état ſoit bien douloureux, puiſque je n'ai pu répondre plutôt à la lettre dont vous m'honorez, et que je ne vous envoie que de la proſe pour vos jolis vers. Vous me demandez des conſeils, il ne vous en faut point d'autre que votre goût. L'étude que vous avez faite de la langue italienne doit encore fortifier ce goût avec lequel vous êtes née, et que perſonne ne peut donner. Le *Taſſe* et l'*Arioſte* vous rendront plus de ſervices que moi, et la lecture de nos meilleurs poëtes vaut mieux que toutes les leçons; mais, puiſque vous daignez de ſi loin me conſulter, je vous invite à ne lire que les ouvrages qui ſont depuis long-temps en poſſeſſion des ſuffrages du public, et dont la réputation n'eſt point équivoque : il y en a peu, mais on profite bien davantage en les liſant, qu'avec tous les mauvais petits livres dont nous ſommes inondés. Les bons auteurs n'ont de l'eſprit qu'autant qu'il en faut,

1756. ne le recherchent jamais, penſent avec bon ſens, et s'expriment avec clarté. Il ſemble qu'on n'écrive plus qu'en énigmes. Rien n'eſt ſimple, tout eſt affecté, on s'éloigne en tout de la nature, on a le malheur de vouloir mieux faire que nos maîtres.

Tenez-vous-en, Mademoiſelle, à tout ce qui plaît en eux. La moindre affectation eſt un vice. Les Italiens n'ont dégénéré, après le *Taſſe* et l'*Arioſte*, que parce qu'ils ont voulu avoir trop d'eſprit; et les Français ſont dans le même cas. Voyez avec quel naturel madame de *Sévigné* et d'autres dames écrivent; comparez ce ſtyle avec les phraſes entortillées de nos petits romans; je vous cite les héroïnes de votre ſexe, parce que vous me paraiſſez faite pour leur reſſembler. Il y a des pièces de madame *Deshoulières* qu'aucun auteur de nos jours ne pourrait égaler. Si vous voulez que je vous cite des hommes, voyez avec quelle clarté, quelle ſimplicité notre *Racine* s'exprime toujours. Chacun croit, en le liſant, qu'il dirait en proſe tout ce que *Racine* a dit en vers; croyez que tout ce qui ne ſera pas auſſi clair, auſſi ſimple, auſſi élégant, ne vaudra rien du tout.

Vos réflexions, Mademoiſelle, vous en apprendront cent fois plus que je ne pourrais vous en dire. Vous verrez que nos bons écrivains, *Fénélon*, *Boſſuet*, *Racine*, *Deſpréaux*, employaient toujours le mot propre. On s'accoutume à bien parler en liſant ſouvent ceux qui ont bien écrit; on ſe fait une habitude d'exprimer ſimplement et noblement ſa penſée ſans effort. Ce n'eſt point une étude; il n'en coûte aucune peine de lire ce qui eſt bon, et

de ne lire que cela. On n'a de maître que son plaisir et son goût. 1756.

Pardonnez, Mademoiselle, à ces longues réflexions, ne les attribuez qu'à mon obéissance à vos ordres.

J'ai l'honneur d'être avec respect, &c.

## LETTRE CLXXXVII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 28 de juin.

MON très-cher ange, j'ai fait venir les frères *Cramer* dans mon hermitage. Je leur ai demandé pourquoi vous n'aviez pas eu le premier ce recueil de mes folies en vers et en prose; ils m'ont répondu que le ballot ne pouvait encore être arrivé à Paris. Ils disent que les exemplaires qui sont entre les mains de quelques curieux, y ont été portés par des voyageurs de Genève; ils en sont la dupe. *Lambert* a attrapé un de ces exemplaires, et travaille jour et nuit à faire une nouvelle édition. Comment avez-vous pu soupçonner, mon cher ange, que j'aye négligé le premier de mes devoirs? Votre exemplaire devait vous être rendu par un nommé monsieur *Dubuisson*. Le *Dubuisson* et les *Cramer* disent qu'ils n'ont point tort, et moi je dis qu'ils ont très-grand tort, puisque vous êtes mal servi.

Je n'ai point vu les feuilles de *Fréron;* je savais seulement que Catilina était l'ouvrage d'un fou, versifié par *Pradon;* et *Fréron* n'en dira pas davantage.

1756. C'eſt cependant à ce déteſtable ouvrage qu'on m'immola pendant trois mois ; c'eſt cette pièce abſurde et gothique à laquelle on donna la plus haute faveur.

L'ouvrage de *la Beaumelle* eſt bien plus mauvais et bien plus coupable qu'on ne croit ; car, qui veut ſe donner la peine de lire avec examen ? c'eſt un tiſſu d'impoſtures et d'outrages faits à toute la maiſon royale et à cent familles. Il eſt juſte que ce malheureux ſoit accueilli à Paris, et que je ſois au pied des Alpes.

Dieu me préſerve de répondre à ſes perſonnalités ; mais c'eſt un devoir de relever, dans les notes du Siècle de *Louis XIV*, les menſonges qui déshonoreraient ce beau ſiècle.

J'ai reçu une grande et éloquente lettre de la *Duménil*. Elle n'était pas tout-à-fait ivre quand elle me l'a écrite. Je vois que *Clairon* lui donne de l'émulation ; mais, ſi elle veut conſerver ſon talent, il faut qu'elle ceſſe de boire. Mademoiſelle *Clairon* a des inclinations plus convenables à ſon ſexe et à ſon état.

Je vous avoue une de mes faibleſſes. Je ſuis perſuadé, et je le ſerai juſqu'à ce que l'événement me détrompe, qu'Oreſte réuſſirait beaucoup à préſent ; chaque choſe a ſon temps, et je crois le temps venu. Je ne vous dirai pas que ce ſuccès me ſerait agréable, je vous dirai qu'il me ſerait avantageux ; il ouvrirait des yeux qu'on a toujours voulu fermer ſur le peu que je vaux.

Si vous pouviez, mon cher ange, faire jouer Oreſte quelque temps après Sémiramis, vous me rendriez

un plus grand ſervice que vous ne penſez. Vous pourriez faire dire aux acteurs qu'ils n'auront jamais rien de moi avant d'avoir joué cette pièce. 1756.

Je vous remercie de vos anecdotes. Le diſcours de *Louis XIV*, qu'on prétend tenu au maréchal de *Boufflers*, paſſe pour avoir été débité aux maréchaux de *Villars* et d'*Harcourt*. La plaine de Saint-Denis eſt bien loin du Queſnoy. Il eût été bien triſte de dire qu'on ſe ferait tuer aux portes de Paris, quand les anciennes frontières n'étaient pas encore entamées.

Quoique je ſois plongé dans le ſiècle paſſé, je voudrais pourtant ſavoir ſi, dans le temps préſent, l'abbé de *Bernis* eſt déclaré contre moi. Je ne le crois pas; je l'ai toujours aimé et eſtimé, et j'applaudis à ſa fortune. Inſtruiſez-moi. Je vous embraſſe tendrement.

## LETTRE CLXXXVIII.

### AU MEME.

Aux Délices, 2 de juillet.

AVEZ-VOUS reçu enfin, mon cher ange, cette édition qui eſt en chemin depuis plus d'un mois. C'eſt une pièce complexe, à ce que je vois, que celle du Port-Mahon. Nous ne touchons pas encore au dénouement, et bien des gens commencent à ſiffler. Ma petite lettre, non trop tôt écrite, mais trop tôt envoyée par M. d'*Egmont* à madame d'*Egmont*, donne

1756. affez beau jeu aux rieurs. On en a fupprimé la profe, et on n'a fait courir que les vers qui ont un peu l'air de vendre la peau de l'ours avant qu'on l'ait mis par terre. Si M. de *Richelieu* ne prend pas ce maudit rocher, il retrouvera à Verfailles et à Paris beaucoup plus d'ennemis qu'il n'y en a dans le fort Saint-Philippe. Il faut pour mon honneur, et pour le fien furtout, qu'il prenne inceffamment la ville. Il fe trouverait, en cas de malheur, que mes complimens n'auraient été qu'un ridicule. Je vous prie de bien dire, mon cher ange, que je n'ai pas eu celui de répandre des éloges fi prématurés. Si M. d'*Egmont* avait été un grand politique, il ne les aurait fait courir qu'à la veille de prendre la garnifon prifonnière.

*La Beaumelle* m'embarraffe un peu davantage. Il eft trifte d'être obligé de lui répondre, cependant il le faut. Son livre a trop de cours pour que je laiffe fubfifter tant d'erreurs et tant d'impoftures. Il attaque cent familles, il prodigue le fcandale et l'injure fans la moindre preuve, il parle de tout au hafard ; et plus il eft audacieux dans le menfonge, plus il eft lu avec avidité. Je peux vous répondre qu'il y a peu de pages où l'on ne trouve des menfonges très-aifés à confondre. Il faut les relever, la preuve en main, dans des notes au bas des pages du Siècle de *Louis XIV*, fans aucune affectation, et par le feul intérêt de la vérité. Si vous et vos amis vous aviez remarqué quelque chofe d'important, je vous ferais bien obligé d'avoir la bonté de m'en avertir; peut-être même les yeux du public commencent-ils à s'ouvrir fur cette infolente rapfodie. On me mande que les gens un peu inftruits en penfent comme moi; à la longue

ils dirigent le ſentiment du public. Nous voilà bien loin de la tragédie, mon cher ange; j'ai beſoin pour ce travail de n'en avoir aucun autre ſur les bras, de quelque nature que ce ſoit. *Tronchin* eſt revenu; je lui donne ma ſanté à gouverner, et mon ame à vous. Mille tendres reſpects à tous les anges. 1756.

## LETTRE CLXXXIX.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

*A vous ſeul.*

Aux Délices, 5 de juillet.

PARDONNEZ à mes importunités, mon héros. Je me flatte que vous prendrez, ce mois-ci, le rocher et les Anglais. Tant mieux que la beſogne ſoit difficile, vous en aurez plus de gloire. Vous connaiſſez Paris et Verſailles; vous ſavez comme on a murmuré que la ville de l'Europe la plus forte, après Gibraltar, n'ait pas été priſe en quatre jours; et, ſi vous aviez pu l'emporter d'emblée, on aurait dit, cela était bien aiſé. Vous triompherez des difficultés, des Anglais, des ſots et des jaloux.

*Tronchin* eſt revenu de Paris, il en a été l'idole, et jamais idole n'a reçu plus d'offrandes. Il a tout vu, tout entendu; il connaît tous ceux qui oſent vous porter envie. Une certaine perſonne lui a parlé avec une confiance étonnante. Je n'ai qu'un reproche à me faire, lui a-t-elle dit, c'eſt d'avoir fait du mal à M. de *M....;* mais j'ai été trompée, &c. &c. &c.

1756. On a parodié la petite lettre que j'avais eu l'honneur de vous écrire ; tant mieux encore. Je vais préparer des fusées, et je compte donner un feu le jour que j'apprendrai que vous êtes entré dans la place. En vérité, vous devriez bien me faire savoir, par un de vos secrétaires, dans quel temps à peu-près vous souperez dans le fort Saint-Philippe ; vous feriez-là une bonne œuvre. Elève du maréchal de *Villars* et son successeur, battez les ennemis de la France et les vôtres.

Il y a dans le monde un petit coin de terre où vous êtes adoré. Le lac de Genève retentit de votre nom. Recevez mes vœux, mon encens, mon attachement, mon tendre respect.

## LETTRE CXC.

### A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, 7 de juillet.

O ricevuto colla più viva gratitudine, caro signor mio, ciò che o letto col più gran piacere. Siete giudice d'ogni arte, e maestro d'ogni stile, *et doctus sermonis cujuscumque linguæ*. On m'assure que vous êtes parti de Venise après l'avoir instruite, que vous allez à Rome et à Naples. On me fait espérer que vous pourrez faire encore un voyage en France, et repasser par Genève; je le désire plus que je ne l'espère. Vous trouveriez les environs de Genève bien changés; ils sont dignes des regards d'un homme qui

a tout vu. Je n'habite que la moindre maiſon de ce pays-là ; mais la ſituation en eſt ſi agréable que peut-être, en voyant de votre fenêtre le lac de Genève, la ville, deux rivières et cent jardins, vous ne regretteriez pas abſolument Potſdam. Ma deſtinée a été de vous voir à la campagne ; ne pourrai-je vous y revoir encore ? 1756.

Ella troverà difficilmente un pittore tal quale lo vuole, e più difficilmente ancora un impreſario, ò un *Swerts*, che poſſa far rappreſentare un opera conforme alle voſtre belle regole; mà troverà nel mio ritiro *des Délices*, un dilettante appaſſionato di tutto ciò che ſcrivete, e non meno innamorato della voſtra gentiliſſima converſazione.

Je ſuis trop vieux, trop malade et trop bien poſté pour aller ailleurs. Si je voyageais, ce ſerait pour venir vous voir à Veniſe ; mais ſi vous êtes en train de courir, per Dio venite a Ginevra. Farewell, farewell ; y love you ſincerely and forever.

1756.

## LETTRE CXCI.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 16 de juillet.

MON cher ange, on voit bien que vous ne m'écrivez pas les ſecrets de l'Etat, car vous m'envoyez vos lettres ſans les cacheter. M. *Tronchin*, le conſeiller de Genève, voit que vous attendez toujours avec impatience une tragédie; il y a grande apparence que la ſienne ſera la première que vous aurez. Je vous ſervirai un peu plus tard. Il eſt permis d'être lent à mon âge. Vous me pardonnerez bien de préférer quelque temps *Louis XIV* aux héros de l'antiquité. Je ne pourrai être abſolument à leurs ordres et aux vôtres, que quand j'aurai mis le Siècle de *Louis XIV* dans ſon nouveau cadre.

Souffrez que je me défie un peu de toutes les anecdotes ; celle des campemens du prince *Eugène*, depuis le Queſnoy juſqu'à Montmartre, eſt plus que ſuſpecte. Comment veut-on qu'on ait pris à Dénain ce projet de campagne ? Le prince *Eugène* n'avait pas ſon porte-feuille dans les retranchemens de Dénain où il n'était pas. Je ne veux pas reſſembler à ce *la Beaumelle* qui répète tous les bruits de ville à tort et à travers, qui paraît avoir été le confident de Monſeigneur et de mademoiſelle *Chouin*, et qui parle du duc d'*Orléans* comme s'il avait ſouvent ſoupé avec lui.

Si jamais on imprime les Mémoires du marquis

de *Dangeau*, on verra que j'ai eu raiſon de dire qu'il feſait écrire les nouvelles de ſon valet de chambre. Le pauvre homme était ſi ivre de la cour, qu'il croyait qu'il était digne de la poſtérité de marquer à quelle heure un miniſtre était entré dans la chambre du roi. Quatorze volumes ſont remplis de ces détails. Un huiſſier y trouverait beaucoup à apprendre, un hiſtorien n'y aurait pas grand profit à faire. Je ne veux que des vérités utiles. J'ai cherché à en dire depuis le temps de *Charlemagne* juſqu'à nos jours. C'eſt peut-être l'emploi d'un homme qui n'eſt plus hiſtoriographe, car ceux qui l'ont été ont rarement dit la vérité. Il y en a à préſent de bien agréables à dire à M. le maréchal de *Richelieu*. J'étais fâché que ma prophétie courût, parce qu'on pouvait me ſoupçonner d'en avoir fait les honneurs; mais j'étais fort aiſe d'être le premier à lui rendre juſtice. Il eut la bonté de me mander, le 29 du mois paſſé, l'accompliſſement de ma prophétie. Nous autres voiſins du Rhône, nous ſavons toujours les nouvelles quelques jours avant vous autres Pariſiens. 1756.

M. le duc de *Villars* avait encore mademoiſelle *Clairon* il y a trois jours. Je lui ai écrit, à cette *Idamé;* et ſi ma ſanté le permettait, j'irais l'entendre à Lyon; mais je ſens que je ne me tranſplanterais que pour venir vous voir, mon cher ange. Je pourrais bien faire cette partie l'année prochaine, avec quelques héros à cothurne et quelques héroïnes. Il n'eſt pas mal de ſe tenir quelque temps à l'écart; c'eſt preſque le ſeul préſervatif contre l'envie et contre la calomnie, encore n'eſt-il pas toujours bien ſûr.

Je ne ſais pas comment Sémiramis aura réuſſi ſans

1756. mademoiselle *Clairon*. Si la demoiselle *Duménil* continue à boire, adieu le tragique. Il n'y a jamais eu de talens durables avec l'ivrognerie. Il faut être sobre pour faire des tragédies et pour les jouer.

On me paraît de tous côtés très-indigné contre *la Beaumelle*. Plusieurs personnes même trouvent assez étrange que cet homme soit tranquille à Paris, et que je n'y sois pas ; mais ces gens-là ne voient pas que tout cela est dans l'ordre. Adieu, mon divin ange ; mes nièces vous embrassent. Madame de *Fontaine* est un miracle de *Tronchin ;* si cela continue, vous la reverrez avec des tetons. Il fait bien chaud pour jouer Sémiramis ; mais *Crébillon* ne fera-t-il pas jouer la sienne ? c'est un de ses ouvrages qu'il estime le plus. Adieu ; mille respects à tous les anges.

## LETTRE CXCII.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 16 de juillet.

MON HÉROS ET CELUI DE LA FRANCE,

En vertu du petit billet dont vous daignâtes m'honorer après votre bel assaut, j'eus l'honneur de vous dire tout ce que j'en pense, et de vous écrire à Compiegne. Vous allez être assassiné de poëmes et d'odes. Un jésuite de Mâcon, un abbé de Dijon, un bel esprit de Toulouse, m'en ont déjà envoyé.

Je ſuis le bureau d'adreſſe de vos triomphes. On s'adreſſe à moi comme au vieux ſecrétaire de votre gloire. 1756.

Ce qui me fait le plus de plaiſir, c'eſt une Hiſtoire de la révolution de Gênes, très-ſagement écrite et très-exacte, qui paraît depuis peu en italien. On m'en a apporté la traduction en français ; on vous y rend toute la juſtice qui vous eſt due. Je vais inceſſamment la faire imprimer. J'avoue qu'il y a un peu d'amour propre à moi, de voir que l'Europe vous regarde des mêmes yeux que je vous ai vu depuis plus de vingt ans ; mais, en vérité, il y a cent fois plus d'attachement que de vanité dans mon fait.

On dit que M. le duc de *Fronſac* était fait comme un homme qui vient d'un aſſaut, quand il a porté la nouvelle. Il était avec les grâces qu'il tient de vous, orné de toutes celles d'un brûleur de maiſons. Il tient cela de vous encore. Demandez à votre écuyer ſi vous n'aviez pas votre chapeau en clabaud, et ſi vous n'étiez pas noir comme un diable, et poudreux comme un courier, à la bataille de Fontenoi.

Je vous importune ; pardonnez au bavard.

1756.

# LETTRE CXCIII.

## A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 21 de juillet.

*Le ſuccès fait la renommée.*

Vous le voyez bien, mon ancien ami; une lettre anonyme que je reçois, ſelon ma coutume, m'apprend qu'on imprime une critique dévote contre mes ouvrages; mais ces gens-là ſeront forcés d'avouer que je ſuis prophète. M. le maréchal de *Richelieu* a bien voulu témoigner à ſon *Habacuc* le gré qu'il lui ſavait de ſes prédictions, en daignant me mander ſes ſuccès le jour de la capitulation. J'ai ſu ſa gloire aux Délices, avant qu'on la ſût à Compiegne. Vous n'imagineriez pas ce que c'était que ce fort Saint-Philippe: c'était la place de l'Europe la plus forte. Je ſuis encore à comprendre comment on en eſt venu à bout. Dieu merci, vous autres Pariſiens, vous ne regretterez plus M. de *Lovendal.* Votre damné vous a-t-il dit tout ce qui ſe paſſe en Allemagne? Je regarde les affaires publiques à peu-près du même œil dont je lis Tite-Live et Polibe.

*Non me agitant populi faſces, aut purpura regum,*
*Aut conjurato deſcendens Dacus ab Iſtro.*

J'attends, avec quelque impatience, le brillant philoſophe d'*Alembert;* peut-être va-t-il plus loin

que

que Genève, mais il y a apparence qu'il prendrait mal ſon temps. A l'égard du philoſophe un peu plus dur, dont vous me parlez, je crois qu'il ne ſera heureux ni ſur les bords de la Sprée, ni ſur les bords de la Seine. On dit que ce n'eſt pas choſe aiſée d'être heureux : *Eſt Ulubris*, *eſt hîc*. Je ne reçois que des lettres remplies d'indignation et de mépris pour ces inſolens Mémoires de madame de *Maintenon*. Je vous avoue que c'eſt une eſpèce de livre toute neuve. Le faquin parle de tous les grands-hommes, de tous les princes, comme s'il avait vécu familièrement avec eux, et débite ſes impoſtures avec un air de confiance, de hauteur, de familiarité, de plaiſanterie, qui en impoſera aux barons allemands et aux lecteurs du Nord. On me conſeille de le confondre dans quelques notes, au bas des pages du Siècle de *Louis XIV* qu'on réimprime avec l'Hiſtoire générale. 1756.

Si les Mémoires de ce *Conac* ſont imprimés, je vous prie de me les envoyer. Vous avez la voie sûre de M. *Bouret*. Puis-je m'adreſſer à vous, mon ancien ami, pour les livres que vous jugerez dignes d'être lus ? Vous m'aviez promis les deux ſermons de *Lambert*.

Je ne vous ai point envoyé l'énorme édition des *Cramer*, parce que j'ai jugé que vous auriez preſque en même temps celle de Paris; cependant, ſi vous en êtes curieux, je vous la ferai tenir. Il y a bien des fautes; je ſuis auſſi mauvais correcteur d'imprimerie que mauvais auteur. *Intereà vale et ſcribe*, *amice*, *amico veteri*.

1756.

## LETTRE CXCIV.

### A M. PARIS DUVERNEY.

Aux Délices, le 26 de juillet.

VOTRE lettre, Monſieur, augmente la joie que les ſuccès de M. le maréchal de *Richelieu* m'ont cauſée. Votre amitié pour lui, qui ne s'eſt jamais démentie, juſtifie bien mon attachement. Une ſi belle action fait ſur vous d'autant plus d'effet, que vous formez au roi des ſujets qui apprendront à l'imiter. Vous vous êtes fait une carrière nouvelle de gloire par cette belle inſtitution (*) qu'on doit à vos ſoins, et qui ſera une grande époque dans l'hiſtoire du ſiécle préſent. Le nom de M. le maréchal de *Richelieu* ira à la poſtérité, et le vôtre ne ſera jamais oublié.

Les événemens préſens fourniront probablement une ample matière aux hiſtoriens : l'union des maiſons de France et d'Autriche, après deux cents cinquante ans d'inimitiés ; l'Angleterre qui croyait tenir la balance de l'Europe, abaiſſée en ſix mois de temps ; une marine formidable, créée avec rapidité ; la plus grande fermeté déployée avec la plus grande modération : tout cela forme un bien magnifique tableau. Les étrangers voient avec admiration une vigueur et un eſprit de ſuite dans le miniſtère, que leurs préjugés ne voulaient pas croire. Si cela continue, je regretterai bien de n'être plus hiſtoriographe de France. Mais la France qui ne manquera jamais

(*) L'Ecole royale militaire.

ni d'hommes d'Etat, ni d'hommes de guerre, aura toujours auſſi de bons écrivains, dignes de célébrer leur patrie. 1756.

Je ne ſuis plus bon à rien; ma ſanté m'a rendu la retraite néceſſaire. Il eut été plus doux pour moi de cultiver des fleurs auprès de Plaiſance qu'auprès de Genève, mais j'ai pris ce que j'ai trouvé. J'aurais eu bien difficilement un ſéjour plus agréable et plus convenable. Le fameux docteur *Tronchin* vient ſouvent chez moi. J'ai preſque toute ma famille dans ma maiſon. La meilleure compagnie, compoſée de gens ſages et éclairés, s'y rend preſque tous les jours, ſans jamais me gêner; il y vient beaucoup d'Anglais; et je peux vous dire qu'ils font plus de cas de votre gouvernement que du leur.

Vous ſouffrez, ſans doute, Monſieur, avec plaiſir, ce compte que je vous rends de ma ſituation. Je vous dois, en grande partie, la douceur de ma fortune. Je ne l'oublîrai point. Je vous ſerai attaché juſqu'au dernier moment de ma vie.

Je vous prie, quand vous verrez Monſieur votre frère, de vouloir bien l'aſſurer de mes ſentimens et de compter ſur ceux avec leſquels j'ai l'honneur d'être ſi véritablement, &c.

1756.

## LETTRE CXCV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 d'augufte.

Mon cher ange, je fuis bien malingre; mais, puifqu'on a reffufcité Sémiramis, il faut bien que je reffufcite auffi. On dit que *le Kain* s'eft avifé de paraître, au fortir du tombeau de fa mère, avec des bras qui avaient l'air d'être enfanglantés; cela eft un tant foit peu anglais, et il ne faudrait pas prodiguer de pareils ornemens. Voilà de ces occafions où l'on fe trouve tout jufte entre le fublime et le ridicule, entre le terrible et le dégoûtant. Mon abfence n'a pas nui au fuccès; de mon temps les chofes n'auraient pas été fi bien. J'ai gagné quelque chofe à être mort, car c'eft l'être que de vivre fans digérer au pied des Alpes. Je fens que les *Tronchin* n'y font rien. Le miracle de madame de *Fontaine* fubfifte, mais je ne fuis pas homme à miracles. Il faut être jeune pour faire honneur à fon médecin; mais, mon ange confolateur, aurai-je encore la force de faire quelque chofe qui vous plaife? J'ai bien peur que le talent des tragédies ne paffe plus vîte que le goût de les voir jouer. Vous n'êtes pas épuifé; mais, par malheur, ne le ferais-je pas? Il fe préfente en Suède un fujet de tragédie; s'il y avait quelque épifode de Pruffe, on pourrait trouver de quoi faire cinq actes. On aura dorénavant à Paris de l'indulgence pour moi, depuis qu'on me tient pour trépaffé.

Je ne conseillerais pas à *la Beaumelle* de donner une pièce ; il en a pourtant fait une ; mais il est si protégé et si heureux qu'on pourrait le siffler. Il faut qu'il soit disgrâcié de quelques rois, et alors le parterre le prendra en amitié. Madame de *Grafigny* a une comédie toute prête ; son succès me paraît sûr. Elle est femme, le sujet sera un roman, il y aura de l'intérêt, et on aimera toujours l'auteur de Cénie. Pour madame *du Bocage*, elle s'est livrée au poëme épique. On m'a envoyé trois tragédies de Paris et de province. Il en pleut de tous côtés, sans compter l'opéra de Mérope du roi de Prusse. Vous voyez que les arts sont toujours en honneur. Bonsoir, mon cher et respectable ami ; mille respects à tous les anges.

1756.

## LETTRE CXCVI.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 4 d'auguste.

Il me semble, Monseigneur, que toutes les lettres adressées à mon héros doivent lui être rendues, et que messieurs de la poste de Compiegne auraient pu vous renvoyer à Marseille la lettre que je vous adressai à la cour, quand vous eûtes donné ce bel assaut ; mais apparemment que l'on n'aime pas les mauvais vers dans ce pays-là. Il se peut aussi que les directeurs de la poste vous aient attendu à Compiegne de jour en jour, et vous attendent encore. Je ne ressemble

1756. point au général *Blakney*, je ne peux ſortir de ma place. La raiſon en eſt que je ſuis aſſiégé par une file de médecines dont le docteur *Tronchin* m'a circonvenu. Que n'ai-je un moment de force et de ſanté ! Je partirais ſur le champ, je viendrais vous voir dans votre gloire, je laiſſerais là toute ma famille, qui ſe paſſerait bien de moi dans mon hermitage.

Vous croyez bien que j'ai un peu interrogé le voyageur dont vous me parlez, et vous devez vous en être aperçu quand je vous mandais que ce n'était pas des ſeuls Anglais que vous triomphiez. Vous avez, comme tous les généraux, eſſuyé les propos de l'envie et de l'ignorance. Souvenez-vous comme on traitait le maréchal de *Villars* avant la journée de Dénain. Vous avez fait comme lui, et on ſe tait, et on admire, et l'enthouſiaſme que vous inſpirez eſt général. On a mal attaqué, diſait-on; il fallait abſolument envoyer M. de *Vallière* pour tirer juſte. Au milieu de tous ces beaux raiſonnemens arrive la nouvelle de la priſe; voilà juſqu'à préſent le plus beau moment de votre vie. Qu'eſt-il arrivé de là? qu'on ne vous conteſte plus le ſervice que vous avez rendu à Fontenoi. Port-Mahon confirme tout, et met le ſceau à votre gloire. Il ſe pourra bien faire que vous ne ſoyez pas le premier dans le cœur de la belle perſonne que vous ſavez; mais vous ſerez toujours conſidéré, honoré, et je vous regarde comme le premier homme du royaume. C'eſt une place que vous vous êtes donnée, et que rien ne vous ôtera. Il me pleut de tous côtés de mauvais vers pour vous; vous devez en être excédé. Pour vous achever, il faut que je prenne auſſi la liberté

de vous envoyer ce que j'écrivais ces jours-ci à mon petit *Desmahis* (*). Ce *Desmahis* est fort aimable. Vous ne vous en soucierez guère ; vous avez bien autre chose à faire. 1756.

Nous sommes tous ici aux pieds de notre héros.

## LETTRE CXCVII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 d'auguste.

MON divin ange, voici le Botoniate achevé et réparé, à peu-près comme vous l'avez voulu. L'auteur est un homme très-aimable, et porte un nom qui doit réussir à Paris. Je ne doute pas que les comédiens n'acceptent une pièce qui vaut beaucoup mieux que tant d'autres qu'ils ont jouées, et je doute encore moins du succès quand elle sera bien mise au théâtre. Je vous demande vos bontés, et nous sommes deux qui serons pénétrés de reconnaissance.

Mon cher ange, les bras ensanglantés sont bien anglais ; mais, si on les souffre, je les souffre aussi.

Si cet honnête *la Beaumelle* est enfermé, je n'en suis pas surpris ; il avait dit dans ses Mémoires, en parlant de la maison royale : *On s'allie plaisamment dans cette maison-là*.

On dit qu'il avait fait imprimer une Pucelle en dix-huit chants, pleine d'horreurs.

Je ne savais pas que ce fût M. de *Sainte-Palaye* qui

(*) Voyez vol. d'Epîtres, année 1756.

1756. m eût honoré du Gloſſaire ; voulez-vous bien lui donner le chiffon ci-joint.

La poſte part, je n'ai que le temps de vous dire que vous êtes le plus aimable et le plus regretté des hommes.

## LETTRE CXCVIII.

### A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 9 d'auguſte.

MON cher et ancien ami, je ne ſais ce que c'eſt que cette critique dévote dont vous me parlez ; eſt-ce une critique imprimée ? eſt-ce ſeulement un cri des ames tendres et timorées ? vous me feriez plaiſir de me mettre au fait. Je m'unis à tout haſard aux ſentimens des ſaints, ſans ſavoir ni ce qu'ils diſent ni ce qu'ils penſent.

On me mande qu'on a défendu à l'évêque de Troies d'imprimer des mandemens : c'eſt défendre à la comteſſe de *Pimbèche* de plaider.

Eſt-il vrai qu'on joue Sémiramis ? que l'ombre n'eſt pas ridicule ? et que les bras de *le Kain* ne ſont pas mal enſanglantés ? Vous ne ſavez rien de ces bagatelles ; vous négligez le théâtre ; vous n'aimez que les anecdotes, et vous ne m'en dites point.

Je ne ſais guère de nouvelles de Suède. J'ai peur que ma divine *Ulric* ne ſoit traitée par ſon ſénat avec moins de reſpect et de ſentiment qu'on n'en doit à ſon rang, à ſon eſprit et à ſes grâces.

Vous ſaurez que l'impératrice-reine m'a fait dire

des chofes très-obligeantes. Je fuis pénétré d'une refpectueufe reconnaiffance. J'adore de loin; je n'irai point à Vienne; je me trouve trop bien de ma retraite des Délices. Heureux qui vit chez foi avec fes nièces, fes livres, fes jardins, fes vignes, fes chevaux, fes vaches, fon aigle, fon renard, et fes lapins qui fe paffent la patte fur le nez. J'ai de tout cela, et les Alpes par-deffus, qui font un effet admirable. J'aime mieux gronder mes jardiniers que de faire ma cour aux rois. 1756.

J'attends l'Encyclopède d'*Alembert*, avec fon imagination et fa philofophie. Je voudrais bien que vous en fiffiez autant, mais vous en êtes incapable.

Eft-il vrai que *Plutus-Apollon-Poplinière* a doublé la penfion de madame fon époufe? *Tronchin* prétend qu'elle a toujours quelque chofe au fein; je crois auffi qu'elle a quelque chofe fur le cœur. Je vous prie de lui préfenter mes hommages, fi elle eft femme à les recevoir.

C'eft grand dommage qu'on n'imprime pas les Mémoires de ce fou d'évêque *Conac*.

Pour Dieu, envoyez-moi, figné *Jeanel* ou *Bouret*, tout ce qu'on aura écrit pour ou contre les Mémoires de *Scarron-Maintenon*.

*Interim vale et fcribe. Æger fum, fed tuus.*

1756.

# LETTRE CXCIX.

## A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 6 de ſeptembre.

JE ne conçois pas trop comment mon héros, environné tout du long de la route d'affaires, de feux de joie, de fuſées, de bals, de comédies, de cris de joie, de battemens de mains, de femmes, de filles, daigne encore trouver le temps de donner une lettre à *Florian* pour moi. Je vous remercie tendrement, Monſeigneur. Soyez bien perſuadé que je ſerais venu vous faire ma cour à Lyon; mais je crains pour la vie d'une de mes nièces. *Tronchin* ſera un grand médecin s'il la tire d'affaire.

Quand vous pourrez m'envoyer quelque petit détail de votre belle expédition de Mahon, je vous ſerai vraiment très-obligé; mais, à préſent je ne fais qu'un tableau général des grands événemens, et je ne peins qu'à coups de broſſe. Puiſque j'avais commencé une Hiſtoire générale, il a fallu la finir; et, dans cette Hiſtoire, ce qui fait le plus d'honneur à la nation y eſt marqué en peu de mots. Je dis que vous avez ſauvé Gênes, que vous avez contribué plus que perſonne au gain de la bataille de Fontenoi. Je parle de l'aſſaut de Berg-op-Zom, pour mettre au-deſſus de cette entrepriſe l'aſſaut général que vous avez donné à des ouvrages bien moins entamés que ceux de Berg-op-Zom : tout cela ſans affectation, ſans avoir l'air de vouloir parler de vous, et comme

conduit par la force des événemens. J'aurai eu du moins le plaiſir de finir une Hiſtoire générale par vous. 1756.

Il eſt venu, dans mon trou des Délices, un petit garçon haut comme *Ragotin*, nommé *Dufour*, qui a fait un petit divertiſſement à Lyon en votre honneur et gloire. Il dit que c'eſt vous qui me l'avez adreſſé, qu'il va à Paris, qu'il veut être votre ſecrétaire, qu'il faut que je lui donne une lettre pour vous. Je lui donnerai donc cette lettre, qui contiendra que le porteur eſt le petit *Dufour*, et vous ferez du petit *Dufour* tout ce qu'il vous plaira ; mais je ferai fort ſurpris ſi le petit *Dufour* peut vous aborder. On dit qu'un abbé va à Vienne. J'eſpère qu'il bénira l'aigle à deux têtes, et qu'il maudira celui qui n'en a qu'une.

Les hermites ſuiſſes vous préſentent leurs tendres reſpects.

## LETTRE CC.

## A M. THIRIOT.

Aux Délices, 10 de ſeptembre.

MON ancien ami, je vous aſſure que *Tronchin* eſt un grand-homme ; il vient encore de reſſuſciter madame de *Fontaine*. *Eſculape* ne reſſuſcitait les gens qu'une fois ; et ceux qui ſe ſont mêlés de rendre la vie aux morts, ne ſe ſont jamais aviſés de donner une ſeconde repréſentation ſur le même ſujet. *Tronchin* en fait plus qu'eux ; je voudrais qu'il pût

1756. un peu gouverner madame de *la Poplinière*, car je ſais qu'elle a beſoin de lui, et plus qu'elle ne penſe; mais je ne voudrais pas qu'elle nous enlevât notre *Eſculape*, je voudrais qu'elle le vînt trouver : vous ſeriez du voyage; comptez que c'eſt une choſe à faire.

Vous devez ſavoir à préſent, vous autres Pariſiens, que le *Salomon* du Nord s'eſt emparé de Leipſick. Je ne ſais ſi c'eſt-là un chapitre de Machiavel ou de l'Anti-Machiavel, ſi c'eſt d'accord avec la cour de Dreſde, ou malgré elle : *ea cura quietum non me ſollicitat.* Je ſonge à faire mûrir des muſcats et des pêches; je me promène dans des allées de fleurs de mon invention, et je prends peu d'intérêt aux affaires des Vandales et des Miſniens.

Je vous ſuis très-obligé des rogatons du Pont-neuf et des belles pièces ſuédoiſes. Il y a un mois que j'avais ce monument ſuédois de liberté et de fermeté.

Ce n'eſt pas là une brochure ordinaire. Seriez-vous homme à procurer à ma très-petite bibliothéque quelques livres dont je vous enverrais la note? vous ſeriez bien aimable. Je crois que *Lambert* ſe mordra les pouces de m'avoir réimprimé; dix volumes ſont durs à la vente. Dieu le béniſſe et ceux qui liront mes ſottiſes; pour moi je voudrais les oublier.

*Farewell my old friend j am ſick.*

## LETTRE CCI. 1756.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 13 de ſeptembre.

MON cher ange, vous vous êtes tiré d'affaire très-courageuſement avec notre conſeiller d'Etat. Cet *Apollon-Tronchin* n'aurait pas réuſſi à Paris comme l'*Eſculape-Tronchin.* Notre *Eſculape* nous gouverne à préſent; il y a un mois que la pauvre madame de *Fontaine* eſt entre ſes mains. Je ne ſais qui eſt le plus malade d'elle ou de moi; nous avons beſoin l'un et l'autre de patience et de courage. Madame *Denis* eſpère que vingt-quatre mille français paſſeront bientôt par Francfort; elle leur recommandera un certain M. *Freitag*, agent du *Salomon* du Nord, lequel s'aviſe quelquefois de faire mettre des ſoldats, avec la baïonnette au bout du fuſil, dans la chambre des dames. Je voudrais que M. le maréchal de *Richelieu* commandât cette armée. Puiſque les Français ont battu les Anglais, ils pourront bien déranger les rangs des Vandales. Avez-vous vu le vainqueur de Mahon dans ſa gloire? s'eſt-il montré aux ſpectacles? a-t-il été claqué comme mademoiſelle *Clairon*? On dit que madame de *Graſigny* va donner une comédie grecque, où l'on pleurera beaucoup plus qu'à Cénie. Je m'intéreſſe de tout mon cœur à ſon ſuccès; mais des tragédies bourgeoiſes, en proſe, annoncent un peu le complément de la décadence.

On dit que *Marie-Thérèſe* eſt actuellement l'idole de Paris, et que toute la jeuneſſe veut actuellement

1756. s'aller battre pour elle en Bohème. Il peut résulter de là quelque sujet de tragédie. Je ne me soucie pas que la scène soit bien ensanglantée, pourvu que le bon M. *Freitag* soit pendu. On attend, dans peu de jours, la décision de cette grande affaire. On ne sait encore s'il y aura paix ou guerre. Le *Salomon* du Nord a couru si vîte que la reine de Saba pourrait bien s'arrêter. La paix vaut encore mieux que la vengeance. Adieu, mon cher et respectable ami; portez-vous mieux que moi, et aimez-moi.

## LETTRE CCII.

### AU MEME.

Aux Délices, 20 de septembre.

MON divin ange, après des chinoises vous voulez des africaines; mais il y aurait beaucoup à travailler pour rendre les côtes de Tunis et d'Alger dignes du pays de *Confucius*. Vous vous imaginez peut-être que, dans mes Délices, je jouis de tout le loisir nécessaire pour recueillir ma pauvre ame; je n'ai pas un moment à moi. La longue maladie de madame de *Fontaine* et mes souffrances prennent au moins la moitié de la journée; le reste du jour est nécessairement donné aux processions de curieux qui viennent de Lyon, de Genève, de Savoie, de Suisse, et même de Paris. Il vient presque tous les jours sept ou huit personnes dîner chez moi : voyez le temps qui me reste pour des tragédies. Cependant, si vous voulez avoir l'Africaine telle qu'elle est à peu-près, en changeant

les noms, je pourrais bien vous l'envoyer, et vous jugeriez ſi elle eſt plus préſentable que le Botoniate. 1756.
Il faudrait, je crois, changer les noms, pour ne pas révolter les *Duménil* et les *Gauſſin;* mais il faudrait encore plus changer les choſes.

Le roi de Pruſſe eſt plus expéditif que moi. Il ſe propoſe de tout finir au mois d'octobre, de forcer l'auguſte *Marie-Thérèſe* de retirer ſes troupes, de faire ſigne à l'autocratrice de toutes les Ruſſies de ne pas faire avancer ſes Ruſſes, et de retourner faire jouer à Berlin un opéra qu'il a déjà commencé. Ses ſoldats, en ce cas, reviendront gros et gras de la Saxe, où ils ont bu et mangé comme des affamés.

Mon cher ange, quelle eſt donc votre idée avec le vainqueur de Mahon? Il faut d'abord que ces frères *Cramer* impriment les ſottiſes de l'univers en ſept volumes; et ces ſottiſes pourront encore ſcandaliſer bien des ſots. Il faut, en attendant, que je reſte dans ma très-jolie, très-paiſible et très-libre retraite. M. le comte de *Grammont*, qui eſt ici à la ſuite de *Tronchin*, diſait hier, en voyant ma terraſſe, mes jardins, mes entours, qu'il ne concevait pas comment on en pouvait ſortir. Je n'en ſortirais, mon divin ange, que pour venir paſſer quelques mois d'hiver auprès de vous. Je n'ai pas un pouce de terre en France; j'ai fait des dépenſes immenſes à mes hermitages ſur les bords de mon lac; je ſuis dans un âge et d'une ſanté à ne me plus tranſplanter. Je vous répète que je ne regrette que vous, mon cher et reſpectable ami. Les deux nièces vous font les plus tendres complimens.

1756.

# LETTRE CCIII.

## A M. JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Aux Délices, le 21 de ſeptembre.

MON cher philoſophe, nous pouvons, vous et moi, dans les intervalles de nos maux, raiſonner en vers et en proſe; mais, dans le moment préſent, vous me pardonnerez de laiſſer là toutes ces diſcuſſions philoſophiques (*), qui ne ſont que des amuſemens. Votre lettre eſt très-belle; mais j'ai chez moi une de mes nièces qui, depuis trois ſemaines, eſt dans un aſſez grand danger; je ſuis garde-malade, et très-malade moi-même. J'attendrai que je me porte mieux, et que ma nièce ſoit guérie, pour oſer penſer avec vous. M. *Tronchin* m'a dit que vous viendriez enfin dans votre patrie. M. d'*Alembert* vous dira quelle vie philoſophique on mène dans ma petite retraite. Elle mériterait le nom qu'elle porte, ſi elle pouvait vous poſſéder quelquefois. On dit que vous haïſſez le ſéjour des villes : j'ai cela de commun avec vous. Je voudrais vous reſſembler en tant de choſes, que cette conformité pût vous déterminer à venir nous voir. L'état où je ſuis ne me permet pas de vous en dire davantage.

Comptez que, de tous ceux qui vous ont lu, perſonne ne vous eſtime plus que moi, malgré mes

(*) Voyez, dans la nouvelle édition des Oeuvres de *J. J. Rouſſeau*, volume de Pièces diverſes, ſa lettre à M. de *Voltaire* ſur le poëme du Déſaſtre de Lisbonne et celui de la Loi naturelle.

mauvaiſes

mauvaises plaisanteries (*) ; et que, de tous ceux qui vous verront, personne n'est plus disposé à vous aimer tendrement. 1756.

Je commence par supprimer toute cérémonie.

## LETTRE CCIV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1 d'octobre.

MON très-aimable ange, tout mon temps se partage entre les douleurs de madame de *Fontaine* et les miennes. Je n'en ai pas pour rendre notre Africaine digne de vos bontés. Songez

*Que, pour ce changement,*
*Vous ne donnez qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment.*

Il me faut une année. Vous briseriez le roseau fêlé, si vous donniez actuellement un ouvrage si imparfait. Le succès des magots de la Chine est encore une raison pour ne rien hasarder de médiocre. Promettez à mademoiselle *Clairon* pour l'année prochaine, et soyez sûr, mon cher ange, que je tiendrai votre parole. Je ne sais si je me trompe, mais je crois que le vainqueur de Mahon gouvernera les comédiens en 1757 : alors vous aurez beau jeu. Attendez, je vous en conjure, ce temps favorable. J'espère que notre Zulime paraîtra alors *avec tous ses appas*, et n'en

(*) Lettre du 30 auguste 1755.

1756. parlera point. Il y a des chofes effentielles à faire. C'eft une maifon dans laquelle il n'y a encore qu'un affez bel appartement. J'avoue que mademoifelle *Clairon* ferait honnêtement logée, mais le refte ferait au galetas. Laiffez moi, je vous en fupplie, travailler à rendre la maifon fupportable. Je ferai bientôt débarraffé de cette Hiftoire générale à laquelle je ne peux fuffire. Un fardeau de plus me tuerait, dans le trifte état où je fuis. Enfin, je vous conjure, par l'amitié que vous avez pour moi, et qui fait la confolation de ma vie, de ne rien précipiter. Je vous aurai autant d'obligations de cette précaution néceffaire, que je vous en ai de vos démarches auprès de mon héros. Je reconnais bien la bonté de votre cœur à tout ce que vous faites; mais vous pouvez compter beaucoup plus fur Zulime que je ne dois me flatter fur les chofes dont vous me parlez à la fin de votre lettre. Il n'y a pas d'apparence, mon cher et refpectable ami, que les rancuniers perdent leur rancune. Je ne prévois pas d'ailleurs que je puiffe, à mon âge, quitter une retraite dont je ne peux me défaire, et qui eft devenue néceffaire à ma fituation et à ma fanté; mais je ne veux avoir d'autre idée que celle de pouvoir encore vous embraffer, avant de finir ma vie douloureufe.

Madame de *Fontaine* eft mieux aujourd'hui. Les deux fœurs et l'oncle fe difputent à qui vous aimera davantage, mais il faut qu'on me cède.

Il court un nouveau Manifefte du *Salomon* du Nord. Il eft fort long; vous en jugerez. Il paraît qu'on ne peut guère fe conduire plus hardiment dans des circonftances plus délicates.

On me mande que votre archevêque fait un tour dans le pays d'*Aſtrée* et de *Céladon;* il en reviendra avec les mœurs douces du grand druide *Atamas*. 1756.

Adieu ; on ne peut être plus pénétré que je le ſuis de la conſtance généreuſe de votre amitié. Vous ſentez qu'il eſt néceſſaire à mon être de vous revoir encore, mais je le ſouhaite bien plus que je ne l'eſpère.

## LETTRE CCV.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 6 d'octobre.

Je ne vous écris pas ſi ſouvent, Monſeigneur, que quand vous preniez Minorque. J'imagine toujours qu'on a encore plus d'affaires à la cour qu'à l'armée. Les riens prennent quelquefois plus de temps que des aſſauts ; et d'ailleurs, il ne faut pas vexer d'ennui les héros qu'on aime.

Un anglais me mande qu'on veut dreſſer dans Londres une ſtatue à *Blakney*. J'ai répondu qu'apparemment on mettrait cette ſtatue dans votre temple.

Vous avez vu ſans doute le dernier Manifeſte du *Salomon* du Nord. Ce *Salomon* eſt prolixe ; mais on peut ſe donner carrière à la tête de cent mille hommes.

La reine de Saba ne répond point, mais elle agit. Je voudrais que vous commandaſſiez une armée dans ces circonſtances, et que *Salomon* apprît par vous à connaître une nation qu'il ne connaît point du tout.

1756. Voici les nouvelles que je reçus hier ; ſi elles ſont vraies, mon *Salomon* ſera un peu embarraſſé. Il m'a propoſé, il y a quatre mois, de le venir voir ; il m'a offert biens et dignités ; je ſais qu'elles ſont tranſitoires ; je les ai refuſées. Le roi ne s'en ſoucie guère, mais je voudrais qu'il pût en être informé. Le ſuiſſe *Voltaire* et la ſuiſſeſſe *Denis* ſont toujours pénétrés pour vous d'amour et de reſpect.

## LETTRE CCVI.

### AU MEME.

Aux Délices, 10 d'octobre.

SOUVENEZ-VOUS, mon héros, que, dans votre ambaſſade à Vienne, vous fûtes le premier qui aſſurâtes que l'union des maiſons de France et d'Autriche était néceſſaire, et que c'était un moyen infaillible de renfermer les Anglais dans leur île, les Hollandais dans leurs canaux, le duc de Savoie dans ſes montagnes, et de tenir enfin la balance de l'Europe.

L'événement doit enfin vous juſtifier. C'eſt une belle époque pour un hiſtorien que cette union, ſi elle eſt durable.

Voici ce que m'écrit une grande princeſſe plus intéreſſée qu'une autre aux affaires préſentes, par ſon nom et par ſes Etats :

„ La manière dont le roi de Pruſſe en uſe avec
„ ſes voiſins, excite l'indignation générale. Il n'y

„ aura plus de fureté depuis le Vefer jufqu'à la „ mer Baltique. Le corps germanique a intérêt que „ cette puiffance foit très-réprimée. Un empereur „ ferait moins à craindre, car nous efpérons que „ la France maintiendra toujours les droits des „ princes „. 1756.

On me mande de Vienne qu'on y eft très-embarraffé ; apparemment qu'on ne compte pas trop fur la promptitude et l'affection des Ruffes.

Il ne m'appartient pas de fourrer mon nez dans toutes ces grandes affaires ; mais je pourrais bien vous certifier que l'homme dont on fe plaint, n'a jamais été attaché à la France ; et vous pourriez affurer madame de *Pompadour* qu'en fon particulier elle n'a pas fujet de fe louer de lui. Je fais que l'impératrice a parlé, il y a un mois, avec beaucoup d'éloge, de madame de *Pompadour*. Elle ne ferait peut-être pas fâchée d'en être inftruite par vous ; et, comme vous aimez à dire des chofes agréables, vous ne manquerez peut-être pas cette occafion.

Si j'ofais un moment parler de moi, je vous dirais que je n'ai jamais conçu comment on avait de l'humeur contre moi, de mes coquetteries avec le roi de Pruffe. Si on favait qu'il m'a baifé un jour la main, toute maigre qu'elle eft, pour me faire refter chez lui, on me pardonnerait de m'être laiffé faire ; et fi on favait que cette année on m'a offert carte blanche, on avouerait que je fuis un philofophe guéri de ma paffion.

J'ai, je vous l'avoue, la petite vanité de défirer que deux perfonnes le fachent ; et ce n'eft pas une

1756. vanité, mais une délicateſſe de mon cœur, de déſirer que ces deux perſonnes le ſachent par vous. Qui connaît mieux que vous le temps et la manière de placer les choſes ? Mais j'abuſe de vos bontés et de votre patience. Agréez le tendre reſpect du ſuiſſe.

Je vous demande pardon du mauvais bulletin de Cologne, que je vous envoyai dernièrement ; on forge des nouvelles dans ce pays-là.

## LETTRE CCVII.

### A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 14 d'octobre.

Si madame de *la Poplinière* n'eſt pas guérie cet hiver, il faut que ſon mari lui donne un beau viatique pour aller trouver *Eſculape-Tronchin* au printemps. Dieu lit dans les cœurs et *Tronchin* dans les corps. Il a reſſuſcité deux fois ma nièce de *Fontaine ;* il a guéri une gangrène de vieillard. Madame de *Müy*, qui eſt arrivée mourante à Genève, il y a trois mois, a des joues, et vient chez moi coiffée en pyramide. Il me fait vivre. *Venite ad me*, *omnes qui laboratis*. Ce ſont là de vrais miracles, mais ils ſont auſſi rares que les faux ont été communs. Je me flatte que madame de *la Poplinière* ſera du petit nombre des élus. Pendant que *Tronchin* conſerve la vie à trois ou quatre perſonnes, on en tue vingt mille en Bohème. Je ne ſais pas encore le détail de la grande bataille. Les relations ſont différentes. Il paraît vraiſemblable que

notre *Salomon* eſt vainqueur. Heureux qui vit tranquille ſur le bord de ſon lac, loin du trône et loin de l'envie. 1756.

Mettez-moi à part, je vous prie, un *Derham* (*) et les Mémoires de *Philippe V*. Je vous demanderai d'autres livres à meſure que les beſoins viendront, et vous enverrez la cargaiſon par la diligence, afin de n'en pas faire à deux fois. Je ſuis très-ſenſible au ſoin que vous avez la bonté de prendre.

Vous me parlez de vers qu'on m'attribuait : n'eſt-ce pas une petite pièce qui finit ainſi ?

*Votre bonheur ſerait égal au mien.*

Ils ont plus de cent ans, et ils ont été faits pour le cardinal de *Richelieu*.

Je ne ſuis pas fâché d'être loin du centre des faux bruits et des tracaſſeries. J'oſe encore eſpérer qu'il y a des hommes plus puiſſans que moi, qui ſeront moins heureux que moi.

En vous remerciant, mon ancien ami, de m'avoir procuré le plaiſir de pouvoir être, auprès de notre docteur, le commiſſionnaire d'une perſonne dont je voudrais rendre la vie longue et heureuſe.

Si vous avez des nouvelles, *candidus imperti. Vale amice.*

(*) Célèbre phyſicien anglais.

1756.

## LETTRE CCVIII.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 1 de novembre.

Je n'ai point eu de cesse, mon héros, que je n'aye fait venir dans mon hermitage M. le duc de *Villars*, de son trône de Provence, pour le faire guérir par *Tronchin* d'un léger rhumatisme; et moi, j'en ai un goutteux, horrible, universel, que *Tronchin* ne guérit point, et qui m'a empêché de vous écrire. Quel plaisir m'a fait ce gouverneur des oliviers, quand il m'a parlé de vos lauriers et de l'idolâtrie qu'on a pour vous sur toutes les côtes !

Je vous avais envoyé de très-fausses nouvelles que je venais de recevoir de Strasbourg. J'en reçois de Vienne qui ne sont que trop vraies. On y est dans un chagrin de dépit et de consternation extrême. Il est certain que l'impératrice hasardait tout pour délivrer le roi de Pologne. M. de *Brown* avait fait passer douze mille hommes par des chemins qui n'ont jamais été pratiqués que par des chèvres ; il avait envoyé son fils au roi de Pologne. Ce prince n'avait qu'à jeter un pont sur l'Elbe, et venir à lui. Il promit pour le 9, puis pour le 10, le 12, le 13, et enfin il a fait son malheureux traité des Fourches caudines. Les Anglais et les guinées ont persuadé, dit-on, ses ministres.

On mande de Fontainebleau qu'on a prié le ministre du roi de Prusse de s'en retourner. Je n'ose le croire; je

ne crois rien, et j'efpère peu. On prétend que le roi de Pruffe mêle actuellement les piques de la phalange macédonienne à fa cavalerie. Ce font les mêmes piques dont mes compatriotes les Suiffes fe font fervis long-temps. Je ne fuis pas du métier; mais je crois qu'il y a une arme, une machine bien plus sûre, bien plus redoutable; elle fefait autrefois gagner furement des batailles. J'ai dit mon fecret à un officier, ne croyant pas lui dire une chofe importante, et n'imaginant pas qu'il pût fortir de ma tête un avis dont on pût faire ufage dans ce beau métier de détruire l'efpèce humaine. Il a pris la chofe férieufement. Il m'a demandé un modèle; il l'a porté à M. d'*Argenfon*. On l'exécute à préfent en petit; ce fera un fort joli engin. On le montrera au roi. Si cela réuffit, il y aura de quoi étouffer de rire que ce foit moi qui fois l'auteur de cette machine deftructive. Je voudrais que vous commandaffiez l'armée, et que vous tuaffiez force pruffiens avec mon petit fecret.

J'ai eu la vanité de fouhaiter qu'on sût mes nobles refus à votre cour. J'aurais celle d'aller à Vienne, fi j'étais jeune et ingambe, et fi je n'étais pas dans mes Délices avec votre fervante; mais je fuis un rêveur paralytique, et je mourrai de douleur de ne pouvoir vous faire ma cour avant de mourir. Je n'ai de libre que la main droite. Je m'en fers comme je peux pour renouveler mon très-tendre refpect à mon héros, qui daignera me conferver fon fouvenir.

1756.

## LETTRE CCIX.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1 de novembre.

MON très-cher ange, il y a long-temps que je ne vous ai parlé du tripot. M. le duc de *Villars* eſt venu de Provence dans mon hermitage, et il a inſiſté ſur Zulime comme vous-même. Je l'avais engagé à venir ſe faire guérir, par le grand *Tronchin*, d'un petit rhumatiſme que le ſoleil de Marſeille et d'Aix n'avait pu fondre. A peine eſt-il arrivé que j'ai été pris d'un rhumatiſme général ſur tout mon pauvre corps, et notre *Tronchin* n'y peut rien. Il me reſte une main pour vous écrire; mais il n'y a pas chez moi une goutte de ſang poëtique qui ne ſoit figée. Heureuſement nous avons du temps devant nous. Vous ſavez comment s'eſt terminée la pièce de Pirna, par des ſifflets. Il a rendu enfin le livre de poëſie; le voilà libre, ſans armée et ſans argent. On eſt déſeſpéré à Vienne. Le diable de *Salomon* l'emporte et l'emportera. S'il eſt toujours heureux et plein de gloire, je ſerai juſtifié de mon ancien goût pour lui; s'il eſt battu, je ſerai vengé.

J'eſpère que vous verrez bientôt madame de *Fontaine*, qui a été ſur le point de mourir aux Délices pour avoir abuſé de la ſanté que *Tronchin* lui avait rendue, et pour avoir été gourmande. M. le maréchal de *Richelieu* me mande que ce qui paraît feſable à votre amitié et à la bonté de votre cœur, ne l'eſt guère à la

prévention. Je m'en ſuis toujours douté, et je crois connaître le terrain. Il faut que votre archevêque reſte à Conflans et moi aux Délices; chacun doit remplir ſa vocation. La mienne ſera de vous aimer et de vous regretter juſqu'à mon dernier moment. 1756.

On me mande qu'il y a une édition infame de la Pucelle que cet honnête homme de *la Beaumelle* avait fait imprimer, et qu'on débite dans Paris; mais heureuſement les mandemens ſont plus de bruit que les pucelles.

Vous ne m'avez jamais parlé de l'état de M. de *la Marche;* je voulais qu'il vînt ſe mettre entre les mains de *Tronchin*, mais on dit qu'il eſt dans un état à ne ſe mettre dans les mains de perſonne. O pauvre nature humaine! à quoi tiennent nos cervelles, notre vie, notre bonheur! Portez-vous bien, vous, madame d'*Argental* et tous les anges; et conſervez-moi une amitié qui embellit mes Délices, qui me conſole de tout, et qui ſeule peut me rendre quelque génie.

1756.

# LETTRE CCX.

## A M. THIRIOT.

Aux Délices, 28 de novembre.

Je ſuis perſuadé, mon ancien ami, que vous ne ſerez pas privé du petit legs que vous a fait madame de *la Poplinière*. Son mari, qui en avait uſé ſi généreuſement avec elle, en uſera de même avec vous. Il aime à faire des choſes nobles. Je compterais autant ſur ſon caractère que ſur ſon billet. Je n'oſe vous prier d'ajouter au petit paquet de livres que vous m'envoyez, cette infame édition de la Pucelle qu'on dit faite par *la Beaumelle* et par d'*Arnaud*. Je ne devrais pas infecter mon cabinet de ces horreurs; mais il faut tout voir. Je me flatte que les honnêtes gens ne m'imputeront pas de telles indignités. En vérité, il faudrait faire un exemple de ceux qui impoſent ainſi au public, et qui répandent le ſcandale ſous le nom d'autrui.

On me parle encore de je ne ſais quels vers qui courent contre le roi de Pruſſe. Ceux qui me ſoupçonnent me connaiſſent bien mal. C'eſt le comble de la lâcheté d'écrire contre un prince à qui on a appartenu.

Je vous fais mon compliment de quitter vos moines. Il n'y a que leur bibliothéque de bonne, et vous avez à deux pas celle du roi qui eſt meilleure.

Mes reſpects à madame de *Sandwich;* je crois qu'elle n'eſt pas fâchée des humiliations que les Wighs eſſuient. La France joue à préſent un beau

rôle dans l'Europe. On ſent encore mieux cette gloire dans les pays étrangers qu'à Paris. On entend la voix libre des nations; elles parlent toutes avec reſpect, juſqu'aux Anglais mêmes; il leur manquait d'être humbles. 1756.

Adieu; la goutte et la calomnie me tracaſſent. Je vous embraſſe.

## LETTRE CCXI.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Aux Délices, 28 de novembre.

COMMENT voulez-vous, mon cher ange, que je faſſe des Zulime et des chevaleries, quand les calomnies de Paris viennent me glacer dans mes Alpes? Cette infame édition que *la Beaumelle* et d'*Arnaud* avaient, dit-on, faite de concert, n'a que trop de cours. Je vois les perſonnes à qui je ſuis le plus attaché, attaquées indignement ſous mon nom. Madame de *Pompadour* y eſt outragée d'une manière infame; et comment encore ſe juſtifier de ces horreurs? comment écrire à madame de *Pompadour* une lettre qui ferait rougir et celui qui l'écrirait et celle qui la recevrait? On parle auſſi de vers ſanglans contre le roi de Pruſſe, que la même malignité m'impute. Je vous avoue que je ſuccombe ſous tant de coups redoublés. Le corps ne s'en porte pas mieux, et l'eſprit ſe flétrit par la douleur. S'il me reſtait quelque génie, pourrais-je mettre à travailler un temps qu'il faut employer

1756. continuellement à détruire l'impoſture? Je n'ai plus ni ſanté, ni conſolation, ni eſpérance; et je n'éprouve, au bout de ma carrière, que le repentir d'avoir conſacré aux belles-lettres une vie qu'elles ont rendue malheureuſe. Si je m'étais contenté de les aimer en ſecret, ſi j'avais toujours vécu avec vous, j'aurais été heureux; mais je me ſuis livré au public et je ſuis loin de vous, cela eſt horrible.

## LETTRE CCXII.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 8 de décembre.

Je vous ſouhaite de bonnes et de belles années, c'eſt-à-dire, celles auxquelles vous êtes accoutumé, Monſeigneur; et je m'y prends tout exprès un peu à l'avance, car vous allez être accablé de lettres dans ce temps-là. Je me trompe encore, ou vous entrez en exercice de premier gentilhomme de la chambre, ou vous inſtallerez M. le duc de *Fronſac*, ce qui ne vous occupera pas moins. Et qui ſait ſi au printemps vous n'irez pas encore commander quelque armée? qui ſait ſi vous ne ferez pas gagner des batailles à l'impératrice? Vous n'aviez pas déplu à ſa mère, vous ſeriez le vengeur de la fille. Les grenadiers français ne ſeraient pas fâchés de vous ſuivre, et d'oppoſer leur impétuoſité aux pas meſurés des Pruſſiens. Milord *Maréchal*, qui m'eſt venu voir dans mon trou ces jours paſſés, dit des choſes bien étonnantes. Il prétend qu'à la dernière bataille, ce ſont huit bataillons ſeulement

qui ont foutenu tout l'effort de l'armée autrichienne. 1756.
Je m'imagine que contre vous il en aurait fallu un peu davantage. Je voudrais vous y voir, tout paralytique que je fuis. Il me femble que vous êtes fait pour notre nation, et elle pour vous.

Nous avons ici le frère d'un nouveau fecrétaire d'Etat d'Angleterre; il chante vos louanges, et non pas celles de fon pays. Il vient chez moi beaucoup d'anglais, jamais je ne les ai vus fi polis; je penfe qu'ils vous en ont l'obligation.

Commandez des armées ou donnez des fêtes. Quelque chofe que vous faffiez, vous ferez toujours le premier des Français à mes yeux, et le plus cher à mon cœur qui vous appartient avec le plus profond refpect. Ma nièce partage mes fentimens. J'écris rarement; mais que voulez-vous que dife un folitaire, un fuiffe, un malingre ?

## LETTRE CCXIII.

### A M. THIRIOT.

Le 19 de décembre.

On m'a enfin envoyé de Paris une de ces abominables éditions de la Pucelle. Ceux qui m'avaient mandé, mon ancien ami, que *la Beaumelle* et d'*Arnaud* avaient fabriqué cette œuvre d'iniquité, fe font trompés, du moins à l'égard de d'*Arnaud*. Il n'eft pas poffible qu'un homme qui fait faire des vers ait pu en griffonner de fi plats et de fi ridicules. Je ne parle point des horreurs dont cette rapfodie eft farcie;

1756. elles font frémir l'honnêteté comme le bon ſens; je ne ſais rien de ſi ſcandaleux ni de ſi puniſſable. On dit qu'on a découvert que *la Beaumelle* en était l'auteur, et qu'on l'a transféré de la baſtille pour le mettre à Vincennes dans un cachot ; mais c'eſt un bruit populaire qui me paraît ſans fondement. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'un tel éditeur mérite mieux. Voilà aſſurément une manœuvre bien criminelle. Les hommes ſont trop méchans. Heureuſement il y a toujours d'honnêtes gens parmi les monſtres, et des gens de goût parmi les ſots. Quiconque aura de l'honneur et de l'eſprit me plaindra qu'on ſe ſoit ſervi de mon nom pour débiter ces déteſtables misères. Si vous ſavez quelque choſe ſur ce ſujet auſſi triſte qu'impertinent, faites-moi l'amitié de m'en inſtruire.

Mandez-moi ſurtout ſi vous avez votre diamant. Je m'intéreſſe beaucoup plus à vos avantages qu'à ces ordures, dont je vous parle avec autant de dégoût que d'indignation.

Je vous embraſſe du meilleur de mon cœur.

LETTRE

## LETTRE CCXIV.

1756.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, 20 de décembre.

Je suis honteux, Monseigneur, d'importuner mon héros qui a bien autre chose à faire qu'à lire mes lettres; mais je ne demande qu'un mot de réponse pour le fatras ci-dessous.

1°. Un anglais vint chez moi, ces jours passés, se lamenter du sort de l'amiral *Bing* dont il est ami. Je lui dis que vous m'aviez fait l'honneur de me mander que ce marin n'était point dans son tort, et qu'il avait fait ce qu'il avait pu. Il me répondit que ce seul mot de vous pourrait le justifier; que vous aviez fait la fortune de *Blakney*, par l'estime dont vous l'avez publiquement honoré; et que, si je voulais transcrire les paroles favorables que vous m'avez écrites pour *Bing*, il les enverrait en Angleterre. Je vous en demande la permission; je ne veux et je ne dois rien faire sans votre aveu. Voilà pour le vainqueur de Mahon.

Voici une autre requête pour le premier gentilhomme de la chambre; c'est qu'il ait la bonté d'ordonner qu'on joue Rome sauvée à la cour cet hiver, sous sa dictature. *La Noue* quitte à Pâques, et M. d'*Argental* prétend que cette faveur de votre part est de la dernière importance.

Ce tendre d'*Argental* me mande qu'il a poussé bien plus loin ses sollicitations; mais ce serait étrangement abuser de vos bontés qu'il ne faut certainement pas hasarder en ce temps-ci.

1756. J'apprends que *la Beaumelle*, avant de faire pénitence, avait apporté une édition de la Pucelle, où il a fourré un millier de vers de sa façon; qu'on la vend publiquement, qu'elle est remplie d'atrocités contre les personnes les plus respectables, et que c'est l'ouvrage le plus criminel qu'on ait jamais fait en aucune langue. On donne cette horreur sous mon nom. Elle est si mal-adroite qu'il y a dans l'ouvrage deux endroits assez piquans contre moi-même. Il y a bien des choses dignes des halles, mais il suffira d'un dévot pour m'attribuer cette infamie. Je crois que c'est un torrent qu'il faut laisser passer. La vérité perce à la longue, mais il faut du temps et de la patience. Vous en avez beaucoup de lire mes lettres au milieu de vos occupations. Votre nouvel hôtel, la Guienne, l'année d'exercice! vous ne devez pas avoir du temps de reste. J'en abuse, je vous en demande pardon. J'ose attendre deux petits mots. Je vous renouvelle mon tendre respect, et madame *Denis* se joint à moi.

## LETTRE CCXV.

1756.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 20 décembre.

MON cher ange, j'ai vu cette infamie que l'on impute à *la Beaumelle*, et que je n'impute qu'à un diable, et à un sot diable. Il y a deux endroits assez piquans contre moi dans cette rapsodie digne des halles, qu'on a osé imprimer sous mon nom. Je n'ai jamais vu d'ailleurs d'ouvrage plus digne à la fois de mépris et de châtiment; mais je crois à présent le parlement et le public occupés de soins plus pressans que de celui de juger un petit libelle. Je me console par la juste espérance que les honnêtes gens et les gens de goût me rendront justice. Vous y contribuez plus que personne, vos amis vous secondent; il serait bien étrange que la vérité ne triomphât pas, quand c'est vous qui l'annoncez.

Si cette affreuse calomnie a des suites, je suis très-sûr que vous serez le premier à m'en instruire. Je crois qu'à présent je n'ai rien à faire qu'à déplorer tranquillement la méchanceté des hommes. M. le duc de *la Vallière* m'a mandé les mêmes choses que vous; il veut bien se charger d'assurer madame de *Pompadour* de mon attachement et de ma reconnaissance pour ses bontés, et il répond qu'elle ne prêtera point l'oreille à la calomnie.

Ce n'est pas assurément le temps que M. le maréchal de *Richelieu* entame ce que votre amitié généreuse

1756. lui a ſuggéré, et je ſuis bien loin de lui laiſſer ſeulement envifager que je veuille mettre ſes bontés à l'épreuve. Pour Rome ſauvée et les autres pièces, ce ſont là des choſes qu'on peut demander hardiment. Je n'y ai pas manqué, et j'eſpère que vous vous joindrez à moi.

Zulime ne ſera plus Zulime, elle changera de nom ſans changer de caractère. Le lieu de la ſcène ne ſera plus le même. Il y aura quelques ſcènes nouvelles ; et comme les deux derniers actes ſont abſolument différens de ceux qui furent joués, la pièce ſera en effet toute neuve. Le reſte viendra quand il pourra, quand j'aurai de la ſanté, de la force, de la tranquillité, quand la calomnie ne viendra plus aſſiéger mon hermitage, déſoler mon cœur, et éteindre mon pauvre génie. Je vous embraſſe avec larmes, mon reſpectable ami.

Il n'eſt pas douteux que *la Beaumelle* n'ait été l'auteur et l'éditeur, avec ſes aſſociés, de cet abominable ouvrage. Je le reconnais à cent traits. Voilà pour la ſeconde fois qu'il fait imprimer mes propres ouvrages farcis de tout ce que ſa rage pouvait lui dicter. Il y a des horreurs contre le roi même. Leur platitude ne les rend pas moins criminelles. Ce libelle eſt un crime de lèſe-majeſté, et il ſe vend impunément dans Paris.

## LETTRE CCXVI. 1756.

A M. PIERRE ROUSSEAU, *de Toulouſe*, *Auteur du Journal encyclopédique.*

Suppoſée écrite de Paris, le . . .

PARMI les nouvelles affligeantes pour les bons citoyens dans pluſieurs parties de l'Europe, il y en a de bien déſagréables dans la littérature. On ſe contentait autrefois de critiquer les auteurs, on a fait ſuccéder à cette critique permiſe un brigandage inoui ; on fait imprimer leurs ouvrages falſifiés et infectés de tout ce qu'on croit pouvoir nourrir la malignité, pour favoriſer le débit. Voici comme s'explique, ſur ce criminel abus, M. l'abbé *Trublet* dans ſa préface des lettres de feu M. de *la Motte :*

„ On donne de nouvelles éditions des ouvrages „ des gens célèbres, pour avoir occaſion d'y répandre „ les notes les plus ſcandaleuſes et les traits les plus „ ſatiriques contre leurs auteurs. Il était réſervé à „ notre ſiècle de voir pratiquer, dans les lettres, ce „ brigandage „.

Le ſage auteur de cette remarque parlait ainſi en 1754, à l'occaſion du Siècle de *Louis XIV*, dont M. *la Beaumelle* s'aviſa de faire et de vendre une édition chargée de tout ce que l'ignorance a de plus hardi, et de ce que l'impoſture a de plus odieux. La même aventure ſe renouvelle depuis cinq ou ſix mois. Le même éditeur a falſifié pluſieurs lettres de madame

1756. de *Maintenon*, et en a ſuppoſé quelques-unes de M. le maréchal de *Villars*, de M. le duc de *Richelieu*, qu'ils n'ont jamais écrites ; et c'eſt encore là le moindre abus dont on doit ſe plaindre dans la publication ſcandaleuſe des prétendus Mémoires de madame de *Maintenon*.

Le comble de ces manœuvres infames eſt une édition d'un poëme intitulé la Pucelle d'Orléans. L'éditeur a le front d'attribuer cet ouvrage à l'auteur de la Henriade, de Zaïre, de Mérope, d'Alzire, du Siècle de *Louis XIV*; et, tandis que nous attendons de lui une Hiſtoire générale, et qu'il travaille encore au Dictionnaire encyclopédique, on oſe mettre ſur ſon compte le poëme le plus plat, le plus bas et le plus groſſier qui puiſſe ſortir de la preſſe. En voici quelques vers pris au haſard :

Louis s'en vint du fond des Pays-Bas,
Pour cogner Charle et heurter le trépas.....
Là les lépreux, les femmes bien appriſes
Devaient changer de robe et de chemiſes....
L'heureux Villars, bon français, plein de cœur,
Gagna le quitte ou double avec Eugène.....
Pour les idiots ce fut une trompette;
Le drôle avait étudié ſa bête.
Il dit que Dieu, roulé dans un buiſſon,
A lui chétif avait donné leçon......
Il les pria, de la part de madame,
A manger caille, oie et bœuf au gros lard.....
Chandos ſuant et ſoufflant comme un bœuf,
Tâte du doigt ſi l'autre eſt une fille ;
Au diable ſoit, dit-il, ma ſotte aiguille......

Sous le foyer d'un grand feu de charbon, 1756.
La tête hors d'un énorme chaudron :
Pendez, pendez, le vilain ſemblait dire ;
Baiſer ſoubrette eſt pécher dans la loi....
Agnès baiſait, Agnès était faillie.....
A ſes baiſers il veut que l'on ripoſte,
Et qu'on l'invite à courir chaque poſte.....
Lecteur, ma Jeanne aura ſon pucélage
Juſqu'à ce que les vierges du Seigneur,
Malgré leurs vœux, ſachent garder le leur.

La plume ſe refuſe à tranſcrire le tiſſu des ſottes et abominables obſcénités de cet ouvrage de ténèbres. Tout ce qu'on reſpecte le plus y eſt outragé autant que la rime, la raiſon, la poëſie et la langue. On n'a jamais vu d'écrit ni ſi plat ni ſi criminel ; et c'eſt ce langage des halles qu'on a le front d'attribuer à l'auteur de la Henriade, contre lequel même on trouve dans le poëme deux ou trois traits parmi tant d'autres qui attaquent groſſièrement les plus honnêtes gens du monde. Ceux qui, trompés par le titre, ont acheté cette miſérable rapſodie, ont conçu l'indignation qu'elle mérite. Si une telle horreur parvient juſqu'à vous, Monſieur, elle excitera en vous les mêmes ſentimens, et vous n'aurez pas de peine à les inſpirer au public.

1756.

# LETTRE CCXVII.

## A MADAME DU BOCAGE.

Aux Délices, route de Genève, 30 de décembre.

COMMENT faites-vous, Madame, pour nous donner à la fois tant de plaiſir et tant de jalouſie? Nous avons reçu, madame *Denis* et moi, votre préſent avec tranſport; nous le liſons avec le même ſentiment. C'eſt après la lecture du ſecond chant que nous interrompons notre plaiſir, pour avoir celui de vous remercier. Ce ſecond chant ſurtout nous paraît un effort et un chef-d'œuvre de l'art. Nous ne pouvons différer un moment à nous joindre avec tous ceux qui vous diront combien vous faites d'honneur à un art ſi difficile, à notre ſiècle que vous enrichiſſez, et à votre ſexe dont vous étiez déjà l'ornement. Que vous êtes heureuſe, Madame! Tout le monde, ſans doute, vous rend la même juſtice que nous. On ne falſifie point, on ne corrompt point les beaux ouvrages dont vous gratifiez le public, tandis que, moi chétif, je ſuis en proie à des miſérables qui, ſous le nom d'une certaine Pucelle, impriment tout ce que la groſſièreté a de plus bas, et ce que la méchanceté a de plus atroce. Je me conſole en vous liſant, Madame; et, permettez-moi de le dire, en comptant ſur votre juſtice et ſur votre amitié. Vous la devez, Madame, à un homme qui ſent auſſi vivement que moi tout ce que vous valez, qui s'intéreſſe à votre gloire, et qui vous ſera toujours attaché malgré l'éloignement.

Madame *Denis* vous dit les mêmes choses que moi ; nous vous remercions mille fois. Nous allons reprendre notre lecture ; nous vous aimons, nous vous admirons. Comment vous dire que je suis comme un autre, Madame, avec respect, &c. ? 1756.

## LETTRE CCXVIII.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, 3 de janvier.

L'HUMANITÉ et moi, nous vous remercions de votre lettre. J'en ai donné copie selon vos ordres, Monseigneur. Si elle ne fait pas beaucoup de bien à l'amiral *Bing*, elle vous fera au moins beaucoup d'honneur ; mais je ne doute pas qu'un témoignage comme le vôtre ne soit d'un très-grand poids. Vous avez contribué à faire *Blakney* pair d'Angleterre, vous sauverez l'honneur et la vie à l'amiral *Bing*. 1757.

Le mémoire de l'envoyé de Saxe, présenté aux Etats-généraux, et qui est une réponse au mémoire justificatif du roi de Prusse, fait par-tout la plus vive impression. Je n'ai guère vu de pièce plus forte et mieux écrite. Si les raisons décidaient du sort des Etats, le roi de Pologne serait vengé ; mais ce sont les fusils et la marche redoublée qui jugent les causes des souverains et des nations.

Les Prussiens ont quitté Leipsick ; ils sont en Lusace où l'on se bat au milieu des neiges. On me mande

1757. de Vienne *qu'on y a une crainte de ces Pruſſiens très-indécente.* Je voudrais vous voir conduire contre eux gaiement des français de bonne volonté, et voir ce que peut ſous vos ordres *la furia franceſe* contre le pas de meſure et la grave diſcipline; mais je craindrais que quelque balle vandale n'allât déranger l'eſtomac du plus aimable homme de l'Europe.

Je vous écris, Monſeigneur, dès que j'ai quelque choſe à vous mander. Alors mon cœur et ma plume vont vîte. Mais quand je ne vois que mes arbres et mes paperaſſes, que voulez-vous que le ſuiſſe vous mande? mes paroles oiſeuſes auraient-elles beau jeu au milieu de toutes vos occupations, de tous vos devoirs, des tracaſſeries parlementaires et épiſcopales, et de la criſe de l'Europe? Vous voilà-t-il pas bien amuſé quand je vous ſouhaiterai cinquante années heureuſes, quand je vous dirai que la ſuiſſe *Denis* et le ſuiſſe *Voltaire* vous adorent? Vous avez bien à faire de nos ſornettes! Conſervez-moi vos bontés, et agréez mon très-tendre reſpect.

## LETTRE CCXIX. 1757.

### A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Laufane, 10 de janvier.

Si vous veniez, ma chère nièce, paffer l'hiver à Laufane, et l'été aux Délices, vous pourriez vous vanter d'être dans les deux plus belles fituations de l'Europe, et vous auriez la comédie par-tout. Nous la jouons à Laufane, nous la voyons auprès de Genève; et, fi les prédicans en croient M. d'*Alembert* leur bon ami, ils l'auront bientôt dans leur ville : cela eft plus honnête que d'aller s'égorger en Allemagne, comme font tant de gens, parce qu'ils n'ont pas mieux à faire. Si on était fenfé, on ne fongerait qu'à paffer une vie douce.

Je crois votre fanté à préfent raffermie. *Tronchin* a commencé, le régime et l'exercice ont achevé l'ouvrage. Vous vous êtes fait un plan de vie agréable, vous avez un fils qui fait votre confolation, vous avez des amis, vous êtes libre, et enfin vous êtes aimable ; vous devez être heureufe.

J'ai reçu une lettre de monfieur votre fils dont je fuis très-content. Il me paraît s'être formé en peu de temps; voilà ce que c'eft que d'avoir une mère qui eft bonne compagnie. Il m'apprend que vous avez chez vous M. de *la Bletterie* qui veut bien quelquefois encourager fes études : il eft trop heureux d'être à portée de recevoir des avis d'un homme de ce mérite.

1757. Vous aurez, je crois, ma maigre effigie que vous demandez pour l'académie et pour vous. Il y a dans Lausane un peintre de paſſage, qui peint en paſtel preſque auſſi bien que vous. Quelque répugnance que j'aye à faire crayonner ma vieille mine, il faut bien s'y réſoudre, et être complaiſant : c'eſt bien l'être que de jouer la comédie à mon âge, et de ſouffrir qu'on m'envoye de Paris des habits de *Zamti* et de *Narbas*. C'eſt une fantaiſie de votre ſœur : elle en a bien d'autres qui deviennent les miennes. Elle fait ajuſter la maiſon de Lauſane comme ſi elle était ſituée ſur le Palais royal. Il eſt vrai que la poſition en vaut la peine. La pointe du ſérail de Conſtantinople n'a pas une plus belle vue ; je ne ſuis d'ailleurs incommodé que des mouches au milieu de l'hiver. Je voudrais vous tenir dans cette maiſon délicieuſe ; je n'en ſuis point ſorti depuis que je ſuis à Lauſane. Je ne peux me laſſer de vingt lieues de ce beau lac, de cent jardins, des campagnes de la Savoie, et des Alpes qui les couronnent dans le lointain ; mais il faudrait avoir un eſtomac, ma chère nièce ; cela vaut mieux que l'aſpect de Conſtantinople.

Si vous ſavez quelque choſe du procès de monſieur d'*Alembert* avec les prédicans de *Calvin*, et de ſa prétendue renonciation à l'Encyclopédie, je vous prie de m'en faire part.

Avez-vous lu la tragédie d'Iphigénie en Tauride ? L'auteur me l'a envoyée, mais je ne l'ai pas encore reçue. Pour moi, je ne travaille plus que pour notre petit théâtre de Lauſane : il vaut mieux ſe réjouir avec ſes amis, que de s'expoſer à un public toujours dangereux. Je ſuis très-loin de regretter le parterre

de Paris; je ne regrette que vous. Mille complimens au grand écuyer de *Cyrus.* (*) 1757.

Quoi qu'on en dise, on aurait eu grand besoin de nos chars contre la cavalerie de *Luc* (**). Il voulait mourir il y a trois mois, et à présent le voilà au comble de la gloire. Il ne m'écrit plus; *les honneurs changent les mœurs.*

Adieu, ma chère enfant.

## LETTRE CCXX.

### A M. THIRIOT.

A Monrion, 13 de janvier.

Eh bien! vous courez donc de belle en belle, et vous prétendez qu'on ne meurt que de chagrin: ajoutez-y, je vous prie, les indigestions.

Il n'a pas tenu à *Robert-François Damiens* que le descendant d'*Henri IV* ne mourût comme ce héros. J'apprends dans le moment, et assez tard, cette abominable nouvelle. Je ne pouvais la croire; on me la confirme; elle glace le sang; on ne sait où l'on en est. Quoi, dans ce siècle! quoi, dans ce temps éclairé! quoi, au milieu d'une nation si polie, si douce, si légère, un *Ravaillac* nouveau! Voilà donc ce que produiront toujours des querelles de prêtres! Les temps éclairés n'influeront que sur un petit nombre d'honnêtes gens: le vulgaire sera toujours fanatique. Ce sont

(*) M. de *Florian.*

(**) Le roi de Prusse.

1757. donc là les abominables effets de la bulle *Unigenitus*, et des graves impertinences de *Quesnel*, et de l'insolence de *le Tellier*.

Je n'avais cru les jansénistes et les molinistes que ridicules, et les voilà sanguinaires, les voilà parricides.

Je vous supplie, mon ancien ami, de me mander ce que vous saurez de cet incroyable attentat, si votre main ne tremble pas. Ecrivez-moi par Pontarlier : les lettres arrivent deux jours plutôt par cette voie. *A Monrion, par Pontarlier*, s'il vous plaît. C'est là que je passe mon hiver dans des souffrances assez grandes, en attendant que votre conversation les adoucisse dans ma petite retraite des Délices auprès de Genève.

J'ai cette indigne édition de la Pucelle. Je me flatte qu'on n'en parle plus. Nous sommes dans le temps de tous les crimes.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

## LETTRE CCXXI.

1757.

### A M. VERNES, *miniſtre à Genève.*

A Monrion, le 13 de janvier.

C'EST une choſe bien honorable pour Genève, mon cher et aimable miniſtre, qu'on imprime dans cette ville que *Servet* était un ſot, et *Calvin* un barbare; vous n'êtes point calviniſtes, vous êtes hommes. En France on eſt fou, et vous voyez qu'il y a des fous furieux (*). *Ravaillac* a laiſſé des bâtards : j'ai bien peur que celui-ci ne ſoit un prêtre janſéniſte. Les jéſuites ont à ſe plaindre qu'il ait été ſur leur marché.

Je ne ſais encore aucun détail de cette horrible aventure. Si vous apprenez quelque choſe dans votre ville où l'on apprend tout, faites-en part aux ſolitaires de Monrion. Je ſuis bien fâché que vous ne ſoyez venu dans cet hermitage que quand je n'y étais pas. Madame *Denis* et moi, nous vous feſons les plus ſincères et les plus tendres complimens.

(*) On venait d'apprendre l'attentat de *Damiens.*

1757.

## LETTRE CCXXII.

### A M. DE CIDEVILLE. (*)

A Monrion, le 16 de janvier.

Nous vous ſommes très-obligés, Monſieur, de nous avoir raſſurés ſur l'état du roi, après nos juſtes alarmes. Toutes les nouvelles s'accordent à dire qu'il eſt très-bien, et que cette affreuſe cataſtrophe ne peut avoir nulle ſuite fâcheuſe. Il eſt fort à déſirer qu'on puiſſe faire parler ce monſtre; c'eſt certainement un fou fanatique; mais s'il a des complices, il eſt bien eſſentiel de les connaître. Mandez-moi tout ce que vous ſaurez.

J'eſpère qu'après tant d'alarmes tout ſera tranquille dans Paris avant quinze jours. Si l'on avait fait des petites maiſons pour le clergé et le parlement, et qu'on eût jeté ſur leurs querelles tout le ridicule qu'elles méritent, il y aurait eu moins de têtes échauffées, et par conſéquent moins de fanatiques. Le public a mis trop d'importance à ces misères: de bons ridicules et de grands ſeaux d'eau, c'eſt la ſeule façon d'apaiſer tout.

Mon oncle a fait à notre ſiècle plus d'honneur qu'il ne mérite, quand il a dit que la philoſophie avait aſſez gagné en France, et que nos mœurs étaient trop douces actuellement pour craindre que les Français puſſent dorénavant aſſaſſiner leurs rois. Il

(*) Une partie de cette lettre eſt de madame *Denis*, et le reſte de M. de *Voltaire*.

eſt

est désespéré de s'être trompé, car il aime véritablement et la France et son roi; mais un fou ne fait pas la nation. Le roi est aimé, et mérite de l'être à tous égards. 1757.

Adieu, Monsieur; songez quelquefois à vos amis des Délices, et soyez persuadé qu'ils ont pour vous la plus tendre et la plus inviolable amitié.

Il faut, mon cher et ancien ami, que la tête ait tourné à ce huguenot de *Cramer* qui m'avait tant promis de vous apporter mes guenilles.

Les étrangers me reprochent d'avoir insinué, dans plus d'un endroit, que, vous autres Français, vous êtes doux et philosophes. Ils disent qu'on assassine trop de rois en France pour des querelles de prêtres. Mais un chien enragé d'Arras, un malheureux convulsionnaire de Saint-Médard, qui croit tuer un roi de France avec un canif à tailler des plumes, un forcené idiot, un si sot monstre a-t-il quelque chose de commun avec la nation? Ce qu'il y a de déplorable, c'est que l'esprit convulsionnaire a pénétré dans l'ame de cet exécrable coquin. Les miracles de ce fou de *Pâris*, l'imbécille *Montgeron* ont commencé, et *Robert-François Damiens* a fini. Si *Louis XIV* n'avait pas donné trop de poids à un plat livre de *Quesnel*, et trop de confiance aux fureurs du fripon *le Tellier*, son confesseur, jamais *Louis XV* n'eût reçu de coup de canif. Il me paraît impossible qu'il y ait eu un complot; en ce cas, je suis justifié des éloges de ma nation : s'il y a un complot, je n'ai rien à dire.

Je vous embrasse tendrement, vous et le grand abbé. N'oubliez jamais votre vieux et attaché camarade.

1757. LETTRE CCXXIII.

## A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Monrion, 16 de janvier.

CECI eſt pour ma nièce, ma compagne en maladies; pour mon neveu le juge et le prédicateur, pour mon petit-neveu, pour M. de *Florian*, que j'embraſſe tous du meilleur de mon cœur. Nous ſommes un peu malades, madame *Denis* et moi, à Monrion.

Les bons Suiſſes me reprochent d'avoir trop loué une nation et un ſiècle qui produiſent encore des *Ravaillac.* Je ne m'attendais pas que des querelles ridicules produiraient de tels monſtres. Je crois bien que *Robert-François Damiens* n'a point de complices; mais c'eſt un chien qui a gagné la rage avec les *chiens de Saint-Médard;* c'eſt un reſte des convulſions. On ne doit pas me reprocher du moins d'avoir tant écrit contre le fanatiſme; je n'en ai pas encore aſſez dit. S'il y a quelque choſe de nouveau, nous prions inſtamment M. de *Florian*, qui n'épargne pas ſes peines, de ſe ſouvenir de nous.

Songez à votre ſanté, ma chère nièce; j'ai fait un fort beau préſent au grand *Tronchin* le guériſſeur: il en eſt très-content.

Voici ce teſtament que vous demandez, ma chère enfant; je vous prie d'en donner copie ſur le champ à M. d'*Argental* et à *Thiriot.* Ce nouveau teſtament eſt meilleur que l'ancien qui court ſous mon nom.

1757.

# LETTRE CCXXIV.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Monrion, 20 de janvier.

MON cher ange, je ſens tout le prix de votre ſouvenir dans un temps où vous êtes ſi conſterné de l'horrible aventure, et ſi occupé à remplir le vide immenſe laiſſé dans le parlement. Votre aſſiduité à des devoirs nouveaux dont vous êtes diſpenſé, eſt un mérite dont le parlement, le public et la cour doivent vous tenir compte. Je me flatte, pour l'honneur de la nation et du ſiècle, et pour le mien, qui ai tant célébré cette nation et ce ſiècle, qu'on ne trouvera nulle ombre de complicité, nulle apparence de complot dans l'attentat auſſi abominable qu'abſurde de ce poliſſon d'aſſaſſin, de ce miſérable bâtard de *Ravaillac.* J'eſpère qu'on n'y trouvera que l'excès de la démence : il eſt vrai que cette démence aura été inſpirée par quelques diſcours fanatiques de la canaille : c'eſt un chien mordu par quelques chiens de la rue, qui ſera devenu enragé. Il paraît que le monſtre n'avait pas un deſſein bien arrêté, puiſque, après tout, on ne tue point des rois avec un canif à tailler des plumes. Mais pourquoi le ſcélérat avait-il trente louis dans ſa poche ? *Ravaillac* et *Jacques Clément* n'avaient pas un ſou. Je n'oſe importuner votre amitié ſur les détails de cet exécrable attentat. Mais comment me juſtifierai-je d'avoir tant

1757. affuré que ces horreurs n'arriveraient plus, que le temps du fanatifme était paffé, que la raifon et la douceur des mœurs régnaient en France ? Je voudrais que dans quelque temps on rejouât Mahomet. Je n'ofe vous parler à préfent de cette Hiftoire générale, ou plutôt de cette peinture des misères humaines, de ce tableau des horreurs de dix fiècles; mais, fi vous avez le loifir de recueillir les opinions de ceux qui auront eu le courage d'en lire quelque chofe, vous me rendrez un vrai fervice de m'apprendre ce qu'on en penfe et ce que je dois corriger en général : car c'eft toujours à me corriger que je m'étudie. Que fais-je autre chofe avec l'ancienne Zulime ? Le travail a fait toujours ma confolation : le rabot et la lime font toujours mes inftrumens. Eft-il vrai que M. de *Sainte-Palaye* fuccédera à *Fontenelle* dans l'académie ? Je lui fouhaite fa place et fa longue vie. Adieu, mon cher et refpectable ami. Mille tendres refpects à tous les anges. Les deux fuiffes vous embraffent.

## LETTRE CCXXV. 1757.

### A M. LE DUC D'UZÈS.

A Monrion, près de Lausane, 28 de janvier.

J'ai reçu, monsieur le Duc, une lettre à un évêque, qui vaut beaucoup mieux que le bref du pape. Elle est digne à la fois du premier pair de France et d'un philosophe. Il y a des pairs parmi les évêques, mais de philosophes, il y en a bien peu. Le plus détestable fanatisme élève hardiment la tête, tandis que la raison demeure à Uzès et dans quelques petits cantons. Les sages gémissent et les insensés agissent. Il y a un certain grand arbre qui ne porte que des fruits d'amertume et de mort : il couvre encore de ses branches pourries une partie de l'Europe. Les pays où l'on a coupé ses rameaux empoisonnés, sont les moins malheureux. Je vous remercie du fond de mon cœur, monsieur le Duc, de l'antidote excellent que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Qu'on parcoure l'histoire des assassins chrétiens, et elle est bien longue, on verra qu'ils ont eu tous la Bible dans leur poche avec leur poignard, et jamais Cicéron, Platon ni Virgile.

Plus j'entrevois ce qui se passe dans ce vilain monde, plus j'aime mes retraites allobroges et helvétiques.

1757. LETTRE CCXXVI.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Monrion, 4 de février.

Je ne sais si mon héros aura déjà reçu un fatras d'histoire qui commence à *Charlemagne* et même plus haut, et qui finit par le vainqueur de Mahon. Vous n'aurez guère, Monseigneur, le temps de lire dans votre année d'exercice : cet exercice a été violent dans ces dernières horreurs. Vous voyez des choses bien extraordinaires, mais vous en verrez des exemples dans le fatras que j'ai l'honneur de vous envoyer. Il est en feuilles. Je n'ai point de relieur à Monrion, et je crois que vos livres ont une reliure particulière.

Le roi de Prusse vient de m'écrire une lettre tendre; il faut que ses affaires aillent mal. L'autocratrice de toutes les Russies veut que j'aille à Pétersbourg. Si j'avais vingt-cinq ans, je ferais le voyage.

*Le Kain* veut en faire un ; et il se flatte que vous lui donnerez permission d'aller prêcher à Marseille à Pâques. Je n'ose vous en supplier. Il n'appartient point à un suisse de parler des acteurs de Paris. Ce n'est pas assurément le temps de parler de comédie ; il y a des tragédies bien abominables en France, qui prennent toute l'attention. Ce pauvre marquis d'*Argenson*, que vous appeliez le secrétaire d'Etat de la république de *Platon*, est donc mort ? Il était mon contemporain : il faut que je fasse mon paquet. Jouissez, mon héros, de votre gloire et d'une vie heureuse et

longue. Les héros vivent plus long-temps que les philoſophes ; j'en excepte *Fontenelle* dont je vous ſouhaite l'eſtomac et les cent années. Vous voilà doyen de l'académie : c'eſt une bien belle place, mais il la faut conſerver. Conſervez-moi auſſi vos bontés. Les deux ſuiſſes vous adorent. 1757.

## LETTRE CCXXVII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Mourion, 6 de février.

MOI, aller à Pétersbourg, mon cher ange! ſavez-vous bien que ma petite retraite des Délices eſt plus agréable que le palais d'été de l'autocratrice ? Si *Doſmont* joue la comédie, je la joue auſſi ; et je fais le bon homme *Luſignan* dans huit jours. Cela me convient fort ;

Car à revoir Paris je ne dois plus prétendre ;
Vous voyez qu'au tombeau je ſuis prêt à deſcendre.

Nous avons un bel *Oroſmane*, un fils du général *Conſtant*, qui a ſoupé avec vous à Argenteuil avec mademoiſelle *du Bouchet*. Votre tragédie de *Robert-François Damiens* et de tant de fous, n'eſt donc pas encore finie ! Je ne ſais pas pourquoi les comédiens ne haſardent pas Mahomet dans ces circonſtances.

Vous avez une belle ame d'aimer toujours le tripot, au milieu de toutes les atrocités qui vous entourent. Les plus ſages ſont aſſurément ceux qui cultivent les

1757. arts et qui aiment le plaiſir, tandis que les autres ſe tourmentent.

Le roi de Pruſſe m'a écrit de Dreſde une lettre très-touchante. Je ne crois pourtant pas que j'aille à Berlin plus qu'à Pétersbourg : je m'accommode fort de mes Suiſſes et de mes Génevois. On me traite mieux que je ne mérite. Je ſuis bien logé dans mes deux retraites. On vient chez moi ; on trouve bon qu'en qualité de malade je n'aille chez perſonne. Je leur donne à dîner et à ſouper, et quelquefois à coucher. Madame *Denis* gouverne ma maiſon. J'ai tout mon temps à moi : je griffonne des hiſtoires, je ſonge à des tragédies ; et, quand je ne ſouffre point, je ſuis heureux. Vous m'avouerez que ce *Doſmont* a tort de vouloir que je quitte tout cela pour l'aller entendre à Pétersbourg. S'il avait vu mes plate-bandes de tulipes au mois de février, il ne me propoſerait pas ſes glaces.

On dit que mademoiſelle *Duménil* et *le Kain* ſe ſont en effet ſurpaſſés dans Sémiramis. L'abbé coadjuteur de Retz n'aurait-il pas mieux fait d'aller là qu'à ſon abbaye ?

Adieu, mon cher et reſpectable ami. Il n'y a que vous de ſage, j'y compte auſſi les anges.

*Le ſuiſſe Voltaire.*

## LETTRE CCXXVIII. 1757.

## A M. DE CIDEVILLE.

A Monrion, 9 de février.

Mon cher et ancien ami, je souhaite que le fatras dont je vous ai surchargé, vous amuse. J'ai vu un temps où vous n'aimiez guère l'histoire. Ce n'est, après tout, qu'un ramas de tracasseries qu'on fait aux morts.

Mais, à propos de *Robert-François Damiens*, lisez le chapitre d'*Henri IV*. On peut prendre et laisser le livre quand on veut ; les titres courans sont au haut des pages ; cela soulage le lecteur ; il lit ce qui l'intéresse et laisse le reste. Notre ami le grand abbé a-t-il reçu son exemplaire ? Mais a-t-on le temps de lire au milieu des belles choses dont Paris retentit chaque jour ? *Robert-François Damiens*, bâtard de *Ravaillac*, et ses consorts, et les lettres au dauphin, et les poisons, et les exils, et le remue-ménage, et la guerre, et les vaisseaux de la compagnie des Indes qu'on nous gobe : tout cela absorbe l'attention. Les horreurs présentes ne donnent pas le temps de lire les horreurs passées.

J'ai tendrement regretté le marquis d'*Argenson*, notre vieux camarade. Il était philosophe, et on l'appelait à Versailles d'*Argenson la bête*. Je plains davantage *la chèvre*, s'il est vrai qu'on l'envoye brouter en Poitou... Les fleurs et les fruits de la cour étaient faits pour elle. Qui m'aurait dit, mon ami, que je

—— ſerais dans une retraite plus agréable que ce miniſtre ?
1757. Ma ſituation des Délices eſt fort au-deſſus de celle des Ormes. Je paſſe l'hiver dans une autre retraite, auprès d'une ville où il y a de l'eſprit et du plaiſir. Nous jouons Zaïre : madame *Denis* fait *Zaïre* mieux que *Gauſſin*. Je fais *Luſignan* ; le rôle me convient, et l'on pleure. Enſuite on ſoupe chez moi ; nous avons un excellent cuiſinier. Perſonne n'exige que je faſſe des viſites ; on a pitié de ma mauvaiſe ſanté ; j'ai tout mon temps à moi ; je ſuis auſſi heureux qu'on peut l'être quand on digère mal. En vérité, cela vaut bien le ſort d'un ſecrétaire d'Etat qu'on renvoie : *beatus ille qui procul negotiis*. La liberté, la tranquillité, l'abondance de tout, et madame *Denis*, voilà de quoi ne regretter que vous.

Le roi de Pruſſe m'a écrit une lettre très-tendre ; l'impératrice de Ruſſie veut que j'aille à Pétersbourg écrire l'hiſtoire de *Pierre*, ſon père ; mais je reſterai aux Délices et à Monrion : je ne veux ni roi ni autocratrice ; j'en ai tâté, cela ſuffit. Les amis et la philoſophie valent mieux ; mais il eſt triſte d'être ſi loin de vous.

Voilà *Fontenelle* mort ; c'eſt une place vacante dans votre cœur ; il me la faut. *Vale et me ama.*

*Le ſuiſſe Voltaire.*

## LETTRE CCXXIX. 1757.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

13 de février.

Le fragment de votre lettre ſur l'amiral *Bing*, Monſeigneur, fut rendu à cet infortuné par le ſecrétaire d'Etat, afin qu'elle pût ſervir à ſa juſtification. Le conſeil de guerre l'a déclaré brave homme et fidelle. Mais, en même temps, par une de ces contradictions qui entrent dans tous les événemens, il l'a condamné à la mort, en vertu de je ne ſais quelle vieille loi, en le recommandant au pouvoir de pardonner, qui eſt dans la main du ſouverain. Le parti acharné contre *Bing* crie à préſent que c'eſt un traître qui a fait valoir votre lettre, comme celle d'un homme par qui il avait été gagné. Voilà comme raiſonne la haine; mais les clameurs des dogues n'empêchent pas les honnêtes gens de regarder cette lettre comme celle d'un vainqueur généreux et juſte, qui n'écoute que la magnanimité de ſon cœur.

Je crois que vous avez été un peu occupé, depuis un mois, de la foule des événemens, ou horribles, ou embarraſſans, ou déſagréables, qui ſe ſont ſuccédés ſi rapidement. Les gens qui vivent philoſophiquement dans la retraite, ne ſont pas les plus à plaindre. Je crains d'abuſer de vos momens et de vos bontés par une plus longue lettre: il faut un peu de laconiſme avec un premier gentilhomme de la chambre, qui a le

1757. roi et le dauphin à ſervir, et avec celui qui eſt fait pour être dans les conſeils et à la tête des armées.

Madame *Denis* vous idolâtre toujours, et il n'y a point de ſuiſſe qui vous ſoit attaché avec un plus tendre reſpect que le ſuiſſe *Voltaire*.

## LETTRE CCXXX.

### AU MEME.

19 de février.

OUI, ſans doute, mon héros, le ſecrétaire de la république de *Platon* aurait ri et dit quelques bons mots, car il en diſait; mais tâchez de n'en pas dire.

Votre lettre ſur ce pauvre amiral *Bing*, lui a valu du moins quatre voix favorables, quoique la pluralité l'ait condamné à la mort. Il ſe paſſe dans tous les Etats des ſcènes ſingulières, et aucune ne vous ſurprend.

Je vous attends toujours, ou dans le conſeil, ou à la tête d'une armée. Si les ſervices et la capacité donnent les places ſous un monarque éclairé, vous avez aſſurément plus de droits que perſonne. Mais quelque place que vous ajoutiez à celles que vous occupez, il y en a une que les rois ne peuvent ni donner ni ôter, c'eſt celle de la gloire. Jouiſſez de ce beau poſte; il eſt à l'abri de la fortune.

Je vous aſſure, Monſeigneur, que vous prêchez à un converti, quand vous me conſeillez de ne me

rendre ni aux coquetteries du roi de Pruſſe, ni aux bontés de l'impératrice de Ruſſie. Je préfère ma retraite à tout ; et cette retraite eſt d'ailleurs abſolument néceſſaire à un malade qui tient à peine à la vie. 1757.

Permettez que je vous envoye ce qu'on m'écrit ſur *le Kain.* S'il a tant de talens, s'il ſert bien, eſt-il juſte qu'il n'ait pas de quoi vivre, quand les plus mauvais acteurs ont une part entière ? c'eſt-là l'image de ce monde. Puiſque vous daignez deſcendre à ces petits objets, mettez-y la juſtice de votre cœur, et protégez les talens.

Madame *Denis* et le ſuiſſe *Voltaire* vous préſentent leurs plus tendres reſpects.

## LETTRE CCXXXI.

### A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Monrion, 19 de février.

QU'EST-CE que c'eſt donc, ma chère nièce, qu'une petite ſecte de la canaille, nommée la ſecte des *margouilliſtes*, nom qu'on devrait donner à toutes les ſectes ? On dit que ces miſérables fanatiques, nés des convulſionnaires, et petits-fils des janſéniſtes, ſont ceux qui ont mis, non pas le couteau, mais le canif à la main de ce monſtre inſenſé de *Damiens;* que ce ſont eux qui envoient du poiſon au dauphin dans une lettre, et qui affichent des placards ; le tout pour la plus grande gloire de DIEU. Les honnêtes gens, par parenthèſe, devraient me remercier d'avoir tant crié

1757. toute ma vie contre le fanatisme; mais les cours sont quelquefois ingrates.

Vous savez les coquetteries que me fait le roi de Prusse, et que la czarine m'appelle à Pétersbourg. Vous savez aussi qu'aucune cour ne me tente plus, et que je dois préférer la solidité de mon bonheur dans ma retraite, à toutes les illusions. Si j'en voulais sortir, ce ne serait que pour vous ; ma santé exige de la solitude ; je m'affaiblis tous les jours.

J'ai fait un effort pour jouer *Lusignan ;* votre sœur a été admirable dans *Zaïre ;* nous avions un très-beau et très-bon *Orosmane*, un *Nérestan* excellent, un joli théâtre, une assemblée qui fondait en larmes ; et c'est en Suisse que tout cela se trouve, tandis que vous avez à Paris des *margouillistes.* Je vous ai bien regrettée ; mais c'est ce qui m'arrive tous les jours.

Ayez grand soin de votre malheureuse santé ; conservez-vous, aimez-moi. Mille tendres complimens à fils, à frère, à secrétaire (*). Adieu, ma très-chère nièce : votre sœur ne vous écrit point aujourd'hui ; elle apprend un rôle. Nous ne vous parlons que de plaisir : instruisez-nous des sottises de Paris.

(*) M. de *Florian.*

## LETTRE CCXXXII. 1757.

### A M. DE BURIGNY,

### DE L'ACADEMIE DES INSCRIPTIONS, &c.

A Monrion, 24 de février.

L'ESPRIT dans lequel j'ai écrit, Monſieur, ce faible Eſſai ſur l'hiſtoire, a pu trouver grâce devant vous et devant quelques philoſophes de vos amis. Non-ſeulement vous pardonnez aux fautes de cet ouvrage; mais vous avez la bonté de m'avertir de celles qui vous ont frappé. Je reconnais à ce bon office les ſentimens de votre cœur, et le frère de ceux qui m'ont toujours honoré de leur amitié. Recevez, Monſieur, mes ſincères et tendres remercîmens. Je paſſe l'hiver auprès de Lauſane, où je n'ai point mes livres: le peu que j'en ai pu conſerver eſt à mon petit hermitage des Délices; ainſi je n'ai aucun ſecours pour vérifier les dates.

Il ſe peut que l'impératrice *Conſtance* fût fille du roi de Sicile *Roger*, mais il me ſemble que ce *Roger* vivait en 1101, et *Henri VI*, mari de *Conſtance*, en 1195. Il l'épouſa, je crois, en 1186. Cette *Conſtance* avait des amans long-temps après cette époque. Il eſt bien difficile qu'elle ſoit fille de *Roger;* je crois me ſouvenir que pluſieurs annaliſtes la font fille de *Guillaume:* je conſulterai mes capitulaires, et ſurtout *Giannone*, quoiqu'il ne ſoit pas toujours exact.

Le cardinal *Polus* pourrait bien avoir écrit la lettre

1757. à *Léon X*, long-temps avant d'être cardinal. C'eſt de milord *Bolingbroke* que je tiens l'anecdote de cette lettre; il en a parlé ſouvent à M. de *Pouilly*, votre frère, et à moi.

*Adrien IV*, au lieu d'*Alexandre III*, eſt une inadvertance: dans le cours de l'ouvrage, je dis toujours que c'eſt *Alexandre III* qui impoſa une pénitence à *Henri II*, roi d'Angleterre, pour le meurtre de *Thomas Becquet*. Je ne manquerai pas de rectifier ces erreurs, et j'oublierai encore moins l'obligation que je vous ai. Il y en a quelques autres encore que je corrige dans la nouvelle édition que font actuellement les frères *Cramer*. Ils m'ont arraché cet ouvrage que j'aurais dû garder long-temps avant de le laiſſer expoſer aux yeux du public; mais, puiſqu'il a trouvé grâce devant les vôtres, je ne peux me repentir.

J'ai l'honneur d'être avec toute l'eſtime et la reconnaiſſance que je vous dois, Monſieur, votre, &c.

LETTRE

## LETTRE CCXXXIII.

1757.

### A M. ***. (*)

A Monrion, 29 de février.

MONSIEUR,

J'AI reçu une lettre que j'ai cru d'abord écrite à Verſailles ou dans notre académie, et c'eſt vous, Monſieur, qui me faites l'honneur de me l'adreſſer. Vous me propoſez ce que je déſirais depuis trente ans : je ne pouvais mieux finir ma carrière qu'en conſacrant mes derniers travaux et mes derniers jours à un tel ouvrage.

Je ferais le voyage de Pétersbourg ſi ma ſanté pouvait le permettre ; mais, dans l'état où je ſuis, je vois que je ſerai réduit à attendre dans ma retraite les matériaux que vous voulez bien me promettre.

Voici quel ſerait mon plan. Je commencerais par une deſcription de l'état floriſſant où eſt aujourd'hui l'empire de Ruſſie, de ce qui rend Pétersbourg recommandable aux étrangers, des changemens faits à Moſcou, des armées de l'empire, du commerce, des arts, et de tout ce qui a rendu le gouvernement reſpectable.

Enſuite, je dirais que tout cela eſt d'une création nouvelle, et j'entrerais en matière par faire connaître le créateur de tous ces prodiges. Mon deſſein ſerait

(*) Cette lettre eſt probablement adreſſée à l'ambaſſadeur de Ruſſie, à Paris.

de donner enfuite une idée précife de tout ce que
1757. l'empereur *Pierre le grand* a fait depuis fon avénement à l'empire, année par année.

Si M. le comte de *Schouvalof* a la bonté, Monfieur, comme vous m'en flattez, de me faire parvenir des mémoires fur ces deux objets, c'eft-à-dire, fur l'état préfent de l'empire et fur tout ce qu'a fait *Pierre le grand*, avec une carte géographique de Pétersbourg, une de l'empire, l'hiftoire de la découverte du Kamshatka, et enfin des renfeignemens fur tout ce qui peut contribuer à la gloire de votre pays, je ne perdrai pas un inftant, et je regarderai ce travail comme la confolation et la gloire de ma vieilleffe.

La fuite des médailles eft inutile; elles fe trouvent dans plufieurs recueils, et la matière de ces médailles eft d'un prix que je ne puis accepter. Je fouhaiterais feulement que M. le comte de *Schouvalof* voulût bien m'affurer que fa Majefté l'impératrice défire que ce monument foit élevé à la gloire de l'empereur fon père, et qu'elle agrée mes foins.

Voilà, Monfieur, quelles font mes difpofitions. Je me tiendrai très-honoré et très-heureux fi elles s'accordent avec les vôtres : j'attendrai vos ordres et ceux de M. le comte de *Schouvalof* à qui vous me permettrez de préfenter ici mes refpects, en recevant les miens.

J'ai l'honneur d'être, Monfieur, avec tous les fentimens que je vous dois, &c.

## LETTRE CCXXXIV.

1757.

### A M. VERNES.

Ce dimanche, à Monrion, février.

Je crois qu'on ne jouera l'Enfant prodigue que ſamedi, 12 du mois. Vous pourriez, mon cher Monſieur, en qualité de miniſtre du ſaint Evangile, aſſiſter à une pièce tirée de l'Evangile même, et entendre la parole de DIEU dans la bouche de madame la marquiſe de *Gentil*, de madame d'*Aubonne* et de madame d'*Hermenches*, qui valent mieux que les trois *Magdeleines*, et qui ſont plus reſpectables. Vous devriez, vous et M. *Claparède*, quitter votre habit de prêtre, et venir à Monrion en habit d'homme. Nous vous garderons le ſecret; on ne ſe ſcandaliſe point à Lauſane; on y reſpire les plaiſirs honnêtes, et les douceurs de la ſociété.

Bonſoir; vous avez en moi un ami pour la vie. Je ſuis bien en peine de mon petit *Patu*. Je l'aime de tout mon cœur.

1757.

## LETTRE CCXXXV.

### A M. THIRIOT.

A Monrion, le 3 de mars.

Je n'entends point parler de vous, mon ancien ami, depuis que vous lifez l'hiftoire des fottifes humaines depuis *Charlemagne.* Je voudrais bien favoir auffi ce que c'eft qu'un porte-feuille trouvé. On me met en pièces, on fe divife mes vêtemens, et on jette le fort fur ma robe.

Je voudrais que vous euffiez paffé l'hiver avec moi à Laufane. Si vous n'aviez été enchaîné, felon votre louable coutume, au char des jeunes et belles dames, vous auriez vu jouer Zaïre en Suiffe mieux qu'on ne la joue à Paris; vous auriez entendu la Serva padrona fur un joli théâtre; vous y verriez des pièces nouvelles, exécutées par des acteurs excellens; les étrangers accourir de trente lieues à la ronde, et mon pays roman, mes beaux rivages du lac Leman, devenus l'afile des arts, des plaifirs et du goût; tandis qu'à Paris la fecte des margouilliftes occupe les efprits, que le parlement et l'archevêque bataillent pour une place à l'hôpital et pour des billets de confeffion, qu'on ne rend point la juftice, et qu'enfin on affaffine un roi. Jouiffez de tant de charmes et de tant de gloire, meffieurs les Parifiens, et applaudiffez encore au Catilina de *Crébillon.*

## LETTRE CCXXXVI. 1757.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Monrion, 3 de mars.

MON cher ange, on peut mal ſervir mademoiſelle *Clairon* ſans la rater abſolument. On peut être *de communi martyrum*, ſans être *de frigidis et maleficiatis*. Ce ſera à peu-près le rôle que je jouerai avec elle. Je lui donnerai, quand vous voudrez, cette Zulime bien changée et ſous un autre nom. Vous déciderez du temps le plus favorable, quand vous ſerez quitte de la mauvaiſe tragédie de *Robert-François Damiens*, quand les querelles qui anéantiſſent le goût des arts ſeront apaiſées, quand Paris reſpirera.

Pour l'autre pièce, ce n'eſt pas une affaire prête; il ne faut pas d'ailleurs être toujours *ce Voltaire qui volume ſur volume inceſſamment deſſerre*. Si on ne ſouhaite pas ma perſonne, je veux au moins qu'on ſouhaite mes ouvrages.

Béni ſoit Dieu qui vous donne la perſévérance dans le goût des beaux arts, et ſurtout du tripot de la comédie, tandis qu'on n'entend parler que des querelles des parlemens et des prêtres, qu'on ne rend point la juſtice, que la ſecte des margouilliſtes fait de petits progrès, et qu'on aſſaſſine des rois. Vous m'approuverez de paſſer mes hivers dans un petit pays où on ne vit que pour ſon plaiſir, et où Zaïre a été mieux jouée, à tout prendre, qu'à Paris. J'ai

1757. fait couler des larmes de tous les yeux ſuiſſes. Madame *Denis* n'a pas les beaux yeux de *Gauſſin*, mais elle joue infiniment mieux qu'elle. On vient de trente lieues pour nous entendre. Nous mangeons des gélinotes, des coqs de bruyère, des truites de vingt livres ; et, dès que les arbres auront remis leur livrée verte, nous allons à cet hermitage des Délices, qui mérite ſon nom.

Ne ſommes-nous pas fort à plaindre ? Oui, mon cher et reſpectable ami, nous le ſommes, puiſque nous vivons loin de vous.

J'ai une extrême curioſité de ſavoir ſi on envoie cent mille hommes en Allemagne ; mais vous ne vous en ſouciez guère, et vous ne m'en direz rien. J'aimerais encore mieux que votre parlement ſe mît à rendre enfin la juſtice, et me fît payer de cinquante mille francs dont ce fat de *Bernard*, fils de *Samuel Bernard*, et fat de dix millions, m'a fait banqueroute en mourant. Adieu, mon divin ange ; jugez *Damiens*, et portez-vous bien.

1757.

## LETTRE CCXXXVII.

### A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Monrion, 6 de mars.

Le bon homme *Lufignan* dit les chofes les plus tendres à madame de *Fontaine* et confors : il eft devenu à préfent le bon homme *Euphémon* dans l'Enfant prodigue : c'eft un vieillard qui aime toujours la bonne compagnie ; jugez s'il vous chérit.

Je fuis impatient de favoir fi votre aimable fecrétaire eft enfin venu à bout, avec M. de *Paulmi*, d'une affaire qui était fi difficile avec M. d'*Argenfon*. Il eft arrivé fouvent qu'on a été négligé par ceux à qui on était attaché, et qu'on réuffit auprès de ceux dont on devait moins attendre. Je m'intéreffe auffi aux petits chariots : c'eft une chofe qui certainement peut produire de grands avantages ; mais comment faire de tels préparatifs fecrétement ? tout ce qui eft nouveau rebute le miniftère ; et cette invention nouvelle devient inutile dès qu'elle eft fue.

Eft-il bien fûr, enfin, qu'on a fait partir cinquante mille hommes, qu'on va faire une guerre très-vive au dehors, et que les affaires s'accommodent au dedans? Pour nous, pauvres fuiffes, nous ne fongeons qu'à des plaifirs tranquilles. On croit, chez les badauds de Paris, que toute la Suiffe eft un pays fauvage : on ferait bien étonné fi on voyait jouer Zaïre à Laufane, mieux qu'on ne la joue à Paris : on ferait

1757. plus ſurpris encore de voir deux cents ſpectateurs auſſi bons juges qu'il y en ait en Europe. Il y a dans mon petit pays roman, car c'eſt ſon nom, beaucoup d'eſprit, beaucoup de raiſon, point de cabales, point d'intrigues pour perſécuter ceux qui rendent ſervice aux belles-lettres. Nous ſommes libres, et nous n'abuſons point de notre liberté ; les tribunaux ne ceſſent point de rendre juſtice ; il n'y a ni margouilliſtes, ni convulſionnaires, ni de *Robert-François Damiens.* Notre climat vaut mieux que le vôtre ; nous avons plus long-temps de beaux jours ; il n'y a que de très-méchant vin autour de Paris, et nos coteaux en produiſent d'excellent : nous avons mangé, l'automne et l'hiver, des gélinotes et des grianaux que vous ne connaiſſez guère. Cependant, ma chère nièce, je vous regrette de tout mon cœur. Portez-vous bien et aimez-moi.

# LETTRE CCXXXVIII.

1757.

## A M. DE BURIGNY.

A Monrion, le 20 de mars.

On ne ſe douterait pas, Monſieur, qu'un théâtre établi à Lauſane, des acteurs peut-être ſupérieurs aux comédiens de Paris, enfin une pièce nouvelle, des ſpectateurs pleins d'eſprit, de connaiſſances et de lumières, en un mot, tous les ſoins qu'entraînent de tels plaiſirs, m'ont empêché de vous écrire plutôt. Je fais trève un moment aux charmes de la poëſie et aux embelliſſemens ſinguliers qui ornent notre petit pays roman, et qui font naître des fleurs au milieu des neiges du mont Jura et des Alpes, pour vous réitérer mes ſincères et tendres complimens. Je vous en dois beaucoup pour la bonté que vous avez eue de remarquer quelques-unes des inadvertances de cette Hiſtoire générale. Je vous en dois davantage pour la vie d'*Eraſme* et pour celle de *Grotius*, que vous voulez bien me promettre. Par qui pouvaient-ils être mieux célébrés que par un homme qui a toute leur ſcience et tous leurs ſentimens? J'ai vu un petit manuſcrit de M. de *Pouilly*, que je regretterai toujours, ſur *Grotius*; mais c'était un ouvrage très-court, et qui entrait dans fort peu de détails.

J'attends avec impatience le préſent dont vous avez la bonté de m'honorer. Je ne vous enverrai l'Hiſtoire générale qu'avec les corrections dont je vous ai l'obligation. On en fait uſage dans une ſeconde édition,

1757. mais il faut laisser écouler la première. Les libraires à qui j'en ai fait présent se sont avisés d'en tirer sept mille exemplaires pour une première édition que je ne regarde que comme un essai, et comme une occasion de recueillir les avis des hommes éclairés. La vie d'*Erasme* et celle de *Grotius* serviront beaucoup à me remettre dans la bonne voie.

## LETTRE CCXXXIX.

### A M. THIRIOT.

A Monrion, 26 de mars.

Mon cher et ancien ami, de tous les éloges dont vous comblez ce faible essai sur l'Histoire générale, je n'adopte que celui de l'impartialité, de l'amour extrême pour la vérité, du zèle pour le bien public, qui ont dicté cet ouvrage.

J'ai fait tout ce que j'ai pu toute ma vie, pour contribuer à étendre cet esprit de philosophie et de tolérance qui semble aujourd'hui caractériser le siècle. Cet esprit, qui anime tous les honnêtes gens de l'Europe, a jeté d'heureuses racines dans ce pays où d'abord le soin de ma mauvaise santé m'avait conduit, et où la reconnaissance et la douceur d'une vie tranquille m'arrêtent.

Ce n'est pas un petit exemple du progrès de la raison humaine, qu'on ait imprimé à Genève, dans cet essai sur l'Histoire, avec l'approbation publique,

*que Calvin avait une ame atroce*, auſſi-bien qu'un eſprit éclairé. 1757.

Le meurtre de *Servet* paraît aujourd'hui abominable ; les Hollandais rougiſſent de celui de *Barnevelt*.

Je ne ſais encore ſi les Anglais auront à ſe reprocher celui de l'amiral *Bing*.

Mais ſavez-vous que vos querelles abſurdes, et enfin l'attentat de ce monſtre *Damiens*, m'attirent des reproches de toute l'Europe littéraire : Eſt-ce là, me dit-on, cette nation que vous avez peinte ſi ſage ? A cela je réponds, comme je peux, qu'il y a des hommes qui ne ſont ni de leur ſiècle ni de leur pays. Je ſoutiens que le crime d'un ſcélérat et d'un inſenſé de la lie du peuple, n'eſt point l'effet de l'eſprit du temps. *Châtel* et *Ravaillac* furent enivrés des fureurs épidémiques qui régnaient en France : ce fut l'eſprit du fanatiſme public qui les inſpira : et cela eſt ſi vrai, que j'ai lu une apologie pour *Jean Châtel* et ſes fauteurs, imprimée pendant le procès de ce malheureux. Il n'en eſt pas ainſi aujourd'hui ; le dernier attentat a ſaiſi d'étonnement et d'horreur la France et l'Europe.

Nous détournons les yeux de ces abominations dans notre petit pays roman, appelé autrement le pays de Vaud, le long des bords du beau lac Leman ; nous y feſons ce qu'on devrait faire à Paris ; nous y vivons tranquilles, nous y cultivons les lettres ſans cabale.

*Tavernier* diſait que la vue de Lauſane ſur le lac de Genève reſſemble à celle de Conſtantinople ; mais ce qui m'en plaît davantage, c'eſt l'amour des arts qui anime tous les honnêtes gens de Lauſane.

On ne vous a point trompé quand on vous a dit

1757. qu'on y avait joué Zaïre, l'Enfant prodigue et d'autres pièces, auſſi bien qu'on pourrait les repréſenter à Paris : n'en ſoyez point ſurpris, on ne parle, on ne connaît ici d'autre langue que la nôtre ; preſque toutes les familles y ſont françaiſes, et il y a ici autant d'eſprit et de goût qu'en aucun lieu du monde.

On ne connaît ici ni cette plate et ridicule hiſtoire de la guerre de 1741, qu'on a imprimée à Paris ſous mon nom, ni cette infame rapſodie, intitulée la Pucelle d'Orléans, remplie des vers les plus plats et les plus groſſiers que l'ignorance et la ſtupidité aient jamais fabriqués, et des inſolences les plus atroces que l'effronterie puiſſe mettre ſur le papier.

Il faut avouer que depuis quelque temps on a fait à Paris des choſes bien terribles avec la plume et le canif.

Je ſuis conſolé d'être loin de mes amis, en me voyant loin de toutes ces énormités ; et je plains une nation aimable qui produit des monſtres.

## LETTRE CCXL.

1757.

### A M. DE MONCRIF.

A Monrion, 27 de mars.

MON cher confrère, j'ai été enchanté de votre ſouvenir, et affligé de la bienſéance qui empêche le maître du château d'écrire un petit mot ; mais je conçois qu'il aura été excédé de la multitude des lettres inutiles et embarraſſantes auxquelles on n'a que des choſes vagues à répondre. Il eſt toujours bon qu'il ſache qu'il y a deux eſpèces de ſuiſſes qui l'aiment de tout leur cœur. *Tavernier*, qui avait acheté la terre d'Aubonne, à quelques lieues de mon hermitage, interrogé par *Louis XIV*, pourquoi il avait choiſi une terre en Suiſſe, répondit, comme vous ſavez : *Sire, j'ai été bien aiſe d'avoir quelque choſe qui ne fût qu'à moi.* Je n'ai pas tant voyagé que *Tavernier*, mais je finis comme lui.

Vous avez donc ſoixante-neuf ans, mon cher confrère : qui eſt-ce qui ne les a pas à peu-près ? Voici le temps d'être à ſoi, et d'achever tranquillement ſa carrière. C'eſt une belle choſe que la tranquillité ! Oui, mais l'ennui eſt de ſa connaiſſance et de ſa famille. Pour chaſſer ce vilain parent, j'ai établi un théâtre à Lauſane, où nous jouons Zaïre, Alzire, l'Enfant prodigue, et même des pièces nouvelles. N'allez pas croire que ce ſoient des pièces et des acteurs ſuiſſes : j'ai fait pleurer, moi bon homme *Luſignan*, un parterre très-bien choiſi ; et

1757. je ſouhaite que les *Clairon* et les *Gauſſin* jouent comme madame *Denis*. Il n'y a dans Lauſane que des familles françaiſes, des mœurs françaiſes, du goût français, beaucoup de nobleſſe, de très-bonnes maiſons dans une très-vilaine ville. Nous n'avons de ſuiſſe que la cordialité; c'eſt l'âge d'or avec les agrémens du ſiècle de fer.

Je ſuis hiſtrion les hivers à Lauſane, et je réuſſis dans les rôles de vieillard : je ſuis jardinier, au printemps, à mes Délices, près de Genève, dans un climat plus méridional que le vôtre. Je vois de mon lit le lac, le Rhône et une autre rivière. Avez-vous, mon cher confrère, un plus bel aſpect ? avez-vous des tulipes au mois de mars ? Avec cela, on barbouille de la philoſophie et de l'hiſtoire; on ſe moque des ſottiſes du genre-humain et de la charlatanerie de vos phyſiciens qui croient avoir meſuré la terre, et de ceux qui paſſent pour des hommes profonds, parce qu'ils ont dit qu'on fait des anguilles avec de la pâte aigre.

On plaint ce pauvre genre-humain qui s'égorge dans notre continent à propos de quelques arpens de glace en Canada. On eſt libre comme l'air depuis le matin juſqu'au ſoir. Mes vergers, et mes vignes, et moi, nous ne devons rien à perſonne. C'eſt encore là ce que je voulais, mais je voudrais auſſi être moins éloigné de vous ; c'eſt dommage que le pays de Vaud ne touche pas à la Touraine.

Adieu, *Titon* et l'*Aurore*. Avez-vous gagné vos ſoixante et neuf ans au métier de *Titon* ? Je vous embraſſe tendrement.

*Le ſuiſſe Voltaire.*

## LETTRE CCXLI.

1757.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

6 d'avril.

Vous ſavez, il y a du temps, mon héros, la glorieuſe victoire que l'ancien miniſtère anglais a remportée ſur l'amiral *Bing* à Portſmouth; mais vous ne ſavez peut-être pas avec quelle hauteur la plus ſaine partie de la nation joint les cris de l'indignation et de la pitié à ceux de toute l'Europe. On cite votre témoignage comme la preuve la plus authentique de l'innocence de *Bing ;* et vous avez la gloire d'avoir vaincu les Anglais et de les faire rougir. Je m'attendais que vous ne vous en tiendriez pas là; et, quoique l'exercice d'année de premier gentilhomme de la chambre ſoit une très-belle choſe, j'eſpérais que les bords de l'Elbe pourraient être auſſi glorieux pour vous que la Méditerranée. Le roi de Pruſſe paraît toujours fort gai; il diſait que les Français lui envoyaient vingt-quatre mille perruquiers : il ſe trouve qu'on lui en dépêche cent mille. Il y a là de quoi ſe peigner, à ce que diſent les poliſſons. Pour moi, je ne me mêle que des héros de théâtre : nous avons fait à Lauſane une troupe excellente, et je vous ſouhaite d'auſſi bons acteurs. M. d'*Argental* prétend toujours que la comédie eſt un des premiers devoirs d'un honnête homme. Le maréchal de *Villars* aima les ſpectacles juſqu'à l'âge de quatre-vingts ans ; faites-en autant, Monſeigneur, et que l'héroïſme

1757. que vous voyez à Verſailles, de quelque côté que vous tourniez les yeux, ne vous faſſe pas négliger les grands-hommes de l'antiquité.

Les deux ſuiſſes, plus ſuiſſes que jamais, vous renouvellent leurs hommages. Vous connaiſſez le très-tendre reſpect du ſuiſſe *V*.

## LETTRE CCXLII.

### AU MEME.

Aux Délices, le 20 d'avril.

MON héros, il y a long-temps que j'ai l'honneur d'être de votre avis ſur bien des choſes, et j'en ſerai ſans doute encore ſur tous vos acteurs tragiques. Je les crois très-médiocres; mais *le Kain* leur eſt fort ſupérieur, à ce que dit le public. Il y a, ſur de plus grands et de plus nobles théâtres, des acteurs qui ne valent pas mieux, et qui ſont employés et récompenſés. Ce ſiècle-ci eſt plus fécond en loteries qu'en grands-hommes : il y aura toujours des jeunes gens qui rempliront les grandes places; il n'y en aura pas qui aient votre gloire. C'eſt ſurtout chez les étrangers que cette gloire eſt miſe à ſon prix : la cabale et l'envie ne peuvent ſéduire ceux qui ſont ſans intérêt, et qui n'en croient que les faits et la renommée. Je voudrais que vous entendiſſiez les voyageurs que je vois quelquefois dans mes hermitages allobroges et ſuiſſes, vous ſeriez content d'eux et de vous; mais quoique vous puiſſiez avoir quelques jaloux en

France,

France, vous devez y avoir bien peu de rivaux, et je doute qu'il y ait beaucoup d'hommes que le public ose placer à vos côtés. Vous prétendez qu'il n'y a de bon que la santé; je sens mieux que vous, mon héros, de quel prix elle est, puisque je l'ai perdue; mais, de grâce, comptez la gloire dont vous jouissez pour quelque chose. *Achille*, dans Homère, dit que la gloire est une chimère, quand il est en colère; mais, dans le fond de son cœur, il l'aime à la folie.

1757.

Le *Salomon* du Nord en aura beaucoup, je parle de gloire et non de folie, s'il se tire du précipice sur le bord duquel il s'est mis; il y est avec plus de deux cents mille hommes, et c'en est assez pour attendre les événemens. Les Russes ne paraissent point: il semble fort difficile aux Autrichiens, de pénétrer dans les défilés de la Silésie, de la Lusace et de la Saxe. Je crois que vos troupes pourront aller sans obstacles jusqu'au fond de la Vestphalie, et c'est assurément une grande perte pour lui. Il vous attend peut-être à Magdebourg : s'il vous donne bataille dans les plaines, auprès de cette ville, il paraît qu'alors il joue un jeu avantageux; car, s'il est battu, il couvre tout son pays par-delà Magdebourg, et, s'il vous arrive un malheur, où sera votre retraite?

Il faut que j'aye une terrible confiance en vos bontés, pour oser vous dire les rêveries qui me passent par la tête. Pardon, Monseigneur, si, moi qui ne connais que les événemens passés, et encore assez mal, j'ose parler ainsi du présent devant vous. C'est à celui qui a fait de grandes choses à juger de la

1757. grande ſcène qui s'ouvre. La pièce eſt belle et bien intriguée ; ſi vous étiez acteur, je répondrais du cinquième acte.

Madame *Denis* et moi nous ſommes réunis toujours dans nos tranſports pour vous : recevez les tendres reſpects du ſuiſſe, &c.

## LETTRE CCXLIII.

### A M. DE BURIGNY.

Aux Délices, 10 de mai.

Je ne puis trop vous remercier, Monſieur, de votre préſent. Vous vous aſſociez à la gloire d'*Eraſme* et de *Grotius*, en écrivant ſi bien leur hiſtoire. On lira plus ce que vous dites d'eux que leurs ouvrages. Il y a mille anecdotes dans ces deux vies, qui ſont bien précieuſes pour les gens de lettres. Ces deux hommes ſont heureux d'être venus avant ce ſiècle ; il nous faut aujourd'hui quelque choſe d'un peu plus fort : ils ſont venus au commencement du repas ; nous ſommes ivres à préſent, nous demandons du vin du Cap et de l'eau des Barbades.

J'eſpère vous préſenter dans un an, ſi je vis, cette hiſtoire des mœurs dont vous avez ſouffert l'eſquiſſe. Je n'ai pas peint les docteurs aſſez ridicules, les hommes d'Etat aſſez méchans, et la nature humaine aſſez folle. Je me corrigerai, je dirai moins de vérités triviales, et plus de vérités intéreſſantes. Je m'amuſe

à parcourir les petites maiſons de l'univers : il y a peut-être de la folie à cela, mais elle eſt inſtructive. 1757.
L'hiſtoire des dates, des généalogies, des villes priſes et repriſes, a ſon mérite, mais l'hiſtoire des mœurs vaut mieux, à mon gré ; en tout cas, j'écrirai ſur les hommes moins qu'on n'a écrit ſur les inſectes.

Je finis pour reprendre l'hiſtoire de *Grotius*, et pour avoir un nouveau plaiſir. Conſervez-moi vos bontés, Monſieur, et ſoyez perſuadé de la tendre eſtime de votre, &c.

*L'hermite Voltaire.*

## LETTRE CCXLIV.

### A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 18 de mai.

J'AI admiré, mon cher et ancien ami, la bonté de votre ame, dans le compte que vous avez daigné me rendre des aventures de mademoiſelle de *Ponthieu ;* mais je n'ai pas été moins ſurpris de la netteté de votre expoſé dans un ſujet ſi embrouillé. On ne peut mieux rapporter un mauvais procès ; vous auriez été un excellent avocat général. J'ai tardé trop long-temps à vous remercier.

Je n'ai nulle envie de me mettre actuellement dans la foule de ceux qui donnent des pièces au public : il eſt inutile d'envoyer ſon plat à ceux qu'on crève de bonne chère. Je ne veux préſenter mes oiſeaux

1757. du lac Leman que dans des temps de jeûne. Vous savez d'ailleurs qu'on n'est pas oisif pour être un campagnard ; il vaut bien autant planter des arbres, que faire des vers. Je n'adresse point d'épître à mon jardinier *Antoine ;* mais j'ai assurément une plus jolie campagne que *Boileau* , et ce n'est point la *fermière qui ordonne* nos soupers.

J'ai eu la curiosité autrefois de voir cette maison de *Boileau :* cela avait l'air d'un fort vilain petit cabaret borgne ; aussi *Despréaux* s'en défit-il, et je me flatte que je garderai toujours mes Délices ;

*J'en suis plus amoureux , plus la raison m'éclaire.*

Je n'ai guère vu ni un plus beau plain-pied ni des jardins plus agréables , et je ne crois pas que la vue du Bosphore soit si variée. J'aime à vous parler campagne ; car, ou vous êtes actuellement à la vôtre , ou vous y allez. On dit que vous en avez fait un très-joli séjour ; c'est dommage qu'il soit si éloigné de mon lac. Je me flatte que la santé de M. l'abbé du *Resnel* est raffermie , et que la vôtre n'a pas besoin de l'être. C'est-là le point important, c'est le fondement de tout , et l'empire de la terre ne vaut pas un bon estomac. Je souffre ici bien moins qu'ailleurs , mais je digère presque aussi mal que si j'étais dans une cour : sans cela , je serais trop heureux; mais madame *Denis* digère , et cela suffit : vous m'avouerez qu'elle en est bien digne , après avoir quitté Paris pour moi.

Bonsoir , mon cher et ancien ami. J'ai toujours oublié de vous demander si les trois académies , dont

*Fontenelle* était le doyen, ont assisté à son convoi. 1757.
Si elles n'ont pas fait cet honneur aux lettres et à elles-mêmes, je les déclare barbares.

## LETTRE CCXLV.

### A MADAME DE FONTAINE.

Aux Délices, 31 de mai.

Je vous dirai d'abord, ma chère nièce, que vous avez une santé d'athlète, dont je vous fais de très-sincères complimens; et que si jamais votre vieux malingre d'oncle se porte aussi bien que vous, il viendra vous trouver à Ornoi : ensuite vous saurez que madame *Denis* était chargée d'envoyer trois cents livres à d'*Aumart*, dans sa province du Maine, quand il a débarqué chez vous, lui, son fils et deux bidets. Je vous prie de lui dire que je lui donnerai trois cents livres tous les ans, à commencer à la Saint-Jean prochaine. Je vous enverrai un mandat à cet effet sur M. de *Laleu*, ou vous pourrez avancer cet argent sur les revenus du pupille, et sur la rente qu'il me fait : cela est à votre choix. J'ignore ce qui convient au jeune d'*Aumart*, je sais seulement que cent écus lui conviendront. Trouvez bon que je m'en tienne à cette disposition que j'avais déjà faite.

Madame *Denis* embellit tellement le lac de Genève, qu'il reste peu de chose pour les arrière-cousins. Quant à ma bâtarde de *Fanime*, son protecteur, M. d'*Argental*, vous dira que je ne prétends pas que

1757. cette amoureuſe créature ſe produiſe ſitôt dans le monde. Mademoiſelle de *Ponthieu* y fait un ſi grand rôle, et ſes compagnes ſe préſentent avec tant d'empreſſement, qu'il faut ne ſe pas prodiguer. Quand même la pièce vaudrait quelque choſe, ce ne ſerait pas aſſez de donner du bon, il faut le donner dans le bon temps.

A vous maintenant, monſieur le capitaine des chariots de guerre de *Cyrus*. Vous pouvez être sûr que je n'ai jamais écrit de ma vie à M. le maréchal d'*Eſtrées*, et que, s'il a été inſtruit de notre invention guerrière, ce ne peut être que par le miniſtère. J'aurais ſouhaité, pour vous et pour la France, que mon petit char eût été employé : cela ne coûte preſque point de frais ; il faut peu d'hommes, peu de chevaux ; le mauvais ſuccès ne peut mettre le déſordre dans une ligne ; quand le canon ennemi fracaſſerait tous vos chariots, ce qui eſt bien difficile, qu'arriverait-il ? ils vous ſerviraient de rempart, ils embarraſſeraient la marche de l'ennemi qui viendrait à vous. En un mot, cette machine peut faire beaucoup de bien, et ne peut faire aucun mal : je la regarde, après l'invention de la poudre, comme l'inſtrument le plus sûr de la victoire.

Mais, pour ſaiſir ce projet, il faut des hommes actifs, ingénieux, qui n'aient pas le préjugé groſſier et dangereux du train ordinaire. C'eſt en s'éloignant de la route commune, c'eſt en feſant porter le dîner et le ſouper de la cavalerie ſur des chariots, avant qu'il y eût de l'herbe ſur la terre, que le roi de Pruſſe a pénétré en Bohème par quatre endroits, et qu'il inſpire la terreur.

Soyez sûr que le maréchal de *Saxe* se serait servi de nos chars de guerre. 1757.

Mais c'est trop parler d'engins destructeurs, pour un pédant tel que j'ai l'honneur de l'être.

On a imprimé dans Paris une thèse de médecine, où l'on traite notre *Esculape-Tronchin* de charlatan et de coupeur de bourse. Il y a répondu par une lettre au doyen de la faculté, digne d'un grand-homme comme lui. Il y répond encore mieux par les cures surprenantes qu'il fait tous les jours.

Une jeune fille fort riche a été inoculée ici par des ignorans, et est morte. Le lendemain vingt femmes se sont fait inoculer sous la direction de *Tronchin*, et se portent bien.

Je vous embrasse tous du meilleur de mon cœur.

## LETTRE CCXLVI.

### A M. THIRIOT.

A Monrion, le 2 de juin.

JE reçois, mon ancien ami, votre très-agréable lettre du 25 de mai dans mon hermitage de Monrion, auquel je suis venu dire adieu. On joue si bien la comédie à Lausane, il y a si bonne compagnie, que j'ai fait enfin l'acquisition d'une belle maison au bout de la ville; elle a quinze croisées de face, et je verrai de mon lit le beau lac Leman et toute la Savoie, sans compter les Alpes. Je retourne demain à mes Délices, qui sont aussi gaies en été que ma maison de Lausane

1757. le fera en hiver. Madame *Denis* a le talent de meubler des maifons et d'y faire bonne chère, ce qui, joint à fes talens de la mufique et de la déclamation, compofe une nièce qui fait le bonheur de ma vie. Je ne vous dirai pas *omitte mirari beatæ famam et opes ftrepitumque Romæ;* car vous êtes trop *admirator Romæ et præftantiffimæ Montmorenciæ.*

Ne manquez pas, je vous prie, à préfenter mes très-fenfibles remercîmens à madame la comteffe de *Sandwich.* Il faut qu'elle fache que j'avais connu ce pauvre amiral *Bing* à Londres dans fa jeuneffe; j'imaginais que le témoignage de M. le maréchal de *Richelieu* en fa faveur pourrait être de quelque poids. Ce témoignage lui a fait honneur, et n'a pu lui fauver la vie. Il a chargé fon exécuteur teftamentaire de me remercier, et de me dire qu'il mourait mon obligé, et qu'il me priait de préfenter à M. de *Richelieu*, qu'il appelle *a générous foldier*, fes refpects et fa reconnaiffance. J'ai reçu auffi un mémoire juftificatif très-ample qu'il a donné ordre en mourant de me faire parvenir. Il eft mort avec un courage qui achève de couvrir fes ennemis de honte.

Si j'ofais m'adreffer à madame la ducheffe d'*Aiguillon*, je la prierais de venger la mémoire du cardinal de *Richelieu* du tort qu'on lui fait en lui attribuant le Teftament politique. Si elle voulait faire taire fa belle imagination, et écouter fa raifon qui eft encore plus belle, elle verrait combien ce livre eft indigne d'un grand miniftre. Qu'elle daigne feulement faire attention à l'état où eft aujourd'hui l'Europe; qu'elle juge fi un homme d'Etat, qui laifferait un teftament politique à fon roi, oublierait de lui parler du roi de

Pruſſe, de *Marie-Thérèſe*, et du duc de Hanovre? 1757.
Voilà pourtant ce qu'on oſe imputer au cardinal de *Richelieu*. On avait alors la guerre contre l'empereur, et l'armée du duc de *Veimar* était l'objet le plus important. L'auteur du Teſtament politique n'en dit pas un mot, et il parle du revenu de la Sainte-Chapelle, et il propoſe de faire payer la taille au parlement. Tous les calculs, tous les faits ſont faux dans ce livre. Qu'on voye avec quel mépris en parle *Aubery*, dans ſon hiſtoire du cardinal *Mazarin*. Je ſais qu'*Aubery* eſt un écrivain médiocre et un lâche flatteur; mais il était fort inſtruit, et il ſavait bien que le Teſtament politique n'était pas du grand et méchant homme à qui on l'attribue.

Préſentez, je vous prie, mes applaudiſſemens et mes remercîmens à *Gamache* le riche, qui fait de ſi belles noces. Il donne de grands exemples qui ſeront peu imités peut-être par ſes cinquante-neuf confrères. Je ſuis très-flatté que mon fatras hiſtorique ne lui ait pas déplu. Il eſt bon juge en proſe comme en vers, par la raiſon qu'il eſt bon feſeur. Son ſuffrage m'encouragera beaucoup à fortifier cet eſſai de bien des choſes qui lui manquent. Les *Cramer* ſe ſont trop preſſés de l'imprimer. On ne ſait pas à quel point le genre-humain eſt ſot, méchant et fou; on le verra, s'il plaît à Dieu, dans une ſeconde édition.

Vous me dites que cet eſſai a trouvé grâce devant meſdames d'*Aiguillon* et de *Sandwich*. La dernière eſt ſans aucun préjugé, la première n'en a que ſur le grand-oncle de ſon oncle; elle devrait bien m'en croire ſur ce maudit Teſtament. J'ai examiné tous les teſtamens, j'y ai paſſé ma vie, je ſais ce qu'il en faut penſer.

1757. Ce qu'on m'avait dit de l'*atroce* eſt une mauvaiſe plaiſanterie qu'on a voulu faire à deux bonnes gens à qui on prétendait faire accroire qu'ils devaient pleurer ſur leur patriarche ; mais ils l'ont abandonné comme les autres. Nos calviniſtes ne ſont point du tout attachés à *Calvin*. Il y a ici plus de philoſophes qu'ailleurs. La raiſon fait, depuis quelque temps, des progrès qui doivent faire trembler les ennemis du genre-humain. Plût à Dieu que cette raiſon pût parvenir juſqu'à faire épargner le ſang dont on inonde l'Allemagne ma voiſine.

*P. S.* J'arrive aux Délices. Il faut que je vous diſe un mot de *Jeanne*. Je vous répète que cette bonne créature n'eſt connue de perſonne ; elle nous amuſera ſur nos vieux jours. Je n'y penſe guère à préſent. Il faut ſonger à ſon jardin et au temporel. Malheureuſement cela prend un temps bien précieux. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

1757.

## LETTRE CCXLVII.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 4 de juin.

MA confcience m'oblige, Monfeigneur, de vous préfenter les remontrances de mon parlement : ce parlement eft le parterre. Je fuis affaffiné de lettres qui difent que *le Kain* eft le feul acteur qui faffe plaifir, le feul qui fe donne de la peine, et le feul qui ne foit pas payé. On fe plaint de voir des moucheurs de chandelles qui ont part entière, dans le temps que celui qui foutient le théâtre de Paris n'a qu'une demi-part. On s'en prend à moi; on dit que vous ne faites rien en ma faveur, et on croit que je ne vous demande rien; cependant, je demande avec inftance. Je conviens que *Baron* avait un plus bel organe que *le Kain*, et de plus beaux yeux; mais *Baron* avait deux parts; et faut-il que *le Kain* meure de faim, parce qu'il a les yeux petits et la voix quelquefois étouffée ? Il fait ce qu'il peut; il fait mieux que les autres : les amateurs font des vers à fa louange; mais il faut que fon métier lui procure des chauffes; il n'a que la moitié d'un cothurne, je vous conjure de lui donner un cothurne tout entier.

J'aimerais mieux vous écrire en faveur de quelque pruffien que vous auriez fait prifonnier de guerre vers Magdebourg, mais puifqu'à préfent vous êtes occupé d'emplois pacifiques, fouffrez que je vous

1757. parle en faveur d'*Orosmane*, de *Mahomet* et de *Gengis-kan*. Les héros doivent-ils laisser mourir de faim les héros ? On dit que vos chevaux manquent de fourrage en Vestphalie, et qu'on leur donne du jambon. Pour Dieu, faites donner à dîner à *le Kain*, tout laid qu'il est.

Vous avez dû recevoir les dernières volontés de l'amiral *Bing* : les miennes sont que je vous serai attaché toute ma vie avec le plus tendre respect.

## LETTRE CCXLVIII.

### A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

Le . . . juin.

VOTRE idée, ma chère nièce, de faire peindre de belles nudités d'après *Natoire* et *Boucher*, pour ragaillardir ma vieillesse, est d'une ame compatissante, et je suis reconnaissant de cette belle invention. On peut aisément en effet faire copier à peu de frais ; on peut aussi faire copier au palais royal ce qu'on trouvera de plus beau et de plus immodeste. M. le duc d'*Orléans* accorde cette liberté. On peut prendre deux copistes au lieu d'un. Si par hasard quelque brocanteur de vos amis avait deux tableaux, je vous prierais de les prendre, ce serait autant d'assuré.

Vous ornerez ma maison du Chêne comme vous avez orné celle des Délices. La maison du Chêne est plus grande, plus régulière, elle a même un plus bel aspect ; mais c'est le palais d'hiver, c'est

pour le temps de nos ſpectacles; les Délices ſont pour le temps des fleurs et des fruits. Ce n'eſt pas mal partager ſa vie pour un malingre. 1757.

M. *Tronchin* dit que vous êtes fort contente de votre ſanté, et ſe vante toujours de la mienne; mais c'eſt une gaſconnade.

Votre ſœur eſt actuellement tout occupée des meubles pour la maiſon du Chêne. Elle inſiſte beaucoup ſur une boule de luſtre qu'elle prétend vous avoir demandée. Elle ſera occupée en hiver de ſes habits de théâtre. Nous eſpérons que vous viendrez voir encore nos douces retraites; elles valent bien la vie de Paris, quand on a paſſé le temps des premières illuſions; et, en vérité, Paris n'a jamais été moins regrettable qu'aujourd'hui.

Je ſuis toujours en peine des ſuccès du char aſſyrien. Il y a certaines plaines dans le monde où il ferait un effet merveilleux. Je m'y intéreſſe plus qu'à Fanime.

Si vous voulez vous amuſer, conduiſez cette *Fanime* avec le fidelle d'*Argental*. Encore une fois, tout ce que je ſouhaite, c'eſt que mademoiſelle *Clairon* ſoit auſſi touchante dans ce rôle que l'a été madame *Denis*. Si la pièce eſt bien jouée, elle pourra amuſer votre Paris, tout autant que l'hiſtoire de monſieur *Damiens*, que le parlement va donner au public, en trois volumes in-4°.

Vous ferez comme il vous plaira avec *le Kain* et *Clairon* pour l'impreſſion, ſi on imprime cette élégie amoureuſe en dialogues; car, après tout, *Fanime* n'eſt que cela; mais de l'amour eſt quelque choſe.

Il y a donc un *Pagnon* de moins ſur le globe. Ces

1757. gros petits crapouffins-là s'imaginent qu'il n'y a qu'à boire et manger ; ils crèvent comme des mouches, et nous maigrelets, nous vivons.

Vivez, aimez-moi. Mille complimens à frère, à fils, au conducteur du char d'Affyrie. Bonjour.

## LETTRE CCXLIX.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 18 de juin.

Il eft bien vrai que mon cher d'*Argental*, le grand amateur du tripot, devait montrer à mon héros certain hiftrionage ; mais, vraiment, Monfeigneur, vous avez d'autres troupes à gouverner que celle de Paris, et ce n'eft pas le temps de vous parler de niaiferies. Je voudrais bien pouvoir faire inceffamment un petit voyage vers l'Alface ou dans le Palatinat. Je n'aime plus à voyager que pour avoir la confolation de voir mon héros ; mais vous ne fauriez croire combien je fuis devenu vieux. Toutes mes misères ont augmenté, et un apothicaire eft beaucoup plus néceffaire à mon être qu'un général d'armée. J'efpère cependant que les grandes paffions, qui font faire de grands efforts, me donneront du courage.

Donnez-vous le plaifir, je vous en prie, de vous faire rendre compte par *Florian* de la machine dont je lui ai confié le deffein. Il l'a exécutée ; il eft convaincu qu'avec fix cents hommes et fix cents

chevaux on détruirait en plaine une armée de dix mille hommes. 1757.

Je lui dis mon ſecret au voyage qu'il fit aux Délices l'année paſſée. Il en parla à M. d'*Argenſon*, qui fit ſur le champ exécuter le modèle. Si cette invention eſt utile, comme je le crois, à qui peut-on la confier qu'à vous ? Un homme à routine, un homme à vieux préjugés, accoutumé à la tiraillerie et au train ordinaire, n'eſt pas notre fait. Il nous faut un homme d'imagination et de génie, et le voilà tout trouvé. Je ſais très-bien que ce n'eſt pas à moi de me mêler de la manière la plus commode de tuer des hommes. Je me confeſſe ridicule ; mais enfin, ſi un moine, avec du charbon, du ſoufre et du ſalpêtre, a changé l'art de la guerre dans tout ce vilain globe, pourquoi un barbouilleur de papier comme moi ne pourrait-il pas rendre quelque petit ſervice *incognito* ? Je m'imagine que *Florian* vous a déjà communiqué cette nouvelle cuiſine. J'en ai parlé à un excellent officier qui ſe meurt, et qui ne ſera pas par conſéquent à portée d'en faire uſage. Il ne doute pas du ſuccès ; il dit qu'il n'y a que cinquante canons, tirés bien juſte, qui puiſſent empêcher l'effet de ma petite drôlerie, et qu'on n'a pas toujours cinquante canons à la fois ſous ſa main dans une bataille.

Enfin, j'ai dans la tête que cent mille romains et cent mille pruſſiens ne réſiſteraient pas. Le malheur eſt que ma machine n'eſt bonne que pour une campagne, et que le ſecret connu devient inutile ; mais quel plaiſir de renverſer à coup sûr ce qu'on rencontre dans une campagne ! Sérieuſement, je crois

1757. que c'eſt la ſeule reſſource contre les Vandales victorieux. Eſſayez, pour voir, ſeulement deux de ces machines contre un bataillon ou un eſcadron. J'engage ma vie qu'ils ne tiendront pas. Le papier me manque; ne vous moquez point de moi; ne voyez que mon tendre reſpect, mon zèle pour votre gloire, et non mon outrecuidance, et que mon héros pardonne à ma folie.

## LETTRE CCL.

### A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF,

*Chambellan de l'impératrice de Ruſſie, à Moſcou.*

Aux Délices, le 24 de juin.

MONSIEUR,

J'AI reçu les cartes que votre Excellence a eu la bonté de m'envoyer. Vous prévenez mes déſirs, en me facilitant les moyens d'écrire une Hiſtoire de *Pierre le grand*, et de faire connaître l'empire ruſſe. La lettre dont vous m'honorez redouble mon zèle. La manière dont vous parlez notre langue, me fait croire que je travaillerai pour mes compatriotes, en travaillant pour vous et pour votre cour. Je ne doute pas que ſa Majeſté l'impératrice n'agrée et n'encourage le deſſein que vous avez formé pour la gloire de ſon père.

Je vois avec ſatisfaction, Monſieur, que vous jugez

jugez comme moi que ce n'eſt pas aſſez d'écrire les actions et les entrepriſes en tout genre, de *Pierre le grand*, leſquelles, pour la plupart, ſont connues. L'eſprit éclairé, qui règne aujourd'hui dans les principales nations de l'Europe, demande qu'on approfondiſſe ce que les hiſtoriens effleuraient autrefois à peine. 1757.

On veut ſavoir de combien une nation s'eſt accrue; quelle était ſa population avant l'époque dont on parle; quel eſt, depuis cette époque, le nombre de troupes régulières qu'elle entretenait, et celui qu'elle entretient; quel a été ſon commerce, et comment il s'eſt étendu; quels arts ſont nés dans le pays; quels arts y ont été appelés d'ailleurs, et s'y ſont perfectionnés; quel était à peu-près le revenu ordinaire de l'Etat, et à quoi il monte aujourd'hui; quelle a été la naiſſance et le progrès de la marine; quelle eſt la proportion du nombre des nobles avec celui des eccléſiaſtiques et des moines, et quelle eſt celle de ceux-ci avec les cultivateurs, &c.

On a des notions aſſez exactes de toutes ces parties qui compoſent l'Etat, en France, en Angleterre, en Allemagne, en Eſpagne; mais un tel tableau de la Ruſſie ſerait bien plus intéreſſant, parce qu'il ſerait plus nouveau, parce qu'il ferait connaître une monarchie dont les autres nations n'ont pas des idées bien juſtes, parce qu'enfin ces détails pourraient ſervir à rendre *Pierre le grand*, l'impératrice ſa fille, et votre nation, et votre gouvernement plus reſpectables. La réputation a toujours été comptée parmi les forces véritables des royaumes. Je ſuis bien loin de me flatter d'ajouter à cette réputation:

1757. ce ſera vous, Monſieur, qui ferez tout en m'envoyant les mémoires que vous voulez bien me faire eſpérer, et je ne ſerai que l'inſtrument dont vous vous ſervirez pour travailler à la gloire d'un grand-homme et d'un grand empire.

Je vous avoue, Monſieur, que les médailles ſont de trop. Je ſuis confus de votre généroſité, et je ne ſais comment m'y prendre pour vous en témoigner ma reconnaiſſance. Je ſens tout le prix de votre préſent; mais un préſent non moins cher ſera celui des mémoires qui me mettront néceſſairement en état de travailler à un ouvrage qui ſera le vôtre.

J'ai l'honneur, &c.

## LETTRE CCLI.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 25 de juin.

MON cher ange, je ſerais bien homme à courir à Plombières pour y faire ma cour à la moitié de mon ange; mais pourquoi madame d'*Argental* met-elle ſon ſalut dans des eaux? Le grand *Tronchin* prétend qu'elles ne valent rien, et que la nature n'a point fait nos corps pour s'inonder d'eaux minérales. Madame de *Muy*, qui était mourante, eſt venue dans notre temple d'Epidaure, et s'en eſt retournée jeune et fraîche. C'eſt le lac qui eſt la fontaine de Jouvence; ce n'eſt pas le précipice de Plombières.

Vous n'allez donc point aux eaux! Vous jugez

à Paris, vous y voyez des Iphigénie et des Aſtarbé; mais, je vous en conjure, mettez au cabinet les Fanime, ou du moins ne donnez cette nourriture légère qu'en temps de diſette. 1757.

Je doute fort que mon héros paſſe par Plombières pour aller ſe battre en Allemagne; cela n'aurait pas bon air pour un général d'armée. Il faut qu'un héros ſe porte bien, et ne prenne ni ne faſſe ſemblant de prendre les eaux; mais, s'il y va, il ſera le ſecond objet de mon voyage. Ce ſera apparemment ſur la fin d'auguſte, à la ſeconde ſaiſon, que madame d'*Argental* ira boire. Je me flatte que ma ſanté, toute faible qu'elle eſt, mes travaux qui ne ſont que petits, et les ſoins de la campagne me permettront cette excurſion hors de ma douce retraite.

Je n'ai point encore reçu la vie de monſieur *Damiens* dont vous m'aviez flatté, mais je viens d'en lire un exemplaire qu'on m'a prêté. L'ouvrage eſt bien ennuyeux; mais il y a une douzaine de traits ſinguliers qui ſont aſſez curieux: au bout du compte, cet abominable coquin n'était qu'un fou.

Vous n'êtes pas trop curieux, je crois, de nouvelles allemandes; et comme vous ne m'en dites jamais de françaiſes, je devrais vous épargner mes rogatons tudeſques. Cependant je veux bien que vous ſachiez que dans la pauvre armée du comte de *Dawn*, il y a treize mille hommes qui n'ont ni culottes ni fuſils, et que l'impératrice leur en fait faire à Vienne. En attendant, ils montrent leur cu au roi de Pruſſe; mais il y a cu et cu. A l'égard de ceux qui ſont dans Prague, mal nourris de chair de cheval, je ne ſais pas ce qu'on en fera. Il n'y a pas

1757. d'apparence que le prince *Charles* imite la retraite des dix mille du maréchal de *Bellifle*. Le pain n'eſt pas à bon marché dans votre armée de Veſtphalie. Vous me croyez un auteur tragique, et je ne ſuis qu'un gazetier. Mon très-cher ange, je vous aime de tout mon cœur, et je me dépite bien ſouvent d'être ſi loin de vous.

## LETTRE CCLII.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 2 de juillet.

Qui! moi, que je me donne avec mon héros le ridicule de parler de ce qui n'eſt pas de mon métier? non aſſurément, je n'en ferai rien. Si vous avez envie d'avoir le modèle en queſtion, envoyez vos ordres. Faites prier de votre part, ou *Florian*, ou *Montigni* de l'académie des ſciences, de venir chez vous. Tous deux ont travaillé à cette machine. Elle eſt toute prête. C'eſt à mon héros à en juger. Et ce n'eſt pas à moi chétif à l'ennuyer par des explications qui ne donnent jamais une idée nette. Il n'y a que les yeux qui puiſſent bien comprendre les machines.

Vous avez, ſans doute, Monſeigneur, tous les détails de la bataille donnée le 18 en Bohème, et de la ſortie exécutée le 21 par le prince *Charles*. Il paraît qu'on peut battre les Pruſſiens ſans le ſecours d'une nouvelle machine. Mais, malgré les vingt-deux poſtillons ſonnant du cor à Vienne, et malgré les cent bouches de la renommée, on ne voit pas encore

que les Pruffiens aient évacué la Bohème. Ils paraiffent encore être en force au camp de Kollin et auprès de Prague. 1757.

Je voudrais, pour bien des raifons, que ce fût mon héros qui les battît complettement. Ah, quelle confolation charmante ce ferait pour votre ancien courtifan, pour votre vieux idolâtre, de vous voir avant et après vos triomphes! Je ne fais pas trop ce que pourra mon corps malingre; mais je réponds bien de mon ame. Où ne me conduirait-elle pas pour vous faire ma cour? J'irais par-tout hors à Paris. J'imagine que vous ferez plus d'un tour au delà du Rhin; que vous verrez l'Electeur Palatin; que vous pafferez quelquefois dans la maifon de campagne qu'il achève. Il m'honore de beaucoup de bontés. Ce ne font pas les careffes du roi de Pruffe : il ne me baife pas la main, et il ne met pas de foldats, la baïonnette au bout du fufil, au chevet du lit de ma nièce; mais il daigne me témoigner quelque confiance. Je ne fais s'il ne ferait pas mieux que j'allaffe vous faire ma cour dans ce pays-là que dans Strasbourg, où vous n'aurez pas un moment à vous. J'aimerais mieux vous tenir un jour à la campagne, que quatre dans une ville bruyante. Mais où ne voudrais-je pas vous voir, vous entendre, vous renouveller mon tendre et profond refpect!

1757.

# LETTRE CCLIII.

## A M. LE MARQUIS DE COURTIVRON.

Aux Délices, le 12 de juillet.

MONSIEUR,

Vous savez qu'il faut pardonner aux malades ; ils ne remplissent pas leurs devoirs comme ils voudraient. Il y a long-temps que je vous dois les plus sincères remercîmens de votre lettre obligeante et instructive.

Je commence par vous prier de vouloir bien faire souvenir de moi M. le comte de *Lauraguais ;* je ne savais pas qu'il fût aussi chimiste. Le sujet de ses deux Mémoires est bien curieux. Non-seulement il est physicien, mais il est inventeur. On lui devra une opération nouvelle.

A l'égard de *Constantin*, je vous répondrai que, si je ne m'étais pas imposé une autre tâche, celle-là me plairait beaucoup ; mais on serait obligé de dire des vérités bien hardies, et de montrer la honte d'une révolution qu'on a consacrée par les plus révoltans éloges.

Il est vrai que, dans les Etats généraux, les députés de la noblesse mettaient un moment un genou en terre ; il est vrai aussi que les usages ont toujours varié en France : ce sont des fantômes que le pouvoir absolu a fait disparaître.

Ce que vous me dites des chapitres de Bourgogne,

de Lorraine et de Lyon, fait voir que les usages de l'Empire ont plus long-temps subsisté que ceux de France. La Lorraine, la Comté, et tout ce qui borde le Rhône, était terre d'Empire. 1757.

A l'égard de la petite anecdote sur le premier président de *Mesmes*, il est très-vrai que l'abbé de *Chaulieu* le régala de ce petit couplet :

Juge qui te déplaces,
Courtisan berné,
Des Grands que tu lasses
Jouet obstiné,
Sur notre Parnasse
Le laurier d'Horace
T'est donc destiné.

Mais cela n'a rien de commun avec l'affaire de *Rousseau*, qui est un chaos d'iniquités et de misères, et l'opprobre de la littérature.

*Le dernier maréchal de Tessé* est en effet un terme impropre, c'est un anglicisme, *the late marshall.* J'étais anglais alors, je ne le suis plus depuis qu'ils assassinent nos officiers en Amérique, et qu'ils sont pirates sur mer; et je souhaite un juste châtiment à ceux qui troublent le repos du monde.

Ce que je souhaite encore plus, Monsieur, c'est la continuation de vos bontés pour votre très-humble, &c.

1757.

## LETTRE CCLIV.

### A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 15 de juillet.

MON cher et ancien ami, j'ai l'air bien pareſſeux; je ne vous ai point remercié de la belle expoſition de la tragédie d'Iphigénie en Tauride, que vous m'avez envoyée. De maudites occupations que je me ſuis faites, emportent tout mon temps. On ſort fatigué de ſon travail, on dit, j'écrirai demain : la mauvaiſe ſanté vient encore affaiblir les bonnes réſolutions, et on croupit long-temps dans ſon péché. C'eſt-là la confeſſion de l'hermite des Délices.

Je vous crois à préſent dans vos Délices de Normandie, vers les bords de votre Seine. Vous y jugerez la famille d'*Agamemnon* à la lecture; vous verrez ſi les vers ſont bien faits, ſi on les retient aiſément, ſi l'ouvrage ſe fait relire : car c'eſt-là le grand point, ſans lequel il n'y a pas de ſalut.

La tragédie qu'on joue en Bohème n'eſt pas encore à ſon dernier acte. La pièce devient très-implexe. J'eſpère que le vainqueur de Mahon y jouera un beau rôle épiſodique. Celui des peuples qui repréſente le chœur ſera toujours le même; il payera toujours la guerre et la paix, les belles actions et les ſottiſes.

On a cru d'abord le roi de Pruſſe perdu par la victoire du comte de *Dawn*, et par la délivrance de

Prague; mais il eſt encore au milieu de la Bohème, et maître du cours de l'Elbe juſqu'en Saxe. On croit qu'enfin il ſuccombera. Tous les chaſſeurs s'aſſemblent pour ſaire une Saint-Hubert à ſes dépens. Français, Suédois, Ruſſes ſe mêlent aux Autrichiens; quand on a tant d'ennemis, et tant d'efforts à ſoutenir, on ne peut ſuccomber qu'avec gloire. C'eſt une nouveauté dans l'hiſtoire que les plus grandes puiſſances de l'Europe aient été obligées de ſe liguer contre un marquis de Brandebourg; mais, avec cette gloire, il aura un grand malheur; c'eſt qu'il ne ſera plaint de perſonne. Il ne ſavait pas, lorſque je le quittai, que mon ſort ſerait préférable au ſien. Je lui pardonne tout, hors la barbarie vandale dont on uſa avec madame *Denis*. Adieu, mon cher ami. 1757.

## LETTRE CCLV.

### A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

Aux Délices, 18 de juillet.

MA chère nièce, mille amitiés à vous et aux vôtres. Que faites-vous à préſent? Il y a un an que vous étiez bien malade à mes Délices; mais il paraît aujourd'hui que vous vous paſſez à merveille du docteur. Etes-vous à Paris? êtes-vous à la campagne? allez-vous à Ornoi? vous amuſez-vous avec le philoſophe du grand conſeil? votre fils n'a-t-il pas déjà ſix pieds de haut? Mettez-moi au fait,

1757. je vous en prie, de votre petit royaume. Quant à celui de France, il me paraît qu'il fait grande chère et beau feu. Il jette l'argent par les fenêtres; il emprunte à droite et à gauche, à ſept, à huit pour cent; il arme ſur terre et ſur mer. Tant de magnificence rend nos normands de Genève circonſpects; ils ne veulent pas prêter à de ſi grands ſeigneurs; et ils diſent que le dernier emprunt de quarante millions n'étrenne pas.

Pour vous, monſieur le grand écuyer de *Cyrus*, je crois que vous avez montré la curioſité, la rareté de la tactique aſſyrienne et perſane à un moderne qui ſe moque quelquefois du temps préſent et du temps paſſé. Je m'imagine qu'à préſent on croit n'avoir pas beſoin de machines pour achever la ruine de *Luc.* Mais quand j'écrivis au héros de Mahon qu'il fallait qu'il vît notre char d'Aſſyrie, on avait alors beſoin de tout. Les choſes ont changé du 6 de juin au 18; et on croit tout gagné, parce qu'on a repouſſé *Luc* à la ſeptième attaque. Les choſes peuvent encore éprouver un nouveau changement dans huit jours, et alors le char paraîtra néceſſaire; mais jamais aucun général n'oſera s'en ſervir, de peur du ridicule en cas de mauvais ſuccès. Il faudrait un homme abſolu, qui ne craignît point les ridicules, qui fût un peu machiniſte, et qui aimât l'hiſtoire ancienne. Mandez-moi, je vous prie, quelque choſe de l'hiſtoire moderne de vos amuſemens. Je vous embraſſe tous de tout mon cœur. *Valete.*

1757.

# LETTRE CCLVI.

## A MADAME

## LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1 d'auguſte.

J'AURAIS bien voulu, Madame, être le porteur de ma lettre; quelque arrêt qu'ait rendu notre grand docteur *Tronchin* contre les eaux de Plombières, je ſerais venu au moins vous les voir prendre. Vous ſavez quel ſerait l'empreſſement de vous faire ma cour; mais je ne ſuis pas comme vous, Madame; je ne me porte pas aſſez bien pour faire cent lieues. Madame *Denis*, que je comptais vous amener, s'eſt trouvée auſſi malade, et n'a pu s'éloigner de notre docteur en qui eſt notre ſalut. J'ai un double regret, celui de n'avoir point fait le voyage de Plombières, et celui de voir que vous n'avez pas donné la préférence à *Tronchin*, qui engraiſſe les dames, ſur des eaux chaudes qui les amaigriſſent. Ah, Madame, que n'êtes-vous venue à Genève! que n'ai-je pu vous recevoir dans mon petit hermitage! Vous auriez paſſé par Lyon, vous auriez vu l'illuſtre et ſaint oncle (*) qui vous aurait donné mille préſervatifs contre les poiſons du pays hérétique où je ſuis, et plût à Dieu que M. d'*Argental* vous eût accompagnée! mais je ne ſuis pas heureux. Je ne ſais pas

(*) Le cardinal de *Tençin*.

1757. poſitivement quel eſt votre mal, mais je crois très-poſitivement que M. *Tronchin* vous aurait guérie; enfin, je ſuis réduit à ſouhaiter que Plombières faſſe ce que *Tronchin* aurait fait.

Nous avons preſque tous les jours, dans notre hermitage, des nouvelles des ſuccès qu'on obtient du dieu des armées en Bohème contre mon ancien et étrange *Salomon* du Nord. On lui prend toujours quelque choſe. Cependant il reſte en Bohème, il y eſt cantonné, il eſt toujours maître de la Saxe et de la Siléſie. Que m'importe tout cela, Madame, pourvu que vous vous portiez bien! Soyez heureuſe, et ne vous embarraſſez pas qui eſt roi et qui eſt miniſtre. Pour moi, j'oublie tous ces meſſieurs auſſi parfaitement que je me ſouviendrai toujours de vous. Retournez à Paris bien ſaine et bien gaie, ayez beaucoup de plaiſir, ſi vous pouvez, et jamais d'ennui. Amuſez-vous de la vie, il faut jouer avec elle; et quoique le jeu ne vaille pas la chandelle, il n'y a pourtant pas d'autre parti à prendre. Vous avez encore un des meilleurs lots dans ce monde. Je ne ſais de triſte dans mon lot que d'être éloigné de vous. Daignez m'en conſoler en conſervant vos bontés au ſuiſſe *V.*

## LETTRE CCLVII. 1757.

### A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Aux Délices, près de Genève, le 7 d'auguſte.

AVANT d'avoir reçu les mémoires dont votre Excellence m'a flatté, j'ai voulu vous faire voir du moins, par mon empreſſement, que je cherche à n'en être pas indigne. J'ai l'honneur de vous envoyer huit chapitres de l'Hiſtoire de *Pierre I :* c'eſt une légère eſquiſſe que j'ai faite ſur des mémoires manuſcrits du général *le Fort*, ſur des relations de la Chine, et ſur les mémoires de *Stralemberg* et de *Perry*. Je n'ai point fait uſage d'une vie de *Pierre le grand*, fauſſement attribuée au prétendu boyard *Neſteſuranoy*, et compilée par un nommé *Rouſſel* en Hollande. Ce n'eſt qu'un recueil de gazettes et d'erreurs très-mal digéré; et d'ailleurs un homme ſans aveu, qui écrit ſous un faux nom, ne mérite aucune créance. J'ai voulu ſavoir d'abord ſi vous approuveriez mon plan, et ſi vous trouvez que j'accorde la vérité de l'hiſtoire avec les bienſéances.

Je ne crois pas, Monſieur, qu'il faille toujours s'étendre ſur les détails des guerres, à moins que ces détails ne ſervent à caractériſer quelque choſe de grand et d'utile. Les anecdotes de la vie privée ne me paraiſſent mériter d'attention qu'autant qu'elles font connaître les mœurs générales. On peut encore parler de quelques faibleſſes d'un grand-homme,

1757. ſurtout quand il s'en eſt corrigé. Par exemple, l'emportement du czar avec le général *le Fort* peut être rapporté, parce que ſon repentir doit ſervir d'un bel exemple ; cependant, ſi vous jugez que cette anecdote doive être ſupprimée, je la ſacrifierai très-aiſément. Vous ſavez, Monſieur, que mon principal objet eſt de raconter tout ce que *Pierre I* a fait d'avantageux pour ſa patrie, et de peindre ſes heureux commencemens qui ſe perfectionnent tous les jours ſous le règne de ſon auguſte fille.

Je me flatte que vous voudrez bien rendre compte de mon zèle à ſa Majeſté, et que je continuerai avec ſon agrément. Je ſens bien qu'il doit ſe paſſer un peu de temps avant que je reçoive les mémoires que vous avez eu la bonté de me deſtiner. Plus j'attendrai, plus ils ſeront amples. Soyez ſûr, Monſieur, que je ne négligerai rien pour rendre à votre empire la juſtice qui lui eſt due. Je ſerai conduit à la fois par la fidélité de l'hiſtoire et par l'envie de vous plaire. Vous pouviez choiſir un meilleur hiſtorien, mais vous ne pouviez vous confier à un homme plus zélé. Si ce monument devient digne de la poſtérité, il ſera tout entier à votre gloire, et j'oſe dire à celle de ſa Majeſté l'impératrice, ayant été compoſé ſous ſes auſpices. J'ai l'honneur, &c.

*P. S.* M. de *Vetslof* m'a dit que votre Excellence voulait envoyer quatre jeunes ruſſes étudier dans le pays que j'habite. Lauſane eſt bien moins chère que Genève, et je me chargerai de les établir à Genève, avec tout le zèle et toute l'attention que méritent vos ordres.

*Nota.* Il paraît important de ne point intituler cet ouvrage, Vie ou Hiſtoire de *Pierre I;* un tel titre engage néceſſairement l'hiſtorien à ne rien ſupprimer. Il eſt forcé alors de dire des vérités odieuſes; et s'il ne les dit pas, il eſt déshonoré ſans faire honneur à ceux qui l'emploient. Il faudrait donc prendre pour titre, ainſi que pour ſujet, la Ruſſie ſous *Pierre I;* une telle annonce écarte toutes les anecdotes de la vie privée du czar qui pourraient diminuer ſa gloire, et n'admet que celles qui ſont liées aux grandes choſes qu'il a commencées et qu'on a continuées depuis lui. Les faibleſſes ou les emportemens de ſon caractère n'ont rien de commun avec ces objets importans, et l'ouvrage alors concourt également à la gloire de *Pierre le grand*, de l'impératrice ſa fille, et de ſa nation. On travaillera ſur ce plan avec l'agrément de ſa Majeſté, qui eſt néceſſaire.

1757.

1757. LETTRE CCLVIII.

AU MEME.

Aux Délices, ce 11 d'augufte.

MONSIEUR,

CELLE-CI eft pour informer votre Excellence que je lui ai envoyé une efquiffe de l'*Hiftoire de l'empire de Ruffie fous Pierre le grand*, depuis *Michel Romanof* jufqu'à la bataille de Nerva. Il y a des fautes que vous reconnaîtrez aifément. Le nom du troifième ambaffadeur qui accompagna l'empereur dans fes voyages eft erroné. Il n'était point chancelier, comme le difent les mémoires de *le Fort* qui font fautifs en cet endroit. Je ne vous ai envoyé, Monfieur, ce léger crayon, qu'afin d'obtenir de vous des inftructions fur les erreurs où je ferais tombé. C'eft une peine que vous n'aurez pas fans doute le temps de prendre, mais il vous fera bien aifé de me faire parvenir les corrections néceffaires. Le manufcrit que j'ai eu l'honneur de vous adreffer, n'eft qu'une tentative pour être inftruit par vos ordres. Le paquet a été envoyé à Paris, le 8, nouveau ftile, à M. de *Bektejef*, et en fon abfence à monfieur l'ambaffadeur.

Je me fuis muni, Monfieur, de tout ce qu'on a écrit fur *Pierre le grand*, et je vous avoue que je n'ai rien trouvé qui puiffe me donner les lumières que j'aurais défirées. Pas un mot fur l'établiffement des

manufactures,

manufactures, rien ſur les communications des fleuves, ſur les travaux publics, ſur les monnaies, ſur la juriſprudence, ſur les armées de terre et de mer. Ce ne ſont que des compilations très-défectueuſes de quelques manifeſtes, de quelques écrits publics, qui n'ont aucun rapport avec ce qu'a fait *Pierre I* de grand, de nouveau et d'utile. En un mot, Monſieur, ce qui mérite le mieux d'être connu de toutes les nations, ne l'eſt en effet de perſonne. J'oſe vous répéter que rien ne vous fera plus d'honneur, rien ne ſera plus digne du règne de l'impératrice, que d'ériger ainſi, dans toute la terre, un monument à la gloire de ſon père. Je ne ferai qu'arranger les pierres de ce grand édifice. Il eſt vrai que l'hiſtoire de ce grand-homme doit être écrite d'une manière intéreſſante : c'eſt à quoi je conſacrerai tous mes ſoins. J'obſerverai d'ailleurs avec la plus grande exactitude tout ce que la vérité et la bienſéance exigent. Je vous enverrai tout le manuſcrit dès qu'il ſera achevé. Je me flatte que ma conduite et mon zèle ne déplairont pas à votre auguſte ſouveraine, ſous les auſpices de laquelle je travaillerai ſans diſcontinuer, dès que les mémoires néceſſaires me ſeront parvenus.

1757.

1757.

## LETTRE CCLIX.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 19 d'auguſte.

Je commence, mon cher ange, par vous dire que *Tronchin* s'eſt trompé ſur les eaux de Plombières, et que j'en ſuis très-aiſe. J'avais pris la liberté d'écrire à madame d'*Argental* contre les eaux, et je me rétracte; mais à l'égard des eaux d'Aix-la-chapelle, je trouve que ce ſerait au duc de *Cumberland* à les prendre, et non pas au maréchal d'*Eſtrées*. Il vient de gagner une bataille; il faut que M. de *Richelieu* en gagne deux, s'il veut qu'on lui pardonne d'avoir envoyé aux eaux un général heureux. A l'égard du roi de Pruſſe, l'affaire n'eſt pas finie; il s'en faut beaucoup. Il eſt encore maître abſolu de la Saxe, et ſi les Anglais envoient quinze mille hommes à Stade, l'armée de France peut ſe trouver dans une poſition embarraſſante. Je me hâte de quitter cet article pour venir à celui de Fanime. Je vous avoue que je ne ſuis guère en train à préſent de rapetaſſer une tragédie amoureuſe, et que le czar *Pierre* a un peu la préférence. Comment voulez-vous que je réſiſte à ſa fille? Il ne s'agit pas ici de redire ce qui s'eſt paſſé aux batailles de Nerva et de Pultava; il s'agit de faire connaître un empire de deux mille lieues d'étendue, dont à peine on avait entendu parler il y a cinquante ans. Il me ſemble que ce n'eſt pas une entrepriſe déſagréable de crayonner cette création nouvelle; c'eſt

un beau ſpectacle de voir Pétersbourg naître au milieu d'une guerre ruineuſe, et devenir une des plus belles et des plus grandes villes du monde ; de voir des flottes où il n'y avait pas une barque de pêcheur, des mers ſe joindre, des manufactures ſe former, les mœurs ſe polir, et l'eſprit humain s'étendre. J'ai au bord de mon lac un ruſſe qui a été un des miniſtres de *Pierre le grand* dans les cours étrangères. Il a beaucoup d'eſprit, il ſait toutes les langues, et m'apprend bien des choſes utiles. J'ai vu chez moi des jeunes gens nés en Sibérie : il y en a un que j'ai pris pour un petit-maître de Paris. C'eſt donc, mon cher ange, ce vaſte tableau de la réforme du plus grand empire de la terre qui eſt l'objet de mon travail. Il n'importe pas que le czar ſe ſoit enivré, et qu'il ait coupé quelques têtes au fruit; il importe de connaître un pays qui a vaincu les Suédois et les Turcs, donné un roi à la Pologne, et qui venge la maiſon d'Autriche. On me fait copier les archives, on me les envoie. Cette marque de confiance mérite que j'y ſois ſenſible. Je n'ai à craindre d'être ni ſatirique ni flatteur, et je ferai bien tout mon poſſible pour ne déplaire ni à la fille de *Pierre le grand* ni au public. Je me ſuis laiſſé entraîner à me juſtifier auprès de vous ſur cet ouvrage que j'entreprends, qui convient à mon âge, à mon goût, aux circonſtances où je me trouve. Une autre fois je vous parlerai au long de cette pauvre Fanime; mais je crois qu'il faut laiſſer oublier le grand ſuccès de l'Iphigénie en Tauride. Mes Ruſſes prirent la Tauride, il y a dix-huit ans. Adieu, mon divin ange, je vous embraſſe mille fois.

1757.

1757.

## LETTRE CCLX.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, le 21 d'auguſte.

MON héros, c'eſt en tremblant que je vous écris. Je n'aurais pas été peut-être importun à Strasbourg, mes lettres peuvent l'être quand vous êtes à la tête de votre armée. Je vous jure que, ſans la maladie de ma nièce, j'aurais aſſurément fait le voyage. Je voudrais vous ſuivre à Magdebourg, car je m'imagine que vous l'aſſiégerez. Il y a plus de quatre mois que j'eus l'honneur de vous mander qu'on en viendrait là. Je ne prévoyais pas alors que ce ſerait vous qui vous meſureriez contre le roi de Pruſſe; mais vous ſavez avec quelle ardeur je le ſouhaitais. Vous irez peut-être à Berlin, et d'*Argens* viendra au-devant de vous.

Sérieuſement, vous voilà chargé d'une opération auſſi brillante qu'en ait jamais faite le maréchal de *Villars*. Je vous connais, vous ne traiterez pas mollement cette affaire-là; et, ſoit que vous ayez en tête le duc de *Cumberland*, ſoit que vous vous adreſſiez au roi de Pruſſe, il eſt certain que vous agirez avec la plus grande vigueur. Je ne ſais pas ce que c'eſt que la dernière victoire remportée ſur le duc de *Cumberland;* j'ignore ſi c'eſt une grande bataille, ſi les ennemis avaient aſſez de force, ſi les Anglais viennent ajouter quinze mille hommes aux Hanovriens;

mais ce que je ſais, c'eſt que vous êtes dans la néceſſité de faire quelque choſe d'éclatant, et que vous le ferez. 1757.

Permettez que je vous parle du commiſſaire du roi pour les domaines des pays conquis ; c'eſt un M. de *la Porte* qui ſera ſans doute chargé plus d'une fois de vos ordres. J'eſpère que vous en ſerez très-content. Vous le trouverez très-empreſſé à vous obéir.

Je fais, dans ma retraite, mille vœux pour vos ſuccès, pour votre gloire, pour votre retour triomphant.

Favori de *Vénus*, de *Minerve* et de *Mars*, ſoyez auſſi heureux que le ſouhaitent votre ancien courtiſan le ſuiſſe *Voltaire* et ſa nièce.

## LETTRE CCLXI.

### AU MEME.

(*A vous ſeul.*)

MON héros, vous avez vu et vous avez fait des choſes extraordinaires. En voici une qui ne l'eſt pas moins, et qui ne vous ſurprendra pas. Je la confie à vos bontés pour moi, à vos intérêts, à votre prudence, à votre gloire.

Le roi de Pruſſe s'eſt remis à m'écrire avec quelque confiance. Il me mande qu'il eſt réſolu de ſe tuer, s'il eſt ſans reſſource ; et madame la margrave ſa ſœur m'écrit qu'elle finira ſa vie, ſi le roi ſon frère finit la ſienne. Il y a grande apparence qu'au moment que j'ai l'honneur de vous écrire, le corps d'armée de

1757. M. le prince de *Soubiſe* eſt aux mains avec les Pruſſiens. Quelque choſe qui arrive, il y a encore plus d'apparence que ce ſera vous qui terminerez les aventures de la Saxe et du Brandebourg, comme vous avez terminé celles de Hanovre et de la Heſſe. Vous courez la plus belle carrière où on puiſſe entrer en Europe ; et j'imagine que vous jouirez de la gloire d'avoir fait la guerre et la paix.

Il ne m'appartient pas de me mêler de politique, et j'y renonce comme aux chars des Aſſyriens ; mais je dois vous dire que, dans ma dernière lettre à madame la margrave de *Bareith*, je n'ai pu m'empêcher de lui laiſſer entrevoir combien je ſouhaite que vous joigniez la qualité d'arbitre à celle de général. Je me ſuis imaginé que, ſi l'on voulait tout remettre à la bonté et à la magnanimité du roi, il vaudrait mieux qu'on s'adreſſât à vous qu'à tout autre : en un mot, j'ai haſardé cette idée ſans la donner comme conjecture ni comme conſeil, mais ſimplement comme un ſouhait qui ne peut compromettre ni ceux à qui on écrit, ni ceux dont on parle (1) ; et je vous

(1) L'idée de M. de *Voltaire* fut adoptée, comme on le voit par les lettres ſuivantes, et elle eût épargné de très-grands malheurs à la France, ſi elle eût produit à la cour l'effet qu'on pouvait raiſonnablement en attendre.

*Lettre de ſa Majeſté le roi de Pruſſe, à M. le maréchal de Richelieu.*

A Rôte, le 6 ſeptembre 1757.

Je ſens, monſieur le Duc, que l'on ne vous a pas mis dans le poſte où vous êtes pour négocier ; je ſuis cependant très-perſuadé que le neveu du grand cardinal de *Richelieu* eſt fait pour ſigner des traités comme

en rends compte sans autre motif que celui de vous marquer mon zèle pour votre personne et pour votre gloire. Vous n'ignorez pas que madame de *Bareith* a voulu déjà entamer une négociation qui n'a eu aucun succès : mais ce qui n'a pas réussi dans un temps, peut réussir dans un autre, et chaque chose 1757.

pour gagner des batailles. Je m'adresse à vous par un effet de l'estime que vous inspirez à ceux qui ne vous connaissent pas même particulièrement. Il s'agit d'une bagatelle, Monsieur ; de faire la paix, si on le veut bien. J'ignore quelles sont vos instructions ; mais, dans la supposition qu'assuré de la rapidité de vos progrès, le roi votre maître vous aura mis en état de travailler à la pacification de l'Allemagne, je vous adresse M. *Delchetet* dans lequel vous pouvez prendre une confiance entière. Quoique les événemens de cette année ne devraient pas me faire espérer que votre cour conserve encore quelque disposition favorable pour mes intérêts, je ne puis cependant me persuader qu'une liaison, qui a duré seize années, n'ait pas laissé quelque trace dans les esprits ; peut-être que je juge des autres par moi-même. Quoi qu'il en soit enfin, je préfère de confier mes intérêts au roi votre maître plutôt qu'à tout autre. Si vous n'avez, Monsieur, aucune instruction relative aux propositions que je vous fais, je vous prie d'en demander et de m'informer de leur teneur. Celui qui a mérité des statues à Gênes, celui qui a conquis l'île de Minorque, malgré des obstacles immenses, celui qui est sur le point de subjuguer la Basse-Saxe, ne peut rien faire de plus glorieux que de travailler à rendre la paix à l'Europe. Ce sera sans contredit le plus beau de vos lauriers. Travaillez-y, Monsieur, avec cette activité qui vous fait faire des progrès si rapides, et soyez persuadé que personne ne vous en aura plus de reconnaissance, monsieur le Duc, que votre fidelle ami,

FÉDÉRIC.

### *Réponse de M. le maréchal de Richelieu au roi de Prusse.*

SIRE,

QUELQUE supériorité que votre Majesté ait en tout genre, il y aurait peut-être beaucoup à gagner pour moi de négocier, plutôt qu'à combattre vis-à-vis un héros tel que votre Majesté. Je crois que je servirais le roi mon maître d'une façon qu'il préférerait à des victoires, si je pouvais contribuer au bien d'une paix générale. Mais j'assure votre

a ſon point de maturité. Je n'ajoute aucune réflexion ;
1757. je crois ſeulement devoir vous dire que, dans le cas où l'on puiſſe réſoudre le roi de Pruſſe à remettre tout entre vos mains, ce ne ſera que par madame la margrave ſa ſœur qu'on pourra y réuſſir.

J'eſpère que ma lettre ne ſera pas priſe par des houſards pruſſiens ou autrichiens ; je ne ſigne ni ne date. Vous connaiſſez mon hermitage : j'oſe vous ſupplier de m'écrire ſeulement quatre mots qui m'inſtruiſent que vous avez reçu ma lettre.

J'ai eu l'honneur de mettre ſous votre protection une lettre pour madame la ducheſſe de *Saxe-Gotha*. Plus d'une armée mange ſon pauvre pays, et, tout galant que vous êtes, vous y avez quelque part. Vous ne pouvez toujours contenter toutes les dames.

Permettez que j'ajoute que vous avez, parmi vos aides de camp, un comte d'*Ivonne*, mon voiſin, qu'on dit très-aimable et très-empreſſé à vous bien ſervir. Vous êtes très-bien en médecins et en aides de camp. Ils ſont bien heureux. Que ne puis-je, comme eux, être à portée de voir mon héros !

Majeſté que je n'ai ni inſtructions ni notions ſur les moyens d'y pouvoir parvenir.

Je vais envoyer un courier pour rendre compte des ouvertures que votre Majeſté veut bien me faire, et j'aurai l'honneur de lui rendre la réponſe de l'affaire dont je ſuis convenu avec M. *Delchetet*.

Je ſens, comme je le dois, tout le prix des choſes flatteuſes que je reçois d'un prince qui fait l'admiration de l'Europe, et qui, ſi j'oſe le dire, a fait encore plus la mienne particulière. Je voudrais bien au moins pouvoir mériter ſes bontés en le ſervant dans le grand ouvrage qu'il paraît déſirer, et auquel il croit que je peux contribuer ; je voudrais ſurtout pouvoir lui donner des preuves du profond reſpect avec lequel je ſuis, &c.

1757.

# LETTRE CCLXII.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 12 de septembre.

MON divin ange, moi qui n'ai point pris les eaux de Plombières, je ſuis bien malade, et je ſuis puni de n'avoir point été faire ma cour à madame d'*Argental*. Je voudrais qu'on eût brûlé, avec la fauſſe *Jeanne*, le déteſtable auteur de cette infame rapſodie. Elle eſt inconteſtablement de *la Beaumelle ;* mais s'il n'eſt pas ars, il eſt en lieu où il doit ſe repentir.

On dit que c'eſt l'abbé de *Bernis* qui a ménagé le rétabliſſement du parlement : ſi cela eſt, il joue un bien beau rôle dans l'Europe et en France. Je ne lui ai jamais écrit depuis mon abſence ; j'ai toujours craint que mes lettres ne paruſſent intéreſſées, et je me ſuis contenté d'applaudir à ſa fortune, ſans l'en féliciter. Qui eût cru, quand le roi de Pruſſe feſait autrefois des vers contre lui, que ce ſerait lui qu'il aurait un jour le plus à craindre ?

Les affaires de ce roi, mon ancien diſciple et mon ancien perſécuteur, vont de mal en pis. Je ne ſais ſi je vous ai fait part de la lettre qu'il m'a écrite, il y a environ trois ſemaines : *J'ai appris*, dit-il, *que vous vous étiez intéreſſé à mes ſuccès et à mes malheurs ;* il ne me reſte *qu'à vendre cher ma vie*, &c. &c. Sa

1757. ſœur, la margrave de *Bareith*, m'en écrit une beaucoup plus lamentable.

Allons, ferme, mon cœur, point de faibleſſe humaine.

Mon cher ange, j'écrirai pour *Briſard* tout ce que vous ordonnerez. Ayez la bonté de m'inſtruire de ſon admiſſion dans le rang des héros, dès qu'on l'aura reçu. J'eſpère que l'autre héros de Mahon gouvernera mieux ſon armée que le tripot de la comédie. A propos de Mahon, ſavez-vous que l'amiral *Bing* m'a fait remettre, en mourant, ſa juſtification? Me voilà occupé à juger *Pierre le grand* et l'amiral *Bing*; cela n'empêchera pas que je n'obéiſſe à vos ordres tragiques.

. . . . . . . . . . . . . . *Si qua*
*Numina læva ſinunt, auditque vocatus Apollo.*

En voilà beaucoup pour un malade.

Madame *Denis* et le ſuiſſe *Voltaire* vous embraſſent tendrement.

1757.

## LETTRE CCLXIII.

### A M. THIRIOT.

Aux Délices, 12 de ſeptembre.

J'AI reçu un gros paquet des Mémoires de l'abbé *Hubert*, une lettre de M. de *la Poplinière*, et rien de ſon compère. Le compère eſt-il malade? mépriſe-t-il ſes anciens amis parce qu'ils ſont des ſuiſſes? eſt-il à la campagne, dans quelque terre des *Montmorencis*? S'il n'était pas occupé auprès des grandes et belles dames, je lui dirais: Venez paſſer l'hiver à Lauſane, dans une très-belle maiſon que je viens d'ajuſter, et puis venez paſſer l'été aux Délices; on vous donnera des ſpectacles l'hiver, et vous verrez, l'été, le plus beau pays de la terre; et vous apprendrez, meſſieurs les Pariſiens, qu'il y a des plaiſirs ailleurs que chez vous. De plus, vous mangerez des gélinottes dont vous ne tâtez guère dans votre ville; mais vous êtes des caſaniers. Ecrivez-moi donc: morbleu, quel pareſſeux! Adieu. *Vale*, *amice*.

1757.

## LETTRE CCLXIV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1 d'octobre.

Je ne vous ai point encore parlé, mon divin ange, de M. et de madame de *Montferrat*, qui ſont venus bravement faire inoculer leur fils unique à Genève. Ils viennent ſouvent dîner dans mon petit hermitage, où ils voient des gens de toutes les nations, ſans excepter le pays d'*Alzire*.

Nous avons aux portes de Genève une troupe dans laquelle il y a quelques acteurs paſſables. J'ai eu le plaiſir de voir jouer l'Orphelin de la Chine, pour la première fois de ma vie. J'ai, dans plus d'un endroit, ſouhaité des *Clairon* et des *le Kain;* mais on ne peut tout avoir. C'eſt vous, mon cher et reſpectable ami, que je ſouhaite toujours, et que je ne vois jamais. Vous m'allez dire qu'après avoir vu des comédies, je devrais être encouragé à en donner; que je devrais vous envoyer Fanime dans ſon cadre pour le mois de novembre; mais je vous conjure de vous rendre aux raiſons que j'ai de différer. Empêchez, je vous en ſupplie, qu'on ne me prodigue à Paris. Ce ſerait actuellement un très-grand chagrin pour moi d'être livré au public. Il viendra un temps plus favorable, et alors vous gratifierez les comédiens de cette Fanime, quand vous la jugerez digne de paraître. Nous nous amuſerons à donner des eſſais ſur notre petit théâtre

de Lauſane, et nous vous enverrons ces eſſais; mais point de Paris à préſent. Comptez que ce n'eſt point dégoût, c'eſt ſageſſe : car, en vérité, rien n'eſt ſi ſage que de s'amuſer paiſiblement de ſes travaux, ſans les expoſer aux critiques de votre parterre. Je vous ſupplie inſtamment de me mander s'il eſt vrai que vous ayez à Paris ou à la cour un comte de *Gotter*, grand maréchal de la maiſon du roi de Pruſſe, tout fraîchement débarqué, pour demander quelque accommodement qui ſera, je crois, plus difficile à négocier que ne l'a été l'union de la France et de l'Autriche. Je reçois aſſez ſouvent des lettres du roi de Pruſſe, beaucoup plus ſingulières, beaucoup plus étranges que toute ſa conduite avec moi depuis vingt années. Je vous jure que la choſe eſt curieuſe. Je vois tout à préſent avec tranquillité. Je ſuis heureux aux pieds des Alpes; mais je n'y ſerais pas ſi l'envie et le brigandage, qui règnent à Paris dans la littérature, ne m'avaient arraché à ma patrie et à vous. Je me flatte que madame d'*Argental* continue à jouir d'une bonne ſanté. Je vous embraſſe tendrement, mon cher et reſpectable ami.

1757.

1757.

## LETTRE CCLXV.

### AU MEME.

Aux Délices, 5 d'octobre.

VOILA qui eſt plaiſant, mon cher ange; M. d'*Arget* m'envoie un manuſcrit que le roi de Pruſſe fit rédiger pour moi, il y a près de vingt ans, et dont j'ai déjà fait uſage dans les dernières éditions de Charles XII. Je ne lui en ſuis pas moins obligé. Il me promet quelques autres anecdotes que je ne connais pas. C'eſt donc vous qui vous mettez à favoriſer l'hiſtoire, et qui faites des infidélités au tripot. Je vous renouvelle la prière que je vous ai faite par ma précédente; et cette prière eſt d'attendre. Laiſſons Iphigénie en Crimée reparaître avec tous ſes avantages; ne nous préſentons que dans les temps de diſette; ne nous prodiguons point: il faut qu'on nous déſire un peu. Eh bien, ce M. de *Gotter* eſt-il à Paris, comme on le dit? Perſonne ne m'en parle, et je ſuis bien curieux. Je voudrais vous écrire quatre pages, et je finis parce que la poſte part. Nous feſons ici des mariages; nous rendons ſervice, madame *Denis* et moi, à notre petit pays roman, et nous allons jouer en trois actes la Femme qui a raiſon.

Mille tendres reſpects.

## LETTRE CCLXVI. 1757.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, le 5 de novembre.

Je ſais bien que quand on fait des marches ſavantes, quand on a quatre-vingts mille hommes et de grandes affaires, un héros ne répond guère à un pauvre diable de ſuiſſe. Mais, en vérité, Monſeigneur, je vous ai mandé une anecdote aſſez ſingulière, aſſez intéreſſante, aſſez importante pour devoir me flatter que vous voudrez bien ne me pas laiſſer dans l'incertitude inquiétante ſi vous avez reçu ou non ma lettre. Les choſes ſont toujours dans le même état. On perſiſte dans la première réſolution qu'on avait priſe : on dit qu'on l'exécutera, ſi l'on eſt pouſſé à bout.

Je vous ai mandé que j'avais pris la liberté de conſeiller qu'on s'adreſsât à vous préférablement à tout autre. Je vous demande en grâce au moins de mander, par un ſecrétaire, à votre ancien courtiſan, le ſuiſſe *Voltaire*, ſi vous avez reçu la lettre dans laquelle je vous feſais part d'une choſe auſſi ſingulière.

Madame *Denis* ſe porte toujours fort mal, et vous préſente ſes hommages, auſſi-bien que le ſolitaire votre admirateur affligé de votre ſilence.

1757.

## LETTRE CCLXVII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 8 de novembre.

CELA eſt d'une belle ame, mon cher ange, de m'envoyer de quoi vous faire des infidélités. Je veux avoir des procédés auſſi nobles que vous : vous trouverez le premier acte aſſez changé. C'eſt toujours beaucoup que je vous donne des vers, quand je ſuis abymé dans la proſe, dans les bâtimens et dans les jardins. J'ai bien moins de temps à moi que je ne croyais ; on s'eſt mis à venir dans mes retraites : il faut recevoir ſon monde, dîner, ſe tuer, et, qui pis eſt, perdre ſon temps. J'en ai trouvé pourtant pour votre Fanime ; mais je vous avertis que je la veux un peu coupable, c'eſt-à-dire coupable d'aimer comme une folle, ſans avoir d'autres motifs de ſa fuite que les craintes que l'amour lui a inſpirées pour ſon amant. Je ſerai d'ailleurs honteux pour le public s'il reçoit cette tragédie amoureuſe plus favorablement que Rome ſauvée et qu'Oreſte ; cela n'eſt pas juſte. Une ſcène de *Cicéron*, une ſcène de *Céſar* ſont plus difficiles à faire et ont plus de mérite que tous les emportemens d'une femme trompée et délaiſſée. Le ſujet de Fanime eſt bien trivial, bien uſé ; mais enfin, vos premières loges ſont compoſées de perſonnes qui connaiſſent mieux l'amour que l'hiſtoire romaine. Elles veulent s'attendrir, elles veulent pleurer, et avec le mot d'amour on a cauſe gagnée

avec

avec elles. Allons donc, mettons-nous à l'eau rose pour leur plaire. Oublions mon âge. Je ne devrais ni planter des jardins ni faire des vers tendres, cependant j'ai ces deux torts, et j'en demande pardon à la raison. 1757.

Je ne décide pas plus entre *Brisard* et *Blainville*, qu'entre Genève et Rome. Je vous envoie, selon vos ordres, mon compliment à l'un et à l'autre, et vous choisirez.

Vraiment, on m'a demandé déjà la charpente de mon visage pour l'académie. Il y a un ancien portrait d'après *la Tour*, chez ma nièce de *Fontaine*, il faut qu'elle fasse une copie de ce hareng soret; mais elle est actuellement avec son ami et ses dindons dans sa terre, et ne reviendra que cet hiver. Vous aurez alors ma maigre figure. D'*Alembert* s'était chargé auprès d'elle de cette importante négociation. Je ne suis pas fâché que mon *Salomon* du Nord ait quelques partisans dans Paris, et qu'on voye que je n'ai pas loué un sot. Je m'intéresse à sa gloire par amour propre, et je suis bien aise en même temps, par raison et par équité, qu'il soit un peu puni. Je veux voir si l'adversité le ramènera à la philosophie. Je vous jure qu'il y a un mois qu'il n'était guère philosophe; le désespoir l'emportait : ce n'est pas un rôle désagréable pour moi de lui avoir donné dans cette occasion des conseils très-paternels (*). L'anecdote est curieuse. Sa vie et, révérence parler, la mienne sont de plaisans contrastes : mais enfin, il avoue que je suis plus heureux que lui ; c'est un grand point et une belle leçon. Mille respects à tous les anges.

(*) Voyez la Correspondance du roi, année 1757.

1757.

## LETTRE CCLXVIII.

### AU MEME, *à Paris.*

Aux Délices, 19 de novembre.

VOUS avez un cœur plus tendre que le mien, mon cher ange ; vous aimez mieux mes tragédies que moi : vous voulez qu'on parle d'amour, et je ſuis honteux de nommer ce beau mot avec ma barbe griſe. Toutes mes bouteilles d'eau roſe ſont à l'autre bout du grand lac, à Lauſane. J'y ai laiſſé Fanime et la Femme qui a raiſon, et tout l'attirail de *Melpomène* et de *Thalie ;* c'eſt à Lauſane qu'eſt le théâtre. Nous plantons aux Délices, et actuellement je ne pourrais que traduire les Géorgiques. Cependant je vous envoie à tout haſard le petit billet que vous demandez. Je croyais l'avoir mis dans ma dernière lettre ; j'ai encore des diſtractions de poëte ; quoique je ne le ſois plus guère.

Je ſerais bien fâché, mon divin ange, de donner des ſpectacles nouveaux à votre bonne ville de Paris, dans un temps où vous ne devez être occupé qu'à réparer vos malheurs et votre humiliation ; il faut qu'on ait fait ou d'étranges fautes, ou que les Français ſoient des lévriers qui ſe ſoient battus contre des loups. *Luc* n'avait pas vingt-cinq mille hommes, encore étaient-ils haraſſés de marches et de contre-marches. Il ſe croyait perdu ſans reſſource, il y a un mois ; et ſi bien, ſi complètement perdu, qu'il me l'avait écrit ; et c'eſt dans ces circonſtances qu'il détruit

une armée de cinquante mille hommes (*). Quelle honte pour notre nation ! Elle n'osera plus se montrer dans les pays étrangers. Ce serait-là le temps de les quitter, si, malheureusement, je n'avais fait des établissemens fort chers que je ne peux plus abandonner. 1757.

Ces correspondances dont on vous a parlé, mon cher ange, sont précisément ce qui devrait engager à faire ce que vous avez eu la bonté de proposer, et ce que je n'ai pas demandé. Je trouve la raison qu'on vous a donnée aussi étrange que je trouve vos marques d'amitié naturelles dans un cœur comme le vôtre.

Si madame de *Pompadour* avait encore la lettre que je lui écrivis quand le roi de Prusse m'enquinauda à Berlin, elle y verrait que je lui disais qu'il viendrait un temps où l'on ne serait pas fâché d'avoir des français dans cette cour. On pourrait encore se souvenir que j'y fus envoyé en 1743, et que je rendis un assez grand service ; mais M. *Amelot*, par qui l'affaire avait passé, ayant été renvoyé immédiatement après, je n'eus aucune récompense. Enfin, je vois beaucoup de raisons d'être bien traité, et aucune d'être exilé de ma patrie : cela n'est fait que pour des coupables, et je ne le suis en rien.

Le roi m'avait conservé une espèce de pension que j'ai depuis quarante ans, à titre de dédommagement; ainsi ce n'était pas un bienfait, c'était une dette comme des rentes sur l'hôtel de ville. Il y a sept ans que je n'en ai demandé le payement : vous voyez que je n'importune pas la cour.

(*) La journée de Rosbac.

1757. Le portrait que vous daignez demander, mon cher ange, eſt celui d'un homme qui vous eſt bien tendrement uni, et qui ne regrette que vous et votre ſociété dans tout Paris. L'académie aura la copie du portrait peint par *la Tour.* Il faut que je vous aime autant que je fais, pour ſonger à me faire peindre à préſent. Quant au roman que vous m'envoyez, il faudrait en aimer l'auteur autant que je vous aime, pour le lire ; et vous ſavez que je n'ai pas beaucoup de temps à perdre. Il faut que je démêle dans l'hiſtoire du monde, depuis *Charlemagne* juſqu'à nos jours, ce qui eſt roman et ce qui eſt vrai. Cette petite occupation ne laiſſe guère le loiſir de lire les anecdotes égyptiennes et ſyriennes.

Puiſque vous avez un avocat nommé d'*Outremont*, je changerai ce nom dans la Femme qui a raiſon; j'avais un d'*Outremont* dans cette pièce. Je me ſuis déjà brouillé avec un avocat qui ſe trouva par haſard nommé *Griſon :* il prétendit que j'avais parlé de lui, je ne ſais où.

M. le maréchal de *Richelieu* me boude et ne m'écrit point. Il trouve mauvais que je n'aye pas fait cent lieues pour l'aller voir.

1757.

# LETTRE CCLXIX.

## A MADAME DE FONTAINE, *à Ornoi.*

Aux Délices, 24 de novembre.

Je reçois, ma chère nièce, votre lettre du 14 novembre. Vous devez en avoir reçu une très-ample de moi, écrite il y a environ un mois, et adreſſée au château d'Ornoi, près d'Abbeville, par Amiens en Picardie. Peut-être cette mépriſe du voiſinage d'Abbeville aura fait retarder la réception de la lettre : je vous y diſais à peu-près les mêmes choſes que vous me dites.

Je vous demandais ſi vous vous étiez déjà miſe au rang des bons citoyens qui donnent leur vaiſſelle d'argent à l'Etat; je plaignais comme vous la France; je vous demandais quand vous reverriez la grande vilaine, triſte et gaie, riche et pauvre, raiſonneuſe et frivole ville de Paris. Je vous contais comment nous nous ſommes amuſés à Tourney, pour nous dépiquer des malheurs publics. Nous nous vantions, madame *Denis* et moi, d'avoir tiré des larmes des plus beaux yeux qui ſoient actuellement à Turin : ces yeux ſont ceux de madame de *Chauvelin*, l'ambaſſadrice.

Je ne pourrai jamais vous dire combien nous vous avons regrettée dans nos fêtes. Nous diſions : Ah, ſi elle était là ! ſi le grand écuyer de *Cyrus*, ſi le juriſconſulte étaient avec elle, ils verraient les

1757. choſes bien changées ! ils ſeraient bien contens du petit palais, *d'ordre ionique* ne vous déplaiſe, d'ordre ionique bâti, achevé à Tourney ; et cela n'eſt point *ironique :* ce n'eſt point pour inſulter à vos maçons qui n'ont pas été plus vîte que nous.

*Luc* eſt toujours *Luc*, très-embarraſſé et n'embarraſſant pas moins les autres ; étonnant l'Europe, l'appauvriſſant, l'enſanglantant, et feſant des vers, et m'écrivant quelquefois les choſes du monde les plus ſingulières. M. le duc de *Choiſeul*, qui a plus d'eſprit que lui, et un meilleur eſprit, me fait toujours l'honneur de me donner des marques de bonté auxquelles je ſuis plus ſenſible qu'au commerce de *Luc.* Je compte auſſi ſur les bontés de madame de *Pompadour ;* avec cela, j'aime ma terre ou mes terres, ma retraite ou mes retraites, à la folie ; mais je vous aime davantage.

## LETTRE CCLXX. 1757.

### A M. DE LA MICHODIERE,

INTENDANT D'AUVERGNE.

Ferney, novembre.

MONSIEUR,

C'EST à Breſlau, à Londres et à Dordrecht qu'on commença, il y a environ trente ans, à ſupputer le nombre des habitans par celui des baptêmes. On multiplia, dans Londres, le nombre des baptêmes par 35, à Breſlau, par 33. M. de *Kerſeboum*, magiſtrat de Dordrecht prit un milieu. Son calcul ſe trouva très-juſte : car, s'étant donné la peine de compter un par un tous les habitans de cette petite ville, il vérifia que ſa règle de 34 était la plus ſûre.

Cependant elle ne l'eſt ni dans les villes dont il part beaucoup d'émigrans, ni dans celles où viennent s'établir beaucoup d'étrangers ; et, dans ce dernier cas, on ajoute pour les étrangers un ſupplément qu'il n'eſt pas mal-aiſé de faire.

Toutes ces règles ne ſont pas d'une juſteſſe mathématique ; vous ſavez mieux que moi, Monſieur, qu'il faut toujours ſe contenter de l'à peu-près. La fameuſe méridienne de France n'eſt certainement pas tirée en ligne droite ; le roi n'a pas le même revenu tous les ans, et le complet n'eſt jamais dans les troupes. Il n'y a que DIEU qui ait fait au juſte le

1757. dénombrement des combattans du peuple d'Ifraël, qui fe trouva de fix cents mille hommes au bout de deux cents quinze ans, tous defcendans de *Jacob*, fans compter les femmes, les vieillards et les enfans.

Les habitans de Clermont en Auvergne ne peuvent avoir augmenté dans cette miraculeufe progreffion. Ceux qui ont attribué quarante-cinq mille citoyens à cette ville, ont prefque autant exagéré que l'hiftorien *Jofephe* qui comptait douze cents mille ames dans Jérufalem, pendant le fiége. Jérufalem n'en a jamais pu contenir trente mille. Lorfque j'étais à Bruxelles, on me difait que la ville avait cinquante mille habitans : le penfionnaire, après avoir pris toutes les inftructions qu'il pouvait, m'avoua qu'il n'en avait pas trouvé dix-fept mille.

J'ai fait ufage de la règle de 34, à Genève ; elle s'eft trouvée un peu trop forte. On compte dans Genève environ vingt-cinq mille habitans : il y naît environ fept cents foixante-quinze enfans, année commune; or 775, multiplié par 34, donne 26350.

La règle de 33 donnerait 25575 têtes à Genève. Cela pofé, Monfieur, il paraît évident qu'il y a tout au plus vingt mille perfonnes à Clermont, et ce nombre ne doit pas vous paraître extraordinaire; les hommes ne peuplent pas comme le prétendent ceux qui nous difent froidement qu'après le déluge il y avait des millions d'hommes fur la terre. Les enfans ne fe font pas à coups de plume, et il faut des circonftances fort heureufes pour que la population augmente d'un vingtième en cent années. Un dénombrement fait en 1718, probablement très-fautif,

ne donne à Clermont que 1324 feux ; si on comptait (en exagérant) dix personnes par feu, ce ne serait 1757.
que 13240 têtes : et si, depuis ce temps, le nombre en était monté à vingt mille, ce serait un progrès dont il n'y a guère d'exemples. Il vaut mieux croire que l'auteur du dénombrement des feux s'est trompé ; mais quand même il se serait trompé de moitié, quand même il y aurait eu le double de feux qu'il suppose, c'est-à-dire 2648, jamais on ne compte que cinq à six habitans par feu ; mettons-en six, il y aurait eu alors 15888 habitans à Clermont, et, depuis ce temps, le nombre se serait accru jusqu'à vingt mille, par une administration heureuse et par des événemens que j'ignore. Tout concourt donc, Monsieur, à persuader que Clermont ne contient en effet que vingt mille habitans : s'il s'en trouvait quarante mille, sur environ 588 baptêmes par an, ce serait un prodige unique dont je ne pourrais demander la raison qu'à vos lumières.

Voilà, Monsieur, ce que mes faibles connaissances me permettent de répondre à la lettre dont vous m'avez honoré. Cette lettre me fait voir quelle est votre exactitude et votre sage application dans votre gouvernement ; elle me remplit d'estime pour vous, Monsieur ; et ce n'est que par pure obéissance à vos ordres, que je vous ai exposé mes idées que je dois en tout soumettre aux vôtres. Vous êtes à portée de faire une opération beaucoup plus juste que ma règle. On vient, dans toute l'étendue de la domination de Berne, d'envoyer dans chaque maison compter le nombre des maîtres, des domestiques, et même des chevaux. Il est vrai qu'on s'en rapporte à la bonne

1757. ſoi de chaque particulier, dans le ſeul pays de l'Europe où l'on ne paye pas la moindre taxe au ſouverain, et où cependant le ſouverain eſt très-riche. Mais, ſous une adminiſtration telle que la vôtre, quel particulier pourrait déranger, par ſa réticence, une opération utile qui ne tend qu'à faire connaître le nombre des habitans, et à leur procurer des ſecours dans le beſoin?

J'ai l'honneur d'être avec la plus reſpectueuſe eſtime, &c.

## LETTRE CCLXXI.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 2 de décembre.

MON cher et reſpectable ami, dès que vous m'eûtes écrit que celui *qui miſcuit utile dulci* voulait bien ſe ſouvenir de moi, je lui écrivis pour l'en remercier. Je crus devoir lui communiquer quelques rogatons très-ſinguliers qui auront pu au moins l'amuſer. J'ai pris la liberté de lui écrire avec ma naïveté ordinaire, ſans aucune vue quelle qu'elle puiſſe être. Il eſt vrai que j'ai une fort ſingulière correſpondance, mais aſſurément elle ne change pas mes ſentimens; et dans l'âge où je ſuis, ſolitaire, infirme, je n'ai et ne dois avoir d'autre idée que de finir tranquillement ma vie dans une très-douce retraite. Quand j'aurais vingt-cinq ans et de la ſanté, je me garderais bien de fonder l'eſpérance la plus légère ſur un prince qui, après m'avoir arraché à ma patrie,

après m'avoir forcé par des séductions inouies à m'attacher auprès de lui, en a usé avec moi et avec ma nièce d'une manière si cruelle. 1757.

Toutes les correspondances que j'ai ne sont dues qu'à mon barbouillage d'historien. On m'écrit de Vienne et de Pétersbourg, aussi-bien que des pays où le roi de Prusse perd et gagne des batailles. Je ne m'intéresse à aucun événement que comme français. Je n'ai d'autre intérêt et d'autre sentiment que ceux que la France m'inspire; j'ai en France mon bien et mon cœur.

Tout ce que je souhaite, comme citoyen et comme homme, c'est qu'à la fin une paix glorieuse venge la France des pirateries anglaises, et des infidélités qu'elle a essuyées ; c'est que le roi soit pacificateur et arbitre, comme on le fut aux traités de Vestphalie. Je désire de n'avoir pas le temps de faire l'histoire du czar *Pierre* et quelque mauvaise tragédie avant ce grand événement.

Si vous pouvez rencontrer, mon divin ange, la personne qui a bien voulu vous parler de moi, dites-lui, je vous prie, que j'aurais été bien consolé de recevoir deux lignes de sa main par lesquelles il eût seulement assuré ce vieux suisse des sentimens qu'il vous a témoignés pour moi.

Savez-vous que le roi de Prusse a marché, le 10 novembre, au général *Marshall* qui allait entrer avec quinze mille hommes en Brandebourg, et qui a reculé en Lusace? Vous pourriez bien entendre parler encore d'une bataille. Ne cessera-t-on point de s'égorger? Nous craignons la famine dans notre petit canton. Un tremblement de terre vient d'engloutir

1757. la moitié des îles Açores, dont on m'avait envoyé le meilleur vin du monde ; la reine de Pologne vient de mourir de chagrin ; on se massacre en Amérique ; les Anglais nous ont pris vingt-cinq vaisseaux marchands. Que faire ? gémir en paix dans sa tanière, et vous aimer de tout son cœur.

## LETTRE CCLXXII.

### AU MEME.

2 de décembre.

Ne pourriez-vous point, mon cher ange, faire tenir à M. *L. de B.* la lettre que je vous écris (*) ? vous me feriez grand plaisir. Serait-il possible qu'on eût imaginé que je m'intéresse au roi de Prusse ? J'en suis pardieu bien loin. Il n'y a mortel au monde qui fasse plus de vœux pour le succès des mesures présentes. J'ai goûté la vengeance de consoler un roi qui m'avait maltraité ; il n'a tenu qu'à M. de *Soubise* que je le consolasse davantage. Si on s'était emparé des hauteurs que le diligent prussien garnit d'artillerie et de cavalerie, tout était fini. Le général *Marshall* entrait de son côté dans le Brandebourg. Nous voilà renvoyés bien loin avec une honte qui n'est pas courte. Figurez-vous que, le soir de la bataille, le roi de Prusse, soupant dans un château voisin, chez une bonne dame, prit tous ses vieux draps pour

(*) L'abbé de *Bernis*.

faire des bandages à nos bleſſés. Quel plaiſir pour lui ! que de généroſités adroites qui ne coûtent rien et qui rendent beaucoup ! et que de bons mots, et que de plaiſanteries ! Cependant, je le tiens perdu ſi on veut le perdre et ſe bien conduire. Mais qu'en reviendra-t-il à la France ? de rendre l'Autriche plus puiſſante que du temps de *Ferdinand II*, et de ſe ruiner pour l'agrandir ! Le cas eſt embarraſſant. Point de Fanime quand on nous bat et qu'on ſe moque de nous ; attendons des hivers plus agréables. Bonſoir, mon divin ange. 1757.

*Nota benè* que ce que j'ai confié à M. *L. de B.* prouve que le roi de Pruſſe était perdu, ſi on s'était bien conduit. Ce n'eſt pas là chercher à déplaire à *Marie-Thérèſe*, et ce que j'ai mandé méritait un mot de réponſe vague, un mot d'amitié.

## LETTRE CCLXXIII.

### AU MEME.

3 de décembre.

JE vous écrivis par le dernier ordinaire, mon cher et reſpectable ami, un petit barbouillage aſſez indéchiffrable, avec une lettre oſtenſible pour une perſonne qui a été de vos amis, et que vous pouvez voir quelquefois. J'ai bien des choſes à y ajouter, mais l'état de la ſanté de madame d'*Argental* doit paſſer devant. Je voudrais que vous fuſſiez tous ici comme

1757. madame d'*Epinai*, madame de *Montferrat* et tant d'autres. Notre docteur *Tronchin* fortifie les femmes; il ne les ſaigne point, il ne les purge guère, il ne fait point la médecine comme un autre. Voyez comme il a traité ma nièce de *Fontaine;* il l'a tirée de la mort.

Vous ne m'avez jamais parlé de madame de *Montferrat;* c'eſt pourtant un joli ſalmigondis de dévotion et de coquetterie. Je ne ſais où prendre madame de *Fontaine* à préſent pour avoir ces portraits. L'affaire commence à m'intéreſſer, depuis que vous voulez bien avoir la triſte reſſemblance de celui qui probablement n'aura jamais le bonheur de vous revoir; mais moi, pourquoi n'aurais-je pas, dans mes Alpes, la conſolation de vous regarder ſur toile, et de dire: voilà celui pour qui ſeul je regrette Paris? C'eſt à moi à demander votre portrait, c'eſt moi qui ai beſoin de conſolation.

Je reviens à ma dernière lettre. Il eſt certain qu'on a pris ou donné furieuſement le change quand on vous a parlé. Que pourrait-on attribuer à mes correſpondances? quel ombrage pourrait en prendre la cour de Vienne? quel prétexte ſingulier! Je voudrais qu'on fût auſſi perſuadé de mes ſentimens à la cour de France qu'on l'eſt à la cour de l'impératrice. Mais, quelques ſoient les ſentimens d'un particulier obſcur, ils doivent être comptés pour rien; s'ils l'étaient pour quelque choſe, la perſonne en queſtion devrait me ſavoir un aſſez grand gré des choſes que je lui ai confiées. S'il a penſé que cette confidence était la ſuite de l'intérêt que je prenais encore au roi de Pruſſe, et ſi une autre perſonne a eu la même idée,

tous deux ſe ſont bien trompés; je les ai inſtruits d'une choſe qu'il fallait qu'ils ſuſſent. Madame de *Pompadour*, à qui j'en écrivis d'abord, m'en parut ſatisfaite par ſa réponſe. L'autre à qui vous m'avez conſeillé d'écrire, et à qui je devais néceſſairement confier les mêmes choſes qu'à madame de *Pompadour*, ne m'a pas répondu. Vous ſentez combien ſon ſilence eſt déſagréable pour moi, après la démarche que vous m'avez conſeillée, et après la manière dont je lui ai écrit. Ne pourriez-vous point le voir? Ne pourriez-vous point, mon cher ange, lui dire à quel point je dois être ſenſible à un tel oubli? S'il parlait encore de mes correſpondances, s'il mettait en avant ce vain prétexte, il ſerait bien aiſé de détruire ce prétexte en lui feſant connaître que depuis deux ans le roi de Pruſſe me propoſa, par l'abbé de *Prades*, de me rendre tout ce qu'il m'avait ôté. Je refuſai tout ſans déplaire, et je laiſſai voir ſeulement que je ne voulais qu'une marque d'attention pour ma nièce, qui pût réparer en quelque ſorte la manière indigne dont on en avait uſé envers elle. Le roi de Pruſſe, dans toutes ſes lettres, ne m'a jamais parlé d'elle. Madame la margrave de *Bareith* a été beaucoup plus attentive. Vous voilà bien au fait de toute ma conduite, mon divin ange, et vous ſavez tous les efforts que le roi de Pruſſe avait faits autrefois pour me retenir auprès de lui. Vous n'ignorez pas qu'il me demanda lui-même au roi. Cette malheureuſe clef de chambellan était indiſpenſablement néceſſaire à ſa cour. On ne pouvait entrer aux ſpectacles ſans être bourré par ſes ſoldats, à moins qu'on n'eût quelque pauvre marque qui mît à l'abri. Demandez à d'*Arget* comme il fut un jour

1757.

1757. repouffé et houfpillé : il avait beau crier, je fuis fecrétaire ; on le bourrait toujours.

Au refte, le roi de Pruffe favait bien que je ne voulais pas refter là toute ma vie ; et ce fut la fource fecrète des noifes. Si vous pouviez avoir une converfation avec l'homme en queftion, il me femble que la bonté de votre cœur donnerait un grand poids à toutes ces raifons ; vous détruiriez furtout le foupçon qu'on paraît avoir conçu que je m'intéreffe encore à celui dont j'ai tant à me plaindre.

Enfin, à quoi fe borne ma demande ? à rien autre chofe qu'à une fimple politeffe, à un mot d'honnêteté qu'on me doit d'autant plus que c'eft vous qui m'avez encouragé à écrire. Ne point répondre à une lettre dont on a pu tirer des lumières, c'eft un outrage qu'on ne doit point faire à un homme avec qui on a vécu et qu'on n'a connu que par vous.

Encore un mot ; c'eft que fi on vous difait : *J'ai montré la lettre, on ne veut pas que je réponde à un homme qui a confeillé, il y a fix femaines, au roi de Pruffe de s'accommoder :* vous pourriez répondre que je lui ai confeillé auffi d'abdiquer plutôt que de fe tuer comme il le voulait, et qu'il me répondit, cinq jours avant la bataille :

*Je dois, en affrontant l'orage,*
*Penfer, vivre et mourir en roi.*

Tout cela eft fort étrange. Je confie tout à votre amitié et à votre fageffe. Ma conduite eft pure, vous la trouverez même affez noble. Le réfultat de tout ceci, c'eft que mon procédé avec votre ancien ami, ma lettre et ma confiance méritent ou qu'il m'écrive

un

un mot, ou, s'il ne le peut pas, qu'il ſoit convaincu de mes ſentimens, et qu'il les faſſe valoir : voilà ce que je veux devoir à un cœur comme le vôtre. 1757.

## LETTRE CCLXXIV.

### AU MEME.

Aux Délices, 10 de décembre.

MON cher et reſpectable ami, je reçois une lettre de *Babet*, qui a troqué ſon panier de fleurs contre le porte-feuille de miniſtre. J'en ſuis enchanté. M. *Amelot* ni même M. de *Saint-Conteſt* n'écrivaient pas de ce ſtyle. Je vous remercie de m'avoir procuré un bouquet de fleurs de la groſſe *Babet*.

Rengainez mes inquiétudes; mais ſi, dans l'occaſion, on vous parlait encore de mes correſpondances, aſſurez bien que ma première correſpondance eſt celle de mon cœur avec la France. J'ai goûté la vengeance de conſoler le roi de Pruſſe, et cela me ſuffit. Il eſt battant d'un côté et battu de l'autre : à moins d'un nouveau miracle, il ſera perdu. Il valait mieux être philoſophe, comme il ſe vantait de l'être.

1757.

## LETTRE CCLXXV.

### A MADAME DE FONTAINE.

Aux Délices, 10 de décembre.

QUE faites-vous, ma pareſſeuſe nièce ? comment vous portez-vous ? aurez-vous le temps de faire copier le portrait de votre oncle pour l'académie françaiſe ? D'*Alembert* ſe chargera de le donner, puiſqu'on le demande. Je l'ai promis, et je vous prie de dégager ma parole. J'aime mieux les tableaux que vous m'avez envoyés pour Lauſane ; cela eſt plus gai que le ſquelette d'un vieil académicien.

Je n'ai point eu de vos nouvelles depuis longtemps. Il s'eſt paſſé d'étranges choſes. J'ai conſolé *Luc;* je lui ai donné des conſeils de philoſophe, et il a été trop roi pour les ſuivre. Il nous a battus indignement. Il valait mieux, dira votre ami, faire courir des chariots d'Aſſyrie en raſe campagne que de ſe faire aſſommer entre deux collines, et d'être obligés de s'enfuir avec honte devant ſix bataillons pruſſiens, ſans avoir combattu. Quand M. de *Cuſtine* eſt mort de ſes bleſſures, le roi de Pruſſe a dit : *Je plains les Français, je regrette leur vie et leur gloire.* Il a fait déchirer les draps d'une dame auprès de Mersbourg pour faire des bandages à nos bleſſés, et il nous accable de bons mots. Les Autrichiens n'en diſent point, mais ils battent ſes troupes ; ils nous vengent et nous humilient.

Vous ſavez que le prince de *Bevern*, ſon meilleur général, eſt priſonnier ; que Breſlau appartient du

23 novembre à l'impératrice ; que les Autrichiens vont marcher vers Berlin ; que peut-être à présent M. de *Richelieu* a donné bataille aux troupes du roi d'Angleterre, qui ne sont pas plus honnêtes sur terre que sur mer : le droit des gens est devenu une chimère, mais le droit du plus fort n'en est point une. Voilà probablement le systême de l'Europe qui va entièrement changer. Mais, que nous importe? nous n'avons que notre maigre individu à conserver. 1757.

Ayez soin de votre santé. Nous avons toujours ici de belles dames de Paris : une madame de *Montferrat* est venue faire inoculer son fils : madame d'*Epinai* vient demander des nerfs à *Tronchin* : que ne venez-vous en demander aussi ? J'embrasse toute votre famille, et vous surtout, et de tout mon cœur.

## LETTRE CCLXXVI.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 17 de décembre.

Il faut que vous me pardonniez, mon cher ange ; je suis un bon suisse qui avait trop pris les choses à la lettre. Vous me mandiez qu'on a plus de ménagemens et plus de jalousies qu'un amant et une maîtresse, et que mes correspondances mettaient obstacle à un retour qu'on pourrait attribuer à ces correspondances mêmes. Daignez considérer que le temps où vous me parliez ainsi était précisément celui où le bon suisse n'avait fait aucune difficulté d'avouer à madame de *Pompadour* ces liaisons que je crus un peu

1757. dangereuſes, ſur votre lettre. Rien n'eſt aſſurément plus innocent que ces liaiſons ; elles ſe ſont bornées, comme je vous l'ai dit, à conſoler un roi qui m'avait fait beaucoup de mal, et à recevoir les confidences du déſeſpoir dans lequel il était plongé alors. Je vous avertis que le roi de Pruſſe et l'impératrice pourraient voir les lettres que j'ai écrites à Verſailles ſans que ni l'un ni l'autre pût m'en ſavoir le moindre mauvais gré. J'avais cru ſeulement que le déſeſpoir où je voyais le roi de Pruſſe, pouvait être un acheminement à une paix générale, ſi néceſſaire à tout le monde, et qu'il faudra bien faire à la fin. Je ne m'attendais pas alors que nos chers compatriotes ſe couvriraient d'opprobre, et qu'une armée de cinquante mille hommes fuirait comme des lièvres devant ſix bataillons dont les juſtaucorps viennent à la moitié des feſſes ; je ne prévoyais pas que les Hanovriens aſſiégeraient Harbourg, et qu'ils feraient plus forts que M. de *Richelieu*. Nous avons grand beſoin d'être heureux dans ce pays-là, car nous y ſommes en horreur pour nos brigandages, et mépriſés pour notre lâcheté du 5 novembre. Les Autrichiens diſent qu'ils n'ont pris Breſlau, et gagné la bataille, que parce qu'ils n'avaient pas de français avec eux. Enfin, nous n'avons d'appui en Allemagne que ces mêmes Autrichiens qui ſe moquent de nous. Il faut eſpérer que M. de *Richelieu* rétablira notre crédit et notre gloire, et que les ſuccès de *Marie-Thérèſe* nous piqueront d'honneur. Si le roi de Pruſſe était tombé ſur nous après ſa victoire, nos armées découragées ſe feraient trouvées entre les Hanovriens enragés contre nous, et les Pruſſiens vainqueurs ; il ne revenait

peut-être pas un français d'Allemagne. Je me flatte enfin que tout ſera réparé. Vous voyez que je ſuis auſſi bon français que bon ſuiſſe. Tout bon que je ſuis, j'ai toujours ſur le cœur les quatre baïonnettes que ma nièce eut dans le ventre. J'aurais voulu que le roi de Pruſſe eût réparé cette infamie; mais je vois qu'il eſt difficile de venir à bout de lui, même en lui prenant Breſlau. 1757.

Au moment que je griffonne, la nouvelle vient de Francfort que nous avons été mal menés devant Harbourg; je n'en veux rien croire : ce ſont des hérétiques qui le mandent; paſſons vîte.

On a joué à Vienne l'Orphelin de la Chine; l'impératrice l'a redemandé pour le lendemain : voilà des nouvelles du tripot aſſez agréables. Le tripot de la guerre n'eſt pas ſi plaiſant. Venons à l'article du portrait; donnez-moi des dents et des joues, et je me fais peindre par *Vanloo*. En attendant, mon cher ange, envoyez aux charniers SS. Innocens, mon effigie eſt là trait pour trait.

J'ai actuellement chez moi madame d'*Epinai* qui vient demander des nerfs à *Tronchin*. Il n'y a point là de ſalmigondis : cela eſt philoſophe, bien net, bien décidé, bien ferme. Je la quitte pourtant, et je vais au palais Lauſane. Vous verrez, mon cher ange, des écoſſais franciſés, des *Douglas* qui ont des terres dans mon voiſinage, qui ont un procès au conſeil, au rapport de M. de *Courteille*. Je baiſe pour eux le bout de vos ailes; je vous demande votre protection. Mais vous! vous! vous avez une affaire et point d'audience; cela eſt drôle. Pour Dieu, expliquez-moi cela, *et vale*, *et ama nos*.

1757. LETTRE CCLXXVII.

AU MEME.

A Lausane, 20 de décembre, au soir.

QUAND les Prussiens tuent tant de monde, il faut bien aussi que je vous assassine de lettres, mon cher ange. Il est difficile que vous ayez su, plutôt que nous autres Suisses, la nouvelle victoire du roi de Prusse, près de Neumarck en Silésie. Ce diable de *Salomon* est un terrible philistin. La renommée le dit déjà dans Breslau ; mais il ne faut pas croire toujours la renommée. Elle parle d'une bataille entre M. de *Richelieu* et les Hanovriens; elle prétend que nous avons été très-mal menés, et je n'en veux rien croire : car, si cela était vrai, nous perdrions encore cent mille hommes et deux cents millions, comme dans la guerre de 1741 , dont Dieu nous préserve. Peut-on songer à des Fanime, à l'eau rose, quand on joue des tragédies si sanglantes ? Dites-moi donc, je vous en prie, si vous êtes content, si vous avez eu ce que vous appelez votre audience. Ecrivez-moi un mot pour consoler le suisse.

1757.

## LETTRE CCLXXVIII.

### A M. VERNES.

A Lauſane, le 24 de décembre.

VOICI, Monſieur, ce que me mande M. d'*Alembert* : *J'écris à votre ami, monſieur Vernes, il pourra vous communiquer ma lettre. Il me paraît que ces meſſieurs n'ont pas lu l'article* Genève, *ou qu'ils ſe plaignent de ce qui n'y eſt pas.*

Or, puiſque vous voilà mon ami déclaré à Paris, communiquez-moi donc, mon cher ami, cette lettre de M. d'*Alembert*. Je n'ai point encore le nouveau tome de l'Encyclopédie, et j'ignore abſolument de quoi il s'agit. Je ſais ſeulement, en général, que M. d'*Alembert* a voulu donner à votre ville des témoignages de ſon eſtime. Il dit que le clergé de France l'accuſe de vous avoir trop loués, tandis que vous autres, vous vous plaignez de n'être pas loués comme il faut. Que vous êtes heureux dans votre petit coin de ce monde, de n'avoir que de pareilles plaintes à faire, tandis qu'on s'égorge ailleurs !

Puiſſent tous vos confrères perpétuer cette heureuſe paix, cette humanité, cette tolérance qui conſole le genre-humain de tous les maux auxquels il eſt condamné ! Qu'ils déteſtent le meurtre abominable de *Servet*, et les mœurs atroces qui ont conduit à ce meurtre, comme le parlement de Paris, doit déteſter l'aſſaſſinat infame dont on fit périr *Anne Dubourg*, et comme les Hollandais doivent pleurer ſur la cendre

1757. des *Barnevelt* et des *Witt*. Chaque nation a des horreurs à expier, et la pénitence qu'on en doit faire eſt d'être humain et tolérant.

Ne ſoyons ni calviniſtes ni papiſtes, mais frères, mais adorateurs d'un Dieu clément et juſte. Ce n'eſt point *Calvin* qui fit votre religion ; il eut l'honneur d'y être reçu, et vous avez parmi vous des eſprits plus philoſophes et plus modérés que lui, qui font l'honneur de votre république.

Bonſoir. Quand il s'agit de paix et de tolérance, je ſuis trop babillard. Mes complimens à notre arabe.

## LETTRE CCLXXIX.

### AU MEME.

A Lauſane, le 29 de décembre.

Oui, je vous tiens, mon ami, et, tout jeune que vous êtes, je vous fais mon prêtre. Je ſigne votre profeſſion de foi (*) à condition que, ni vous ni votre aimable arabe, vous n'y changerez jamais rien, et que vous ne mettrez jamais, comme milord *Pierre*, ni nœud d'épaule ni ruban ſur votre bel habit uni.

Ayez la bonté de me garder les grands-hommes lyonnais juſqu'à mon retour. Le grand-homme du jour m'a fait faire des complimens, et va peut-être donner une nouvelle bataille pour ſes étrennes. Il eſt

(*) Le catéchiſme du paſteur *Vernes*.

vrai qu'il a fait conduire à Spandau (baftille pruf-
fienne) le théologien de *Prades*, qu'il a foupçonné 1757.
d'avoir eu quelque commerce avec la pauvre reine de Pologne. Je ne fais fi de *Prades* l'a confeffée et communiée ; mais avouez que c'eft une fingulière deftinée, pour un gentilhomme bordelais, d'être excommunié à Paris, chanoine en Siléfie, et prifonnier à Spandau. Que ne venait-il fur les bords de mon lac ? Il aurait figné votre catéchifme et aurait vécu paifiblement.

Or çà, *cariffime frater in Deo, et in Servetto*, êtes-vous bien fâché, dans le fond du cœur, qu'on dife dans l'Encyclopédie que vous penfez comme *Origène*, et comme deux mille prêtres qui fignèrent leur proteftation contre le pétulant *Athanafe* ? le bon homme *Abaufit* ne rit-il pas dans fa barbe ? Vous voilà bien malade, que quelques gros hollandais vous traitent d'hétérodoxes ! Serez-vous bien léfés quand on vous reprochera d'être des infames, des monftres, qui ne croient qu'un feul Dieu plein de miféricorde ? Allez, allez, vous n'êtes pas fi fâchés. Soyez comme *Dorine* qui aimait *Lycas*, comme vous devez le favoir. *Lycas* s'en vanta, et *Dorine*, qui en fut bien aife, dit :

Lycas eft peu difcret
D'avoir dit mon fecret.

D'*Alembert* eft *Lycas*, vous autres êtes *Dorine*, et moi je fuis tout à vous, très-tendrement.

Au refte, fi quelque orthodoxe ou hétérodoxe m'accufait d'avoir la moindre part à l'article *Genève*, je vous fupplie inftamment de rendre gloire à la

1757. vérité. J'ai appris le dernier toute cette affaire. Je ne veux que le repos, et je le souhaite à tous mes confrères, moines, curés, miniſtres, ſéculiers, réguliers, trinitaires, unitaires, quakers, moraves, turcs, juifs, chinois, &c. &c. &c. &c. &c. &c.

*Fin du Tome quatrième.*

# TABLE ALPHABETIQUE

## DES LETTRES

### CONTENUES DANS CE VOLUME.

## A.


ANONYMES.

LETTRE I. Page 225

LETTRE II. 279

LETTRE III. 417

ALGAROTTI. (M. le comte) 346

ARGENS. (M. le marquis d')

LETTRE I. 8

LETTRE II. 17

LETTRE III. 20

LETTRE IV. 76

LETTRE V. 87

ARGENTAL. (Madame la comteſſe d') 459

ARGENTAL. (M. le comte d')

LETTRE I. 7

LETTRE II. 11

LETTRE III. 21

LETTRE IV. 30

LETTRE V. 31

LETTRE VI. 41

LETTRE VII. 50

LETTRE VIII. 53
LETTRE IX. 73
LETTRE X. 80
LETTRE XI. 84
LETTRE XII. 91
LETTRE XIII. 97
LETTRE XIV. 102
LETTRE XV. 106
LETTRE XVI. 107
LETTRE XVII. 109
LETTRE XVIII. 110
LETTRE XIX. 111
LETTRE XX. 115
LETTRE XXI. 116
LETTRE XXII. 122
LETTRE XXIII. 123
LETTRE XXIV. 128
LETTRE XXV. 134
LETTRE XXVI. 137
LETTRE XXVII. 142
LETTRE XXVIII. 143
LETTRE XXIX. 147
LETTRE XXX. 149
LETTRE XXXI. *ibid.*
LETTRE XXXII. 152
LETTRE XXXIII. 155
LETTRE XXXIV. 156
LETTRE XXXV. 160
LETTRE XXXVI. 162

| | |
|---|---|
| LETTRE XXXVII. | 165 |
| LETTRE XXXVIII. | 168 |
| LETTRE XXXIX. | 171 |
| LETTRE XL. | 172 |
| LETTRE XLI. | 181 |
| LETTRE XLII. | 187 |
| LETTRE XLIII. | 192 |
| LETTRE XLIV. | 196 |
| LETTRE XLV. | 201 |
| LETTRE XLVI. | 202 |
| LETTRE XLVII. | 204 |
| LETTRE XLVIII. | 208 |
| LETTRE XLIX. | 212 |
| LETTRE L. | 214 |
| LETTRE LI. | 217 |
| LETTRE LII. | 223 |
| LETTRE LIII. | 228 |
| LETTRE LIV. | 230 |
| LETTRE LV. | 231 |
| LETTRE LVI. | 236 |
| LETTRE LVII. | 244 |
| LETTRE LVIII. | 251 |
| LETTRE LIX. | 253 |
| LETTRE LX. | 255 |
| LETTRE LXI. | 265 |
| LETTRE LXII. | 269 |
| LETTRE LXIII. | 273 |
| LETTRE LXIV. | 274 |
| LETTRE LXV. | 276 |

| | |
|---|---|
| LETTRE LXVI. | 287 |
| LETTRE LXVII. | 291 |
| LETTRE LXVIII. | 296 |
| LETTRE LXIX. | 301 |
| LETTRE LXX. | 304 |
| LETTRE LXXI. | 320 |
| LETTRE LXXII. | 327 |
| LETTRE LXXIII. | 329 |
| LETTRE LXXIV. | 335 |
| LETTRE LXXV. | 341 |
| LETTRE LXXVI. | 343 |
| LETTRE LXXVII. | 348 |
| LETTRE LXXVIII. | 356 |
| LETTRE LXXIX. | 359 |
| LETTRE LXXX. | 365 |
| LETTRE LXXXI. | 366 |
| LETTRE LXXXII. | 369 |
| LETTRE LXXXIII. | 378 |
| LETTRE LXXXIV. | 381 |
| LETTRE LXXXV. | 387 |
| LETTRE LXXXVI. | 403 |
| LETTRE LXXXVII. | 407 |
| LETTRE LXXXVIII. | 421 |
| LETTRE LXXXIX. | 450 |
| LETTRE XC. | 466 |
| LETTRE XCI. | 473 |
| LETTRE XCII. | 476 |
| LETTRE XCIII. | 478 |
| LETTRE XCIV. | 480 |

LETTRE XCV. 482
LETTRE XCVI. 490
LETTRE XCVII. 492
LETTRE XCVIII. 493
LETTRE XCIX. 497
LETTRE C. 499
LETTRE CI. 502

## B.

BOCAGE. (Madame du) 392
BORDES, (M. de) *de l'académie de Lyon.* 315
BRIASSON, (M.) *libraire à Paris.* 294
BURIGNY, (M. de) *de l'académie des inscriptions.*
LETTRE I. 415
LETTRE II. 425
LETTRE III. 434

## C.

CHOISEUL. (M. le comte de) 271
CIDEVILLE. (M. de)
LETTRE I. 58
LETTRE II. 68
LETTRE III. 166
LETTRE IV. 306
LETTRE V. 400
LETTRE VI. 409

LETTRE VII. 435

LETTRE VIII. 456

CLAIRON. (Mademoiselle)

LETTRE I. 260

LETTRE II. 267

CONDILLAC. (M. l'abbé de) 283

COURTIVRON. (M. le marquis de)

LETTRE I. 3

LETTRE II. 218

LETTRE III. 454

D.

DEFFANT. (Madame la marquise du)

LETTRE I. 77

LETTRE II. 94

LETTRE III. 103

LETTRE IV. 112

LETTRE V. 322

DENIS. (Madame)

LETTRE I. 4

LETTRE II. 13

LETTRE III. 32

LETTRE IV. 62

DUPUY, (Madame) *femme du ſecrétaire perpétuel de l'académie des inſcriptions et belles-lettres, qui, pluſieurs années avant ſon mariage, avait conſulté l'auteur ſur les livres qu'elle devait lire.* 339

F.

## F.

FONTAINE. (Madame de)

LETTRE I. 61
LETTRE II. 121
LETTRE III. 126
LETTRE IV. 132
LETTRE V. 177
LETTRE VI. 206
LETTRE VII. 210
LETTRE VIII. 233
LETTRE IX. 277
LETTRE X. 285
LETTRE XI. 299
LETTRE XII. 314
LETTRE XIII. 395
LETTRE XIV. 402
LETTRE XV. 413
LETTRE XVI. 423
LETTRE XVII. 437
LETTRE XVIII. 444
LETTRE XIX. 457
LETTRE XX. 485
LETTRE XXI. 498

FORMONT. (M. de)

LETTRE I. 74
LETTRE II. 331

## G.

GUIOT DE MERVILLE. (M.) 150

## H.

HALLER. (M. le baron de) 281

HENAULT, (M. le président) *en lui envoyant les Annales de l'Empire.* 99

## K.

KOENIG. (M.) 23

## L.

LUTZELBOURG. (Madame la comtesse de)

LETTRE I. 43
LETTRE II. 45
LETTRE III. 48
LETTRE IV. 52
LETTRE V. 56
LETTRE VI. 59
LETTRE VII. 82
LETTRE VIII. 90
LETTRE IX. 131
LETTRE X. 136
LETTRE XI. 145
LETTRE XII. 302

## M.

MARSAIS. (M. du) 264

MENOU, (Au père) *jésuite.* 71

MICHODIERE, (M. de la) *intendant d'Auvergne.* 487

MONCRIF. (M. de) 429

## N.

NEUVILLE. (Madame la comtesse de la) 235

## P.

PARIS DUVERNEY. (M.)

LETTRE I. 318

LETTRE II. 354

## R.

RICHELIEU. (M. le maréchal duc de)

LETTRE I. 15

LETTRE II. 47

LETTRE III. 66

LETTRE IV. 118

LETTRE V. 139

LETTRE VI. 141

LETTRE VII. 146

LETTRE VIII. 164
LETTRE IX. 175
LETTRE X. 185
LETTRE XI. 192
LETTRE XII. 198
LETTRE XIII. 221
LETTRE XIV. 249
LETTRE XV. 256
LETTRE XVI. 292
LETTRE XVII. 303
LETTRE XVIII. 312
LETTRE XIX. 317
LETTRE XX. 319
LETTRE XXI. 333
LETTRE XXII. 345
LETTRE XXIII. 350
LETTRE XXIV. 357
LETTRE XXV. 362
LETTRE XXVI. 371
LETTRE XXVII. 372
LETTRE XXVIII. 376
LETTRE XXIX. 382
LETTRE XXX. 385
LETTRE XXXI. 393
LETTRE XXXII. 406
LETTRE XXXIII. 411
LETTRE XXXIV. 412
LETTRE XXXV. 431
LETTRE XXXVI. 432

LETTRE XXXVII. 443

LETTRE XXXVIII. 446

LETTRE XXXIX. 452

LETTRE XL. 468

LETTRE XLI. 469

LETTRE XLII. 479

ROQUES, (M.) *conseiller ecclésiastique du landgrave de Hesse-Hombourg.*

LETTRE I. 18

LETTRE II. 37

ROUSSEAU. (M. *J. J.*)

LETTRE I. 238

LETTRE II. 248

LETTRE III. 368

ROUSSEAU, (M. *Pierre*) *de Toulouse, auteur du Journal encyclopédique.* 389

ROUSSET DE MISSY, (M.) *auteur de plusieurs ouvrages périodiques en Hollande.* 69

ROYER. (M.) 83

## S.

SCHOUVALOF. (M. le comte de)

LETTRE I. 448

LETTRE II. 461

LETTRE III. 464

SENAC DE MEILHAN. (M.) 188

## T.

THIRIOT. (M.)

LETTRE I. 153
LETTRE II. 158
LETTRE III. 169
LETTRE IV. 174
LETTRE V. 179
LETTRE VI. 183
LETTRE VII. 194
LETTRE VIII. 199
LETTRE IX. 220
LETTRE X. 227
LETTRE XI. 234
LETTRE XII. 242
LETTRE XIII. 259
LETTRE XIV. 272
LETTRE XV. 298
LETTRE XVI. 308
LETTRE XVII. 325
LETTRE XVIII. 337
LETTRE XIX. 352
LETTRE XX. 360
LETTRE XXI. 363
LETTRE XXII. 374
LETTRE XXIII. 380
LETTRE XXIV. 383
LETTRE XXV. 397
LETTRE XXVI. 420

LETTRE XXVII. 426
LETTRE XXVIII. 439
LETTRE XXIX. 475

U.

UZÈS. ( M. le duc d' )
LETTRE I. 310
LETTRE II. 405

V.

VERNES, ( M. ) *ministre à Genève.*
LETTRE I. 399
LETTRE II. 419
LETTRE III. 503
LETTRE IV. 504
VIROTTE. ( M. de la ) 5

*Fin de la Table du tome quatrième.*